Magicienne
DIDIER QUESNE
NESTI VEQNEN Editions
Peinture : Didier Graffet

MAGICIENNE

Roman

Didier Quesne

DU MEME AUTEUR AUX ÉDITIONS NESTIVEQNEN :
(voir le résumé des ouvrages en fin de volume)

- *Étrangère*, 2001
- *Dragonne,* 2002
- *Les Chasseurs – Sanglornis prima I,* 2002
- *Dangereux Élevage – Sanglornis prima II*, 2002
- *Empire – Sanglornis prima III*, 2002
- *Âmes d'État – Sanglornis prima IV*, 2003
- *Magicienne*, 2003
- *Leh'cim, l'ombre des remparts*, 2004
- *La voix des dragons,* 2005
- *La Lande aux sorciers,* 2006
- *La Geste de Jehan*, 2011
- *De chair et d'os,* 2013

Collection Fractales/Fantasy dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQNEN Éditions
67, cours Mirabeau
13100 AIX-EN-PROVENCE
http://www.nestiveqnen.com
© Didier Quesne, 2003
Tous droits réservés pour tous pays

Pour Nabelle, Valdo, Maud, Malou, Loïc
et ceux qui rendent ma vie magique.

– Prologue –

C'était un village. Un petit village. Il y avait bien longtemps que plus personne n'y venait. La petite route naguère empierrée qui voyait autrefois passer des charrettes, des pèlerins, ou même des guerriers, s'était rétrécie au point de ne plus former qu'un sentier menacé par les hautes herbes et les ronces. Au bout, tout au bout, il y avait les maisons. On y naissait et on y mourait, pas plus ni moins qu'ailleurs. Du château qui, jadis, les dominait de la masse imposante de ses remparts, le temps n'avait laissé que deux tours éventrées et une muraille à demi effondrée, habitées par les choucas et les lézards. Le village avait perdu une protection, la possibilité de se réfugier derrière les murailles en cas d'attaque soudaine par quelque belliqueux seigneur mais, d'un autre côté, l'absence de domaine à conquérir avait progressivement détourné les troupes de soldats de la route qui menait à son petit groupe de maisons. Le château avait tenu de longues années puis, lentement, opiniâtrement, le temps avait fait son œuvre. Usant les couleurs des tapisseries, créant de larges béances dans les planchers en chêne, s'attaquant aux murs, usant un joint, puis un autre. Faisant chuter une pierre, puis plusieurs, puis un pan de mur. Et ainsi, de pierre en pierre, de pan de muraille en pan de muraille, la forteresse s'était délabrée, les blocs de granit avec lesquels elle avait été bâtie s'amoncelaient, formant des tas. De vulgaires et grossiers tas de cailloux, qui ne donnaient qu'une pâle idée de ce qu'avait pu être le château au temps de sa splendeur.

Les villageois y montaient parfois, à la sauvette, pour en prendre des pierres. Pour consolider un mur, ou remplacer un linteau de cheminée. Mais le plus souvent, c'était pour un chemin, un muret de champ, ou pour refaire le pont au-dessus de la Noire, la rivière. Ils y venaient la nuit, craintifs, choisissaient quelques pierres à la hâte, éclairés par la seule lueur tremblotante de leur méchant fanal, les jetaient à la diable dans une antique charrette puis repartaient promptement, accompagnés par les désolants grincements des roues de bois et lançant par-dessus leur épaule d'angoissés coups d'œil. L'esprit du Sanglant Marquis rôdait toujours, prétendait-on, dans les ruines de son château. Les hommes ne prêtaient bien sûr aucune attention à ces histoires de fumelles, mais on n'est jamais trop prudent.

Aucun d'eux n'avait connu le Marquis qui avait disparu bien longtemps avant leur naissance, mais son souvenir restait très vivace dans les mémoires ; sa cruauté, son mépris de la vie des petites gens, son appétit malsain pour les jeunes femmes, tout cela était légendaire.

En bas de la colline, au-delà des quelques pièces de terre cultivée, s'étendait la forêt. Immense ; impénétrable. À l'affût. Vivante. Parfois, souvent la nuit, en venaient des sons étranges, féroces et terrifiants ; comme les échos d'une lutte ou d'une

dantesque ripaille. Les arbres semblaient attentifs ; éternellement aux aguets. Les hommes devaient constamment se battre. Ne jamais baisser les bras, car dès qu'un champ, qu'un labour, étaient laissés de côté, même juste quelques saisons, les ronces, les prunelles, les bouleaux puis les chênes et les hêtres s'installaient. Il fallait ignorer la pluie qui alourdit les braies, les lombes raides, le dos rompu qui refuse de se redresser, les échardes dans la paume qui mordent dans la chair. Travailler, travailler et travailler sans cesse le sol, retourner cette terre qui était presque de la glaise et qui collait au simple araire tiré par un vieux bœuf épuisé, ou par une femme et un enfant harassés. Il semblait que la forêt, tenace et obstinée, n'attendait qu'un simple signe d'abandon pour se refermer à jamais sur le petit îlot sans arbres que formait encore le village.

Il ne comprenait qu'une grosse quinzaine de maisons, quelques bâtiments de ferme : greniers, porcheries derrière les habitations et petites étables contiguës au logement. Les demeures, murs de torchis et toits de chaume, se regroupaient frileusement autour d'une petite place centrale couverte de pierres plates où trônait le puits. On le disait alimenté par une source venant de la forêt elle-même. On prétendait qu'autrefois elle abritait la Sanguine. Une sorte de femme sauvage, mi-goule, mi-elfe qui se repaissait de sang, se baignait nue dans son eau pure et teintait de rouille les pierres du puits. Malgré tout cela, les femmes et les enfants venaient y puiser l'eau pour les repas et les rapides toilettes accomplies sans se dévêtir (car la nudité appartenait au Malin, à la bête immonde, ou aux anciennes croyances bâties sur la luxure et le stupre).

On ne riait pas dans le village ; ou très peu. Ou en cachette. Rire n'était pas de mise. Un éclat de rire signalait assurément la perte d'esprit. On ne peut rire longtemps quand le salut se trouve dans le travail et dans l'accomplissement sérieux et réfléchi des tâches quotidiennes. Seules les bêtes pouvaient être heureuses, elles n'avaient pas d'âme à protéger des tentations démoniaques. L'Homme, cet être chéri de Dieu, se devait de consacrer son existence à garantir le salut de son âme et à assurer une importante et belle descendance. C'était du moins ce que professait la vieille Antoniette aux jeunes qui l'écoutaient, la mine grave et les yeux baissés. Certains, des esprits retors, se vantaient d'être au-dessus des traditions et riaient et couraient, tête nue, bras levés, à travers le village, dans les champs et en lisière de la forêt. Ils ne se faisaient rappeler à l'ordre qu'une seule fois. Antoniette les mettait immanquablement à quia en leur remémorant l'histoire de Jehan, ce garcelet qui avait décrété que la vie était faite pour être heureuse et insouciante. Il avait refusé les conseils, ignoré les admonestations et méprisé les remarques des anciens. Vivant à son idée, faisant des mines aux femmes et aux garces, se baignant dans la Noire, *nu*, il scandalisait le village qui ne savait qu'entreprendre pour chasser ce voué au mal. Il n'avait point été besoin de se creuser les méninges pour le faire. Dieu y avait pourvu. Jehan était soudainement tombé dans un grand dol qui l'avait torturé trois jours et trois nuits pour le laisser alangui, amaigri, les joues grises, le regard hâve et le pas incertain. Il avait fini par trépasser à la saison de débourre, alors que le soleil perçait pour la première fois la chape grise et agitée qui se maintenait depuis des jours et des jours au-dessus du village.

— Voyez, concluait invariablement l'Antoniette devant les jeunes beaucoup moins farauds : l'œil de Dieu passait la nue et voyait ce méchant. Il l'a puni à l'aune de sa faute. Vivant comme une bête. Il a passé comme une bête, seul et dans la bauge où sa démence l'avait jeté. Personne n'est venu lui prêter main, il a passé dans son antre.

On ne riait pas dans le village. Ou en cachette.

Cependant, dès l'automne, quand la forêt perdait sa teinte verte pour se parer de tons chauds et lumineux, se tenait Samheïn, la fête des morts. Réunion de tous les habitants du village, elle n'avait souvent de fête que le nom. Venant des lointaines croyances, elle était perpétuée pour ne pas déplaire aux anciens dieux qui pouvaient encore rôder dans les bois proches du village. Il s'agissait normalement de fêter les trépassés, de se remémorer comment ils étaient, d'évoquer leur vie passée. Mais en fait, c'était surtout devenu une sorte d'obligation au cours de laquelle tous les habitants se retrouvaient à la nuit autour du puits. Les enfants riaient sous cape de voir approcher les lueurs tremblantes des lanternes tenues à la main et qui peignaient de couleurs chaudes les murs froids des masures. On se devait alors de porter mante propre et sabots cirés. On se plaçait sous le seul toit commun, sorte de hangar sans mur, ouvert à tous les vents, et l'on chantait quelques chansons anciennes, on se gobergeait de soupe de glands aux lardons, de vinasse piquante, de cidre râpeux, de lait de chèvre et d'eau du puits. Alors, quand les esprits étaient bien échauffés par les conversations, le mauvais alcool et la promiscuité, on parlait fort, on faisait des gestes et l'on riait, parfois. La peur était présente. La fête des morts, c'était tout de même la fête des morts ! Il ne fallait surtout pas rentrer seul dans son chez soi. Quiconque était pris à déambuler seul nuitamment durant cette nuit-là risquait fort d'encontrer un trépassé qui le pouvait très bien gripper et emmener avec lui dans son royaume. Et chacun de renchérir avec un exemple, un fait avéré. Les anciens surtout, connaissaient des exemples de villageois à qui il était ainsi arrivé malheur.

— C'est comme l'histoire du gars Edwin, racontait parfois l'un d'eux. Il avait quitté Samheïn plus tôt que tout le monde pour la raison qu'il avait grand dol de par le fondement et qu'il puait le bren plus qu'une panse de goret éventrée. Il est départi, sans un mot, preuve qu'il devait jà assavoir qui il allait encontrer sur son passage ! Il avait sûrement été hélé ! Il est départi, il a pris la vire de la Noire. Les mains grippées sur sa panse, il a passé le tournant senestre, vous voyez ?

Tout le monde voyait. Pensez, on le connaissait bien, ce tournant senestre, on y passait dès qu'on voulait aller sur le pont de la Noire. Alors, pour le connaître ce tournant, on le connaissait.

— Eh ben, il a disparu. Comme ça. Sans un mot, sans un cri, sans un amen. Plus personne l'a revu. Vous imaginez bien qu'on l'a cherché, une fois que la nuit avait passé. Mais rien. Pas une trace, pas un signe. Chez lui, rien. Dans la Noire, rien. Disparu, l'Edwin !

Et tous les anciens et les adultes de hocher sentencieusement la tête.

— Faut jamais aller seul durant la fête des morts ou bien ils nous grippent et nous attirent chez eux. À croire qu'ils regrettent leur vie passée et qu'ils nous jaleusent de n'avoir point encore trépassé.

Cette nuit-là, on parlait fort, donc. Autant par excitation que pour chasser les esprits qui pouvaient encore traîner dans le village, se coulant dans les vires comme des ombres, évitant les quelques flaques de lumière que créaient les torches plantées tout autour de la place du puits.

Parfois, un grand silence se faisait, et tout le monde écoutait alors la respiration de la nuit. Les bruits de la forêt : soupirs des arbres que le vent balance, chuintement menaçant et soufflé d'une dame blanche au-dessus des labours, ou hululement tremblotant d'un chat-huant en lisière ; chant mouillé de l'eau de la Noire qui passait, là-bas, sous le tablier du pont ; reniflements des bêtes à l'enclôt… Puis quelqu'un relançait une histoire et, quel qu'en fût le sujet, elle était la bienvenue et captivait immédiatement son auditoire.

Même le François y venait, à Samheïn, la fête des morts. François, c'était celui qui avait été au monastère. Il avait servi d'homme à tout faire pendant plusieurs saisons, puis était revenu alors que presque tout le monde l'avait oublié. Il n'existait pas d'écrits, de livres, ou de trace d'existence sous quelque forme que ce soit. Donc, quand quelqu'un restait absent aussi longtemps, le village l'oubliait progressivement. Le François, il était revenu juste après la fange, quand l'eau des flaques commençait à geler, la nuit. On l'avait d'abord pris pour un étranger. On avait donc été méfiant. Normal. Puis il avait parlé, raconté qu'il venait du village et sa mère l'avait plus ou moins reconnu. Il avait dit être revenu sur ordre de monseigneur l'évêque qui l'avait chargé de porter la bonne parole. Et là, de sa besace, il avait sorti un livre ! Un vrai livre, avec une couverture en cuir épais, des pages si fines qu'il ne les fallait toucher qu'avec de grandes précautions, et des enluminures dorées, des dessins où l'on reconnaissait les scènes représentées. Du coup, on avait à nouveau été méfiant. Normal, autant de science et de sagesse dans les mains d'un homme, même du village, on ne sait jamais, des fois que le Seigneur apparaisse et réduise tout à néant, parce qu'on aurait dit ou pensé quelque chose de sale et d'interdit ! Mais le François avait expliqué qu'il allait professer ce que racontait le livre, parce qu'au monastère, il avait appris à lire… un peu. Cela avait rassuré les villageois. Avec un homme de la religion parmi eux, ils ne devraient pas craindre les foudres du Seigneur, en tout cas moins que les mécréants qui vivaient dans le village en amont, sans personne pour leur prêcher la bonne parole. On lui avait donné une maison ; il ne pouvait plus vivre chez sa mère, c'était une femme, donc fortement susceptible d'être impure. Depuis, il réunissait tous les habitants une fois tous les sept jours, chiffre sacré, d'après ses dires, et leur lisait en ânonnant des passages de son livre.

Eh bien, même le François venait à la fête des morts. Il avait autorisé qu'elle se déroule toujours, car monseigneur l'évêque lui avait appris qu'il s'agissait en fait d'une commémoration de tous les saints de la vraie Foi. Donc, on pouvait continuer à se réunir, à boire le vin aigre et à parler fort dans la nuit, ignorant bravement les ombres suspectes qui rôdaient.

C'était justement durant une fête des morts qu'*elle* était née. Comme à l'accoutumée, tout le monde était là. Il ne serait venu à personne l'idée saugrenue de rester chez soi cette nuit-là. Le vin et le cidre étaient dans les tonneaux, la soupe aux lardons fumait dans le chaudron et les torches brillaient haut et fort dans la nuit calme aux étoiles innombrables, mais presque masquées par l'intense clarté de la pleine lune.

Quelque temps après, la vieille Antoniette se souvint avoir été étonnée que Samheïn se déroule dans ces conditions météorologiques si exceptionnelles. D'ordinaire, il faisait venteux, ou pluvieux, ou les deux à la fois, mais jamais, jamais la nuit n'avait été aussi claire, la lune aussi grosse et les étoiles aussi nombreuses que cette nuit-là.

Comme d'habitude, donc, tout le village était réuni, et même l'Annie justement, qui était pour accoucher sur l'heure si l'on en croyait la taille de son ventre. C'était une femme jeune encore, mais dont la beauté se flétrissait progressivement, abîmée par les jours de pluie, de grêle, de grand soleil et même la faim, parfois. Ses mains devenaient comme celles de toutes les femmes du village : dures et sèches, craquelées de crevasses en hiver, aux ongles longs et noirs. Elle portait longs ses cheveux châtains, presque de teinte auburn et qui dépassaient largement de son fichu. Elle avait été belle, l'Annie ; très belle, même. À tel point que les anciens avaient murmuré que si le Sanglant Marquis avait encore été là, point n'aurait été besoin de se creuser longtemps la cervelle pour deviner sur laquelle il aurait exercé son droit.

— Ta fumelle, elle ressemble plus à une truie prête à mettre bas qu'à une honnête fumelle de chrétien, le Saturnin ! s'exclama le Gros, ferronnier du village qui vivait seul dans sa cahute crasseuse.

— Oui-da. Elle est pour se libérer sous peu, répondit fièrement le Saturnin, époux de l'Annie.

Elle lui avait déjà donné un gars et deux garces. Il espérait vivement que cette fois-ci, il aurait la chance d'avoir un deuxième fils qui pourrait l'aider plus tard. Les fumelles, c'est bien, ça fait de la richesse à marier, mais deux ça suffisait. Il n'en fallait pas plus. Une troisième serait de trop, bien qu'elles restassent plus volontiers près de leur mère que les gars qui s'en allaient courir les jupons, ou dont la tradition voulait qu'ils soient enrôlés de force dans les troupes de soldats mal vêtus, mal nourris et promis à la mort aussi sûrement que la Noël se tenait au début de la saison des glaces. Même s'il y avait longtemps qu'on n'avait pas vu le casque d'un homme de guerre dans les environs du village.

Samheïn avait commencé. Le vin et le cidre avaient été servis, la soupe distribuée dans les profondes écuelles de bois et que l'on avalait à l'aide de cuillers également en bois. Quand on avait terminé, on rinçait les écuelles avec du vin ; même les enfants. Les conversations allaient bon train et la soirée était étonnamment gaie. Était-ce à cause du temps ? De la clarté irréelle de la soirée ? Toujours est-il que chacun se sentait excité, prêt à faire des folies. Des mains se perdaient sous les lourdes jupes, dans les braies complaisamment entrouvertes ; des gloussements émoustillés et des rires égrillards résonnaient sous le toit de chaume. Le François n'était pas en reste et postillonnait généreusement son pain noir dans les cheveux de sa voisine vers laquelle il se penchait de plus en plus. On riait, on chantait, les esprits devaient se sentir bien seuls dans le village, personne ne faisait plus attention à leur plausible présence.

Tout à coup une femme, la Rhynie, veuve d'un bouvier, forte comme un homme et menant ses bêtes avec autorité, se leva, presque dépoitraillée, ses lourdes mamelles plus qu'à demi visibles sous son bourgeron, les joues rouges et son fichu descendu sur la nuque. Elle cria à la cantonade :

— J'vais vous faire avaler une soupe pas ordinaire !

Elle souleva brusquement sa jupe, prit la main de l'homme qui se trouvait à côté d'elle, la plaqua sur son abondante toison pubienne et hurla :

— Tire !

L'homme, hilare, obéit et arracha quelques poils qu'il jeta dans la marmite de soupe qu'elle lui présenta. Ce fut la ruée. Chacun voulait une portion de la soupe ainsi

assaisonnée et la buvait à même l'écuelle, des rigoles du liquide épais s'échappant par les commissures des lèvres et se perdant dans la barbe des hommes et sur le menton des femmes.

Ce fut au milieu de cette folie orgiaque que l'on entendit soudain un cri. L'Annie venait de se crisper et se tenait les deux mains sur le ventre, sa jupe trempée.

— Mes eaux ! cria-t-elle. Mes eaux s'écoulent hors ! Il vient, je le sens, il pousse !

On ôta aussitôt les écuelles, les pichets et les bols pour lui faire une place. D'une main, on balaya les morceaux de lard et de pain noir qui traînaient sur la table. Elle s'allongea péniblement sur le bois gras et écarta les jambes.

— Les hommes, ailleurs ! ordonna Antoniette. Ce qui se va dérouler céans, c'est une affaire de femmes.

Dociles, les hommes s'écartèrent, sans oublier de se munir d'un ou deux pichets et allèrent se poster un peu plus loin sur la place, le temps le permettait.

— T'es pour avoir une bouche de plus, le Saturnin ! dit un homme en posant sa main sur l'épaule du futur père.

— Pour sûr, répondit celui-ci.

— T'espères un gars, hein le Saturnin ?

— Oui-da. Un cul-fendu de plus, ce serait par trop de malchance ! J'en ai jà deux, alors que je n'ai qu'un gars. Oui, un braquemart en plus, ce serait justice.

On hocha vigoureusement la tête à cette légitime revendication et l'on but au futur fils du Saturnin le mince.

Sous le toit de la place au puits, Annie, rouge écarlate, les deux jambes écartées, poussait à s'en faire éclater les vaisseaux sanguins du visage. Toutes les femmes se tenaient auprès d'elle. Deux près de sa tête, la conseillant, l'encourageant et commentant ses efforts, trois regardant l'évolution de l'accouchement, et les autres se haussaient sur la pointe des pieds pour ne pas perdre un instant de ce qui allait se passer. Antoniette plongeait de temps en temps ses doigts entre les jambes de la parturiente et se relevait en annonçant ses prévisions concernant la suite des évènements :

— Deux doigts. Ça vient, ma fille. Continue.

Au bout de seulement quelques minutes, ce qui étonna vivement les femmes qui assistaient aux opérations, Antoniette se releva, la mine grave et laissa tomber :

— Le bougre vient par le cul ! Tu vas pâtir ma fille.

Les autres femmes allèrent voir. Entre les jambes d'Annie, le vagin était totalement distendu :

— Ma doué, dit l'une, c'est pour craquer !

— Pas si sûr, l'Annie a jà mis bas trois petiots, elle a jamais craqué, fit remarquer une autre.

— Tout de même, venir par le cul le jour de Samheïn, c'est tristesse ! dit une troisième en se signant.

— Paix-là, fumelles ! intervint Antoniette. Cessez donc votre caquetage de poulailles ! Ne te déquiète point, ma fille, dit-elle à l'intention d'Annie qui les regardait, épuisée, transpirante et angoissée. Ce serait ton premier, il y aurait péril ; mais point pour le quatrième. Se peut que tu vas pâtir prou, mais je suis acertainée que ni toi ni ton petiot allez passer. N'empêche, si on en doit occire un, ce sera le petiot, ajouta-t-elle en aparté pour elle seule.

— L'Antoniette, vise un peu ce qui se passe là-dedans, dit soudain une femme qui regardait entre les jambes d'Annie.

La vieille femme l'écarta et se pencha pour voir. Quand elle se redressa, elle était pâle et envisagea Annie avec un mélange d'incrédulité et de peur.

— Il s'est retourné ! Il s'est retourné seul ! C'est… c'est la tignasse que je vois à c't'heure ! Jamais j'ai vu pareil prodige ! C'est faërie ! s'exclama-t-elle. Ou c'est diablerie, ajouta-t-elle tout bas.

Elle se ressaisit et encouragea Annie :

— Ma doué, pousse, ma fille, pousse, il te faut le sortir de là, ton petiot. Pousse !

La jeune femme poussa en hurlant. Il lui semblait que tout son corps se déchirait et sortait avec l'enfant. Elle crut mourir.

— Un cul-fendu, l'Annie. C'est une fumelle.

Antoniette tenait l'enfant par les pieds et lui administrait de petites claques dans le dos, mais il ne proférait aucun son. Elle le posa sur la table et coupa le cordon avec son couteau. Le bébé avait une teinte un peu violette, mais il respirait.

— Elle ne dit rien, s'étonna une femme. Elle se devrait de hucher ! Hein l'Antoniette, elle devrait hucher.

— Oui-da. Mais elle respire, elle est vive, fit remarquer la vieille femme.

— Elle nous envisage ! s'exclama une autre. Visez ses yeux, elle nous envisage !

En effet, l'enfant paraissait regarder toutes les femmes autour d'elle. Ses yeux passaient nettement de l'une à l'autre. Il ne s'agissait pas du regard vide du nouveau-né, mais on sentait au contraire une conscience dans ces yeux bleu sombre ; la petite fille s'informait de qui se trouvait autour d'elle. Ce comportement extraordinaire plongea Antoniette dans la perplexité, la crainte et la méfiance. Ce qui se passait ce soir-là n'était assurément pas normal. Cependant, la vieille femme prit précautionneusement la petite fille dans ses mains et la posa doucement sur le ventre de sa mère épuisée. Annie releva sa lourde chemise pour sentir la chaleur de son nouvel enfant. Elle pleurait doucement, inquiète de l'accueil que son homme allait leur réserver, mais savait déjà qu'elle défendrait ce petit être de toute son âme. Même si ce n'était pas un garçon.

Elle regarda son bébé. La petite fille semblait toute ronde. Elle était potelée, avait des lèvres bien dessinées, un petit nez un peu retroussé et des cheveux d'un roux automnal. Elle portait comme une sorte de très fin duvet sur tout le corps. Le cordon coupé puis noué par Antoniette et qu'Annie tenait dans la main battait au rythme du petit cœur. La jeune femme sentait une joie indicible l'envahir. Une joie qu'elle

n'avait jamais ressentie pour ses trois premiers accouchements. Elle sentait confusément que sa fille était différente ; autre.

— Et comment tu la nommes ? demanda une toute jeune femme, presque une enfant.

— C'est le Saturnin qui la doit nommer, s'insurgea une adulte.

— Elle s'appelle Sylve, les coupa Annie. Elle est rousse comme la forêt à la saison des feuilles.

— Tu l'appelles comme la forêt ? s'étonna Antoniette.

— Non. La forêt est dangereuse. Ma Sylve sera douce et forte. Très forte. Elle nous aidera si on la sait entendre et si on la sait aimer, prophétisa Annie.

On fit enfin venir Saturnin. D'où il se tenait, il ne percevait plus que des discussions et ne comprenait pas qu'Antoniette ne le hèle pas.

Il accourut dès qu'elle fit un signe en sa direction. Il avait craint qu'Annie ne fût morte, tellement elle avait crié. Il se précipita pour nommer son enfant.

— Te voilà père une quatrième fois, Saturnin le mince, l'accueillit Antoniette. Une fumelle, ajouta-t-elle rapidement.

— Il se va nommer…

— Une fumelle, Saturnin, le coupa Antoniette. Un cul-fendu.

— Un cul… ? Mais par les dieux, c'est par trop d'infortune ! s'exclama le père. Pourquoi que tu me fais derechef un cul-fendu, l'Annie ? C'est assurément un gars qu'il nous fallait ! Trois fumelles ! On va d'ores en avant prétendre que j'ai dans les braies un braquemart par trop faible pour t'engrosser d'un mâle ! Tu le peux entendre ça ? Hein, fumelle du diable, tu le peux ?

Annie subissait la colère de son homme sans rien dire, elle était légitime. Saturnin n'était pas un mauvais mari. Il ne la battait que très rarement, et seulement quand il avait bu trop de vinasse. Il était vrai qu'il leur aurait fallu un garçon. Mais qu'y pouvait-elle ? De plus, elle ne parvenait pas à se sentir en faute. Sylve, qui respirait sur son ventre, apaisait toutes ses craintes, gommait tous ses remords. Ce petit être chaud et doux la protégeait. Aussi extraordinaire que cela pouvait paraître, ce tout petit corps seulement vieux de quelques minutes donnait à sa mère une assurance et une puissance phénoménales qui lui permettaient de subir le ressentiment de son homme sans trembler ni culpabiliser.

Le Saturnin ne toucha pas l'enfant, ne la prit pas dans ses bras pour la présenter au village. Il l'ignora. Il repartit vers le groupe d'hommes qui s'était doucement approché et avait entendu ses exclamations. Ils s'attablèrent loin de la mère et de son enfant, et burent.

Du côté des femmes, Antoniette attendit que la délivrance ait lieu. Quand le placenta fut expulsé, elle le prit à pleines mains, le sentit longuement comme c'était la coutume, le jeta dans une vesse de porc et déclara :

— L'enfant est sain, il sera vif et gaillard. Bienvenue à…

À cet endroit de la petite annonce traditionnelle que se devait de faire l'accoucheuse, Antoniette s'arrêta abruptement. Elle inspira longuement et reprit à toute vitesse, presque à voix basse :

— Bienvenue à Sylve, qu'elle soit bellement accueillie par sa maisonnée.

Dès qu'elle eut terminé son petit discours, Antoniette jeta un furtif coup d'œil à Sylve. Le bébé dormait. Elle respirait tranquillement, sa minuscule main gauche entourait le doigt de sa mère qui la contemplait et paraissait avoir complètement oublié la présence des autres femmes autour d'elles. Antoniette, un peu sourde, ne perçut pas le presque imperceptible mais indéniable petit vrombissement qui semblait venir de la petite fille.

La lune s'était cachée et un vent annonciateur de pluie venait de se lever.

– Chapitre premier –

— Sylve ! Sylve, où te tiens-tu ? Ah, je gage que cette petite garce s'est encore ensauvée. Sept ans, et elle part à courre dans la forêt, comme si c'était là qu'elle devait vivre ! Ma doué, la garcelette est estrange. Par trop estrange.

François alla se poster près du pont de la Noire d'où partait la grand-route qui traversait une partie de la forêt et scruta le paysage aux alentours du chemin boueux. Bien sûr, il ne vit rien.

Secouant la tête, désolé, il rentra au village.

Depuis qu'elle était née, la petite Sylve s'était progressivement attiré l'inimitié de tous les villageois. Rien n'était clairement déclaré, mais on murmurait sur son passage et celui de sa mère. Les quelques enfants du village, prompts comme tous les autres à écouter ce que disent les adultes et à le comprendre à leur façon, avaient laissé de côté la petite fille aux cheveux d'automne. Depuis qu'elle était là, ils s'entendaient merveilleusement bien. Sur son dos. Elle faisait un bouc émissaire idéal. Grande pour son âge, rousse, le teint très pâle, des yeux d'un bleu profond, les gestes vifs et assurés, une sorte de très fin duvet roux sur tout le corps, elle ne leur ressemblait pas. Ils étaient tous plutôt petits et trapus, les cheveux châtains ou bruns. Ce qui les troublait le plus était son mutisme. Elle ne parlait pas. D'aucuns prétendaient qu'ils l'avaient parfois entendue parler à la source du puits où sa mère l'envoyait chaque jour chercher de l'eau, mais personne ne pouvait se vanter de l'avoir un jour entendu prononcer tout un discours destiné à qui que ce soit. Outre ces bizarreries, qui aux yeux des enfants auraient à elles seules justifié qu'ils ne lui parlent que pour l'insulter ou la menacer, il en était une autre encore plus étrange : elle savait lire. Mieux que François qui lui avait appris. En quelques séances, elle avait compris le principe de la lecture et lisait facilement le grand livre qu'il avait rapporté de son séjour chez les moines. Quand elle lisait pour lui ou pour sa mère, on entendait alors sa voix. Trop grave, trop posée, trop vieille pour elle, trop sage. François lui demandait souvent de lire pour les autres et pour le village, mais elle refusait systématiquement en secouant ses boucles rousses. Les autres enfants ricanaient alors sous cape ou bien ouvertement, pour les plus grands. François les tançait, mais ils n'en avaient cure, ils savaient l'homme incapable de mettre la moindre de ses menaces à exécution. Ils craignaient cependant davantage la mère de Sylve, l'Annie. Elle prenait toujours la défense de sa fille et avait la main lourde quand elle giflait.

Elle aussi avait petit à petit été mise à l'écart. Les autres femmes ne lui adressaient plus que rarement la parole, la prétendaient capable de pouvoirs étranges, de faërie et lui prêtaient des agissements contre-nature. Annie avait supporté tout cela avec d'autant plus de facilité qu'Antoniette la soutenait tacitement. Mais, depuis deux ans,

depuis la mort de la vieille femme, la vie devenait de plus en plus désagréable pour elle. Saturnin, son homme, ne lui adressait plus la parole depuis sept ans, depuis cette nuit de Samheïn où Sylve était née. Il ne la battait pas, ne la traitait pas méchamment, mais l'ignorait. Quand elle se couchait contre lui, en hiver, pour se réchauffer un peu, il grognait et s'écartait, allant même jusqu'à passer la nuit sur une chaise pour ne pas la sentir dans la couche commune. Elle avait essayé de parlementer, de lui faire comprendre qu'elle n'était pour rien dans le fait que Sylve était née femelle, rien n'y avait fait. Il aurait été sourd que le résultat aurait été le même. Annie avait alors abandonné ; elle n'avait plus rien tenté. Elle en avait pris son parti et menait sa maison et ses bêtes comme avant, ignorant les regards des autres, de son mari et de ses autres enfants qui détestaient cordialement leur petite sœur et l'accusaient systématiquement de tous les maux. Annie la défendait, tentait de faire régner la justice sous son toit, mais elle avait contre elle son mari, ses enfants et tout un village. Cependant, elle ne se sentait pas seule ; elle savait que Sylve l'aimait, cela lui suffisait.

Ce que tout le monde ignorait, c'étaient ses relations avec le François. La petite les avait rapprochés l'un de l'autre. D'abord, suivant en cela les conseils d'Antoniette, Annie était venue lui demander un avis, ne sachant comment gérer l'étrangeté de sa fille. Il lui avait promis d'y réfléchir et de l'aider. Tous les jours de belle saison, elle lui confiait Sylve avant de partir aux prés garder ses chèvres et sa truie. Tous les soirs, à la nuit tombante, elle venait la chercher et restait parfois un instant à parler avec l'homme qui était le seul à ne pas la juger. Au début, ils discutaient sur le pas de sa porte, bien sûr sans qu'il lui propose d'entrer, cela ne se faisait pas. Il fallait que tout le monde puisse voir qu'ils ne faisaient rien d'autre que parler, ce qui était déjà osé. Puis, le temps passant, la mauvaise saison se confirmant, Annie, comme les autres bergères, laissa les chèvres et la truie dans la petite étable qui jouxtait sa masure. Mais elle continua d'amener Sylve chez le François, car la petite l'aimait bien. Elle venait la chercher le soir, une fois terminés ses travaux ménagers de mauvaise saison. Il ne faisait plus beau, il leur était impossible de rester sur le pas de la porte. Ils parlèrent dans l'unique pièce du logement, laissant soigneusement la maison ouverte pour qu'il n'y ait aucune ambiguïté. Quand vinrent la pluie et le vent, ils durent fermer la porte. De toute façon, il faisait nuit tôt et personne ne venait plus vers la maison du François en cette saison. De parole en parole, ils se découvrirent. De découverte en découverte, ils se comprirent. Le chemin est court de la parole aux sourires, des sourires aux gestes et des gestes aux caresses… Sylve les regardait, un air étrange flottant sur ses lèvres d'enfant.

La vie de la petite fille ne semblait pas la rendre mélancolique. Plus rapide et plus forte que nombre des autres enfants, elle n'avait pas grand-chose à craindre d'eux. Protégée par François, que l'on craignait pour ses rapports avec le Dieu unique, et par sa mère, dont on se méfiait pour la légende grandissante selon laquelle elle aurait pu entretenir des rapports étroits avec les anciens dieux par le truchement de sa fille, Sylve riait souvent, courait tête nue sous la pluie, les bras levés vers le ciel.

On avait alors inévitablement sermonné Annie, lui rappelant l'histoire du Jehan. Elle s'était contentée de hausser les épaules et de répondre :

— Peu vous chaut de voir ma garcelette tête nue sous la nuée. Ce qui vous chagrine et malmène, c'est la joie qu'elle ressent à vivre sous le soleil. Vos remarques vous sont soufflées par la jaleuseté, non point par la compassion, je l'entends bien.

Ma Sylve vivra comme elle l'entend et je nouls à lui imposer notre mode de vie triste et affecté.

Quelques mois après la mort d'Antoniette, Saturnin le mince avait fini, sous la pression du village qui n'avait pas eu à insister énormément, par demander à sa femme d'aller vivre ailleurs. Pourquoi pas dans la masure qui se tenait sur la colline proche de la forêt ? Seule sur son promontoire, l'habitation n'avait de maison que le nom. Son toit était éventré à de nombreux endroits, elle n'avait plus de porte, aucune fenêtre, et servait de gîte à un couple de renards qui avaient souillé le sol de leurs déjections. Il fallait refaire le mur de l'étable pour que les bêtes ne se sauvent pas.

Annie avait rassemblé ses quelques affaires sans un mot et avait gravi le chemin qui menait à sa nouvelle demeure, suivie par Sylve qui ne regarda aucun des habitants venus les voir quitter le village. Certains, pris de pitié, étaient venus s'enquérir le lendemain de la façon dont elles avaient passé la nuit.

— Et comment vous auriez voulu qu'on l'endure, cette nuit venteuse et tracasseuse ? Comme on a pu. Rassurez-vous, bonnes gens, on n'est plus parmi vous. Voilà qui doit vous rendre vifs et gaillards.

— Entends bien l'Annie, dit un homme, ce n'est point qu'on ne t'aime point, mais ta Sylve est par trop estrange. Il nous faut la connaître avant que de la pouvoir accepter. Quand elle nous envisagera et qu'elle parlera à tout le monde plutôt qu'à la Noire ou à la source, aux nues ou aux arbres, on…

— Vous rien du tout, le coupa Annie. Voilà sept années qu'elle est née, ma Sylve. Sept années que vous l'envisagez tous les jours. Elle est différente, je ne le nouls point. Mais est-ce raison pour la considérer faée ?

— Tout ce que tu narres céans est bel et bon, l'Annie, mais le village a décidé. Ton Saturnin aussi est en accord avec cette…

— *Mon* Saturnin, *mon* Saturnin, le coupa à nouveau Annie, crois-tu que je le puisse encore nommer ainsi ? Il ne m'envisage plus, ne me touche plus. Je serais viande morte que ce serait à peine autrement.

— Ne parle point ainsi l'Annie, dit une femme en se signant, c'est le malheur que tu vas porter sur ta tête et sur celle de ta petite.

— Le malheur, ce serait-y point d'être bannie et rejetée dans une méchante masure ?

Tout à coup, Annie sentit une petite main se glisser dans la sienne. Sylve venait de se lever et de se placer aux côtés de sa mère, face aux quelques personnes qui étaient montées jusque-là.

— Point n'est ici besoin d'argumenter, mère, dit-elle de la voix si particulière qu'ont ceux qui ne parlent que rarement. Cet homme et ces fumelles ne t'entendent point. En revanche, continua-t-elle en s'adressant aux deux adultes qui la regardaient, bouche bée, si vous êtes venus pour nous prêter la main, braves gens, nous serons bien aises que vous nous aidiez à restaurer le toit par où la pluie gouttait anuit.

— Mais, elle jacte ! s'exclama l'homme.

— Oui-da, je jacte. Si je ne le faisais point auparavant, c'est que je n'en éprouvais point le besoin, voilà tout. Pourquoi chercher de l'estrange dans tout ce qui vous est à tout plein déconnu ? Se peut que la vérité réside tout benoîtement dans la simplicité.

Alors, si je jacte, si je vous envisage nettement, comme je le fais à c't'heure, allez-vous, ainsi que tu l'as prétendu tantôt, l'homme, nous estimer comme deux fumelles décentes, ou encore comme des méchantes ?

L'homme n'eut rien à répondre. La façon de parler de la petite fille, son assurance, le choix des mots qu'elle employait, tout cela lui clouait le bec, ainsi qu'aux deux femmes qui étaient montées avec lui. Sans commentaire, ils s'emparèrent des brassées d'herbes que Sylve et sa mère avaient coupées et les préparèrent pour les réparations. En une matinée, le toit était étanche. Il manquait toujours une porte, mais François avait promis de venir la poser avant la nuit.

Quand tout fut terminé et qu'Annie n'attendait plus que la venue de François, – elle s'activait dans la maison, déplaçant un des deux tabourets, le replaçant, essuyant du plat de la main une miette imaginaire sur la table – Sylve lui demanda :

— Mère ?

— Oui, ma fille ? répondit-elle distraitement.

— Puis-je m'aller mener dans la forêt ?

Annie arrêta son manège et regarda l'enfant dans les yeux :

— Tu sais que je ne goûte point te savoir en icelle. J'ai grand peur de ces arbres qui sifflent et trémulent sans vent.

— Mère, ne prête point d'oreille à ces propos de fats et d'ignorants. Il n'est en la forêt de bête plus féroce que l'homme qui y vient meurtrir le cerf ou le loup. Les arbres ne me font rien, je les aime. Il est vrai que, parfois, on se peut méprendre et accroire qu'ils nous chantent une chanson. Mais jamais elle n'est méchante. Quelquefois triste et murmurée, d'autres fois gaie et sonnante…

Elle s'interrompit brusquement puis :

— Voilà François qui s'amène, dit-elle, je le sens qui monte le chemin.

— Je ne l'ois point, dit Annie.

— Il s'en vient, te dis-je. Je pars en forêt. Ne te déquiète point, petite mère, je veille sur moi.

Elle fut partie avant même qu'Annie ait le temps de dire quoi que ce soit.

Cette faculté qu'avait sa fille à percevoir l'arrivée de visiteurs avant même que l'on puisse entendre le bruit de leurs sabots sur les pierres du chemin effrayait Annie. Elle n'en avait parlé à personne ; pas même à François en qui elle avait pourtant confiance. Elle craignait que cela n'entraîne la petite droit vers le bannissement ou pire, vers le bûcher.

Elle n'y pensa que peu de temps. Elle savait que Sylve se gardait de tous, sauf de sa mère. Elle veillait à ce qu'aucune de ses particularités n'effraie le village. La petite fille n'ignorait pas que les gens parlaient sur son passage, mais il n'y avait aucune preuve, aucun indice, juste des racontars. De plus, la voir partir en forêt n'alarmait plus Annie qui savait que sa petite revenait toujours de ses escapades et qui sentait qu'elle ne craignait rien parmi les arbres.

Elle avait du mal à l'admettre, mais dès sa naissance, elle avait su que l'enfant serait particulière. Son regard avait déjà de la connaissance alors qu'elle était encore sanglante et chaude de la matrice de sa mère.

Annie soupira, se sentant dépassée par la précocité inouïe de sa fille, puis elle entendit enfin ce qu'elle guettait depuis que Sylve l'avait annoncé : le bruit des pas du François. Elle frémit. Son corps attendait les mains de l'homme sur sa peau, sur ses tétins, sur ses reins.

Sylve courait. Les larmes coulaient sur ses joues. Elle les essuya machinalement, ne parvenant pas à faire disparaître l'image qui, depuis quelque temps, la mettait à la torture : l'image de sa mère brûlée dans sa maison. Elle ne comprenait pas comment une telle vision s'était progressivement imposée dans son esprit. Elle la torturait aux moments où elle s'y attendait le moins, mais souvent quand elle ne pensait à rien, à tel point qu'elle redoutait maintenant de se trouver seule, sans occupation, de peur que l'image ne revienne la tourmenter. Elle n'en avait jamais parlé à Annie. Par superstition. Elle craignait trop que les mots qu'elle pourrait prononcer pour décrire cette scène horrible ne permettent sa matérialisation, son avènement.

Elle s'arrêta en bordure de forêt, ôta ses sabots et posa avec délices ses pieds sur la mousse humide d'une grosse roche parfaitement ronde. Jamais elle ne manquait ce petit rituel qu'elle s'était imposé et qui la rassurait. Elle montait sur la pierre et restait quelques instants en équilibre sur un pied, puis sur l'autre et, si elle ne tombait pas, entrait dans le sous-bois ; la forêt l'acceptait. Ce jour-là, son équilibre fut parfait. Elle laissa ses galoches près de la roche et se coula entre les baliveaux serrés qui gardaient la lisière.

Malgré l'odeur du sous-bois, malgré la douceur de la terre et de la litière de feuilles sous ses pieds, l'enfant ne parvenait pas à retrouver sa sérénité. Il y avait dans sa tête comme un bruit ; un son discordant qui rompait l'harmonie de ses pensées. Se refusant à toute analyse, elle ferma son esprit, oublia volontairement son tumulte interne et alla en trottinant vers *son* arbre.

Il s'agissait d'un hêtre pluriséculaire dont le houppier se perdait dans les hauteurs de la forêt. Cependant, contrairement aux autres arbres, il avait dû naître dans un espace dégagé, car son large tronc possédait quelques branches basses qui permettaient à Sylve de grimper jusqu'au sommet. Une fois là-haut, elle s'asseyait sur une branche large comme deux fois les bancs du François, calait son dos contre le tronc, et regardait. Parfois, une hulotte endormie était posée sur la branche. L'enfant s'installait alors juste en dessous et faisait le moins de bruit possible pour ne pas troubler le sommeil de la chouette.

Cette fois-ci, elle dut manquer de discrétion, car la chouette s'envola en poussant un hululement de protestation. Sylve interpréta ceci comme un mauvais présage et dut résister à l'envie de courir prévenir sa mère.

Elle inspira profondément, s'assit et ferma les yeux. Volontairement, elle se laissa envahir par l'image qui l'obsédait. Elle s'imprégna de chaque détail, tenta de reconnaître les visages de toutes les personnes qui assistaient à la scène. Il pleuvait. Le feu avait du mal à partir. De l'intérieur de la maison venait un cri. Long, ininterrompu. Ce n'était pas Annie qui hurlait ainsi, mais un homme. François. Ils étaient tous deux attachés dans l'habitation. Sylve s'obligea à entrer dans la maison. Annie était ficelée à un poteau hâtivement fiché dans la terre battue du sol, des fagots à ses pieds. Elle ne disait rien. Des larmes coulaient sur son visage, laissant des traces propres dans la poussière qui le recouvrait. Elle souriait un peu, le regard perdu au loin. L'enfant comprit que sa mère était heureuse de la savoir en sécurité. Où, en sécurité ? Où donc pourrait-elle être en sécurité sans Annie ? François gisait à terre, la

face tuméfiée, pieds et poings liés, il saignait de la tête. On avait dû le frapper. Il criait sans discontinuer, d'une voix de plus en plus rauque.

Dehors, retentit une soudaine clameur, un cri de joie. Le feu venait de prendre. Une hideuse fumée blanche s'insinua sous la porte, rampa sur le sol et vint lentement vers le François qui la regardait progresser, les yeux fous. Il n'avait pas cessé de crier, mais une quinte de toux l'interrompit quand la fumée entra dans ses poumons. Il toussa de plus en plus, se tordant sur le sol, tentant de se lever sans y parvenir, puis mourut, asphyxié.

Annie ne le voyait plus. Elle avait devant les yeux l'image de sa fille qui la regardait en souriant, alors qu'elle venait d'avoir trois ans et se tenait en face d'elle, assise au premier soleil, les bras levés vers le ciel.

Dehors, le feu léchait la porte et monta jusqu'au toit où il s'empara du chaume avec un rugissement de victoire. La mauvaise charpente s'écroula bientôt et…

Sylve ne put continuer. Elle ouvrit les yeux en hurlant :

— Annie !

Essoufflée, défaite, la petite fille s'aperçut que le soir tombait. Elle était restée longtemps dans sa vision. Il lui fallait rentrer pour ne pas inquiéter sa mère. Elle descendit rapidement de son arbre et courut vers la roche moussue.

Jamais elle ne s'était perdue dans la forêt, mais jamais elle n'y était restée de nuit. Elle découvrit un univers différent. Une ambiance faite de glissements, de sons feutrés, lisière entre deux mondes. L'un qui se couchait : petits appels des merles dans les buissons, vol pressé d'un troglodyte en bordure de la forêt, dernier chant d'une alouette qui monte vers le ciel. Et l'autre qui s'éveillait : passage silencieux d'une chouette ou d'un hibou, truffe noire d'un blaireau qui hume l'air à l'embouchure de son terrier, foulée élastique d'un renard qui se coule dans une sente.

Elle chaussa ses sabots et courut jusque chez elle, craignant de sentir l'odeur âcre du feu qui tarde à prendre sous la pluie.

— Il ne pleut point, sotte, se morigéna-t-elle.

Quand elle arriva près de sa maison, elle s'arrêta un instant pour tenter de percevoir si François était encore là. Elle ne sentit aucune autre présence que celle d'Annie qui tournait en rond devant le seuil.

— Mère, me voilà, dit Sylve d'une toute petite voix.

— Ma doué, ma fille, tu me vas rendre démente à rester nuitamment dans la forêt ! François avait jà sonné vêpres que tu n'étais point là ! Me veux-tu voir trépasser de mortelle déquiétude ?

— Nenni petite mère ! s'écria Sylve. Ne trépasse point, je t'en prie, ne trépasse point !

L'émoi démesuré de sa fille surprit un peu Annie qui l'accueillit dans ses bras et rentra avec elle dans la maison.

— Pourquoi ces pleurs et ces huchements, ma toute petite ? demanda-t-elle.

Sylve renifla avant de répondre :

— Je ne veux point que tu trépasses, mère.

— Qui t'a fait accroire que je vais trépasser ?

— Personne, mais je le crains tant !…

— Ne te mets point martel en cap, ma fillote. Je n'escompte point trépasser sur l'heure. Et je commence à goûter la vie, grâce à toi, ma si estrange petite Sylve.

Elle lui passa la main dans les cheveux et soupira.

— Allons, il nous faut nous restaurer. Je t'ai préparé une soupe de faines et de glands.

— Avec du lard ?

— Avec du lard. Le François m'en a mené tantôt.

— J'aime le lard ! s'exclama Sylve en sautant sur le banc.

***

Trois ans passèrent ainsi, ponctués par les hivers, les printemps aux pousses vertes et tendres, Samheïn… Sylve grandissait. Toujours rejetée par les autres enfants, elle restait le plus possible près de sa mère et du François. À dix ans, elle avait très rapidement dépassé son maître dans toutes les choses de l'esprit. Elle lui apprenait maintenant à lire. À mieux lire. À son contact, l'homme progressait et commençait à comprendre certains passages du Livre qui lui étaient toujours restés obscurs. Il devenait plus réfléchi, plus avide de savoir. Ses mots, ses discours prenaient une profondeur que même ceux du village savaient reconnaître. En son for intérieur, il comprenait qu'il devait tout cela à la petite. Il ne se leurrait pas et savait pertinemment, dans la relation particulière qu'ils entretenaient tous les deux, lequel était l'élève et laquelle était le maître. Ils discutaient souvent ensemble, de tel ou tel passage du livre, Sylve demandant sans cesse des explications au François qui les lui donnait à sa façon, mais sans jamais parvenir à satisfaire l'insatiable curiosité de l'enfant.

Au contraire des autres enfants, elle n'allait pas aux champs, ne gardait aucune bête, sa mère s'en chargeait toujours. La seule tâche qu'on la voyait accomplir était d'aller puiser l'eau, tôt le matin, tous les jours.

— Je n'aime point aller au puits, mère, disait-elle invariablement.

— Je sais, ma fillote. Tous les jours tu me le répètes. Et tous les jours je te dis que je nouls que tu restes pareille à une bête, sans envisager tes semblables.

— Mais ils ne ragoûtent point ma présence à leurs côtés. Dès que j'apparais, il y a mésaise sur leur minois. Je le sens. Même s'ils le tiennent fermement clos en leur bec muselé, j'ois à demi ce qu'ils machèlent dans leur cap épais.

— Ne t'en va jamais narrer ça à quiconque, Sylve ! s'exclamait Annie quand elle entendait ces propos dans la bouche de sa fille.

— Je sais bien qu'il n'y a que toi qui le puisses entendre, mère. Même au François, je tais ce caractère.

Tous les matins, donc, elle allait puiser l'eau de la journée, sans enthousiasme. Tous les matins, ils l'attendaient. Les autres. Les quelques garçons et filles de son âge

ou presque se tenaient près du puits. Goguenards ou agressifs, mais jamais accueillants.

— V'là la sarce ! disaient-ils.

Refrain invariablement repris en chœur par les plus jeunes qui se poussaient du coude en riant.

— V'là la sarce ! V'là la sarce !…

— Tu t'en viens jeter un sort à l'eau, la Sylve ? demandait un autre, ou une autre. Tu s'rais t'y pas une fille à la Sanguine, des fois ?

Parmi les gamins, il en était un qui était particulièrement méchant. Il n'était pas rare qu'il tente de jeter des pierres à Sylve ou qu'il lui adresse les plus véhémentes remarques. Il se nommait Ygrelin. Il avait dans les onze ou douze ans. Grand et fort pour son âge, il faisait bien sûr la loi dans la petite troupe.

— Alors, la Sylve, disait-il parfois, se peut que tu serais bien par-dedans le fond du puits ? Se peut que t'y retrouverais la Sanguine. Elle te lécherait et, pour une fois, ma fé, se pourrait que tu serais propre, pas comme ta catin de mère qui se traîne amont la lande derrière ses trois biques et sa truie. Hein ? Qu'est-ce que t'en es apensée, la Sylve ?

D'ordinaire, Sylve ne répondait rien. Elle fermait son esprit à tout ce que ses tourmenteurs pouvaient dire. Elle tentait, avec beaucoup d'obstination, de ne pas leur donner le plaisir de ses protestations ou de sa révolte. Ils ne la touchaient jamais. Ils la craignaient visiblement. Quand elle approchait du puits autour duquel ils se tenaient, ils s'écartaient inévitablement. Les plus jeunes d'abord, puis les autres et, en dernier, à contrecœur, Ygrelin. Les enfants prêtaient à Sylve, de même que les adultes, des pouvoirs qu'elle-même ne pensait pas avoir. Sa naissance à la Samheïn une nuit de pleine Lune, son incroyable précocité intellectuelle, la férocité avec laquelle sa mère la protégeait, tout cela la rendait suspecte.

Malgré tout, elle réussissait chaque matin à remplir ses deux seaux sans répondre, sans même jeter un regard aux autres gamins, ce qui mettait Ygrelin en rage. C'était dans ces moments-là qu'il tentait de la faire sortir de ses gonds. Ses sarcasmes, ses méchancetés l'accompagnaient quand elle remontait vers sa maison, portant ses deux seaux remplis, calés contre un arceau d'osier qui lui évitait d'avoir à écarter les bras pour marcher.

Ce jour-là, quand elle remontait le second récipient, arc-boutée sur la chaîne du puits qui grinçait terriblement, elle eut tout à coup conscience d'un danger. Elle se retourna vivement, mais pas assez pour éviter la pierre lancée par Ygrelin. Elle la reçut en pleine tête. Le projectile avait été lancé avec une force rageuse. Sylve chancela. Des couleurs dansaient devant ses yeux. Elle ne voyait plus rien, mais parvint néanmoins à éviter la seconde pierre que le gamin avait jetée. Étourdie, elle s'affaissa lentement le long du puits. Le seau qu'elle avait juste posé sur la margelle s'écrasa sur le sol. Voyant leur victime sans défense, les gamins poussèrent un sauvage cri de joie, s'emparèrent chacun d'une pierre et se mirent en demeure de lapider la petite fille. Curieusement, ils ne parvinrent pas à la toucher. Aucun des cailloux jetés n'atteignit son but. Soit ils tombaient juste devant Sylve, soit ils se trouvaient déviés de leur trajectoire, comme si les enfants avaient mal visé. Autour de la petite fille prostrée, l'air vrombissait étrangement.

— Mais, c'est diablerie ! s'écria Ygrelin. Elle est protégée par un sort !

Une femme survint. La mère d'un des galapiats. Les cris avaient dû l'alerter.

— Ah çà ! Mais êtes-vous donc possédés ? cria-t-elle. N'entendez-vous point que l'allez meurtrir ? Cessez vaunéants ! Accoutissez-vous bien vite dans les landes que je m'en vais vous frotter les ouïes !

— Elle ne peut point être meurtrie ! protesta Ygrelin. Un méchant sort la protège, les pierres ne la touchent point.

— Cesse, l'Ygrelin de l'orme ! cria la femme. Tu la vas meurtrir, te dis-je. Avise donc la plaie qu'elle a en cap. C'est-y pas une pierre qui l'a roidement choquée ? Ensauve-toi promptement. Cette petite est estrange, mais elle ne mérite point d'être navrée de la sorte.

La femme n'était pas mauvaise. Elle prit la gamine en pitié, s'approcha d'elle et la considéra un instant avant de s'accroupir. En s'approchant, elle perçut comme une sorte de vrombissement dans l'air qui résonnait tout près de l'enfant. Le son décrut lentement pour disparaître tout à fait. La femme secoua la tête, étonnée, puis se pencha vers Sylve.

— Pauvre petiote, t'es bien escarbignée. Tu ne me vas point ensorceler si je te touche, hein, la Sylve ?

La petite fille râlait, à demi allongée sur le sol. Les autres gamins ne s'étaient pas sauvés, mais regardaient la scène à distance. Ils sentaient qu'ils venaient de franchir un pas entre le monde de l'enfance où l'on fait semblant et celui des adultes où les pierres font vraiment mal. La femme redressa doucement Sylve qui ouvrit vaguement les yeux.

— Mère, j'ai grand dol en cap, geignit-elle.

Elle se plia tout à coup en deux et vomit sur le sol avant de perdre totalement connaissance.

La femme courut chercher de l'aide et, secondée par une autre villageoise, la porta jusque dans sa maison où Annie les accueillit en levant les bras au ciel.

— Sylve ! hurla-t-elle. Qu'est-il advenu ? Qu'est cette plaie, ce saignement ? Pourquoi est-elle dolente ? Elle a passé ? Ma fillote a passé ?

Hystérique, elle secoua une des femmes, après qu'elles eurent allongé la fillette sur la table, mais celle qui avait sermonné les gamins s'interposa :

— Cesse, l'Annie ! Elle a point passé, elle est vive ; elle est vive je te dis ! Elle est seulement meurtrie par une pierre.

— Seulement meurtrie par une pierre ! Seulement meurtrie par une pierre ! Vois, elle ne bouge mie ! Avise-la donc, plutôt que de jacter comme une oie ! Qui a perpétré ce meurtriement ? Le pouvez-vous me narrer, ou allez-vous le taire afin de protéger icelui ?

— Je déconnais le fond de l'histoire, l'Annie, dit la femme qui était intervenue. On t'a porté ta fille, pour que les cochons ne l'abîment point. À c't'heure, c'est tout ce qu'on peut faire. Va-t'en héler le François, avec son instruction, il pourra, se peut, panser le dol de ta Sylve. Va, te dis-je, insista-t-elle comme Annie se tordait les mains sans savoir quoi faire. Va, je veille sur ta petiote.

Annie n'hésita qu'une poignée de secondes et courut chez François, soulevant sa lourde jupe sur ses cuisses pour aller plus vite.

Ils revinrent rapidement. Sylve n'avait pas bougé. La femme avait nettoyé la plaie avec de l'eau. Cela ne saignait plus. Curieusement, la blessure n'était pas profonde et l'on aurait pu croire à un léger choc, comme il en arrive parfois sans conséquences graves.

— Vois, elle n'a point bougé depuis qu'on l'a étendue là. On la dirait passée ! Fais ce qu'il faut, le François, je t'en conjure.

Annie, proche de la crise de nerfs, passa ses deux bras autour du cou de l'homme qui se dégagea rapidement en jetant un coup d'œil inquiet aux deux femmes qui étaient restées là. L'une d'elles eut un air entendu avec l'autre. L'échange silencieux n'échappa pas à François qui sut que sa liaison avec Annie allait être commentée dans le village le soir même. Il soupira, fataliste et se pencha vers Sylve.

— Sylve, me peux-tu ouïr ? Sylve ?

Il demanda de l'eau et un couteau affûté.

— Que vas-tu entreprendre ? s'enquit Annie.

— Il me faut pratiquer une saignée dans le but de bouter hors de son corps le sang qui a dû être souillé par la pierre. Dégage sa manche.

— Nenni ! cria Annie en se plaçant devant sa fille pour faire rempart de son corps. Je décrois que ce soit là une bonne médecine ! Elle a jà perdu du sang prou. Tu t'en vas l'occire si elle en perd encore, j'en suis acertainée !

— Mais Annie, plaida doucement François, c'est là ce que l'on m'a professé au monastère. La saignée est bonne pour tous les malades.

— Point malade, ma Sylve ! Meurtrie par des méchants, mais elle était saine et gaillarde, tôt matin ! Point de saignée céans !

Les deux femmes et François tentèrent de faire entendre raison à l'Annie, mais elle refusait obstinément de les écouter et s'était placée entre sa fille et eux, les yeux noyés de larmes, elle secouait la tête comme une folle et les empêchait de procéder à l'acte.

Tout à coup, une petite voix s'éleva dans un moment de silence :

— Mère ?

— Sylve ! Tu es vive ! cria Annie.

— Mère, j'ai grand dol en le cap. Il me faudrait sommeiller un instant.

— Point de saignée, mais point de sommeil ! ordonna François. Il te faut, tout au rebours, te mouvoir, fillote. Te peux-tu tenir sur tes gambes ?

— Je ne sais…

— Annie, donne-moi la main, nous l'allons faire tenir debout.

Annie voulut bien admettre que cela pourrait réveiller sa fille dont les yeux se fermaient constamment. Ils la firent marcher de long en large devant le seuil de la petite maison. La tête de Sylve dodelinait sur ses épaules, mais elle commençait à pouvoir garder les yeux fixés sur sa mère et François qui la soutenaient de moins en moins. De même, il lui était maintenant possible de tenir sa tête droite sans être prise de nausées. Quand François admit que la fillette paraissait réellement consciente, il lui permit d'aller dormir, mais recommanda à sa mère de la veiller avec attention.

— Veille sur son souffle, lui dit-il.

— Comment veiller sur son souffle ?

— Il se doit d'être régulier et puissant.

— Mère, intervint Sylve, je sens que le trouble a passé. Il me faut sommeiller à présent. Je t'assure que le mieux est en moi.

On laissa la petite s'allonger sur sa couche. Dans le silence qui régnait, une faible vibration se faisait entendre.

Les deux femmes du village redescendirent en discutant de la présence du François dans la maison d'Annie…

Ce fut quatre à cinq jours plus tard que l'on vit arriver, en grande pompe, un curé dont les habitants du village étaient les ouailles. Ce fut du moins ce qu'il prétendit. Il était accompagné d'un religieux qui portait, cousue en travers de sa bure sombre, une grande croix rouge sang.

Le père Jean n'était jamais venu au village et ce fut un grand émoi lors de son arrivée. On entendit d'abord le bruit des chevaux sur la voie, puis le son de leurs sabots ferrés et des roues cerclées d'une charrette sur les pierres du pont qui passait la Noire. Les femmes craignirent la venue d'une troupe en armes en voyant surgir les gardes du monastère. Les religieux ne voyageaient pas seuls, le grand prieur l'avait ainsi décidé car trop de ses prêtres s'étaient fait attaquer par les brigands qui hantent les chemins. Ils étaient donc toujours accompagnés par une véritable petite troupe, forte de quatre à huit hommes, selon l'importance du religieux escorté.

Dès leur apparition sur le pont, les enfants s'égaillèrent et rentrèrent précipitamment chez leurs mères. En un instant, le village apparut totalement désert, mais les portes des maisons étaient restées entrouvertes et des ombres passaient et repassaient derrière les fenêtres à carreaux huilés.

La troupe alla jusqu'à la place du puits et un homme se dressa sur ses étriers pour clamer :

— Oyez vilains, oyez ! Compagné du frère Eudes, inspecteur des âmes, le père Jean fait visite en son église ! Il ne peut que ces saints hommes ne soient accueillis bellement par leurs ouailles ! Villageois, accourez promptement lui présenter les hommages auxquels ils ont droit !

Lentement, des portes s'ouvrirent et des femmes apparurent. Les hommes étaient aux champs ou en lisière, occupés à couper les buissons qui tentaient d'envahir les parcelles.

On vint donc craintivement saluer les religieux qui, du haut de leur voiture, portaient à peine les yeux sur ces gens, tête baissée, bonnet dans les mains, qui exécutaient une maladroite génuflexion, ne sachant comment il fallait se comporter en présence de telles personnalités.

Le père Jean fit un signe à l'un des gardes qui s'approcha de lui. Il lui glissa deux mots à l'oreille. Le garde hocha la tête et demanda d'une voix forte :

— La dénommée Annie, femme de Saturnin le mince, est-elle parmi vous ?

— Nenni, répondit une vieille femme. Elle loge en la masure sise sur la colline ; elle n'aura point ouï votre advenue.

— Qu'on l'aille quérir sans tarder, le père Jean la veut entretenir.

François, de sa maison, avait entendu le remue-ménage, le tintement des sabots sur les pierres, le souffle des chevaux et l'appel du soldat. Il courut chez Annie, priant pour qu'elle y soit. Il avait, de loin, reconnu le religieux et n'était pas très joyeux de le voir dans le village.

Il trouva son amie dans le petit champ près de sa maison. Elle le regarda venir vers elle, étonnée.

— Ma mie, lui dit-il de l'urgence dans la voix, voici venir le père Jean compagné du frère Eudes. J'en ai ouï causer au monastère ; c'est un homme sévère et rigoureux. S'il apprend que nous commerçons, il sévira. Veille à ne me point quérir ni envisager d'aucune sorte tant qu'il sera céans, nous risquons l'excommunication… ou pire. Je m'ensauve prestement.

Il partit comme il l'avait dit, aussi vite que le permettaient ses sabots cloutés qui glissaient sur l'herbe du champ et les pierres du muret que, pressé, il enjamba maladroitement.

Annie resta un instant songeuse à fixer l'endroit de la haie où il avait disparu. Un père du monastère, un religieux… Que diable venait fouiner un religieux dans le village ? Elle se sentait certes coupable de la relation qu'elle entretenait avec le François, mais pas plus que cela. Des relations hommes-femmes, il y en avait toujours eu, même hors mariage, dans le village et, hormis les rares disputes, fâcheries et rixes que cela occasionnait parfois, on ne parlait que très peu, comme de tout ce qui pouvait toucher la vie privée des villageois.

Non. Ce qui la souciait davantage, c'était Sylve. La petite avait le sommeil très agité depuis plusieurs nuits. Elle se réveillait en criant, pleurant ensuite de longues minutes dans les bras de sa mère, lui disant qu'elle avait peur qu'elle ne meure, de même que François. Le même cauchemar semblait revenir la hanter sans cesse. Elle le lui avait raconté en sanglotant et Annie avait mis beaucoup de temps à ne plus frémir, tant sa petite fille avait su rendre l'horreur de la scène : elle et François brûlés vifs dans cette même maison, devant les villageois réunis sous l'autorité d'un religieux. Serait-il possible qu'elle ait vu ce qui allait se passer ?

Pour le moment, la petite était partie dans une de ses promenades solitaires. Depuis l'agression qu'elle avait subie en allant au puits, Annie lui avait permis de ne plus s'y rendre, mais Sylve lui avait répondu, la mine très sérieuse :

— Mère ; si je renonce aux choses obligées de la vie, il ne me reste plus qu'à rejoindre les sœurs d'un couvent, mais je décrois qu'elles acceptent une fumelle non annoncée. J'irai derechef puiser tôt matin et je réserve un tour à ces vaunéants s'ils appètent à nouveau d'attenter à me nuire. Je sais un moyen de les meurtrir d'une façon qu'ils déconnaissent à tout plein.

— Sylve ! s'était exclamée Annie. Que me chantes-tu là ? Il ne te faut point révéler au vu et au su de tous ce qui te rend seulette des autres drôles, tu l'entends fort bien, je le sais.

La petite avait soupiré. Un soupir qui était directement allé se nicher dans le cœur de sa mère.

— Je le sais bien, mère. Nonobstant, je leur dénie le droit de se croire un pouvoir sur ma vie. J'en suis la seule juge… après toi, ajouta-t-elle.

Cela s'était passé quelques jours auparavant. Sylve était retournée au puits. Les galapiats l'y attendaient, mais aucun n'avait émis le moindre commentaire ou la moindre moquerie, si ce n'était Ygrelin qui l'avait accueillie avec un rire méprisant. Il avait lâché :

— Alors, la Sylve, toujours point perdue en forêt ? Tu restes céans, t'as bien raison, ta mère a grand besoin que tu la veilles. Se peut qu'elle sait lire les lettres, elle aussi…

Sylve n'avait rien répondu, fidèle à son habitude, mais les paroles du garçon avaient tracé un chemin glacé dans son esprit. Annie. Annie et le François. De toute évidence, cet immonde Ygrelin savait. Comment ? Sylve n'aurait pu le dire, mais il savait.

Elle avait décidé d'en parler à Annie, mais n'avait jamais trouvé le moment opportun pour le faire. Les histoires de cœur et de sexe la dépassaient totalement.

— L'Annie ! L'Annie ! Le père Jean te veut envisager ! Tu ne peux que tu doives obéir !

Deux femmes étaient montées en courant et regardaient Annie, essoufflées.

— Comment il est, ce père ? demanda la jeune femme.

— Lui ça va encore, il est comme un autre, mais celui qui se tient à ses côtés me semble fort méchant ! Il a la mine sévère et la lippe amère. Il est déplaisant à envisager, répondit la plus jeune.

— C'est un religieux, il ne te sert de rien de chercher à savoir comment il est fait ! s'exclama l'autre, une qui allait bientôt pouvoir être appelée « ancienne ». Aux religieux, on obéit, poursuivit-elle. C'est chose rare qu'ils nous fassent l'honneur d'advenir céans. Allons, l'Annie il te faut te mouvoir promptement, pour que non point les faire t'espérer plus avant !

— Et mes bêtes ? Qui les va donc escarguetter, si je m'ensauve ?

— Si ta Sylve se comportait comme tous les…, commença la plus vieille.

— Ma Sylve se comporte comme il me plaît. T'as rien à redire sur icelle, gronda Annie.

— Se peut, répondit la femme nullement impressionnée, se peut. N'empêche, te voilà à c't'heure bien embrenée pour veiller tes bêtes.

— Va, dit la plus jeune, je m'en vais les garder.

— T'es bien bonne, la Mariette. Je te le revaudrai, lui dit Annie en partant, suivie par la vieille.

En descendant vers le village, la mère de Sylve tenta de se concentrer sur sa fille pour ne pas penser à ce qui pouvait l'attendre. Elle avait peur et ne voulait pas que le père Jean le devine. On prêtait parfois des pouvoirs quasi-magiques aux religieux. Ils savaient lire, ils parlaient une langue inconnue ; la langue de Dieu, prétendaient-ils.

Quand les deux femmes débouchèrent sur la place du puits, le religieux se tenait toujours dans sa charrette. Les hommes d'armes, eux, étaient descendus de cheval et se régalaient du lard et du cidre que les villageois leur avaient distribués. Le père Jean n'avait, semble-t-il, rien désiré. Il attendait, la mine hautaine, le regard lointain, étranger à tout ce qui pouvait se passer juste à côté de lui.

À l'instant même où Annie arriva sur la place, François apparut de l'autre côté. Le regard qu'il jeta fugacement à son amie était lourd. Elle ressentit dans tout son être le poids de la peur et de l'urgence qu'il contenait.

— Voilà venir l'Annie, mon père, dit celui qui passait pour le chef du village.

Le père Jean glissa un mot à l'oreille du frère Eudes qui eut l'air de sortir d'un songe. Il se secoua légèrement et posa sur Annie des yeux d'un marron très sombre, insondable. Elle frissonna.

— Approche, lui dit le religieux d'une voix chaude et profonde qui la surprit.

Elle alla vers la charrette. Toutes les conversations s'étaient arrêtées, sauf celles des soldats qui parlaient néanmoins à voix basse. Ne sachant comment il fallait se comporter, elle s'arrêta à quelques pas de la voiture et baissa les yeux.

— Regarde-moi, ordonna le prêtre.

Elle leva les yeux, sentant une sourde crainte se frayer lentement un chemin glacé dans son esprit. Il lui fut impossible de regarder franchement le moine. Quelque chose de terrible l'en empêchait. Elle savait que c'était la conscience de sa culpabilité. Ses yeux se posèrent sur la robe de bure que portait le moine, s'attardèrent sur la croix sanglante qui lui barrait la poitrine, sur ses lèvres fines et pincées, sur son nez fin et légèrement recourbé, mais ne montèrent pas plus haut.

Le religieux, quant à lui, resta longtemps sans rien dire, se contentant de garder son regard fiché dans celui de la jeune femme. Il ne cillait pas, mais fronçait parfois légèrement les sourcils, comme s'il découvrait quelque chose qui ne lui plaisait pas totalement.

Enfin au bout d'interminables minutes, il soupira et laissa tomber :

— Ton être est en grand danger, femme. On m'a narré que tu découchais de chez ton homme. Est-ce constant ?

Annie ne dit rien.

— Réponds, ordonna le prêtre.

— Si je ne vais plus dans sa couche, c'est qu'il m'en a chassé, murmura-t-elle.

— Un homme a toujours des raisons pour refuser la présence de sa fumelle dans sa couche. C'est certainement qu'il y a eu faute commise. Par la fumelle. La raison de la décision de ton homme ?

— Je nouls la connaître. Je suis apensée qu'il ne me chérit plus et n'appète plus à m'envisager en sa présence.

— C'est à cause de Sylve…, commença le chef du village.

— Musèle ton bec, vieil homme ! s'exclama Annie, toutes griffes dehors.

— Est-ce ainsi que tu t'adresses à un ancien, femme ? gronda sourdement le religieux. Où s'est donc niché le respect que tu dois aux mâles ? Qui est Sylve ? demanda-t-il à l'homme.

— Ma fille, répondit Annie.

— Te l'ai-je demandé ? lui dit le prêtre d'une voix devenue menaçante.

Annie ne répondit pas et baissa la tête. Elle avait peur. Elle sentait que l'homme était là pour la châtier et ne savait comment se sortir de ce mauvais pas.

— Alors ? Réponds au frère Eudes, insista le père Jean auprès du chef.

— C'est la petiote de l'Annie et du Saturnin le mince. Elle est née à la Samheïn d'il y a…

— À la Samheïn ? Qu'est cela ? explosa le frère, soudain hors de lui, les yeux exorbités et presque la bave aux lèvres. Il n'existe aucune fête appelée ainsi ! Vous le savez fort bien ! Où se tient le représentant de la vraie Foi dans votre village ?

— Me voilà, frère Eudes, dit François en s'avançant.

— Ah ! C'est toi qui te dois d'instruire ces barbares dans la Foi ? Que fais-tu de ton temps ? Tu cours la ribaude ?

À cet instant, il jeta un rapide coup d'œil à Annie qui reçut toute sa haine en plein visage. Il savait. Il n'existait à présent plus aucun doute dans l'esprit de la jeune femme, il savait.

— Nenni, mon frère, répondit François d'une voix tremblante. Le coup d'œil du prêtre ne lui avait pas échappé, pas plus qu'à quiconque d'ailleurs. J'instruis le village tous les dimanches. Je lis des passages du Livre et les commente ainsi que je l'ai appris au monastère.

— Qui t'a enseigné ?

— Le père Armand, mon frère.

— Le père Armand ? Eh bien, tu ne dois pas commenter grand-chose ! Enfin, laissons cela, nous y reviendrons. Sache cependant que je ne veux point entendre davantage de termes comme le nom que les barbares donnent à la fête des Saints martyrs ! Je t'en tiens pour responsable. Me suis-je fait entendre ?

— Oui mon frère, répondit humblement François.

— Bien. Toi, l'homme, dit-il en s'adressant à nouveau au chef. Narre-moi ce que tu sais sur cette… Sylve.

Le chef regarda brièvement Annie et se lança :

— Elle est née à la Sam…

— Guillaume ! cria François.

— Elle est née à la… la fête… des martyrs saints, corrigea l'homme.

— À la fête des Saints martyrs, le reprit rapidement François en jetant un coup d'œil craintif au religieux.

— C'est ça. La Lune était pleine et le temps était doux. C'est chose rare, monsieur le prêtre, que le temps soit comme ça à Sam… à cette période. C'était il y a…

Il compta sur ses doigts, les sourcils froncés, se trompa, recommença…

— Il y a dix ans, intervint Annie.

— Si fait. Il y a dix ans. Le Saturnin aurait souhaité un petiot et c'est une fumelle que l'Annie lui a faite. Pensez, il l'avait aigre, on l'entend bien ! La petiote, Sylve, elle est estrange ; tout le village vous le pourra narrer.

Il y eut un murmure d'approbation qui fit plus de mal à Annie que toutes les années qu'elle avait passées sans pouvoir rire avec des amies ou voir quelqu'un d'une façon naturelle.

— Étrange ? Comment étrange ? demanda le religieux.

— Elle ne jacte pour ainsi dire pas et quand elle jacte, elle dit des mots qu'on n'entend point. Elle lit le livre du François mieux que lui. Elle est roussotte de pied en cap, elle ne fraie point avec les autres gamins. On m'a dit qu'elle avait des pouvoirs.

— Niaiseries de jaleux ! cria Annie.

— La paix, femme ! lui intima durement le frère Eudes. Cesse tes criailleries sur l'instant ou je te fais bâillonner. Des pouvoirs, dis-tu… quels pouvoirs ?

— Je ne sais… Mais on dit qu'elle se peut changer en arbre quand le vent s'en vient de par la forêt.

— En arbre.

— Oui-da. Elle se peut tout autant mouvoir sans branler des gambes. Une fumelle l'a envisagée jacter avec la Sanguine, une autre l'a…

— La sanguine ?

— Il s'agit d'une croyance qui était répandue dedans le village, mon frère, intervint François. Une sorte de fée qui aurait vécu dans le puits à votre dextre. Mais j'ai œuvré pour que cette créance vienne à son terme.

— À ce que j'ois, tu as mal œuvré, laissa tomber le frère Eudes. Dis-moi, l'homme, dit-il en s'adressant à nouveau à Guillaume ; cette Sylve, jette-t-elle des sorts ?

Soudain, Annie se sentit glacée.

— Je ne sais. Nonobstant, des gamins qui l'ont raillée en jetant quelques graviers ont…

— Des graviers ! Ils ont failli à meurtrir ma fillote, ces vaunéants ! Elle avait le cap en sang et a pâmé contre la margelle du puits !

— Silence, femme ! C'est la dernière fois que je te l'ordonne. M'entends-tu ?

Comme Annie ne disait rien, la poitrine houleuse et l'œil assassin dirigé vers le Guillaume, le religieux insista :

— Annie le mince, m'entends-tu ?

— Oui-da, je vous entends, je musèle mon bec. Mais ce méchant ne vous narre que des vilainies sur ma fillote. Point de pouvoirs, point de sorts. Ce n'est qu'une jeune fumelle honnête et travailleuse qui m'aide dans mes tâches, comme toutes les autres fumelles du village. Elle n'est point aimée pour ce qu'elle est roussotte et née quand il ne le fallait point, voilà tout son malheur.

— Tu raisonnes bien, femme. Il est constant qu'elle est née quand il ne le fallait point. Notre Seigneur qui voit et juge de toutes choses ne peut qu'il ne soit intervenu pour différer sa naissance. Si elle s'est malgré tout produite en cette nuit-là, précisément, c'est bien que d'autres volontés que la sienne ont œuvré à rebours et le

poil de ta fille porte les traces du combat qui s'est mené pour que triomphe la vraie Foi. Tout le monde sait qu'une femelle est impure par essence, sujette à déviations, suspecte de pensées retorses et qu'il nous revient, à nous, les mâles, de veiller à protéger nos âmes en face de ces êtres qui en sont dépourvus et qui nous ressemblent tant et si peu. Tant, pour mieux nous circonvenir, et si peu, pour ce que nous, les hommes, ne faillons point à raisonner et bâtir des projets. Une femelle n'est point capable de voir dans l'avenir, son entendement ne le lui permet point. Elle se meut et ne vit que dans le présent, incapable d'un entendement qui la puisse porter par-delà l'actuel. Ta fille, à toi, la femme qui raisonne, ta fille est marquée par deux fois : elle est femelle et roussotte. Deux raisons pour accroire qu'elle est frappée du sceau du malin. Deux signes apposés sur son être pour faire montre au peuple de Dieu qu'il lui faut s'en défier et la suspecter d'immondes accords avec la bête.

Annie pleurait. Les larmes lui coulaient le long du visage sans qu'elle ne fasse rien pour les cacher, ni les essuyer. Elle avait compris que le religieux allait chercher à voir Sylve, la soumettre à son inquisition. Elle savait que, pour sauver sa fille, elle allait devoir transgresser les lois de l'église en laquelle elle croyait plus ou moins et qu'elle craignait comme tout le monde dans le village.

— … se méfier de cette engeance ! Elle ne se doit d'exister sur terre que pour ce que sa nature femelle lui permet de donner de nouvelles âmes qui s'élèvent vers le ciel. Les femelles, inaptes, sans âmes, ne peuvent qu'envier les hommes ! Adonc il devient possible qu'elles œuvrent et s'accordent avec le Malin pour semer le trouble et la discorde dans l'entendement des hommes ! Iceux se doivent alors d'être vigilants et assidus à la prière, à la parfin de bouter hors de leur esprit les sinueuses et serpentines pensées que leur instillent ces êtres retors, ou gare au châtiment suprême ! Gare au Divin courroux ! brailla le prêtre. Je vais rester céans pour la nuit, continua-t-il plus doucement. Et, demain, quand le Seigneur nous apportera Sa Divine lumière, je tiendrai un conseil pour juger de la faute commise par cette femme… et, il se tourna brusquement et désigna François d'un doigt accusateur, par cet homme que l'Église a élevé en son sein ! Puis je jugerai du cas de la jeune garcelette roussotte procréée par une femelle qui s'arroge le droit de raisonner. Logez-moi.

Ayant dit, il se tut et ne fit plus que regarder Annie.

— Tu l'as ouï ! s'exclama François. Il nous veut envisager, puis juger dès la pointe du jour.

Annie et son amant s'étaient retrouvés en lisière de forêt. François avait attendu que le village dorme à poings fermés pour aller frapper discrètement à la porte de la jeune femme. Le sommeil devait la fuir, car elle avait ouvert dès les premiers coups. Sylve dormait. Annie avait veillé à ce qu'elle ne se réveille pas et avait suivi son ami.

Il marchait de long en large, se tordant les mains sans pouvoir s'en empêcher.

— Cesse, lui dit Annie excédée. Ce n'est point en trémulant de la sorte que tu parviendras à l'amadouer.

— Je sais que je te donne une piètre image à envisager, ma mie, dit François sans cesser de marcher. Ce frère Eudes est féroce. Il m'effraie plus que tout. Il bat sans cesse la campagne à la recherche de ceux qu'il nomme les adversaires de la Foi. À l'affût de tout ce qui se peut narrer sur les gens, seigneurs ou vilains, dont les agissements révèlent une damnable tiédeur dans les sentiments religieux, ou une déviation coupable dans la pratique de la foi. Il les écrase, les réduit à néant, les

oblige, par des moyens que je ne veux imaginer, à embrasser la religion, la seule qu'il conçoive.

— Tu es apensé qu'il nous va soumettre à la question ?

— Se peut, il en est capable. Qui sait ce que lui ont narré ceux qui nous veulent du mal. Qui sait ce qu'on lui a appris sur Sylve.

— Ma fillote, soupira Annie.

— Oui-da, ta fillote. Elle est en grand danger. Il la peut accuser d'alliance avec le malin, il peut attenter contre elle un procès en sorcellerie, il…

— S'il fait ça à ma Sylve, je le meurtrirai, j'en fais serment ! s'écria Annie, se levant soudain sous l'effet de la colère.

— Tu ne peux meurtrir un prêtre, Annie ! s'exclama François, scandalisé.

— Je meurtrirai tous ceux qui attenteront au bien de ma Sylve. Tu l'entends ? Tous ceux qui lui voudront du mal.

— J'entends, ma mie… mais un prêtre…

— Prêtre ou roi, peu me chaut. Il pisse debout comme tous les mâles. Je n'ai plus fiance en l'église, si elle ne pardonne point, si elle n'est point capable de voir la bonté où elle se niche, alors comment peut-elle professer que son dieu est amour ?

— Tu blasphèmes, Annie.

— Je n'entends point ce mot, mais je sais que je ne veux point que l'on attente à la vie de ma Sylve. Quiconque le fera devra craindre mon ire, quel que soit son rang.

Elle fit une courte pause et inspira profondément. Elle venait de prendre une décision :

— Je vais m'ensauver François. Viens-t'en avec moi.

— Je savais que tu m'allais proposer ça, soupira l'homme. Je ne sais si je dois t'entendre.

— Tu ne sais, tu ne sais ! Mais sans doute sais-tu que si tu restes céans, c'est ta mort que tu espères.

— Nenni ma mie ; je le décrois. Le frère Eudes est sévère, assurément. Il appète moultement à réduire à néant les ennemis de la Foi, mais oncques un villageois ne sera vil assez pour m'accuser de ne point respecter les préceptes de l'Église.

— Ma fé, serais-tu devenu aveugle ? s'étonna la jeune femme. N'entends-tu point qu'on nous a jà espiés ? Ne vois-tu point que le village sait notre relation ?

— Elle est coupable, souffla François, les yeux baissés.

— Elle est coupable ? Qui est coupable ? demanda Annie qui n'osait comprendre ce que sous-entendait François.

— Notre relation est coupable. Nous n'aurions point dû nous… J'ai commis une faute.

La jeune femme n'en croyait pas ses oreilles.

— Tu me narres que tu n'aurais point dû t'énamourer ? C'est bien ça ?

— Je me dois de me confesser de mes fautes. La venue du père Jean et du frère Eudes est un signe que m'envoie le Seigneur. Je me dois d'entendre ce message Divin.

Il semblait illuminé. Il s'était arrêté de marcher. Il tomba brusquement à genoux sur le sol et se mit à prier avec ferveur.

Annie ne le reconnaissait plus. Elle comprit qu'il n'y aurait plus aucune complicité entre eux et sut avec certitude qu'elle devait rapidement mettre sa fille à l'abri. Sans perdre de temps à pleurer sur la dépouille de son amour qui lui avait rendu la vie si belle, la jeune femme laissa là son ancien amant et courut vers sa masure.

À son approche, la porte s'ouvrit et Sylve apparut, seulement vêtue de sa grossière robe de nuit, les yeux encore plein de sommeil.

— Pourquoi ce tourment, petite mère ? demanda-t-elle de sa voix d'enfant.

— Il nous faut nous ensauver, ma petiote, répondit Annie en remplissant à la hâte un sac de toile.

— Le religieux ?

— Oui-da. Il nous veut ramener dans le chemin de la foi. François nous abandonne, nous sommes seules. Si nous restons céans, je crains fort un châtiment perpétré par ce moine. Il te suspecte de sorcellerie, me juge coupable d'avoir égaré le François. Nous sommes en grand danger, ma fillote. Apprête-toi sans lambiner, nous départons sur l'instant.

Sylve ne fit aucun commentaire, mais s'habilla rapidement, enfila ses sabots après avoir remplacé la paille qui les garnissait et saisit la mante en laine épaisse qui lui permettait d'affronter le froid et la pluie. C'était François qui la lui avait offerte. Elle eut une fugace pensée pour l'homme qui l'avait comprise, aimée, protégée, mais qui se trouvait maintenant rejoint par ses craintes… Elle se figea soudainement.

— Mère, je les sens qui s'en viennent. Ils montent par le chemin empierré. Ils sont plusieurs. Ensauvons-nous, vite !

Annie n'hésita pas. Elle avait une totale confiance en sa fille, en ses sens si particuliers, même s'ils l'effrayaient parfois. Elle se saisit du sac dans lequel elle avait jeté quelques affaires et un bon morceau de pain, prit la main de Sylve et se précipita dehors.

Dans la nuit qui finissait, on apercevait la lueur de plusieurs torches qui approchaient. Un sourd et menaçant murmure de voix leur arrivait, porté par le vent, et effraya les deux fugitives. Elles coururent vers la forêt. Sylve tenait ses sabots à la main, sachant par expérience que l'on court mieux pieds nus sur un sol mouillé par la rosée qu'avec des sabots de bois aux pieds. Annie trébucha à maintes reprises. Le sac était trop lourd, sa lanière lui sciait l'épaule. Derrière elles, la chasse était lancée, elles entendaient les cris des gamins et des adultes qui s'encourageaient.

— Plus vite, petite mère, disait Sylve.

C'était elle qui, maintenant, entraînait Annie. La jeune femme fatiguait, son souffle devenait de plus en plus court, elle tomba lourdement, se releva, fit quatre pas et tomba à nouveau. Les voix se rapprochaient.

— Ensauve-toi, ma fillote ! dit-elle, exténuée. Ensauve-toi, je te rejoins. Espère-moi à l'orée de la forêt.

— Nenni ! hurla Sylve. Nenni, j'entends bien que tu vas rester pour me permettre de fuir. Je nouls départir sans toi, petite mère ! Relève-toi, je m'en vais t'aider, relève-toi !

Dans l'air qui vibrait étrangement, elle saisit sa mère sous les aisselles et la releva avec une force sur laquelle Annie ne pensa pas à s'étonner. Elles repartirent en courant, mais leurs poursuivants étaient proches, trop proches. Elles entendaient maintenant nettement les voix :

— J'ouïs les chocs des sabots sur les pierres, mon père, elles ne doivent plus être si loin ! dit un homme, essoufflé.

— Nous eussions dû prendre les chevaux, elles seraient jà nôtres ! fit remarquer un soldat.

— Nenni, nous les voulions surprendre en leur logis.

— Ça, on les a point surprises !

Annie se laissa tomber une nouvelle fois, entraînant sa fille dans sa chute.

— Ensauve-toi à présent, supplia-t-elle.

— Nenni ! cria Sylve, s'agenouillant près de sa mère.

Annie ne réfléchit pas et gifla la petite à la volée, l'envoyant à terre.

— Ensauve-toi ! rugit-elle. Il ne sera point narré que ma fille sera tombée aux mains de tourmenteurs !

Sylve, la main sur la joue, éclata en sanglots, non pas à cause du coup que lui avait donné sa mère, mais parce qu'elle se rendait compte que celle-ci ne bougerait plus pour lui permettre de fuir.

— Que vais-je faire sans toi ? pleura-t-elle.

— Je vais te rejoindre, je…

— C'est menterie ! cria Sylve. Tu le sais ! Ils vont s'arruer sur toi et te gripper ! Ils te vont juger et condamner ! Et moi, je serai seule dans ce monde… Toute seule.

— Ensauve-toi, ma fillote, je t'en conjure. Je serai avec toi tous les jours, toutes les nuits, à chaque fois que tu en auras besoin, j'en fais serment. Tu sentiras mon souffle sur ta joue, la caresse de mes baisers sur ton front. Va dans la forêt, ils n'oseront point t'y suivre, ces lâches. Prends ce baluchon et cours te celer de tous parmi les arbres, ils te protégeront, je l'ai toujours su. Va, ma fillote, cours, échappe à ces méchants, ce sera le plus merveilleux présent que tu me pourras offrir. Te savoir en un endroit sûr sera pour moi un baume apaisant sur les plaies de mon cœur. Oncques ne t'ai mandé d'obéir aveuglément à mes requêtes. Voici venu l'instant de le faire sans barguigner…

— Annie…

— Le son de ta voix me suivra partout ma fillote, cours !

Sylve se jeta dans les bras de sa mère qui l'embrassa sur la joue qu'elle venait de frapper. Elles ne restèrent que quelques secondes dans les bras l'une de l'autre, mais y puisèrent toutes deux une force extraordinaire pour faire face aux épreuves qui les attendaient.

Sylve se releva juste quand les premiers soldats apparurent au tournant du chemin.

— Là ! cria l'un d'entre eux. La garcelette, elle s'ensauve !

Après un dernier regard vers sa mère, la petite courut vers les arbres. Dans son dos, le bruit d'une lourde course martelait le sol. Une flèche siffla juste au-dessus de son épaule ; elle cria et fit un écart. Une seconde vrombit et vint se ficher dans la terre juste derrière elle, arrachant un juron étonné de la part du soldat qui venait de la décocher :

— La peste soit du sort ! Ce trait avait pourtant été roidement tiré !

— Cessez, militaires obtus ! cria une voix. Le frère Eudes la veut vivante !

— Mais elle nous échappe ! protesta un soldat.

— Nous avons la femelle, sa progéniture ne pourra qu'elle ne vienne l'envisager ! ricana l'autre.

Sylve se rua sous le couvert des arbres. Elle courut encore pendant quelques minutes puis, n'entendant plus les voix des hommes, ne sentant plus de présence menaçante derrière elle, se laissa tomber sur le sol où elle s'effondra, épuisée, éperdue de chagrin.

Elle passa une grande partie de la journée au même endroit, sans bouger, allongée sur le sol humide, comme morte. Elle ne pleurait plus, ne regardait rien, mais n'osait fermer les yeux de peur de voir s'y inscrire les images de son cauchemar : sa mère et le François attachés dans la maison en flammes… Quand la journée fut bien avancée, elle cacha le sac dans un arbre qu'elle savait pouvoir reconnaître et prit le chemin du village.

Parvenue à la lisière, elle observa attentivement, cachée dans les buissons à l'affût de tout ce qui pouvait paraître suspect. Ne décelant rien d'alarmant, elle avança prudemment, d'arbuste en arbuste, courant pliée en deux dans les endroits dégagés, puis observant de longues pauses à l'abri des buissons heureusement nombreux si près de la forêt. Progressant ainsi par étapes, elle parvint jusqu'au chêne qui poussait presque contre le mur de l'étable. Arrivée à cet endroit, elle pouvait voir l'espace empierré devant sa maison. Elle ressentit un violent coup au cœur : le village entier se trouvait là. Le religieux se tenait debout devant tous les villageois, agenouillés en face de lui. Elle chercha sa mère dans la foule, sachant qu'elle ne l'y trouverait pas, mais refusant d'y croire. François n'y était pas non plus.

Le frère Eudes récitait une prière et les villageois faisaient les répons. Tout à coup, une épaisse fumée blanche s'éleva du toit de la masure. La foule courba la tête avec un murmure fervent et le religieux leva son visage et les deux bras vers le ciel ; il avait les yeux fermés. Sa face montrait comme une résolution et une concentration telles qu'il en était hideux et terrifiant. Sylve ne dit pas un mot, ne poussa pas un cri. Elle savait qu'il n'y avait plus rien à faire. Ce qu'elle avait vu auparavant se déroulait maintenant en réalité. Elle pleura, sanglota, jusqu'à ce que l'image de sa mère s'impose dans son esprit. Elle se tenait devant elle, attachée à un pieu solidement planté dans la terre battue de la salle.

— Petite mère, dit Sylve. Ne me laisse point seule !

Dans son esprit, Annie répondit :

— Laisse-moi aller, ma fillote, je pâtis prou à c't'heure. J'ai vécu heureuse toutes ces années grâce à toi. Je dépars sans remords. Laisse-moi dévier, laisse-moi aller.

Sylve, dans un sanglot, hocha la tête et chuchota :

— Dors, petite mère. Dors, je veillerai sur ton sommeil, je t'en fais serment.

L'image d'Annie sourit, *lui* sourit, poussa un long et dernier soupir puis laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

Dans la foule, Sylve n'entendit pas les gens qui se demandaient à voix basse pourquoi Annie ne criait pas comme l'avait fait le François. Ils virent en cela la confirmation de la sorcellerie dont l'avait accusé le père Jean. Les prières se firent plus ardentes et, se peut, atteignirent le ciel indifférent.

La petite fille repartit vers la forêt en somnambule, ne se souciant absolument pas d'être vue. Désespérée, perdue, elle sentait une sourde colère monter en elle et annihiler toutes ses autres sensations. Elle voulait leur faire du mal, les détruire. Elle entra dans un état second durant lequel il lui fut impossible de savoir ce qu'elle faisait. Elle n'entendit pas les cris de surprise et de peur monter du village, ni les cris de douleur du religieux retentir jusque dans le sous-bois. Elle s'évanouit.

Quand elle revint à elle, il n'y avait plus que le silence si particulier des futaies ; bruit du vent dans les houppiers, chant lointain d'une grive ou d'un loriot… Elle marcha jusqu'au soir et se laissa tomber là où elle se trouvait. Une petite pluie tentait de traverser le couvert des feuilles et se répandait en gouttes froides sur le visage et les mains de Sylve qui ne les sentait pas. Une seule idée tournait et tournait dans sa tête : un homme l'avait chassée de chez elle, un homme l'avait trahie et un homme avait condamné puis tué sa mère.

– Chapitre deux –

Le chevreuil leva la tête, alarmé. Une odeur inhabituelle, une odeur de danger venait de lui frapper les naseaux. Un instant indécis, il huma l'air à petits coups prudents, fit un pas vers le couvert, puis bondit sous les arbres en aboyant. Quelques secondes plus tard, une brindille craquait dans le chemin qui longeait la lisière. Une femme apparut. Une vieille femme. Devant elle marchait un chien de grande taille. Il s'arrêtait parfois pour lever la patte contre un buisson, regardait derrière lui et repartait tranquillement. Sur l'épaule, la femme portait un baluchon tenu par un bâton lisse et ferré à une extrémité. Elle ne quittait pas son chien des yeux et avançait d'une démarche souple et régulière, étonnante pour son âge. Ses lèvres remuaient sans cesse, comme si elle murmurait quelque chose pour elle seule. Parfois, le chien levait les oreilles vers elle et penchait la tête de côté pour mieux entendre, venait à ses côtés, lui donnait un coup de museau, puis repartait.

À un détour du chemin, juste à l'endroit où la rivière se rapprochait de la forêt, le chien s'arrêta brusquement, queue à l'horizontale et poil dressé. La femme eut alors un réflexe de guerrière : en un clin d'œil le baluchon se trouva à terre, et le bâton solidement tenu, son bout ferré orienté vers le danger éventuel.

— Qu'as-tu senti ? demanda-t-elle à voix basse.

Le chien ne bougeait pas. Ils restèrent ainsi immobiles tous les deux un long moment, jusqu'à ce que l'animal fasse un pas, puis un autre, toujours méfiant. Il se dirigea prudemment vers la rivière. Suivi à quelques mètres par la vieille femme, il s'engagea le long de la berge herbeuse et s'arrêta de nouveau.

— Ma doué, je ne vois rien ! dit la femme.

L'attitude de son chien lui paraissait étrange. Il ne se montrait pas agressif, elle pensait donc qu'il n'y avait aucun danger réel, mais il semblait très fortement intrigué, presque apeuré, ce qui était stupéfiant, car rien ne lui faisait jamais peur. Elle fit alors ce qu'elle n'avait jamais fait, elle passa devant lui et avança résolument vers l'endroit qu'il ne quittait pas des yeux. Ce fut alors qu'elle la vit. Elle aperçut tout d'abord une forme immobile à moitié dans l'eau puis, s'approchant, reconnut le corps d'une femme ; une jeune femme. Elle était totalement nue et ses mains étaient agrippées aux racines d'un saule. Ses jambes et le bas de son dos baignaient dans l'eau froide.

— Gast ! jura la vieille. Qu'est-ce qu'elle fait dans cette eau c'te petiote ? C'est de ça que t'as pou ? demanda-t-elle à son chien. Il nous la faut mouvoir de là, elle va passer, si ce n'est jà fait, à rester ainsi immergée.

La vieille chercha pendant un moment comment faire pour la sortir de l'eau. Elle était trop lourde pour elle ; il lui était impossible de la tirer seule.

— Baal, viens çà, mon chien ! commanda-t-elle.

Le chien, docile, approcha. Tirant une corde de son baluchon, la femme la passa autour de la poitrine de l'animal, puis fit de même pour la jeune fille. Ceci fait, elle s'éloigna de la berge et appela le chien qui hésita un instant, retenu par le poids du corps inerte. Elle l'appela à nouveau, l'injuriant tendrement. L'animal s'arc-bouta et parvint à faire bouger son fardeau. Elle retourna près du corps inanimé pour aider son chien. À eux deux, ils réussirent à haler progressivement la femme hors de l'eau. Quand elle fut totalement sur la berge, la vieille lui commanda d'arrêter et détacha la corde. Elle se pencha sur la poitrine dénudée et écouta avec attention. Le chien se tenait à une distance respectueuse. Il semblait toujours craindre le corps inerte.

— Elle vit 'core ! J'ouïs battre son cœur.

Elle se releva souplement et alla fouiller dans le baluchon d'où elle extirpa un tissu qu'elle utilisa pour frotter vigoureusement le corps de la jeune femme. Elle s'activa pendant longtemps. La peau, presque grise au début, devint bleue, rosée, puis rouge. La jeune femme respirait plus nettement. Elle poussa un soupir et toussa faiblement en gémissant. La vieille femme recula précipitamment, tandis que le chien poussait un jappement apeuré :

— Gast ! La drôlesse me brûle ! s'exclama-t-elle.

Elle avança une main prudente vers le dos offert, la posa sur la peau et la promena doucement. À nouveau, elle dut l'enlever en poussant un cri de surprise :

— Mais, c'te garce est faée !

La jeune femme ouvrit les yeux, déglutit et regarda autour d'elle. Elle ne sembla pas voir la vieille femme ni le chien. Son regard était vide. Elle battit plusieurs fois des paupières, ferma à nouveau les yeux, puis les rouvrit. Cette fois-ci, elle regardait vraiment et eut un mouvement de surprise en voyant la femme et le chien. Elle poussa un petit cri inarticulé et s'assit précipitamment, puis fut sur ses jambes en un clin d'œil. Elle ne put faire un pas et tomba à genoux dans l'herbe, grelottante et affaiblie.

— Si tu te veux mouvoir, lui fit remarquer la vieille, il te faudra d'abord gloutir une repue revigorante, fillote.

— Fillote…, prononça la jeune femme d'une voix rauque.

— Tu jactes ? C'est chose bonne. Viens çà, drôlesse, que je te vête quelque peu.

La jeune femme sembla comprendre, car elle s'approcha doucement vers celle qui l'avait sauvée. La vieille femme lui posa une lourde et chaude couverture de peau sur les épaules.

— Baal, il nous va falloir rester céans, le temps que cette petiote se remette de sa froidure, dit-elle au chien assit à quelques mètres, la corde toujours attachée autour de sa poitrine.

Comme s'il avait compris, l'animal se coucha en poussant un soupir de résignation.

— Lui, c'est Baal, dit la vieille femme en désignant le chien. Moi, c'est Louise ; Louise la démente, comme ils disent souvent. Et toi ? Tu te nommes ?…

La jeune fille resta un long moment sans rien dire, ses joues s'empourprant de plus en plus. Des larmes se mirent à couler de ses grands yeux bleus. Elle ouvrit la bouche et se tint ainsi sans mot dire pendant quelques secondes. Louise ne disait rien, sachant respecter l'effort qu'accomplissait la jeune femme…

— Sylve, dit-elle enfin.

Louise avait déballé ses affaires. Elle faisait cuire un chapatis de farine de jeunes glands qu'elle avait mélangée à l'eau de la rivière, puis malaxée longuement dans ses grandes mains. Elle avait ensuite rajouté une pincée de poudre grise après l'avoir fait goûter à Sylve. La jeune femme s'était reculée comme un animal craintif.

— Du sel, fillote. C'est une grande richesse que d'en pouvoir disposer, lui avait-elle appris.

L'odeur du repas remémora à Sylve ceux que préparait sa mère dans leur masure, au village. Soudain, elle parla :

— Petite mère faisait aussi des plats avec des glands et des faines, dit-elle de sa voix si particulière.

Louise ne releva pas immédiatement. Elle resta apparemment absorbée par la surveillance de son plat, puis elle soupira :

— Je souhaite que mon mets soit aussi goûteux que ceux de ta mère, petite.

Elles mangèrent sans un mot. Louise respectait le silence de sa jeune invitée. Elle lui avait donné une galette, puis une autre ; puis encore une autre. Sylve était maigre. Ses côtes se voyaient facilement sous sa peau diaphane. Curieusement, elle mangeait proprement. La vieille femme s'était attendue à ce qu'elle bâfre comme un animal, mais Sylve prenait délicatement les galettes dans ses mains et les rompait avec les doigts en petits morceaux qu'elle plaçait dans sa bouche avant de les mâcher avec distinction.

À la fin du repas, Louise posa quand même une question :

— Qui t'a élevée de la sorte ? Tu me parais saillir d'une cour de marquisat, à tout le moins.

— Personne, laissa tomber Sylve après un moment.

— On ne t'a point professé le maintien ? Tu l'as su toi-même ? s'étonna la vieille.

Sylve ne répondit rien, mais hocha la tête. Louise fit une moue dubitative.

— Tu es fort savante, petiote.

En se couchant sur sa couverture de peau, la vieille femme pensa qu'elle ne reverrait pas la fille le lendemain. Elle s'imaginait très bien se réveillant, Baal couché sur elle comme à son habitude, sans plus personne à sa droite. Elle se leva sur un coude et contempla Sylve qui semblait dormir profondément. Ses longs cheveux roux lui faisaient penser à la couleur des feuilles d'automne. Elle lui avait donné une longue chemise de cuir qui descendait jusqu'aux cuisses et que sa protégée avait serrée autour de sa taille à l'aide d'une ceinture qu'elle avait confectionnée en herbes habilement tressées. De la regarder ainsi dormir, elle eut la sensation de l'avoir toujours connue. Elle éprouva la fugitive et surprenante sensation de craindre son départ, elle qui ne s'était jamais encombrée de personne. Mue par elle ne sut quelle impulsion, elle voulut toucher les cheveux de Sylve, mais une sorte de picotement lui agaça le bout des doigts quand elle tendit la main.

— Ah çà ! s'étonna-t-elle.

Têtue, elle voulut recommencer, mais la même sensation, plus forte cette fois-ci, lui fit presque mal. Elle retira précipitamment sa main, comme si elle avait été brûlée. Elle n'insista pas.

— Cette petite est bien estrange, mon Baal. C'est ça qui t'avait fait pou, tantôt. Pas vrai ? Serait-il possible que cette drôlesse soit réellement faée ?

Elle s'endormit sur cette question.

Sylve ne dormait pas. Elle avait senti la main de Louise s'approcher de sa tête et, à nouveau, contre son gré, cela c'était reproduit : elle avait perçu une volonté plus forte que la sienne s'imposer dans son esprit et commander à cette part d'elle-même qu'elle ne maîtrisait pas. Cela lui était déjà arrivé plusieurs fois. La première avait été quand les autres enfants du village avaient voulu la lapider, et qu'elle avait détourné les pierres de sa tête, alors qu'elle était inconsciente. La seconde avait été à la mort de sa mère. Elle avait alors été plongée dans un état second qui avait libéré sa colère et son désespoir. Un vrombissement s'était soudainement élevé, venant de la maison en flammes. Les habitants du village avaient tous ressenti une intense frayeur et s'étaient sauvés précipitamment, malgré les menaces du frère Eudes qui tenait à ce qu'ils assistent à ce qu'il considérait comme un châtiment divin. L'esprit de Sylve s'en était ensuite pris à lui, concentrant, sciemment cette fois, toute son énergie pour lui faire mal, pour le réduire à néant. Le religieux avait senti ses cheveux se dresser sur sa tête, sa peau le picoter puis le brûler, ses intestins s'étaient mis à le torturer. Il s'était soudain courbé en deux, plié par la douleur, ne comprenant pas ce qui lui arrivait, craignant une attaque du Malin et, malgré tout, presque heureux que Dieu le mette ainsi à l'épreuve. Sa joie fut de courte durée. La colère de la petite fille était absolue et son désespoir la submergeait tellement que son inconscient ne connaissait plus d'inhibition d'aucun type. Son esprit était devenu la vengeance à l'état brut. Il s'acharnait à torturer le religieux, à le tuer, à le détruire. L'intensité du flux mental que Sylve avait envoyé sans cesse vers le frère Eudes avait été telle que son organisme de dix ans n'avait pu résister. Elle s'était évanouie.

Le moine, hagard, les yeux fous, des plaques rouges sur la peau, les chausses souillées par une diarrhée qu'il n'avait pu retenir, avec dans la bouche le goût de la bile qu'il avait vomie, salissant sa chasuble, avait soudain vu toutes ses douleurs disparaître comme par enchantement. Aussitôt, il s'était mis à genoux et avait remercié le Seigneur, comprenant les signes qu'Il lui avait envoyés et Lui promettant davantage de sacrifices, encore plus d'efficacité dans sa chasse aux ennemis de la vraie Foi.

Le lendemain, Louise eut la surprise de voir que la jeune femme était toujours là et qu'elle dormait profondément, allongée sur le dos, la bouche un peu ouverte. Au mouvement que fit Baal pour se lever, Sylve sursauta et ouvrit immédiatement les yeux, l'air faisant entendre comme un bourdonnement autour d'elle. Le grand chien gémit et vint se blottir contre sa maîtresse.

— Tu déquiètes mon chien. C'est chose étonnante ! s'exclama la vieille femme.

Sylve ne répondit rien.

— Tu ne jactes donc jamais, fillote ?

— Annie me nommait ainsi : fillote…, dit la jeune femme, les yeux dans le vague.

— Annie, c'était ta mère ?

Sylve hocha la tête.

— Elle a…, Louise n'osait poser la question dont elle connaissait la réponse. Elle a passé ?

— On l'a occise.

— Des brigands ?

— Nenni.

— Des vilains ?

— Nenni.

— Des soldats ?

— Nenni.

La jeune femme ponctuait chacune de ses négations par un hochement de tête, le visage fermé ; dur.

— Qui l'a pu donc occire, ta mère ?

— Un religieux.

Louise haussa les sourcils.

— Un religieux ? Ma doué ! Mais pour quelle raison il a pu occire ta mère, ce religieux ?

— Pour ce qu'elle connaissait un homme.

— Qu'une fumelle connaisse un mâle, c'est là chose fort naturelle.

— Un homme qui n'était point le sien.

— Il n'y a nonobstant rien là de très damnable…

— Un homme qui avait été chez les moines.

— Ah, c'est plus fautif… aux yeux des moines. Mais ça ne mérite assurément point de passer.

— On l'a accusée de sorcellerie à cause…

Là, Sylve s'arrêta brusquement de parler et baissa la tête. Louise eut le temps de voir briller des larmes dans les yeux de la jeune femme.

— À cause ?…

Sylve secoua la tête, refusant apparemment d'en dire davantage.

— À cause de toi et de tes dons singuliers ? C'est ça, hein fillote ?

— Mais je noulais être ainsi ! éclata la jeune femme en vrillant son regard dans celui de Louise. Je noulais qu'elle passe par ma faute ! Ils l'ont brûlée ! Dans notre demeure ! Avec le François qui nous avait toutes deux trahies ! Brûlée… Comme une sorcière… Comme du vieux bois qui ne sert plus qu'à ça…

Au fur et à mesure qu'elle parlait, ses yeux et sa peau s'assombrissaient et sa chevelure prenait du volume. Louise fut impressionnée par la puissance brute qu'elle percevait chez cette toute jeune femme.

— Sylve. Sylve…, dit-elle doucement pour la raccrocher à la réalité, au présent. Ta mère a passé, mais je suis acertainée que tu n'es point fautive. Assurément, la bêtise

des mâles et la jaleuseté des fumelles l'est bien davantage. Tu es née comme tu es née ; comme tu es sortie, dans ta natureté, du con de ta mère. Tu as été pétrie dans ce moule et ni rien ni personne n'est fautif. Voilà ce que j'accrois. D'ores en avant, tu te dois de fuir ce moine… Ta mère, il y a longtemps qu'elle a été… qu'elle a passé ?

— Six années.

— Six années. Gast ! Qu'as-tu fait tout ce temps, fillote ? On t'a recueillie ? On t'a soignée, nourrie ?

— Nenni.

— Tu es restée seule six années ? Dans la forêt ?

Sylve hocha la tête.

— Ma doué, fillote, six années seulette en la forêt, c'est prou. Tu as de la ressource et tu as dû avoir plus souvent faim que nombre de vilains.

— Seulement à la froidure, précisa la jeune femme. Les pousses tendres, les fleurs, les fruits des vergers, les insectes, les faines, les glands, les noisettes, tout ça me sustentait. Mais à la froidure, il me fallait occire de petits animaux. Je leur mandais leur pardon avant que de les gloutir.

— Où logeais-tu ?

— Non loin de la source de la Noire, répondit Sylve soudainement volubile. Oncques personne ne s'en vient par là-bas, ils ont par trop peur des anciens dieux. On prétend de-ci et de-là qu'Andrasta la corneille fraie non loin de la source. Les vilains craignent par trop de se faire courir sus. Dans la source, il est une petite grotte sise là où sort la Noire. Pour peu qu'on n'ait point peur de ses gambes tremper, il est aisé de se muser au sec, sur un sable assez doux. Le chant de la Noire nous berce et, même quand elle est grosse des pluies tombées sur les collines, elle ne monte que très rarement jusque par-dessus le degré où je logeais.

— Aucun vilain ou forestier ne t'a jamais dénichée ?

— Nenni. Ils n'ont point pu éventer où se trouvait mon gîte. Maintes fois, j'ai robé des fruits ou des herbes. Je me suis fait courser, mais ils étaient par trop bruyants, je les oyais survenir bien avant que de les envisager. Et puis, ce n'était que des drôles. Au début, quand j'étais 'core garcelette, j'en avais pou ; mais dès que j'ai eu mes sangs, je suis devenue femelle et je ne les craignais plus…

Sa voix baissa soudain d'un ton. Louise devint encore plus attentive, sentant venir l'instant où la jeune femme allait lui raconter quelque chose d'important.

— Il y a deux nuits de ça, il est survenu une chose terrifiante. J'avais pour projet de les espérer, en haut d'un labour et, se peut, de prendre langue avec eux. Je me suis musée sous la haie pour les escarguetter, puis, juste après la pique du jour, je les ai ouïs grimper la pente, j'ai senti leur sueur. Je suis sortie de la haie et me suis révélée. Ils m'ont vue. Ils se sont arrêtés, déquiétés, se peut. Puis ils se sont rués vers le haut. Leur petit entendement ne leur a point révélé qu'ils s'épuisaient à me rejoindre. Et là, c'est advenu. Je noulais les meurtrir, dit-elle en se tordant les mains ; je voulais seulement les envisager un peu. Ils couraient vers moi en huchant comme des rabatteurs et les plus lestes, qui se trouvaient à l'avant de la troupe, se sont soudainement cognés contre un… un rempart que, dans ma chair et mon esprit, j'ai senti se dresser entre eux et moi. L'un d'eux s'est si roidement choqué qu'il s'en est rompu le col.

Elle s'arrêta de parler. Louise ne dit rien. Elle attendait.

— Je noulais l'occire, ce drôle, reprit Sylve. Mais, et je n'entends point le pourquoi de cette chose, quand on me veut maltraiter, il survient toujours la même… comme un… comme une force que je ne maîtrise point et qui me dépasse. J'ai fui. J'ai couru devant moi, je ne sais où, je ne sais combien de temps. Harassée sans doute, j'ai fortement choqué une pierre assez grosse qui m'a esbigné le cap. Je n'avais plus mes sens et j'ai erré jusqu'à cette eau où j'ai chu. J'ai eu le bon heur d'y gripper une racine et vous êtes survenus, toi et ton animal.

Louise la regarda, se leva, fit quelques pas et revint s'asseoir en face de Sylve. Elle était visiblement très remuée par ce que venait de lui raconter la jeune femme. Elle se passa plusieurs fois les mains sur le visage.

— Tu ne me vas point délaisser, à c't'heure, la Louise ? demanda Sylve d'une petite voix inquiète. Tu es la première fumelle à qui je cause depuis des nuits et des nuits. Je nouls rester dans la forêt sans plus envisager une face humaine. J'ai cru que c'était ma volonté, quand Annie a passé. Je noulais envisager un visage, ouïr une voix. Je suis restée sans prononcer un mot pendant des nuits. À c't'heure, je redoute prou de rester seule. À t'envisager, à ouïr ta voix, j'entends bien que je ne pourrai rester seule en la forêt. Je tremble d'en perdre la raison et l'entendement. J'appète à lire, j'appète à raisonner. Il me faut d'ores en avant vivre en compagnie d'un esprit, je le sens.

— Reste quiète, fillote. Je ne te vais point laisser seulette en icelle forêt. Ton minois ne me déplaît point et je sais un homme qui sera…

— Je nouls envisager un homme ! la coupa vivement Sylve.

— Voilà une bien estrange volition, fillote. Se peut-il que tu m'en révèles la raison ?

— Les hommes sont veules, ils jugent et condamnent, ils aiment puis trahissent, répondit Sylve d'une voix vibrante.

À nouveau, Louise percevait nettement comme un picotement dans l'air qui bruissa nettement. Elle était stupéfiée par les pouvoirs de la jeune femme.

— Il est constant que certains sont comme tu le narres, admit-elle mais point tous. Il ne te faut point juger un troupeau à l'aune du taureau qui te court sus, petiote.

Sylve fit une moue dubitative.

— Tous les malheurs qui me sont tombés sus ont été causés par des mâles. Tous.

— Je t'assure que tous ne sont point ainsi. Tu me peux porter créance, lui assura Louise. Je te vais mener vers cet homme. Quand tu l'auras ouï, quand il t'aura envisagée, tu jugeras s'il te semble sortir du même moule que ceux qui t'ont causé du tort. Tu n'as rien à faire céans. Personne ne te va retenir, tu es libre d'aller où tu le désires. Je te prends avec moi et te conduis vers lui. Qu'en es-tu apensée ?

La jeune femme ne réfléchit qu'une poignée de secondes.

— Soit.

La route s'éloignait lentement de la forêt. Les deux femmes marchaient sur le chemin poussiéreux qui se dirigeait en sinuant entre des étangs vers un ensemble de collines. Louise voyait Sylve jeter de fréquents coups d'œil en arrière. Il ne lui était

jamais arrivé de partir aussi loin des arbres et le sentiment de protection que lui procuraient leur ombre et leur feuillage devait commencer à lui manquer. Louise le sentait, mais elle ne disait rien. Elle préférait que sa jeune compagne accepte seule son changement de situation ; lentement ; en douceur. Elle avait senti qu'il ne fallait surtout pas la brusquer. Les quelques jours qu'elle venait de passer avec sa jeune amie lui avaient montré que toute tentative pour imposer quelque chose amenait irrémédiablement une réaction brutale de la part de Sylve. Baal la craignait visiblement et ne s'approchait jamais à moins de trois mètres d'elle, voire plus quand elle était émue. Louise avait remarqué qu'il percevait très nettement les émotions de la jeune femme et se fiait beaucoup à son instinct pour anticiper les réactions de Sylve qui étaient parfois brusques et violentes. Elle avait ainsi repoussé violemment Louise en arrière, alors que la vieille femme n'avait fait que se retourner soudain vers elle en lui montrant du doigt un vol d'oies qui remontaient vers le nord. Sylve, qui était à ce moment perdue dans ses pensées, avait été surprise par ce mouvement et, bien qu'elle n'ait pas bougé, Louise s'était retrouvée sur les fesses à trois mètres d'elle sans avoir eu le temps de voir, ni faire quoi que ce soit. Baal, qui avait voulu défendre sa maîtresse, n'avait fait que pousser un gémissement de frayeur et de douleur quand il s'était heurté au mur invisible qui avait entouré la jeune femme. Sylve avait accouru pour relever Louise.

— Je te mande ton pardon ! dit-elle d'une voix implorante. Je n'ai rien voulu attenter, je te conjure de me croire !

— Je le sais, petiote. Je le sais, dit la vieille femme en se relevant, aidée de sa protégée. Tu n'avais point résolu de me navrer. Je t'aurais dû prévenir plus doucement. N'empêche, dit-elle en se massant les reins, tes pouvoirs sont puissants !

— Je les hais, dit sombrement Sylve.

— Ils t'effraient ?

— Oui-da. Moultement. Je ne suis point capable de les museler… Qui sait si je ne te vais point occire sans l'avoir résolu ?

Louise n'avait rien répondu. Elle avait un peu peur de cette partie sombre de la jeune fille. On racontait tellement d'histoires sur les gens possédés ; surtout les jeunes filles, d'ailleurs. Elle n'était pas crédule et avait plutôt tendance à croire seulement ce qu'elle voyait. Là, justement, elle pouvait juger de la présence de phénomènes incroyables, mais ne parvenait pas à admettre Sylve possédée par un quelconque esprit mauvais. Il y avait, chez la jeune fille, quelque chose qui l'empêchait de l'abandonner ; comme semblait lui dicter la frayeur qu'elle voyait parfois briller dans les yeux de son chien.

Sylve et Louise marchaient depuis plusieurs jours. Il faisait de plus en plus beau, on allait vers les beaux jours. La jeune femme s'arrêtait assez souvent, surtout le matin et dans la soirée, pour écouter le chant d'un oiseau, la tête un peu penchée et la bouche entrouverte. Elles marchaient toutes deux d'un bon pas. Sylve aurait certainement pu aller plus vite, mais la compagnie de Louise lui était visiblement de plus en plus agréable. Il leur arrivait de beaucoup parler en marchant. Sylve était curieuse de tout. Louise, qui n'avait pas l'habitude de voyager avec quelqu'un, avait été un peu déroutée au début, puis s'était familiarisée à la présence de la jeune femme à qui elle avait confié le baluchon. Elle était étonnée de la faculté de sa jeune compagne à chasser de petits animaux, à reconnaître les plantes comestibles, à

dénicher l'endroit où passer la nuit en cas de pluie. Ce qui la stupéfiait tout particulièrement était surtout la vivacité d'esprit de Sylve. Elle comprenait tout, ne posait jamais deux fois la même question et faisait preuve d'une surprenante maturité.

Au fur et à mesure de leur progression, une chose étonnait la vieille femme : Sylve n'avait plus jamais fait usage de ses dons, comme si elle avait appris à vivre aux côtés de quelqu'un d'autre dont les réactions ne l'effrayaient plus. Hormis son intelligence remarquable, elle paraissait donc parfaitement normale. Louise en vint même à se demander si sa jeune compagne n'avait pas perdu ses facultés extraordinaires.

Elles approchaient d'une petite ville et croisaient de plus en plus de gens qui se rendaient aux champs, qui apportaient des denrées, du matériel ou toute autre sorte d'objets ou de matières à vendre en ville.

Sylve n'avait jamais vu autant de monde à la fois. Un peu effrayée au début, elle s'était rapprochée de Louise qui avait à nouveau perçu l'espèce de picotement caractéristique révélant la tension de sa jeune amie et qui lui avait indiqué que celle-ci possédait toujours ses dons étonnants.

En fait de ville, il s'agissait surtout d'un gros bourg agricole où se tenait un marché une fois par mois. Il n'y avait pas de château, mais une demeure vaguement fortifiée qui, bâtie sur un monticule de terre, se dressait prétentieusement au-dessus des maisons de bois.

Les deux femmes entrèrent dans le bourg, se mêlant aux gens qui se rendaient précisément au marché. Louise avait vivement recommandé à Sylve de veiller à ce que ses pouvoirs particuliers ne se manifestent pas si elle ne voulait pas qu'il leur arrive des ennuis.

— Tu veilleras à ne point déquiéter les bourgeois, petiote.

— Comment les déquiéterai-je ?

— Si d'aventure l'un d'eux te serre d'un peu trop près, ne va pas lui…

— Par Dieu, la jolie roussotte ! s'exclama un homme qui tirait une chèvre suivie par deux moutons.

Il sortait du bourg et descendait en clopinant le chemin qui menait hors de l'agglomération. Il s'arrêta et adressa un sourire édenté à Sylve qui se plaça aussitôt derrière Louise.

— N'aie donc point pou, petite chèvre ! ne suis point lupin pour te dévorer céans ! mais si tu me veux espérer amont la paille qu'est sise derrière le puits, je te pourrai montrer une bête ardente que tu enconneras pour sûr avec un vif plaisir…

— Cesse tes hâbleries, l'homme, et garde ton vit pour tes chèvres, intervint Louise. Je me trouve présentement apensée qu'elles pourraient jaleuser ma fille si, par fortune, tu avais l'heur de lui voir la motte.

— Quoi la vieille ? Tu en veux aussi ? Ne suis point homme à goûter aux viandes faisandées quand la chair qui les côtoie est fraîche et dispose.

— Fraîche, certainement ; dispose, je n'en serais point autant acertainée à ta place.

Louise ne se démontait pas et répondait à l'homme avec un aplomb et une assurance qui émerveillaient Sylve. Malgré tout, celui-ci piqua droit vers les deux femmes, un sourire égrillard lui fendant la face.

— Baal, dit simplement Louise.

Le grand chien se plaça immédiatement entre lui et sa maîtresse, tous les crocs découverts.

— Or çà ! Qu'est donc cette fumelle qui se rempare derrière une bête ? demanda l'homme en s'arrêtant à une distance respectueuse.

— Tout benoîtement une fumelle qui n'appète point à voir sa fille navrée par un vaunéant, répondit la vieille femme. Viens-t'en fillote, dit-elle à Sylve.

— Ne peut-t-il point attenter de nous suivre ? s'inquiéta la jeune femme quand elles se furent un peu éloignées.

— Nenni. Baal y va veiller. Mais ne traînons point céans. Les appétits masculins se peuvent trouver moultement aiguisés par ta présence, jeunette. Il n'empêche que ce mâle stupide ne t'a point suffisamment déquiétée pour qu'il ait à subir tes dons. C'est fort bien si tu les peux commander ainsi.

— Se peut que mon esprit sait mieux que moi quand je risque et quand je ne risque point, car j'étais très peu ragoûtée par ce guillaume ! dit la jeune femme avec une mine de dégoût. Tous les mâles sont donc ainsi, à ne penser qu'à saillir, à enconner les fumelles, même quand icelles n'y ont point d'appétence ?

— Nenni, petiote. Il est certains mâles qui sont doux et prévenants. Je te le répète, ne va point juger tous les mâles à l'aune des quelques-uns que tu as pu envisager.

— Ouais…, dit Sylve, peu convaincue. Tous ceux que j'ai pu envisager jusqu'alors ne me donnent assurément point l'envie d'en approcher d'autres.

Elles étaient sur la place du bourg. Sylve, tout occupée à argumenter et discuter avec Louise, n'avait pas fait attention à ce qui se passait autour d'elle. L'agitation des gens, des bêtes, les cochons noirs qui circulaient entre les charrettes, cherchant de la nourriture dans le petit ruisseau fangeux qui coulait au centre de la rue principale, les cris des chalands qui s'interpellaient, le passage des quelques chevaux montés par des hommes en tenue de couleur… Elle ne se rendit compte d'où elle se trouvait que lorsque Baal vint les rejoindre. Elle l'avait senti approcher avant de le voir. Elle connaissait maintenant le grand chien et il faisait partie de son entourage donc, au même titre que sa mère quand elle vivait encore, ou que Louise à présent, elle savait à quel moment il allait apparaître. En le regardant venir vers elles, la jeune femme ressentit un coup au cœur ; elle se trouvait au milieu de la foule du marché.

— Louise…, dit-elle en serrant le bras de la vieille femme.

— Maîtrise-toi, petiote, je sens poindre ton pouvoir, il ne faut point que ces gens viennent à le sentir également, ils te scelleraient en geôle sans palabrer outre.

— Oui, mais toute cette presse me fait pou.

— La presse n'est rien, petite sauvage, si tu la sais utiliser, elle peut même devenir ton alliée. Allez, viens-t'en avec moi quérir une paillasse.

Elle la prit par la main et l'entraîna avec elle vers la seule auberge du bourg.

Il s'agissait d'une maison sans apprêt, si ce n'était une pancarte qui pendait sur la rue et annonçait pompeusement : « Auberge du chevalier ». Elles entrèrent dans un grand espace sombre à demi enterré dans le sol. Il y avait foule. Des chants

résonnaient dans la vaste pièce, beuglés par des voix avinées. Deux femmes circulaient entre les tables, portant des pichets, des plats, du pain noir. Elles avaient un air fatigué malgré leurs sourires et leurs réponses aimables aux plaisanteries lancées par certains clients. Les cris et les chants venaient essentiellement d'une table occupée par cinq hommes et une femme qui levaient leurs gobelets sans nullement se soucier du vin qu'ils renversaient sur leurs compagnons. Ils riaient aux éclats, demandaient toujours davantage de vin et de bière et les mains des hommes allaient systématiquement à la rencontre des fesses des deux serveuses quand elles approchaient de leur table.

— Viens-t'en de ce côté, fillote, dit Louise en poussant sa protégée vers un banc où restaient quelques places libres.

Baal les suivait sans que quiconque ne s'offusque de sa présence dans la salle de l'auberge, hormis les petites poules qui passaient entre les jambes et picoraient les miettes tombées à terre.

— Cesse d'envisager ces quidams de la sorte, Sylve.

La jeune femme baissa aussitôt les yeux, prise en faute.

— C'est qu'ils font tant de noise, que je ne peux que je revienne sans cesse à eux, se justifia-t-elle.

— C'est vrai qu'ils agissent à tout plein pour qu'on les envisage, admit Louise. Mais veille à ne point croiser le regard d'un de ces vinassiers. Il se pourrait alors qu'il te remarque et s'en serait terminé de notre tranquillité.

Les personnes assises à la même table que les deux femmes étaient deux bourgeoises, des commerçants et, en face d'eux, un homme que Louise avait immédiatement remarqué. Il portait un manteau de lourde laine bleue, des bottes de cuir, et une épée à la ceinture. Il ne parlait à personne et avalait sa soupe de lard en mâchant chaque bouchée avec calme et application.

— Une couche pour la nuit, la vieille ? demanda une des serveuses.

— Oui-da, ma belle. Une couche pour deux.

— Qui dort dîne, la vieille. Il te faudra dîner si tu appètes à dormir.

— Mais nous dînons, nous dînons. Porte-nous sans délayer deux bols de soupe aux lardons et deux gobelets de lait. Voici de quoi, dit-elle en versant quelques pièces sur la table.

Elle avait sciemment laissé tomber les pièces pour juger de la réaction de l'homme à l'épée. Il jeta un rapide coup d'œil à l'argent étalé, mais ne fit aucun commentaire et parut s'en désintéresser. Il ne regarda même pas Louise.

La serveuse empocha diligemment les pièces et repartit vers le fond de la salle. Louise la vit qui discutait avec un homme de petite taille, au visage maigre et au cheveu rare. Il la regarda. Ils parlaient d'elles. Louise lui fit un signe de tête auquel le petit homme répondit avec un sourire de boutiquier. Il devait s'agir du patron.

Sylve ne disait pas un mot. Elle regardait la salle, les allées et venues de toutes sortes de gens qui entraient et sortaient de l'auberge. On riait et chantait toujours à la table située contre le mur à droite de la porte d'entrée. Il régnait en fait dans l'établissement une sorte d'anarchie organisée qui permettait à tout le monde de faire n'importe quoi, mais qui ne gênait apparemment pas la bonne marche du service, car tout se déroulait sans anicroche ni protestation.

Une serveuse apporta la commande de Louise. Elle posa les bols, les gobelets et les pichets sur la table avec une dextérité que Sylve admira. En se penchant pour le faire, la serveuse s'approcha vivement de Louise et lui glissa à l'oreille :

— Garde-toi de certains guillaumes, la vieille. On envisage ta fille avec gourmandise et on appète à lui pâtisser les tétins. Sa roussotte tignasse la signale comme un fanal par nuit sombre.

— La merci à toi pour cet avis, murmura Louise. Nous allons veiller.

La serveuse partie, la vieille femme s'adressa à Sylve sans la regarder :

— Petiote… Ne me regarde pas ! la fumelle qui départ vient de m'instruire d'une chose fâcheuse : tu es moultement envisagée par certains mâles, céans. Il te faut gloutir ton repas sans lambiner, puis nous départirons promptement de la salle pour nous remparer dans notre chambre. Ne lève point le cap de ton bol, ne jacte point, n'envisage ni rien ni personne, agis comme si tu n'existais point.

— J'entends, laissa tomber Sylve.

À partir de cet instant, Louise eut la stupéfaction de constater que, progressivement, la jeune femme n'existait quasiment plus. Elle ne prononça plus une parole, ne bougea pratiquement plus, son dos se courba, la couleur de ses cheveux parut même se ternir. Louise devait faire un effort pour la voir distinctement. Si elle ne la regardait pas réellement, ce qu'elle se garda bien de faire pour ne pas attirer l'attention sur sa protégée, elle ne la voyait pas. Autour d'elle, une légère vibration faisait résonner l'air.

Elles mangèrent rapidement, puis quittèrent la salle en longeant les murs.

Leur chambre se trouvait à l'étage, juste en haut d'un escalier qui tenait plutôt de l'échelle, mais qui était propre et que les poules qui circulaient en bas entre les tables ne pouvaient pas emprunter. La porte n'était qu'un simple assemblage de planches clouées sur deux autres morceaux de bois croisés. Elle ne fermait qu'au moyen d'une corde que l'on passait autour d'un clou. Le lit était une plate-forme de bois à quatre pieds, sur laquelle reposait un matelas à la surface inégale. C'était là le seul mobilier de la pièce.

Quand Sylve s'assit dessus, le matelas bruissa d'une façon très sonore.

— Il est bourré de feuilles de fayard, expliqua Louise.

Sylve ne fit aucun commentaire et s'allongea avec un soupir.

— Dis-moi, fillote…, commença Louise en s'asseyant à côté d'elle.

— Oui ? demanda la jeune femme en se dressant sur un coude.

— Tantôt, en bas dans la salle, quand je t'ai prôné de ne point te mouvoir ni envisager personne, tu t'es presque évaporée…

— Évaporée ?

— Si fait, je ne pouvais mie t'envisager. En avais-tu conscience ?

— Nenni. Je veillais juste à ne point être par trop voyante.

— Tu n'as point su que tu disparaissais ?

— Nenni.

— Oncques je n'avais assisté à pareil phénomène…, dit la vieille femme, songeuse. Elle se tut un instant puis reprit : Dans quelques jours, nous serons rendues chez l'homme dont je t'ai parlé. Il s'agit d'un guérisseur qui a longuement œuvré chez un puissant seigneur. Puis il est parti en voyage chez un peuple du sud, les Sarrasins. Il y est resté plusieurs années. On l'a cru passé, mais il est revenu, plein de savoir et de sagesse. À présent, il professe moult choses nécessaires à la jeunesse d'un duc et, dit-on, au duc lui-même.

— Pourquoi une aussi importante personne s'intéresserait-elle à moi ?

— Pour la raison qu'il cherche depuis de longues années une personne comme toi. Une personne qui possède un don. Il est curieux de tout et veut étudier tout ce qui est estrange et qui se présente sur son chemin.

— Comment l'as-tu encontré ?

— J'ai servi chez le duc.

— Tu as été domestique ? Toi ? s'étonna Sylve.

— Nenni. Point domestique. Je chassais.

— Tu chassais… pour le duc ?

— Pour sa cuisine. On était tout un groupe de chasseurs, dit pensivement Louise. On partait parfois à la pointe du jour, parfois à la nuit tombante et on allait dans les grandes futaies, traquer le cerf, l'ours ou le sanglier. J'étais la seule fumelle. Le veneur m'avait gardée, pour ce que je n'avais point ma pareille pour traquer une bête. Les chiens m'aiment prou. Je ne sais pourquoi, ils font toujours ce que je leur mande, oncques je n'ai eu pou d'iceux, même des plus féroces, ils me viennent manger dans la main comme des chiots.

— Comme Baal ?

— Comme Baal. C'est un fauve, tu sais. Tu es la seule qui l'effraie. Il n'a oncques eu pou de quoi que ce soit.

— Je ne le désire point effrayer…

— Je le sais. Il perçoit tes pouvoirs et son entendement de bête lui dit qu'ils sont, se peut, supérieurs à sa force animale.

— Et tout cela intéressera ton homme de savoir ?

— Moultement.

— Comment le nomme-t-on ?

— Maître Baulche. Il…

— Louise, la coupa tout à coup Sylve, d'une voix blanche. On s'en vient. On est pour gravir les degrés.

— On s'en vient pour nous ? céans ? s'informa la vieille femme.

— Oui-da, je le perçois. Ils sont trois. Oh Louise, je perçois presque ce qu'ils avisent. Ils me veulent… Ils te veulent pourfendre et me… me…

— N'ajoute rien, petiote. Nous les allons bien recevoir. Baal, la porte.

Le grand chien se plaça immédiatement devant la porte, le poil se dressant petit à petit sur son échine. Il grogna sourdement puis, sur un simple claquement de langue de Louise se tut, mais suivit la progression des trois hommes sur l'escalier.

La vieille femme se saisit de son long bâton ferré et se plaça doucement derrière son chien. Elle dénoua doucement la corde de la porte et attendit. Sylve, figée sur le lit, ne disait rien. Louise lui jeta un coup d'œil. Ce qu'elle vit l'impressionna : le visage de la jeune femme était complètement fermé, ses cheveux roux brillaient presque d'une lueur violente qui semblait éclater dans la pénombre de la pièce. Louise eut envie de lui recommander de se décontracter, elle n'en eut pas le temps. Les hommes se trouvaient maintenant juste derrière la porte. Elle pouvait entendre leur respiration et même des rires étouffés. Elle recula de deux pas, suivie comme son ombre par son chien.

La porte s'ouvrit doucement, le mouvement s'arrêtant à chaque début de grincement. Louise affermit la prise sur son bâton, Baal se ramassa sur lui-même… Avant qu'un seul homme apparaisse dans la chambre, avant même que le chien ou que sa maîtresse eussent le temps de bouger, il y eut comme une brutale et dévastatrice décharge d'énergie qui traversa la pièce, bouscula Louise et Baal et se concentra sur les trois hommes. Ils passèrent de vie à trépas en une fraction de seconde, sans émettre d'autre son que celui de leur corps qui tombait brutalement sur le plancher.

Louise ne parvenait pas à admettre ce que son esprit avait pourtant compris. Sylve venait de tuer ces trois hommes. La vieille femme se remit rapidement. Elle se releva, caressa son chien qui tremblait, couché sur le plancher et alla prudemment voir derrière la porte qu'elle ouvrit en grand à l'aide de son bâton. Les trois hommes étaient allongés à terre, le visage figé dans une expression d'horreur et de terreur, la poitrine enfoncée comme par un gigantesque coup de boutoir. Ils saignaient tous les trois de la bouche et leurs yeux étaient presque sortis de leurs orbites.

Louise revint dans la chambre en disant :

— Ma doué, fillote, oncques tu ne craindras…

Voyant dans quel état celle-ci se trouvait, elle se tut et se précipita vers Sylve qui était roulée en boule sur le lit, prostrée. Louise voulut dégager la masse des cheveux qui lui masquait le visage, mais elle dut retirer précipitamment sa main, une douleur fulgurante l'avait traversée de part en part avant même qu'elle ne touche la tête de sa protégée.

— Sylve, ma petiote, c'est moi, c'est Louise, dit-elle en restant à un mètre du lit. Laisse-moi te toucher, fillote. Tu as bellement occis ces méchants. Ils ne sont plus que viande amère à c't'heure. Sylve ?…

Elle se pencha à nouveau sur la jeune femme et tendit une main craintive vers sa tête. Rien ne se passa. Elle put lui toucher les cheveux. Ils étaient trempés de sueur et le front de la jeune femme était chaud.

— Sylve, fillote, remets-toi, ils ont passé…

La jeune femme bougea un peu et, d'une voix faible, murmura :

— C'est moi qui les ai fait passer. Ils ont passé par ma faute.

— Oui-da, c'est toi qui les as fait passer, ces méchants. Et ne l'aurais-tu point entrepris que j'aurais attenté de le faire. Ces vaunéants ont failli dans leur criminelle entreprise et c'est point moi qui les vais pleurer. Tu as fort bien agi, je t'assure…

— Nenni ! souffla violemment Sylve, tandis qu'une sorte de sourd vrombissement crépitait soudain dans l'air de la chambre.

Louise recula vivement.

— Je n'ai point agi, continua la jeune femme. Mon entendement a agi à ma place. Je n'ai rien résolu, je…

— C'est bien la raison pour laquelle je te dois mener chez maître Baulche, la coupa Louise en s'asseyant franchement sur le lit. Il te professera assurément comment imposer ta volonté à cette part de ton esprit.

Sylve leva une tête bouffie, aux yeux cernés et aux cheveux plaqués.

— Cela m'épuise. Je me sens dolente et mal allante comme si j'étais atteinte par la fièvre. J'ai grand dol de par le cap et le dos. Il me semble que l'on m'a rouée de coups. Je ne peux supporter tout cela plus avant.

Elle soupira et ajouta à voix basse :

— Il aurait mieux valu que je passe avec…

— Je te dénie le droit d'accroire pareille sottise ! s'écria Louise. Trépasser est toujours haïssable. Il n'est nul besoin de le désirer, le temps se charge fort bien de l'affaire. Adonc, n'aspire point à ces rives-là, la noire toue t'y mènera en ton heure et la mine du passeur, se peut, ne te charmera point ! Quelle idée ! Passer à ton âge, c'est un naufrage ! Passer alors qu'on est devenue vieille et décatie, c'est arriver au port. Attends donc ton heure et ne précipite point les choses, tu offenserais par trop les esprits qui t'ont menée sur cette Terre.

La virulence de la vieille femme eut un effet bénéfique sur Sylve qui se redressa et lui dit d'une voix plus assurée :

— J'entends ce que tu me professes.

Elle fit une pause et ajouta, avec un petit sourire :

— Soit, je ne trépasserai point avant que d'être vieille et décatie.

— À la bonne heure ! s'exclama Louise. Allons, il nous faut présentement nous charger de ces trois tas de viande et les escamoter à la vue de l'aubergiste et de son domestique.

— Je nouls les envisager ! s'écria Sylve.

— Il te le faudra bien, fillote, je ne les peux charroyer seule.

— Agissons prestement, alors.

Louise vérifia s'il était possible de descendre les corps sans passer par la salle. Il n'existait aucune autre issue que le méchant escalier. Elle alla alors voir s'il était possible d'atteindre une fenêtre dans une des deux autres pièces de l'étage. L'une d'elles était inoccupée, mais deux sacs étaient posés sur la couche.

— Hâtons-nous, dit-elle à Sylve. Il est une chambrette d'où il est concevable que nous succéderons à jeter ces corps dans la ruelle. Mais il nous faut agir promptement, avant que les guillaumes remontent pour se dormir.

Sylve se chargea des bras et Louise des jambes. La jeune femme évita consciencieusement de regarder ceux que sa peur et sa colère avaient tués. Ils étaient lourds ; elles les traînèrent sur le plancher, plutôt qu'elles ne les portèrent dans la pièce. Quand ils y furent tous les trois, Louise ouvrit la fenêtre à grand-peine. Elle se trouvait à plus d'un mètre du sol et, en fait de fenêtre, il aurait plutôt fallu parler de

fenestron tant l'ouverture était étroite. Les deux femmes eurent toutes les peines du monde pour hisser les corps à cette hauteur et les faire passer par l'orifice. Il y avait toujours un bras ou une jambe pour refuser de passer, ou bloquer un corps à demi engagé. Ils tombèrent sur la terre battue de la rue avec un bruit sourd qui ne fut heureusement remarqué par personne, la fenêtre ouvrant sur une ruelle visiblement peu fréquentée. Seul un porc eut un couinement de surprise quand le premier corps tomba à moins d'un mètre de lui.

— Regagnons notre couche et agissons comme de faibles fumelles si par aventure on nous questionne, dit Louise après avoir vérifié qu'il ne restait aucune trace de leur passage dans la pièce et dans le sombre couloir.

Elles revinrent dans leur chambre sans rencontrer qui que ce soit. Baal les avait suivies en silence durant tout leur manège. Il restait toujours entre elles et l'escalier, comme s'il les protégeait de l'arrivée subite de quelqu'un. Sylve, qui avait remarqué sa façon de faire, lui posa une main sur la tête et dit :

— Tu es un chien qui possède de l'entendement, Baal.

L'animal, qui avait brusquement baissé la tête quand elle l'avait touché, remua doucement la queue.

— Tu commences à l'apprivoiser, petiote, remarqua Louise.

Elles se couchèrent sur le matelas, une couverture de laine sur les épaules. Le chien s'était étalé de tout son long contre la porte. Sylve le distinguait vaguement dans l'obscurité de la chambre. Bien que sa présence la rassurât, elle mit un long moment avant de pouvoir s'endormir. Louise ronflait doucement à son côté, Baal rêvait, poussant de petits gémissements de chiots, mais elle ne dormait pas. Elle ne parvenait à oublier l'impression qui l'avait envahie quand elle avait senti une partie d'elle-même tuer ces trois hommes avec une violence et une rage terrifiantes. Elle s'était vue se propulser à travers la pièce, bousculer Louise et son chien et enfoncer simultanément les corps des trois hommes. Elle entendait encore craquer les os de leur cage thoracique, sentait encore la moite chaleur de leur cœur qui cessait de battre et percevait encore le silencieux hurlement de peur et de douleur qui s'était échappé de leurs esprits.

Elle avait dû finir par s'endormir, car Louise la réveilla alors qu'il faisait encore totalement nuit.

— Petiote, éveille-toi. Il nous faut départir avant que l'on avise l'absence des trois méchants.

Elles rassemblèrent rapidement leurs quelques affaires et descendirent silencieusement l'escalier étroit.

La grande salle de l'auberge était chaudement éclairée par la lueur d'un feu qui crépitait dans l'âtre.

— Par Dieu, vous voilà bien tôt dématinées, mesfumelles ! s'exclama l'aubergiste qui mangeait quelques tranches de saucisson et du pain noir.

— Si fait l'aubergiste. Il nous faut départir promptement, que nous avons ce jour d'hui longue route à couvrir.

— N'allez-vous point partager ma repue avant que de saillir hors de mon logement dans la matinale froidure ?

— Nous agréons cette proposition avec grand plaisir ! dit Louise en s'asseyant sur le banc en face de l'homme.

Sylve s'assit à côté d'elle sans un mot, les yeux baissés.

— Et où donc vous rendez-vous, mesfumelles ? s'enquit l'aubergiste en leur coupant des parts de pain et des rondelles de saucisson.

— Nous cheminons présentement chez le duc de Matarne, répondit Louise. J'y ai quelque famille que je visite pour leur présenter ma fillote et, se peut, la marier à quelque bon parti.

L'aubergiste poussa le pain et le saucisson vers elle et dit, en regardant Sylve qui ne levait toujours pas la tête :

— À mon sens, tu n'y devrais point éprouver par trop de mal, la vieille. Ta fille est accorte et joliment tournée. Bien des hommes appéteront de pâtisser cette blanche et tendre chair. Il est vrai qu'elle est roussotte, mais j'accrois que certains ne sont point rebutés par cette marque… il se pourrait nonobstant qu'ils fussent rebutés par la malencolie de son humeur, ajouta-t-il.

— Oh, répondit Louise la bouche pleine, pour ça, c'est rien qu'une période.

Elle se pencha vers l'homme qui fit de même pour l'entendre et lui murmura d'un air entendu :

— Elle est pour avoir ses sangs.

L'aubergiste hocha la tête. Il comprenait visiblement très bien ce que sous-entendait Louise, ce qu'il confirma en murmurant lui aussi :

— Mieux est d'envisager un cheval rétif qu'une fumelle avant ses sangs, pour ce qu'un cheval rétif se peut parfois amadouer.

— Voilà qui est bellement pensé, aubergiste, approuva Louise. Allons, dit-elle en poussa un peu le bras de sa compagne. Il nous faut départir. Que mandes-tu pour cette repue l'homme ?

— Garde tes pièces, la vieille. Nous avons confabulé plaisamment. La repue est jà acquittée.

— La merci à toi, aubergiste et que Dieu te protège.

— Qu'Il vous protège toutes deux pareillement et… n'aie point fiance en les chevaux rétifs, ajouta-t-il avec un clin d'œil complice et un large sourire.

— Je regarderai à deux fois avant que de leur passer par-derrière la croupe, répondit Louise en fermant la porte de l'auberge.

— Que sont donc ces propos que je n'entends point sur les chevaux rétifs que l'on peut amadouer ? demanda Sylve quand elles furent dans la rue.

— Je gage que tu as à tout plein entendu le sens de son dicton, lui répondit Louise tranquillement.

— Si fait, admit la jeune femme. Je ne sais si j'agrée ces gausseries sur les périodes féminines. C'est jà par trop contraignant d'avoir le con sanguinolent, s'il nous faut en plus subir les gausseries ineptes des mâles, c'est par trop d'avilissement. Qu'ont-ils de plus que nous, ces couillus, hormis les breloques qui leur battent dans les chausses et cette… ce… ce vit qui paraît dicter tous leurs agissements, comme si leur entendement se nichait entre leurs gambes ? Hein, me le pourrais-tu narrer, toi qui t'ébaudissais à l'idée fausse que j'allais être dans le sang ?

— Je m'ébaudissais pour la raison que si j'avais par trop montré de hauteur, l'aubergiste eût pu prendre la mouche, répondit Louise sur un ton un peu sec. Je noulais quitter l'auberge en y laissant la remembrance de fumelles malengroin, de triste mine et promptes à départir. Cela vous sied-il, damoiselle ?

Sylve ne répondit pas tout de suite. Elle marcha quelque temps en silence avant de lâcher :

— Je te mande ton pardon, la Louise. Je me suis laissée emporter par une inopportune aigreur et n'ai point entendu le fondement de tes actes.

— Pardon mandé, pardon accordé, fillote. Malgré tout, apprends que les choses contre lesquelles il n'est rien possible d'entreprendre se doivent endurer avec humour et…

— Je ne pouvais rien tenter contre le trépas en grand dol de ma mère, la coupa Sylve. Mais il m'est impossible de le souffrir avec humour.

— À mon tour de te mander excuse, petiote. Mon vieux cap n'a point encore versé ce drame de ta courte vie dans ses mérangeoises.

— Allons, ne nous complaisons point dans les mercis et les pardons. Mieux est d'avancer promptement. Notre rencontre est jeune encore et nos esprits tâtonnent pour se connaître.

Elles quittèrent la petite ville sans encombre et redescendirent la colline sur laquelle elle était construite. Le chemin plongea directement dans la forêt, comme une berge descendrait dans l'eau d'un lac. Sylve se sentit heureuse de retrouver le frémissement des arbres et les odeurs du sous-bois. Elle se sentait en parfaite sécurité sous le couvert des houppiers des grands hêtres et des chênes. Le vol d'un pic, les grincements des geais en clairière, le chant modulé d'un loriot qui saluait le jour, tout cela lui rappelait son enfance et les années qu'elle avait passées seule à l'abri des arbres.

— Tu es benoîte, là-dessous, petiote.

Ce n'était pas une question. Louise sentait la quiétude de sa jeune amie jusque dans son corps. C'était comme si une douce étoffe de soie lui caressait l'esprit et l'apaisait patiemment.

— Oui-da, répondit Sylve à mi-voix. Il me semble que je suis près d'Annie, quand je me tiens sous les houppiers et contre les fûts.

Elles cheminèrent plusieurs jours dans l'immense forêt qui couvrait la quasi-totalité du pays. Le chemin se réduisait parfois à une simple sente, çà et là envahie par les ronces, mais elles ne se perdirent jamais, aidées en cela par Baal et Sylve. La jeune femme sentait invariablement quelle direction choisir quand la route disparaissait dans les hautes fougères ou les ronciers inextricables.

Elles dormaient à même le sol quand il ne pleuvait pas et dans des sortes d'anfractuosités que Sylve dénichait au pied des résineux quand le temps était menaçant. Louise avait une totale confiance en sa compagne. Elle avait compris que la jeune femme connaissait la forêt mieux que quiconque et suivait ses avis sans hésiter un seul instant.

De son côté, Baal se faisait apparemment à la présence de Sylve et à cette particularité qu'il percevait chez elle. Ainsi, il n'était pas rare qu'il place sa tête sous la main de la jeune femme pour qu'elle le caresse.

Ils ne rencontrèrent personne durant tout leur voyage sous le couvert des arbres. Un jour, les deux femmes perçurent des cors au loin, leur son était répercuté, amplifié par les arbres, passant de colline en colline puis se perdant dans les vallées, mais elles ne virent pas la chasse et n'entendirent aucun appel, aucun cri.

Un soir, Louise annonça à sa jeune compagne :

— Après la nuit qui s'en vient, nous saillirons hors de la forêt.

— Je l'ai perçu, dit Sylve. L'air change.

— Le château de Matarne est sis sur une butte rocheuse qui surplombe la vallée de la Dogne. Une vallée sombre et profonde où sont rattachées bien des légendes anciennes. Le duc y chasse l'ours, le loup, le lynx, le cerf, le sanglier. Il cherche, narre-t-on, le gîte de la licorne. Je suis apensée qu'oncques il ne le trouvera.

— Je n'aime point les chasseurs, dit Sylve.

— Ne chasses-tu point, avec Baal, pour nous porter un peu de viande ?

— Si fait. Mais seulement pour la viande. Et que des bêtes mal allantes. Jamais je n'ai occis une bête sans raison. Je ne chéris point les chasseurs.

— Le duc n'est point mauvais homme. Il me souvient qu'il est juste assez et ne châtie point sans raison. Il a trois enfants. Deux jeunes fumelles et un gars un peu plus âgé. Le peuple et les seigneurs s'étonnent de ce que la fumelle la plus vieille ne soit point encore mariée. Elle a vingt ans passés, mais persiste à rester au château. Son père lui a proposé bien des partis, mais elle a toujours refusé d'en choisir un en épousailles. Je suis apensée que le duc chérit prou sa descendance et qu'il n'appète point à la voir saillir du château familial pour s'aller perdre dans une bicoque ouverte à tous vents.

— Elle serait mariée à de la roture ?

— Nenni ! nenni, mais le duc se place très haut dans la noblesse et il est vrai que le château de Matarne est une fort belle demeure, bien remparée, aux joints entretenus, aux douves curées et à la garnison bien nourrie. Les autres châteaux du duché n'y peuvent être comparés. Le duc utilise ce prétexte pour faire lanterner son épouse qui verrait d'un fort bon œil ses filles départir. Il prétend qu'elles ne se peuvent marier qu'avec quelqu'un de leur rang. La belle affaire ! il est duc ! qui, dans les environs, peut se prévaloir de ce rang ?

— Et le gars ?

— Tiens ? voilà que tu t'intéresses aux mâles, ma petiote ? demanda Louise avec un sourire.

— Nenni, répondit Sylve rougissante. Je m'informe. Si tu ne me veux rien narrer sur lui, qu'importe, je…

— Là, tout doux, ma pouliche. Ne va point accroire que je te veux sceller quelque détail pour ton information. Il est de belle allure, la taille fine, les gambes vigoureuses et peut passer pour un fort beau mâle, si ce n'est un méchant sillon qui lui parcourt le visage depuis l'oreille senestre jusqu'aux cheveux en passant par l'œil qu'il a crevé.

— La vilaine navrure !

— Si fait. Un lynx, narre-t-on parmi ses gens. Un lynx qu'il aurait voulu de toute force attraper alors qu'il n'était encore qu'un enfançon, point encore un homme. La bête était par trop vigoureuse pour lui…

— N'étais-tu point alors dans les chasseurs du duc ?

— Je les quittais.

— Pour quelle raison ?

Louise ne répondit pas immédiatement. Sylve sentit que la vieille femme répugnait à parler de tout cela. Elle allait lui dire que ce n'était pas important quand celle-ci lui confia :

— Tu sais, petiote, j'ai commis là-bas une faute que l'on ne m'a pu pardonner. Une faute de chasse ; une faute de vie…

Sylve ne disait rien. Elle sentait que Louise éprouvait des difficultés à parler de ce moment de sa vie.

— La minuit était passée depuis fort longtemps, reprit la vieille femme avec un soupir. La brume commençait à monter de la Perdre, la rivière qui coule dans la vallée à l'orient du château. Nous cheminions depuis quatre jours et trois nuits dans les labours, les haies, les sous-bois. J'étais moulue. Nous étions tous moulus. Nous étions à courre au fol-loup. Un grand mâle qui avait attrapé la rage et ravageait les abords d'un village du duché de Matarne. Il nous fallait l'abattre, il avait jà occis trois hommes, quatre fumelles et trois enfançons. Il ne s'en prenait qu'aux humains. Les bêtes ne l'intéressaient point. D'aucuns y voyaient la marque du malin. J'y voyais pour ma part la marque d'une bête rendue folle démente par la maladie. Bref. On avait cerné la bête qui gîtait dans un roncier fort épais et l'on avait envoyé les chiens à la débusque. Le maître-chasseur nous avait placés autour du roncier, de façon à occire l'animal quand il saillirait hors. Nous étions tous harassés. J'éprouvais même de la peine à tenir le carreau sur le fût de mon arbalète. J'ai soudain ouï grande noise dans les ronces. J'ai cru voir trémuler les rameaux, puis une forme sombre s'est jetée devant moi, à quatre ou cinq pas. J'ai lâché mon trait… Je suis adroite, raison pour laquelle on me respectait chez les chasseurs du duc. Le carreau s'est roidement fiché dans la gorge du gars Michel… Il faisait nuit, mais j'accrois que je reverrai toujours son regard quand il a avancé vers moi, ses bras battant le vide et sa bouche ouverte comme celle d'un poisson juste pêché. Il a chu comme une masse, tandis que, derrière lui, la bête jaillissait du roncier et disparaissait dans le sous-bois… Le Michel a passé et le fol-loup a encore occis nombre de vilains et de manants avant que d'être abattu dans un marquisat, au nord.

Louise soupira longuement, jeta un coup d'œil à Sylve et reprit :

— On ne m'a rien dit, mais j'ai perçu que je ne faisais plus partie de l'équipe de chasse dès cette nuit-là. J'ai mandé mes gages, que l'on m'a compté fort honnêtement, puis suis départie, la crête fort rabattue et grand pâtiment de par le cœur. Voilà petiote, tu sais à présent une part de ma vie. Une part sombre de ma vie et qui me tourmente prou.

— Tu n'étais point fautive, plaida Sylve.

— J'accrois que si. J'eusse dû vérifier avant que de lâcher mon trait. J'ai eu pou. J'ai eu pou et j'ai lâché ce carreau de malheur comme on conchie ses chausses.

Sylve n'ajouta rien. Elle avait compris que sa vieille compagne n'était toujours pas prête à se pardonner cet accident. Elle seule le pouvait et personne, quoi qu'on puisse lui dire ou lui démontrer, ne parviendrait à lui faire admettre qu'il s'agissait d'un malheureux accident qui aurait pu concerner même le meilleur chasseur de l'équipe du duc.

— Il est une autre chanson que je te voudrais narrer, fillote, dit Louise peu de temps après.

Et elle se tut.

— Oui ? dit Sylve pour l'encourager.

La vieille femme la regarda comme si elle regrettait que son amie ait entendu son introduction. Elle se gratta vigoureusement la tête et commença :

— Ce sont, se peut, dires de fols déments, mais j'accrois qu'il te les faut connaître avant que de pénétrer sur les terres du duc de Matarne. Voilà : on narre que, depuis quelque temps, la forêt est habitée.

— Habitée ?

— Oui-da. Elfes, Gnomes, Korrigans, Trolls, personne ne le sait et celui qui prétendra savoir de quoi il s'agit ne sera qu'un imposteur. On chante que les forêts des de Matarne ont retrouvé le petit peuple, celui qui les habitait avant la venue des hommes, quand les anciens dieux régnaient dans le ciel et sur la terre.

— Qu'est-ce qui te fait accroire cela ?

— Oh, je ne sais si j'y crois vraiment. J'ai couru les bois moult fois et ai dormi sous un arbre plus souvent que dans une couche de chrétien et oncques je n'ai avisé ces êtres.

— Alors, pourquoi en parle-t-on ?

— Pour ce qu'ils sont accusés de maints forfaits et meurtriments horrifiques. Enfançons enlevés, fumelles retrouvées dérobées, nues en leur natureté, mais à qui il manque un bras, une gambe ou qui ont été décollées. Il paraît que cela se produit surtout à la nouvelle lune, quand la nuit est sombre et que les nuées voilent les étoiles.

— Et si tu n'es point acertainée que ces infamies sont dues au petit peuple, c'est que tu accrois qu'il existe un autre coupable, non ?

— Tu as bien entendu, petite. J'accrois que le petit peuple a quitté la Terre et nous a laissés avec le dieu des chrétiens ; Andrasta et Lug ne dansent plus dans les vastes clairières… Non… Non, j'accrois que c'est un homme qui tue, viole, massacre, escouille et démembre. Un fol dément doué d'une force peu commune ou, se peut, habité par je ne sais quel esprit malfaisant. Tu es accorte, ma fillote, de belle tournure, la gambe déliée, des yeux où moult hommes se voudront noyer, une voix qui les charmera plus certainement que le cri de la Licorne et j'ai pou. Je nouls te retrouver, un matin brumeux, dérobée, ta peau déjà grise et ta bouche ouverte sur le dernier cri que tu n'auras pu pousser.

La vieille femme frémit à cette idée. Elle reprit :

— L'homme que je te mène envisager, le maître Baulche, j'accrois que…

Elle s'arrêta, ne pouvant visiblement aller jusqu'au bout de sa phrase.

— Tu accrois que c'est lui le fol dément ?

— Je ne sais, petite, je ne sais. Il est par trop estrange.

— Moi aussi, je suis estrange, c'est la raison pour laquelle on a brûlé ma mère, c'est la raison pour laquelle j'ai dû m'ensauver dans la forêt.

— Si fait, ma fillote, si fait, je ne l'ai point oublié. Il me souvient parfaitement que tu me l'as jà narré. Cependant, je te sens bonne. Je suis acertainée que jamais tu ne feras mal si tu n'es point en péril, affamée ou que tu doives défendre un être cher. Alors que le maître Baulche est… Je ne sais… Tu entendras le sens de mes paroles quand tu l'envisageras.

La vieille s'arrêta de marcher, regarda Sylve dans les yeux, lui posa une main sur l'épaule et lui dit avec un sourire triste :

— Ce ne sont sans doute là que radoteries de vieille folle. N'accrois point tout ce que je te narre, il se peut que je m'égare…

— J'ai ouï tes dires, Louise. Je serai sur mes gardes, je me défierai de ce maître, tu me peux porter créance. J'accrois que tu n'es point si sénile que tu le prétends et j'aurai l'œil et l'esprit vigilants.

— Bien, fillote, bien.

La nuit que passa Sylve cette fois-ci fut agitée, parsemée de rêves où rôdaient des hommes se changeant en bêtes dangereuses. Louise y figurait. Elle se tenait toujours cachée derrière un arbre, une arbalète à la main et visait Sylve avec un sourire sardonique.

– Chapitre trois –

— Matarne.

Louise désignait le château qui se profilait sur l'horizon, sa base encore prise dans la brume matinale.

Les deux femmes avaient quitté la forêt un peu avant l'aurore. Elles avaient longuement gravi un large chemin empierré qui les avait conduites sur un plateau cultivé ; chaque petit champ était entouré par des murs de pierres sèches. Dans certains d'entre eux, un enfant surveillait quelques chèvres et porcs.

Elles croisèrent quelques adultes penchés sur leurs outils et qui ne leur prêtèrent que peu d'attention. Un vague salut, un regard rapide, et l'homme ou la femme reprenait son travail.

— Les vilains ne sont point très discoureurs céans, remarqua Sylve.

— La vie sur la butte a toujours été assez rude. Les hivers y sont froids, neigeux et venteux. Les automnes humides et brouillardeux et les étés secs. L'eau est rare. Elle se perd dans la profondeur de la terre en de sombres grottes que quiconque n'a parcourues, hormis un ermite à demi fol dément qui s'y est perdu. Tu entends bien que les gens sont comme le plateau : rudes à la tâche et peu enclins au rire et aux embrassades.

Le château était impressionnant. Bâti sur une sorte d'éperon rocheux qui avançait largement sur la vallée en contrebas, il était naturellement protégé par trois pans de falaise qui tombaient directement dans la large rivière coulant en bas. Le seul côté en pente douce sur lequel arrivait le chemin était complètement nu, exempt de tout arbre ou végétation plus haute que des herbes qui auraient permis une approche discrète. D'où elle se tenait, Sylve pouvait voir que deux hautes murailles ceinturaient le château de façon concentrique. Elle voyait la porte fortifiée qui gardait la première et distinguait le haut des tours de la seconde où battaient des oriflammes au vent du matin. Un large fossé creusé dans la roche elle-même constituait une protection supplémentaire du côté en pente douce. Enfin, pour garantir encore mieux la sécurité du château, on avait pensé à bâtir un mur haut de trois mètres formant une sorte de goulet qui s'étranglait et ne permettait le passage que d'un homme à cheval.

Le pont était abaissé, mais la porte était gardée.

— On garde même pendant la journée ? s'étonna Sylve.

— Oui-da. Quand le duc et sa famille sont céans, répondit son amie.

Elles approchèrent.

— Qui mande ? s'informa le garde.

— Louise la vieille.

— 'Connais pas, laissa tomber le garde.

— Mande le chef de chasse, messire de la Couperie, s'il est céans. Il a chassé avec moi.

— Chasser avec une fumelle ? vieille ?

— La vieille fumelle t'attend au moment qui te siéra le mieux pour te professer que l'âge n'émousse pas toujours la vigueur du bras et la justesse du tir, jeune mâle. Va quérir le chef de chasse et annonce-lui que je le mande à la poterne.

— 'Suis point sous tes ordres, la vieille.

— Point sous les miens, se peut. Mais sous ceux du prévôt ducal. Or il advient que messire de La Couperie sait mon nom et ma qualité. S'il apprend, par un biais que j'ignore, comment tu m'as laissée hors douve, alors que je mandais sa présence, je suis acertainée que tu passeras plus de nuits d'hiver au faîte de la tour nord que quiconque dans la garde.

— J'aime point qu'on m'ordonne, la vieille ! apprends-le !

— Je l'apprends, jeune mâle. Mais j'entends bien que mes dires cheminent sous ton cap épais et que tu vas sans tarder quérir messire de la Couperie. Dis-lui que je l'espère à l'abri du clos. Viens, dit-elle à Sylve. Ce garde de bren a fort bien entendu où se nichait son intérêt.

Elles empruntèrent à nouveau le sentier entre les murs et Louise la conduisit près d'un abri de pierres sous lequel des outils agricoles étaient rangés.

Louise s'assit sur un muret et regarda le château, sans mot dire, s'isolant dans ses souvenirs. Sylve ne disait rien non plus, respectant le silence de la vieille femme.

Elles attendirent un long moment. Une cloche se fit entendre. Peu de temps après, des hommes et des femmes passèrent près d'elles sans les regarder. Ils s'installèrent non loin, sortirent des quignons de pain noir de leur besace et se restaurèrent. Sylve en fit autant et proposa un morceau de viande sèche à Louise qui le refusa de la tête.

Ce fut au moment où les vilains commençaient à se lever et à se diriger par petits groupes sur le lieu de leur travail, que l'on entendit le trot de plusieurs chevaux. Louise se leva de son muret avec la vivacité d'une jeunette.

— Sylve, debout, ordonna-t-elle.

Le ton était sec. La jeune femme obéit immédiatement, suivie de Baal qui vint se placer au côté de sa maîtresse.

Deux hommes se dirigèrent vers elles. Ils arrêtèrent les chevaux à quelques mètres et le plus vieux prit la parole :

— Louison. Je savais bien que je t'allais à nouveau envisager, avant que de départir vers d'autres chasses. Tu ne pouvais que tu ne passes par le château. On ne quitte pas Matarne. On y revient toujours.

L'homme qui venait de parler était assez âgé, mais il paraissait puissant. Bien assis sur sa selle, ses deux longues et vigoureuses mains posées sur ses cuisses, de grandes

moustaches lui tombant de part et d'autre des lèvres, il était de forte stature. De longs cheveux gris dépassaient de son chapeau de cuir. Il sourit à Louise qui répondit :

— On y revient, chef. On y revient.

— Qu'as-tu fait tout ce temps ? où as-tu traîné ta carcasse de chasseuse ?

— Par monts et vaux, chef.

— Au service de… ?

— Personne. Seule. Toujours.

— Hmm…, commenta simplement l'homme. Et qui est cette grande roussotte à ton côté ? demanda-t-il en désignant Sylve.

— Sylve. Ma presque fille.

— Et tu es céans pour… ?

— Pour envisager maître Baulche.

— Maître Baulche ? que lui veux-tu, la vieille ? demanda l'autre homme qui n'avait pas encore ouvert la bouche.

Comparé à messire de la Couperie, dont Sylve avait compris qu'il s'agissait du chef de chasse, celui-ci apparaissait presque malingre. Il ne semblait pas très grand et ses épaules étroites étaient engoncées dans une veste d'un vert émeraude presque choquant.

— De cela, je n'appète à en parler qu'au maître Baulche, prévôt.

— Je ne sais s'il acceptera de t'envisager, la vieille. Tu as occis le…

— Silence prévôt, le coupa le chasseur. Celui qui n'a point participé à une chasse au fol-loup n'est pas en droit d'opiner sur les actes de chasse accomplis en cette occasion par les chasseurs. Louison a occis le Michel, tout le monde le sait fort bien. Point n'est ici besoin de le ressasser. Elle s'est châtiée elle-même, elle a choisi son bannissement. Alors cesse de jouer ton rôle de bras armé et autorise-lui l'entrée ainsi qu'à sa fille. Suis-moi, Louison, dit-il en mettant pied à terre.

Debout, il paraissait encore plus grand. Sylve, qui était pourtant de haute taille pour une femme, lui arrivait à peine à l'épaule. Il marcha à côté de Louise en tenant son cheval par la bride.

— Que lui veux-tu au maître Baulche ? demanda-t-il.

— Je voudrais qu'il envisage Sylve et qu'il lui enseigne des choses savantes.

— Crois-tu qu'il le fera seulement pour ses beaux yeux ? s'étonna le chasseur.

— Nenni. Malgré tout, j'opine que ma fillote l'intéressera vivement.

— Qu'est-ce qui te fait accroire pareille chose ? demanda le prévôt qui les suivait à cheval.

Louise ne se retourna pas pour lui répondre :

— Un fait que tu n'as nul besoin de connaître, prévôt. Il est réservé pour les oreilles savantes, ce que ne sont point les tiennes.

— La vieille, cesse tes irrespectueuses moqueries, je te peux jeter hors de ces murs, que de la Couperie l'agrée ou non ! s'exclama le prévôt.

— Hors de quels murs veux-tu jeter ma Louise, prévôt ? demanda Sylve. Nous ne sommes céans dans aucune fortification et présentement nous cheminons benoîtement sur un…

— Par Dieu, la roussotte ! s'emporta le prévôt. Fais silence quand un homme parle ! tu n'as point à jacter en présence de l'autorité ducale ! la couleur de tes poils devrait pourtant t'inciter à davantage de…

Il se tut brusquement, tandis que Louise ressentait le frémissement si particulier de l'air autour d'eux, annonciateur de la colère de Sylve. Elle regarda le prévôt. Il était rouge, la bouche ouverte et semblait chercher son air comme s'il avait avalé un objet trop gros qui l'empêchait de respirer.

Le chasseur le regardait, les sourcils froncés. Il ne comprenait visiblement pas ce qui se passait devant lui.

— Qu'est-ce que… ? commença-t-il.

— Laisse, lui souffla Louise.

Le prévôt ne disait toujours rien, son être totalement accaparé par sa recherche de l'air qui lui manquait.

— Sylve…, dit doucement Louise en posant une main sur le bras de sa protégée.

La jeune femme prit une profonde inspiration et poussa un soupir, tandis que le prévôt retrouvait bruyamment la possibilité de respirer normalement.

De la Couperie regarda intensément Sylve, puis Louise en haussant un sourcil interrogateur. Celle-ci ne lui répondit rien, mais fit un léger signe de tête qui parut suffire au chasseur.

— Alors prévôt, tu as abusé du vin ducal ?

— Je… je ne… Que m'est-il advenu ? demanda l'homme en coassant.

— Tu es devenu aussi rouge qu'un vitrail de la chapelle ducale, prévôt. À croire que tu avais quelque objet coincé dans le goulot.

— Je n'avais rien, je n'avais rien ! dit le prévôt.

Il regardait fixement Sylve, comme s'il avait compris que la jeune femme était pour quelque chose dans sa mésaventure. Elle l'ignorait superbement, occupée à flatter l'encolure de Baal.

— Allons, ne délayons point tant céans et allons quérir maître Baulche, dit le chasseur en se remettant en route.

Passé le pont sur le fossé qui avait été rempli d'eau, il fallait franchir la première porte, puis un espace découvert d'une vingtaine de mètres de large, qui faisait apparemment le tour du château et qui était gardé par la seconde enceinte. La deuxième porte fortifiée formait une véritable petite forteresse à elle seule. Elle était fermée par une porte en bois armé de métal, par laquelle un coche devait tout juste pouvoir passer, et qui s'ouvrait dans l'épaisse muraille. Après ce rempart, on entrait dans la vraie cour du château. Vaste, pavée, elle était le siège d'une activité importante. Des chevaux étaient pansés, des femmes circulaient avec des linges, des seaux d'eau, des hommes portaient des ballots de paille et d'autres, de longues poutres de bois. Quelques enfants jouaient devant les maisons construites contre la muraille et qui faisaient certainement tout le tour de la fortification.

— Le duc accepte que ses gens vivent dans l'enceinte du château pour mieux assurer leur défense et la sienne, expliqua Louise à Sylve. C'est la raison qui fait que tu n'as point vu de village sur le plateau. Ainsi, en cas d'attaque à l'improviste, il n'est point besoin de battre la cloche d'alarme, les manants et les vilains sont jà remparés dans la cour.

Le château lui-même était gigantesque. Sylve n'avait jamais vu une telle construction. Plusieurs bâtiments entouraient la masse imposante du donjon carré qui trônait, appuyé contre la muraille la plus avancée sur la vallée et que des passages aériens couverts reliaient aux autres constructions. Des escaliers partaient de la cour et disparaissaient dans les profondeurs de la fortification.

Une foule assez nombreuse vivait là, allant et venant dans ses occupations habituelles. On ne faisait pas ouvertement attention aux deux femmes, mais Sylve ressentait parfaitement l'attention soutenue dont elles étaient l'objet. Il lui semblait qu'on ne les considérait avec aucune animosité, mais avec une grande curiosité, teintée de méfiance.

— Il nous les faut présenter au greffier ducal, dit le prévôt.

— Prévôt, intervint le chasseur. Ces deux fumelles sont les invitées de ma demeure. Je te signale que je n'agrée point ces mesures inquisitrices à l'encontre de mes invitées. J'irai moi-même signaler leur présence au greffier. Nul besoin de l'aller distraire de son labeur dès à présent. Louison, suis-moi.

Sans un regard pour le prévôt qui ne savait visiblement pas quelle contenance prendre, les deux femmes suivirent le chasseur.

Il les conduisit dans une maison adossée à la muraille, dans un secteur situé presque à l'opposé de l'entrée principale de la cour. Elle n'était pas très grande. Une pièce principale, une chambrette à l'étage juste sous le toit.

— Toi et la jeunesse dormirez là-haut, dit le chasseur. Il y a une vaste couche bien empaillée et des couvertures de laine.

— Et toi, chef ?

— Je ne dors point céans ! s'exclama le chasseur. Crois-tu qu'on logerait un de la Couperie dans une bicoque ? J'ai ma chambre dans le donjon, non loin de celle du jeune duc.

— Du jeune duc ? s'étonna Louise.

— On nomme ainsi monseigneur Gault de Matarne. Il est maintenant acquis qu'il succédera à son père dans ses droits, titres et charges… dès qu'il en aura été reconnu apte par le roi. Il est éduqué en ce sens depuis quelques années. C'est vrai qu'à ton départ, il n'était encore qu'un jeune chiot. Tu le verras, c'est un homme à présent. Un peu taciturne parfois, mais j'opine qu'il fera un bon duc.

Le chasseur sortit de la maison et leur dit :

— Allons, je vous laisse vous installer céans. Il me plairait de te voir en soirée, Louison. Ta fille te pourra compagner, si elle l'agrée.

— Tu me veux envisager en soirée ? Où donc ?

— Dans la salle de chasse, ma Louison. Où voudrais-tu que ce soit ?

Cela dit, il partit.

— Puis-je aller muser, Louise ? demanda Sylve quand elles eurent posé leurs affaires et visité leur maison, ce qui ne prit pas beaucoup de temps étant donnée la taille de l'édifice.

— Tu vas où tu le souhaites, ma fillote. Cependant, ne pénètre point dans le donjon sans moi pour ta première visite. De plus, je te souhaiterais avec moi lorsque je me rendrai à la salle de chasse.

— Bien, ma Louise.

Sylve accomplit d'abord le tour du château. L'enceinte était très vaste ; une vraie petite ville. Elle était impressionnée par le monde qui vaquait à ses tâches habituelles, par la taille des remparts, par leur épaisseur qu'elle pouvait apprécier en passant dans les étroits goulets qui permettaient la communication entre les différents niveaux qui composaient l'espace protégé derrière la muraille.

Personne ne lui adressa la parole. On la regardait passer, mais sans commentaire. Elle monta sur un des deux chemins de ronde en empruntant un escalier sans garde-fou. Au sommet, un homme coiffé d'une sorte de morion rutilant s'avança vivement vers elle et lui demanda :

— Or çà, où te rends-tu, la roussotte ?

— Je voulais voir le paysage depuis le haut de la muraille.

— Voir le paysage ? Quel paysage ?

— La vue… ce que l'on peut mirer de si haut, crut bon d'expliquer Sylve au garde qui la regardait d'un air ahuri.

— Tu redescends sur le pavé, la fumelle. Seuls les gardes de ronde sont autorisés à gravir cet escalier.

— Les gardes et ceux à qui je permets de monter sur icelui, dit calmement une voix sur la droite du garde.

Un homme était appuyé contre le parapet. Il était jeune, d'assez grande taille, des cheveux bruns, habillé de cuir fauve, il ne portait aucune arme. Quand il se tourna complètement vers eux, Sylve comprit à qui elle avait affaire : une profonde cicatrice lui barrait en diagonale la partie gauche du visage et son œil était masqué derrière un bandeau de cuir noir.

— Je n'avais point perçu votre présence, monseigneur, bredouilla le garde. Vous savez sans doute qui est cette fumelle ?

— Nenni. Cependant, j'opine qu'elle ne nous peut réellement nuire. Avise qu'elle n'est armée que des flèches que la nature lui a données à sa naissance, mais qu'elle ne porte aucune autre sorte d'armes et qu'elle ne paraît point animée d'intentions à tout plein hostiles. Laisse-nous et monte la garde avec vigilance.

— Bien, monseigneur, dit le garde en effectuant un salut. Il s'éloigna.

Le jeune duc regarda Sylve un moment, la tête un peu penchée sur le côté. Il ne souriait pas, ne cillait pas et restait appuyé sur son muret, dans la même position que lorsqu'il avait parlé au garde. Il découvrait une jeune femme au teint de lait, aux cheveux bouclés pas totalement roux, mais avec des reflets mordorés qu'ont les soirées de fin d'été. Elle le regardait droit dans les yeux. Son regard recelait un

mélange admirablement dosé de candeur et d'effronterie que le jeune duc n'avait jamais rencontré. Un regard à intéresser n'importe quel homme.

Sylve avait pris pied sur le chemin de ronde et contemplait maintenant la campagne qui environnait le château. La présence de l'homme l'ennuyait ; elle aurait aimé goûter cet instant seule. Le savourer comme un cadeau que l'on découvre lentement.

— Vous appréciez cette vue ? demanda enfin le jeune duc.

— Oui.

La brièveté de la réponse parut le surprendre ; il eut un petit sourire et s'approcha de Sylve.

— Oncques je ne vous ai envisagée.

— Avez-vous remembrance de tous les visages de vos gens ? demanda Sylve sans cesser d'admirer la vue qui s'offrait à elle.

— Nenni ; ce serait un prodige et ne suis point mage pour l'accomplir. Mais votre minois et votre chevelure ne peuvent passer inaperçus. Les aurais-je déjà aperçus qu'ils seraient restés gravés en mon esprit, je vous l'assure.

— Je suis arrivée tantôt, il est vrai. Je compagne Louise. Une vieille femme qui a été chasseuse pour votre père, le duc.

— Louise… une chasseuse… Ce nom ne m'est point déconnu. Elle a chassé pour le duc, dites-vous ?

Sylve ne répondit rien. Cet homme l'agaçait un peu.

— N'est-ce point cette fumelle qui est départie après un accident de chasse ?

— Si.

— Pour quelle raison revient-elle céans ? Le duc l'aurait mandée ?

— Elle vous l'apprendra elle-même, je gage.

— Vous n'êtes point tellement aimable, remarqua le jeune duc sans sourire.

— Je vous mande votre pardon, mais je n'ai point l'habitude de converser avec la noblesse.

— J'entends cela. Pour quelle raison cette Louise revient à Matarne ? insista le jeune duc.

— Elle me veut faire encontrer le maître Baulche, répondit Sylve.

— Maître Baulche ? Mazette, elle a de l'ambition ! Qui lui narre qu'il vous voudra envisager ?

— Elle en est acertainée, pour ce qu'il cherche quelqu'un comme moi depuis fort longtemps.

— Quelqu'un comme vous… Et qu'avez-vous de si extraordinaire qui puisse passionner maître Baulche ?

— Je ne sais, mentit Sylve. Louise le sait pour ce qu'elle connaît le maître Baulche depuis de longues années.

— Se ramentevoit-elle qu'il ne désire converser avec personne, qu'il n'appète à envisager personne à chaque début d'été ?

— Je ne sais, vous dis-je. Je ne connais point ce château, ses habitants, le duc, le maître Baulche, vous-même… Je ne connais rien de vous et de votre région et ne puis que me fier à ce que m'a bien voulu apprendre Louise. Tout ce que je vous peux enseigner me concernant est que je me nomme Sylve et que j'aime prou cette vue, dit-elle en faisant un geste du bras qui englobait tout le paysage qui s'offrait à elle.

— Il est constant qu'elle est fort aimable. Je me rends souvent sur cet endroit des remparts pour y goûter un instant de calme et de profondeur. Je ne le puis éprouver qu'ici. La ville ducale est par trop noiseuse et populeuse pour que l'on s'y puisse sentir à l'aise. En tout cas, moi, je ne le puis.

— La ville ducale, répéta Sylve en se tournant pour la première fois vers le jeune duc. Vous ne vivez pas ici continuellement ?

— Nenni, répondit l'homme avec un petit rire. Je n'y viens que par périodes ; trop rares à mon goût. Apprenez, ma fumelle, que le duché est immense. Mon père se trouve à la tête d'un territoire qui regroupe presque autant d'âmes que le royaume entier, ce que le roi n'apprécie pas. Pas du tout. Matarne n'est qu'une des baronnies et marquisats rattachés au duché, même si c'est là que nous sommes nés. Il est régi par le baron de la Couperie ; fort bien, d'ailleurs.

— De la Couperie, c'est le chef des chasseurs…

— Il l'a été, en effet, mais c'était il y a longtemps. Il ne chasse plus que rarement à présent.

— Louise a chassé sous ses ordres. Nous logeons dans sa petite maison, en bas.

— Il vous a installées chez lui ? C'est là un honneur dont ne se peuvent prévaloir que peu de gens, savez-vous.

Le jeune duc se tut et regarda lui aussi le paysage. Sylve en profita pour lui jeter des coups d'œil à la dérobée. Ses cheveux bougeaient un peu avec le vent frais qui montait à l'assaut des remparts. De temps en temps, une ombre passait sur son visage ; son sourcil se fronçait, son front se plissait et son visage devenait alors extrêmement sévère. Sylve sentait confusément qu'il n'était pas heureux. Elle ne savait pourquoi, mais elle en avait la quasi-certitude.

— Je me dois de vous abandonner, jeune fumelle… Il marqua une courte pause, comme s'il hésitait un instant. Me permettez-vous de vous nommer par votre nom ?

— Bien sûr, comment pourriez-vous m'appeler ?

— Notre rang nous impose bien des obligations parfois ridicules, Sylve. Prendre toutes les précautions qui vous paraissent superflues en est une. Je vous mercie pour ce moment passé en votre compagnie. Il m'a été très agréable et je vous souhaite à mes côtés pour dîner… si cela vous agrée.

Sylve rougit jusqu'à la racine des cheveux. Bien que totalement ignorante des us et coutumes de la noblesse, elle n'en comprenait pas moins que l'honneur qui lui était fait était immense.

— Je ne sais que vous dire. J'en parlerai à Louise, elle me donnera conseil.

— Si cela vous peut rassurer, narrez tout notre entretien à votre amie, dit le jeune duc.

Il partit après lui avoir permis de rester sur les remparts, et partout où il lui plairait d'aller. Quand elle objecta que les gardes ne la laisseraient sans doute pas faire à sa guise, il retira une lourde bague de son doigt et la lui tendit en disant :

— Voilà votre sauf-conduit. Ne protestez pas, ajouta-t-il vivement avant qu'elle n'ouvre la bouche. Vous me la rendrez au dîner. À tantôt, jeune fumelle.

Il la laissa sur le rempart et descendit vivement l'escalier.

Sylve resta longuement songeuse. Son entrevue avec le jeune duc lui avait montré un mâle prévenant, sans aucune trace d'agressivité, assumant les charges dues à son rang et ne se paonnant pas sans cesse comme le faisaient les gamins de son village ou les mâles adultes dont elle avait pu voir et juger les actes. Elle qui se méfiait terriblement des hommes était troublée. Elle marcha pensivement le long des remparts. Le paysage, qu'elle regardait toujours, ne parvenait plus à la captiver.

Elle dut exhiber la bague du jeune duc à chaque rencontre avec un garde. Chaque fois, l'effet était le même, à tel point que cela devenait comique : le garde lui demandait ce qu'elle faisait là, d'un ton méfiant et autoritaire, elle montrait le bijou et l'homme changeait totalement d'attitude, devenait empressé, bégayait son incrédulité et de bredouillantes excuses avant de la laisser en plan après un rapide salut.

Quand elle eut accompli tout le tour des fortifications et parcouru les deux niveaux de remparts, Sylve redescendit. Les gardes la saluèrent, elle leur répondit avec un sourire et un hochement de tête qu'elle trouva très altier. Dans la cour, on ne la salua plus, mais on la regarda rapidement. Elle était toujours inconnue.

— Où donc musais-tu, petiote ?

Louise était dans la salle de la petite maison, assise sur un tabouret et se leva d'un bond quand Sylve apparut.

— Sur les remparts.

— Sur les… C'est impossible, il est défendu de s'y rendre sans autorisation !

— Je l'ai eue. J'y ai encontré le jeune duc.

— Le jeune duc… et il t'a…

— Remis ceci, la coupa la jeune femme vexée par son incrédulité. Elle lui montra la bague.

Louise resta sans voix.

— Eh bien, me porteras-tu créance à présent ?

— C'est la bague du jeune duc, Sylve ! Celle que son père lui a certainement remise à ses vingt ans, je reconnais le sceau des de Matarne !

— Ah çà, je ne sais quand il l'a eue, ni par qui elle lui a été offerte, mais je sais qu'il me l'a confiée pour que je puisse muser où bon me semblait sans être déquiétée par la garde.

— Je suis béante, ma fillote. Je suis béante.

— Je vois.

— Comment le jeune duc, qui n'est point causant, qui est sévère, qui fuit les fumelles, à tel point que nombre de gens le pensent bougre et sodomite, comment cet homme a-t-il pu te causer à toi ? Toi qu'il n'a envisagée de sa vie, qu'il ne connaît mie et qui n'est point de noble naissance ?

— C'est, se peut, précisément parce que je ne suis point tout ce que tu viens de dire qu'il m'a causé. Il n'avait point à craindre une quelconque rebuffade, ou moquerie, ou trahison ?

— Se peut… Mais non, ce ne peut être cela, s'exclama-t-elle soudain. Il t'a conviée à son dîner ! Honneur grandissime, ma Sylve ! Tout le château va présentement savoir en quelle estime il te porte. On te va jaleuser, se peut.

— Je ne sais si cela m'agrée. Je vais être la mire de tous ces gens que je ne connais point et qui vont grandement m'intimider, voire me jaleuser, comme tu le dis.

— Ne te déquiète donc point pour ces choses, petiote. Tu t'y rends, tu te nourris, tu réponds quand on te parle, et voilà.

— Et voilà. La belle affaire !

— Laisse cela pour l'heure et prête-moi attention. J'ai encontré le maître Baulche. Il m'a reconnue, mais n'était point d'humeur hospitalière. Il s'apprêtait à me mander de départir quand je lui ai pu narrer certains de tes agissements. Je ne suis pas sans fort bien savoir que tu ne goûtes point cela, dit vivement la vieille femme avant que Sylve ait le temps de protester. Nonobstant, je t'assure qu'il te pourra apporter moult enseignements et je gage qu'il te professera comment agir pour dompter cette puissance qui te dépasse. N'est-ce point ce que tu désirais ?

— Si fait, mais je ressens… je ne sais pas… comme une forte déquiétude dès que tu me parles de ce maître Baulche.

— Allons donc ! Je ne t'aurais point dû narrer ces menteries sur la route forestière. Voilà de couardes façons qui me déconcertent. Il est constant que maître Baulche est une personne fort savante. Il te sera d'un grand secours, je te le certifie. Tu lui peux porter toute ta confiance pour ce qui concerne ton affaire.

— Ouais… pour ce qui concerne mon affaire. Mais pour tout le reste, ma confiance je la place en toi, ma Louise. En toi et personne d'autre.

La vieille femme ne fit aucun commentaire, mais passa sa main sur la joue de Sylve.

Maître Baulche était indubitablement âgé ; sans doute plus que Louise, mais il y avait une sorte d'étonnante jeunesse dans son attitude, ou bien était-ce dans son regard, ou bien dans cette façon si particulière qu'il avait de se mouvoir sans paraître produire d'effort… Quand elle le vit, Sylve ne sut comment le considérer. Il était sorti pour les attendre. Il portait une barbe grise et soignée, ce qui surprit Sylve. Elle n'avait jamais vu d'hommes barbus avant lui. Elle savait que cela existait, mais dans son village, tous les hommes se rasaient, même les anciens. Ils tenaient cela des hommes de guerre qui avaient longuement considéré le village comme réservoir de soldats ; or la barbe était fortement déconseillée car elle gênait le port du casque que devaient coiffer les hommes.

Dès qu'elles parurent à l'entrée du petit domaine privé qui lui était réservé dans la forteresse, il alla à leur rencontre et, sans crier garde, enlaça la jeune femme et voulut l'embrasser à pleine bouche. Sylve eut un mouvement de recul, mais la puissance du vieil homme était surprenante ; il la tenait fermement, elle ne pouvait pas se dérober. Une brusque colère mêlée de peur et de dégoût s'empara d'elle et, malgré le cri que poussa Louise, elle sentit sa force intérieure s'emparer d'elle et se diriger violemment vers le maître.

— Tu ne m'as point leurré, Louise, dit-il avant que Sylve ait eu le temps de faire quoi que ce soit.

Dès que la puissance de la jeune femme était apparue, il l'avait aussitôt lâchée et s'était vivement reculé de deux pas en murmurant quelque chose d'incompréhensible qui avait eu pour effet immédiat de faire disparaître la force sombre de Sylve, aussi rapidement qu'elle était apparue.

— Je ne…, commença la jeune femme.

— Silence, jeune fumelle. Je ne t'ai point réellement voulu baiser. Il me fallait être acertainé de ce que venait de me narrer la Louise à ton sujet. Tes pouvoirs sont réels, je l'ai perçu. Tu ne les domines pas, cela également je l'ai senti.

— Vous avez agi ainsi pour me contraindre à me défendre violemment et presque malgré moi ?

— Tu as bien entendu le pourquoi de cette manœuvre, mon enfant.

Il se tourna vers Louise :

— Je la veux chez moi tous les jours.

— Mandez-le-lui. Elle a des oreilles pour vous ouïr et n'a nul besoin de moi pour savoir ce qu'elle se doit de faire de son temps, répondit la vieille femme.

Sylve eut envie de l'embrasser.

— Qui me respectera autant que tu le fais, ma Louise ? lui dit-elle en souriant.

— Respecte-toi et l'on te respectera, dit le maître Baulche. Louise est dans le vrai ; je te dois des excuses. Cela te sied-il que je t'enseigne tous les jours ?

— Je suis venue céans dans ce seul but.

— Entends-tu ce que cela signifie ?

— Nenni, je ne sais de quoi est fait votre enseignement, lui répondit-elle en le regardant droit dans les yeux.

— Je vais progresser en ta compagnie, jeune Sylve. Me peux-tu suivre dès maintenant ?

— Nenni derechef, je suis invitée par le jeune duc à son dîner.

— Invitée par le jeune duc ? Mais c'est chose démente ! cria presque le maître.

— Sans doute selon votre raisonnement, mais point selon le sien, puisqu'il m'a confié sa bague comme laissez-passer, avec demande de la lui rendre ce soir à son dîner, dit la jeune femme en présentant le bijou.

Le maître la saisit et la regarda sous toutes ses coutures, comme s'il doutait qu'il s'agisse bien de la bague du jeune duc. Tandis qu'il inspectait l'objet, Sylve le sentait dans une froide et terrible colère dont elle ne comprenait pas la raison. Elle eut peur. Cet homme lui faisait peur. Sans qu'elle soit capable de se l'expliquer, elle eut l'impression qu'il possédait une puissance très largement supérieure à la sienne et qu'il pouvait facilement la broyer si l'envie lui en venait.

— Bien, bien, dit-il. Soit, je t'autorise à te rendre à ce dîner.

— Je vous mande votre pardon, maître Baulche, mais vous n'avez nullement à m'y autoriser. Je m'y rends si cela m'agrée, sans avoir de comptes à vous rendre à ce sujet qui ne concerne que mon propre chef, dit-elle d'une voix plus tranquille qu'elle ne

l'était en réalité. Il y a longtemps que je décide seule de ce que je dois faire ou ne pas faire. Je suis encore sauvage et j'escompte bien garder vivante cette sauvagerie qui niche en moi.

Louise ne dit pas un mot, mais Sylve la perçut se raidir à son côté.

Le maître Baulche plongea son regard dans celui de la jeune femme qui se sentit sondée, fouillée par une puissance brute.

— Soit, jeune fumelle sauvage. J'accepte ta remontrance comme j'attends que tu acceptes les miennes.

— Tant qu'elles m'apparaîtront fondées, je les accepterai.

— Allez maintenant, dit le maître en leur donnant congé d'un geste de la main. Sylve, je t'espère dès la pique du jour prochain. Nous avons moult choses à apprendre l'un de l'autre.

— Dès la pique du jour prochain, maître Baulche, répondit la jeune femme.

— Oncques je n'ai ouï quelqu'un s'adresser ainsi que tu viens de le faire au maître Baulche, ma petiote. J'ai maintes fois cru qu'il t'allait dévorer vive.

— Moi aussi. Qu'aurais-tu fait ?

— Je t'aurais défendue, ma fillote ! s'exclama la vieille femme. En douterais-tu ?

— Nenni, ma Louise, mais c'est si bon à ouïr.

— N'empêche, défie-toi de ta langue pendue et de ton raisonnement prompt à déceler la faille. Maître Baulche est fort puissant et souvent d'humeur changeante. Il te faudra apprendre à reconnaître ces humeurs et à ne les point contrarier si tu appètes à jouir de ses enseignements. Je t'avoue sans vergogne que je serais fort aise de passer le prochain hiver dans ces murs.

— N'aie crainte, ma Louise, je ferai tout ce que tu me recommandes.

Quand Louise et sa protégée se présentèrent à la porte du donjon, la bague du jeune duc joua à merveille son rôle de sésame. Il suffisait à Sylve de la montrer avant même que les gardes ne leur aient demandé quoi que ce soit, pour qu'ils leur accordent le passage sans un seul commentaire. Elles se rendirent ainsi jusqu'à la salle où devait dîner le jeune duc. Il était déjà là, assis, les coudes appuyés sur la table, la tête dans les mains et les yeux dans le vague. Quelques personnes étaient également présentes, mais elles se tenaient debout et devisaient entre elles.

La salle elle-même était magnifique. Des tentures pourpres rehaussées de fils d'or couvraient les murs. D'épais tapis étaient étalés sur le sol, étouffant le bruit des pas. Deux grandes tapisseries se faisaient face, et représentaient des scènes de batailles entre chevaliers en armure. Une immense cheminée occupait presque toute la largeur de la pièce et, malgré la douceur de l'air, un feu y dansait, faisant briller l'or des tentures.

Sylve avait prié Louise de l'accompagner. Elle avait peur d'aller seule dîner avec le jeune duc. Peur de se perdre dans le château, peur de commettre une bévue…

— Et moi, tu crois sans doute que je me sais tenir à la table de la noblesse ? lui avait demandé sa vieille amie. Je suis tout autant roturière que toi, petiote.

— Cela se peut, mais je ne serai ainsi point la seule à commettre des fautes.

— Grand merci ! tu me veux à tes côtés pour que je me couvre de ridicule.

— Nenni ! je t'en prie, ma Louise, ne me laisse point seulette en ce prédicament ! si tu ne t'y rends point pour me compagner, je n'y vais pas.

— Ah, la peste soit des obstinées ! je te compagne !

— Louise ! ainsi vous voilà de retour parmi nos gens ! je ne vous ai envisagée que peu de fois et il y a de cela fort longtemps, mais on m'a narré vos exploits et de la Couperie m'a appris votre survenue en nos murs.

Le jeune duc s'était levé et accueillait la vieille femme en souriant.

— Monseigneur me fait beaucoup d'honneur, protesta Louise.

— Nenni. De la Couperie m'a moultement narré votre efficience à la chasse. Il prétend que vous n'avez point votre pareil pour dresser les chiens et occire le gibier, même le plus véloce.

— C'était vrai, se peut, mais il y a de cela moult années, monseigneur. Ne suis plus présentement qu'une vieille fumelle qui appète au repos et à la chaleur du soleil sur son vieux dos.

Le jeune duc se tourna vers Sylve et ne fit que tendre la main. Elle y déposa aussitôt la bague qu'il lui avait confiée. Un court murmure parcourut l'assistance qui assistait à la scène.

— Louise, il me plairait que vous vous placiez à ma dextre, de façon à me narrer quelques souvenirs de chasse ; votre protégée se placera à ma senestre. Holà ! appela-t-il, qu'on apporte les viandes et les herbes sans tarder.

Durant tout le temps que dura le repas, Sylve sentit les regards des autres convives sur elle. On se demandait ce qu'elle faisait là et pourquoi le jeune duc lui faisait l'honneur de l'inviter à sa table, de l'asseoir à sa gauche et de lui parler assez fréquemment, à voix presque basse. La vieille, passe encore, elle avait été chasseuse pour son père il y avait de cela quelques années. Mais elle, la jeune, la roussotte… Qui était-elle cette ruffine au regard si pénétrant et dont on murmurait qu'elle allait être l'élève du maître Baulche ?

— Mes gens s'interrogent sur la raison de votre présence à mes côtés, dit le jeune duc.

— Je l'ai constaté. Il est vrai que je me pose semblable question. Qu'est-ce qui vous a pu inciter à inviter une inconnue, de sang roturier, à venir partager vos mets ?

— Vous m'êtes inconnue, et cela ne me déplaît point d'envisager de nouvelles têtes. Vous ne semblez pas faire partie de ces gens qui courtisent et dont mon rang m'impose la permanente présence bruissante et quémandeuse. Cela me plaît et me repose. Il m'apparaît que vous me considérez comme un homme et non comme le futur duc et de cela également, je tire un grand contentement.

— Je suis bien aise de vous contenter… Comment vous dois-je nommer ? J'ai ouï que l'on vous donne du monseigneur. Est-ce ainsi que je dois faire ?

— Je m'appelle Gault. Il me plairait assez que vous me nommiez ainsi… si vous l'agréez.

— Monseigneur, les interrompit un homme placé à côté de Louise et qui ne lui adressa jamais la parole, pas plus qu'il ne la regarda. Monseigneur, est-il constant que monseigneur le duc, votre père, se rend bientôt à la cour ?

— De cela vous lui en pourrez poser directement la question, il doit survenir dans trois ou quatre jours à Matarne. Il vous le pourra confirmer lui-même.

— C'est que…

— C'est que, baron ? demanda durement le jeune duc.

— Je ne vous désire nullement irriter, monseigneur, dit l'autre d'une voix mielleuse, mais les seigneurs du duché aimeraient savoir si le bruit selon lequel le roi prendrait ombrage de la puissance du duché est fondé.

Gault de Matarne soupira. Il se tourna vers le baron et répondit d'une voix forte, de façon à être entendu de toute l'assistance à qui la question du baron n'avait pas échappé.

— Ce bruit m'est venu agacer les oreilles ces derniers jours, je le confesse. Il n'est nullement dans les projets du duc de rivaliser avec le royaume. Ce n'est pas son rôle, ce n'est pas son droit. Le duc reste fidèle au serment d'allégeance qu'il a prêté au père de sa majesté, et n'entend nullement le rompre. Le duc se rend bientôt à la cour, vos espions vous l'ont appris.

Il y eut un léger murmure dans la salle.

— Vous les pourrez féliciter, ils ont bien œuvré. En la cité royale, le duc espère vivement prouver sa fidélité au roi et le convaincre de son indéfectible attachement à la couronne en prêtant à nouveau serment d'allégeance à la couronne. Je n'en peux narrer davantage. Dans trois ou quatre jours, il vous sera loisible d'interroger directement le duc. Cela répond-il à vos questionnements, baron ?

— Parfaitement, monseigneur. Je vous en mercie grandement.

Le jeune duc continua de parler avec Sylve et Louise, mais assez peu aux autres convives. Sylve se rendit compte que sa vieille amie connaissait beaucoup de gens dans l'entourage du duc et de sa famille. Sa position de femme dans l'équipe de chasse en avait fait une curiosité que l'on souhaitait rencontrer, juger et que, finalement, on appréciait plutôt du fait de ses compétences. À aucun moment il ne fut mention de l'accident de chasse qui avait été à l'origine du départ de Louise. Sylve nota que la vieille femme répondait avec beaucoup de déférence au jeune duc et choisissait soigneusement ses mots pour lui raconter quelques épisodes de chasse.

Le dîner terminé, Gault de Matarne demanda à quelques convives de rester avec lui près de la cheminée où il se fit servir des infusions d'herbes. Ceux qui n'avaient pas été conviés prirent congé et quittèrent la salle. Sylve et Louise faisaient encore partie des invités.

On parla peu. Le jeune duc sirotait sa tisane à petites gorgées, le regard dans le vague. Au bout d'un long moment, Sylve se sentit vraiment épuisée et prête à s'endormir dans son moelleux fauteuil. Elle se leva et dit :

— J'ignore la façon dont il convient de procéder, mais je me sens lasse. Je dois m'aller coucher pour ce que maître Baulche m'attend tôt matin.

Les regards stupéfaits que lui jetèrent les trois nobles restés là lui indiquèrent qu'elle venait de transgresser une loi.

— Ai-je commis une grossièreté ? demanda-t-elle.

— D'ordinaire, répondit le jeune duc, on attend stoïquement que je me lève et rejoigne ma chambre. On réprime ses bâillements, on feint de ne pas avoir sommeil et l'on ne parle que pour répondre aux questions que je veux bien poser.

— Je mande votre pardon, je l'ignorais.

— Vous l'avez. Je me sens las moi aussi. La bonne nuit à vous, Sylve.

— Qu'elle vous soit douce, Gault, répondit la jeune femme et elle quitta la salle, suivie de Louise et longuement suivie des yeux par les personnes encore présentes.

— Fillote, lui dit celle-ci quand elles furent rentrées dans leur petite maison. Je ne sais ce que tu as fait au jeune duc, mais il te mange du regard. L'aurais-tu enchanté ?

— Ne suis point enchanteresse pour y parvenir, répondit Sylve en se glissant sous sa couverture de laine. Ce jeune duc me paraît quelque peu triste et souvent malengroin. N'a-t-il oncques quelqu'un pour deviser avec lui des choses qui font la vie belle ?

— Nenni. J'ai ouï narré qu'il a eu, dans sa prime enfance, une compagne de jeu. Une jeunette, fille d'un marquis qui le suivait partout et qu'il réclamait sans cesse auprès de lui. Je ne sais ce qu'il est advenu d'elle. Elle a été promise en épousailles, se peut.

— Se peut… La bonne nuit à toi, ma Louise.

Le jour n'était pas encore levé lorsque Sylve s'éveilla. Elle avait la faculté de pouvoir s'éveiller sur commande, comme si une part de son cerveau ne dormait pas réellement et s'assurait de monter une garde vigilante. Elle se leva sans bruit pour ne pas réveiller Louise qui ronflait doucement, la bouche grande ouverte. Baal la regarda faire, remuant doucement la queue pour la saluer, mais sans se lever de sa place confortable, aménagée par sa maîtresse.

Elle s'habilla, avala rapidement une tranche de viande sèche accompagnée d'un bout de pain et d'un peu d'eau et sortit doucement de la maison. Dehors, le ciel s'éclaircissait vers l'est et les quelques dernières étoiles pâlissaient. Sylve aimait tout particulièrement cette heure de transition où les nocturnes œuvraient encore un peu, tandis que les diurnes s'éveillaient. D'où elle se trouvait, elle pouvait entendre les chants des premiers merles et vit passer une effraie qui alla se couler sous un toit.

— Tu ne m'as point fait t'espérer. C'est bien.

Le maître Baulche était dehors et l'avait regardée venir vers lui. Il était grand. Sylve ne l'avait pas remarqué lors de leur première rencontre, mais elle lui arrivait à peine à hauteur de l'épaule. Elle n'avait pas aimé marcher les quelques mètres qui les séparaient, sous le poids de ce regard pénétrant et cette gêne confuse avait eu pour effet de libérer un peu son pouvoir occulte. Elle avait ressenti la sourde douleur qui la prenait vers l'avant du crâne comme à chaque fois que cela se produisait.

— Tu parviendras à maîtriser cela, lui dit le maître. Il te faut t'en défier, certaines fumelles ont été brûlées pour n'avoir pas su dominer ce sombre pouvoir.

— Je sais cela. Ma mère a passé, brûlée vive pour ce que je porte cette malédiction.

— Est-ce réellement une malédiction ?

— Je le crois.

— Je le décrois. La force que possède un combattant est-elle une malédiction ? nenni. Nenni s'il la sait dominer, s'il la sait utiliser à bon escient. Tu possèdes une force, Sylve. Une grande force qu'il te faut apprendre à dominer.

— Et vous savez le pourquoi de cette force et comment la dominer, parce que vous possédez la même.

Le maître Baulche la regarda comme si elle venait de l'insulter. Elle eut l'impression qu'il allait la broyer. Elle pâlit, mais ne dit rien.

— Comment peux-tu avancer pareille hypothèse ? demanda-t-il d'une voix dont la douceur était démentie par l'éclat de ses yeux.

— Je ne sais. Je le sens. Je suis en outre acertainée d'avoir raison.

— Tu es bien présomptueuse.

— Nenni. Ce serait de la présomption si j'attentais d'en tirer quelque gloire. Or, peu me chaut de savoir si vous êtes admiratif de mon savoir ou non. Il est enraciné parmi mon entendement et je ne peux que je lui prête créance.

Le maître la regarda sans rien dire pendant un court instant, puis lâcha :

— Il est vrai que je possède ce pouvoir. Mais tu me dois promettre de ne le point révéler à quiconque. Tout autant pour mon salut que pour le tien et celui à qui tu narrerais ta découverte.

— Me pouvez-vous professer la raison qui fait que l'on se doit de cacher ce pouvoir ?

— Viens, répondit seulement le maître en entrant chez lui.

L'intérieur de la petite maison était très propre. Le sol était recouvert de petites dalles de pierre que Sylve trouva fort commodes, car elles devaient permettre d'éviter l'humidité qui remontait toujours de la terre battue, même quand elle était correctement jonchée. Une table se trouvait au centre de la pièce principale. Deux bancs de bois ciré étaient placés de chaque côté, tandis qu'un fauteuil recouvert de cuir rouge trônait au bout de la table.

— Assieds-toi, dit le maître en désignant l'un des bancs, tandis qu'il prenait place dans le fauteuil. Vois-tu, il ne faut point jacter à tous vents de certaines choses qui dépassent l'entendement de beaucoup de personnes, même parmi les grands de notre monde. Je suis allé dans d'étranges contrées. J'y ai vu moult choses répugnantes, belles, choquantes, admirables… et j'en ai conçu une grande admiration pour l'humanité qui est capable de s'entendre pour bâtir des merveilles ; j'en ai conçu une grande haine pour l'humanité qui est capable de tuer, de torturer pour faire construire des monuments qui glorifient l'inutile. Ce que tu possèdes, ce que je possède, ce pouvoir qui nous rend différents, ce pouvoir qui t'effraie et à cause duquel tu te crois coupable de la mort de ta mère, il nous le faut utiliser. Il nous le faut dominer pour

que non pas qu'il nous domine et fasse de nous des sorciers, mais plutôt des enchanteurs. As-tu ouï parler de Merlin ?

— Nenni.

— Merlin était un enchanteur, au service, narre-t-on, du grand roi Arthur. C'est une ancienne chanson que je te conterai si j'en ai le temps. On prête moult tours à Merlin ; moult faits de haute magie. Ils sont bien réels, je te le peux certifier. Il a su dominer ce pouvoir, en utiliser la force pour agir dans le sens de la vérité.

Le maître fit une pause. Sans doute pour que Sylve s'imprègne de tout ce qu'il venait de lui dire.

— Avise cela, dit-il soudain.

Il fixa un gobelet en étain qui était posé sur la table. Sous le regard incrédule de Sylve, l'objet se mit à trembler, puis à avancer doucement. Quand il fut arrivé au bord de la table, au lieu de tomber sur le sol, il continua de se mouvoir dans l'air, comme si la table avait toujours été là.

Le maître cessa de le regarder et le gobelet tomba sur le sol avec un bruit de ferraille.

— Admets-tu cela ? demanda-t-il.

— Je l'ai vu. Je l'admets, répondit la jeune femme.

— C'est bien. C'est très bien. Ton entendement est prompt à fonctionner et tu ne te perds point dans les sombres entrelacs de ce qui est possible ou ce qui ne l'est point. Nonobstant, il te faudra toujours te ramentevoir que ce que tu viens de voir me vaudrait d'être immédiatement jugé et brûlé sur place publique pour haut-fait de sorcellerie. L'Église n'admet point ce qu'elle ne comprend point. Adonc, elle envoie des inquisiteurs. Des fanatiques de la foi qui ont pour mission de traquer et de pourfendre l'hérésie et les hérétiques. Tout ce qui est contraire à la foi est hérétique. Tout ce qui n'est pas prévu par la foi est hérétique. Je suis hérétique, tu es hérétique. Il te faut savoir que les inquisiteurs sont présents derrière chaque religieux, chaque moine, chaque capucin, chaque évêque. Il te faudra te garder de cette engeance comme des rats sortant de la maison d'un pesteux. Il n'est point possible de faire entendre raison à un inquisiteur. Son fanatisme l'aveugle et le rend redoutable. Que ta langue soit habile et que ton discours soit sensé et bien tourné, peut leur chaut. Si tu n'es pas *avec* Dieu, tu es *contre* Dieu.

— Je sais cela.

— Ta mère ?

— Oui-da. Elle a été jugée et déclarée coupable de sorcellerie pour ce qu'elle ne m'a point voulu dénoncer. Elle m'a protégée contre tous et contre Dieu. Elle a été brûlée pour cela ; pour m'avoir protégée, seule contre eux.

Le maître ne fit aucun commentaire et attendit en silence que Sylve se calme. Il avait à nouveau très nettement senti le pouvoir de la jeune femme.

Il avait compris dès leur première rencontre qu'elle possédait une puissance à laquelle il ne pourrait jamais accéder, même dans ses rêves les plus osés. Il ne comprenait pas pourquoi les femmes étaient systématiquement plus puissantes que les hommes en ce qui concernait cette force sombre.

— Tu te crois coupable de…, commença le maître.

— Je le suis, le coupa Sylve.

— … coupable du trépas de ta mère, continua le maître ignorant l'intervention de son élève. Mais n'as-tu point senti qu'elle était heureuse de passer pour toi ? n'es-tu point apensée que c'est ce qu'il pouvait lui arriver de plus beau, de plus grand ? elle a passé pour te protéger, tu l'as narré tantôt. Elle n'avait alors que toi dans sa vie. Tu lui as donné l'occasion de se battre pour ce qui comptait le plus pour elle, bien au-delà de sa propre existence. Elle a été mère. Elle a été mère sauvage, mère prédatrice qui s'est battue pour sa descendance. Veux-tu que je te narre ce que j'accrois ?

Sylve ne répondit que par un hochement de tête.

— J'accrois qu'elle te mercie, depuis le néant où elle se trouve à présent. Elle te mercie pour lui avoir donné l'occasion d'atteindre un but idéal. Voilà ce que j'accrois. Tu peux départir. La leçon de ce jour est dite.

Il se leva de son fauteuil et sortit de la pièce sans plus regarder la jeune femme.

Sylve resta un long moment assise, les yeux embués de larmes. Parler de tout cela avec maître Baulche l'avait replongée dans ces moments d'horreur. Elle revit toute la scène défiler devant elle avec une incroyable précision et frémit quand on attachait sa mère, souffrit quand elle vit les flammes lécher ses pieds et sentit le monde s'écrouler quand la tête d'Annie retomba sur sa poitrine.

Elle ne sut combien de temps elle resta ainsi dans la maison du maître, mais fut ramenée à la réalité par une femme qui entra dans la pièce en portant un seau rempli d'eau.

— Hors, la fumelle, dit-elle sans préambule. Il me faut laver les dalles. Le maître exige que le sol soit lavé tous les jours. D'ailleurs, ajouta-t-elle en fronçant le nez, tu te pourrais également passer dans l'eau, tu empestes autant que mes porcs.

Cette remarque acheva de ramener Sylve à la réalité.

— Comment ça, j'empeste ?

— Tu me pues le nez, ma belle. Il ne suffit point d'être mignarde et bien tournée pour conquérir les mâles, expliqua la femme en versant de l'eau sur le sol, il te faut itou être propre au-dedans comme en dehors. Allez, laisse-moi libre les dalles que je les frotte et va-t'en en faire tout autant pour ta peau blanche.

Sylve quitta la maison du maître, troublée par ce que venait de lui dire cette femme. Était-ce pour cette raison que le jeune duc et les quelques personnes qui l'avaient approchée avaient semblé incommodées par quelque chose qu'elle n'avait pu comprendre sur le moment ? elle n'avait jamais prêté attention à son odeur. Au village, on ne se lavait que rarement. Sa mère et elle étaient celles qui choquaient par leur propension à se laver les mains et le visage au moins une fois par jour et le corps en entier une fois tous les dix jours.

Revenue dans la maison qu'elle partageait avec Louise, elle eut la surprise d'y retrouver le maître. Elle demanda :

— Louise, est-ce vrai que je pue le nez de ceux qui m'approchent ?

— Qui t'a pu narrer ça, ma petiote ?

— Une fumelle qui est survenue pour laver le sol chez le maître.

— Je n'ai point noté ton odeur. Mais il est vrai que céans, l'on se lave très fréquemment et qu'il nous faudra respecter cet usage pour ne point heurter nos hôtes.

— Moi j'ai noté ton odeur, Sylve, dit le maître. Il est vrai que tu sens le corps sale. Il te faudra y remédier.

— Mais… on se lave en entier ? tout le corps ?

— Oui-da, en entier, tout le corps. Cela te surprend ?

— L'eau et la toilette étaient considérées comme choquantes, dans mon village. On prétendait que la nudité était un état damnable et que s'asperger tout le corps était un acte très proche de la luxure.

— Jactance d'église ! sembla pester le maître. L'eau est bonne à boire et les fontaines sont là pour que l'on s'y puisse mirer quand on est mignarde ou qu'on le croit. Elles sont faites pour que l'on s'y puisse baigner quand le temps est chaud et que les abeilles bruissent dans les lisières d'été. Les anciens dieux s'y venaient reposer, narre-t-on. L'église, fort jaleuse de ces anciennes croyances qu'elle a déclarées impies, a tout autant condamné la nudité qu'elle a associée au stupre et à la débauche, pour ce que les anciennes croyances professaient de se dévêtir pour se marier avec la terre, l'eau et le ciel. Céans, tu te peux dévêtir si tu te sais seule. Il est une place, dans la rivière où se vont baigner les celles qui le désirent. Tu peux en demander l'emplacement au château. Si tu ne trouves point de fumelle pour te l'apprendre, n'importe quel galapiat t'y saura conduire ; cachés dans les joncs, ils espient les culs ronds.

— Viens, ma Louise, je te certifie qu'elle n'est point tant fraîche et que tu te peux immerger sans crainte.

Elles s'étaient rendues près de la rivière, dans un large méandre, quelques centaines de mètres après le château. On leur avait volontiers indiqué l'endroit et une fillette les y avait conduites. Le chemin était long et Sylve avait craint que l'enfant ne se fatigue.

— Que nenni, belle jouve, avait répondu celle-ci. Il est plus plaisant de cheminer que de sarcler dans les rangs !

Sylve s'était aussitôt dévêtue et avait plongé dans l'eau sombre. Elle se frottait à l'aide du savon gras que lui avait donné la femme qui s'occupait de la maison du maître.

Louise ne semblait pas décidée à en faire autant.

— Je n'ai point de crainte, mais je n'appète point à me mouiller tout le corps. Qui sait quelles bêtes se peuvent mouvoir dans cette eau fangeuse ?

— Allons ! tu avises bien qu'elle n'est point fangeuse ! s'exclama Sylve. Elle coule sur la roche ! et je suis béante d'apprendre que la grande chasseuse craint les bestioles !

— Roche ou pas, je me défie de ces eaux sournoises qui te peuvent entraîner malgré toi dans les profondeurs.

— Tu ne sais point nager, comprit Sylve.

— Là n'est point…

— Si fait ! Tu as peur de périr noyée. Viens-t'en tout près de moi. Avise que je suis debout et que l'eau ne m'arrive qu'à la taille !

Alternant flatteries, moqueries et supplications, la jeune femme parvint à faire entrer sa vieille amie dans l'eau et à lui frotter vigoureusement le dos.

— Toi aussi, tu avais grand besoin qu'on te décrasse…

– Chapitre quatre –

Sylve ne vit pas le jeune duc pendant deux jours après le dîner auquel elle avait été conviée en compagnie de Louise. Cela ne lui paraissait pas anormal et elle n'y pensait plus vraiment, mais une partie d'elle-même était cependant un peu désappointée de ne pas le croiser dans la cour ou ailleurs. D'une part, elle aurait trouvé surprenant qu'un noble cherche à revoir une fumelle de petite naissance, d'autre part, ses séances avec le maître Baulche la laissaient toujours troublée, perturbée. L'homme faisait preuve d'une érudition phénoménale. Sylve pensait qu'il n'existait aucun point qu'il ne connaisse pas et admirait sans retenue la somme de connaissances qu'il avait engrangée durant sa vie. Il paraissait être allé partout. Il pouvait lui parler de toutes les contrées, de tous les pays voisins ou lointains, et même d'étrangetés dont elle n'aurait jamais pu avoir idée.

La jeune femme, douée d'une intelligence et d'une mémoire étonnantes, surprenait le maître en retenant tout ce qu'il lui apprenait. Il n'avait jamais besoin de lui rappeler un point, ou un terme, ou une notion, il semblait qu'ils étaient aussi durablement gravés dans sa mémoire qu'une inscription sur une dalle de pierre.

Ils parlaient de tout, mais Sylve s'aperçut que le maître cherchait surtout à connaître le fond de son âme ; à descendre de plus en plus profond dans son inconscient. Dès le début de son enseignement, il lui demanda de lui parler de sa mère, des relations qu'elle entretenait avec elle, de la rancœur qu'elle pouvait éprouver à son encontre.

— Je ne ressens aucune ire à son égard, affirma la jeune femme.

— C'est bien étonnant, prétendit Baulche. Une femme qui t'a donné naissance à un moment sacré, avec cette malédiction qui pèse sur toi et qui t'a déjà placée en grand danger d'être brûlée ?

— Je ne lui peux en vouloir ! protesta Sylve. Quelle fumelle décide du moment où elle va accoucher ? laquelle peut prévoir l'être que sera son enfant ? je vous dénie le droit d'accroire tout cela d'Annie…

— Tu me dénies ce droit ? de quel pouvoir fais-tu montre pour t'autoriser cette possibilité ?

Le maître s'était levé, sourcils froncés et yeux fixes. Sylve sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Elle sentit le banc sur lequel elle était assise bouger sous elle. Il se mit à trembler si fort que ses pieds frappaient sur les dalles en un rythme qui allait s'accélérant. Sylve se leva d'un bond. Le banc la suivit et se maintint à un mètre au-dessus du sol, comme menaçant.

— Je ne possède aucun pouvoir ! cria-t-elle. Aucun !

À ce moment précis, elle ressentit une vive douleur à la tête puis l'air crépita et bourdonna soudain dans la pièce. Le banc fut plaqué au sol avec une telle violence qu'un de ses pieds se fendit. Il resta à terre, mais fut secoué exactement comme un cheval emballé contenu par une longe.

— Regarde ce que tu fais, souffla le maître d'une voix déformée par l'effort. Regarde, Sylve. Tu possèdes un pouvoir ; un grand pouvoir. Ne le vois-tu pas ?

La jeune femme ne pouvait parler. Elle était totalement dominée par sa colère et sa peur. Elle sentait, elle savait que c'était elle qui maintenait le banc à terre, tandis que le maître tentait de le faire s'élever. Elle en avait conscience, mais elle ne voulait l'admettre ; tout cela la terrifiait.

— Je ne…, commença-t-elle.

Elle se tut, angoissée par sa propre voix. Elle était anormale, méconnaissable. C'était comme si deux personnes avaient parlé en même temps. Il y avait une sorte de résonance malsaine qui transparaissait dans son timbre.

— Tu ne quoi ? demanda le maître, implacable.

Sylve secoua la tête, incapable de répondre.

Elle tomba brusquement sur le sol, inanimée. Le banc, libéré, bondit vers le plafond qu'il heurta avec violence, puis retomba sur les dalles avec fracas.

Maître Baulche se laissa tomber dans son fauteuil et regarda, songeur, la jeune femme qui lui avait tenu tête ; qui avait été capable de l'empêcher d'appliquer totalement son pouvoir sur un meuble, alors qu'il avait fini par être contraint à déployer presque toute son énergie. Le visage de Sylve était invisible, caché par la masse de ses cheveux. Le maître ne la toucha pas, pas plus qu'il ne l'aida à se relever. Il la savait dangereuse. Dans l'état où elle se trouvait, elle aurait encore pu l'envoyer se fracasser contre le mur si jamais il avait posé la main sur elle. Dans la pièce, l'air tremblait toujours et un sourd vrombissement se faisait entendre : Sylve était encore plongée dans son pouvoir.

Le maître sortit de chez lui, fermant soigneusement la porte à clé. Pas pour que Sylve soit prisonnière, mais surtout afin de protéger ceux qui auraient pu entrer dans la pièce.

Il faisait beau. La journée promettait d'être radieuse. Les quelques personnes qu'il rencontra en marchant tranquillement sous la muraille le saluèrent respectueusement. On saluait toujours respectueusement le maître.

Ce fut la douleur qui réveilla Sylve. Elle se retrouva étendue sur le carrelage, un bras plié sous son corps, inerte, circulation sanguine bloquée. Elle dut le porter avec l'autre main pour le bouger lentement. Elle avait peur de le briser, tant il paraissait mort. Sa tête la faisait souffrir. Une violente douleur lui labourait tout un côté du crâne et semblait s'appliquer à lui interdire toute pensée cohérente.

Elle s'assit précautionneusement et, voyant le banc renversé, abîmé, elle se souvint. Sa peur ressurgit immédiatement. Elle eut du mal à respirer, se força à se lever et à faire quelques pas pour se calmer. Son bras avait retrouvé sa mobilité et sa sensibilité après une irritante et douloureuse période de fourmillement. Sa tête la faisait toujours souffrir, mais elle en était presque heureuse ; cela la distrayait de la terreur qu'elle ressentait. Elle avait réussi à imposer sa volonté à un objet, contre celle

du maître Baulche. Elle était parfaitement lucide et comprenait ce que cela signifiait : elle possédait bien les pouvoirs que lui attribuait l'érudit. Il se pouvait même qu'elle soit très puissante.

Elle s'obligea à respirer calmement, à marcher autour de la pièce sans réfléchir, se concentrant sur la disposition des meubles, la couleur des tentures, l'alignement des bols sur une étagère près de la petite fenêtre, tout ce qui pouvait la distraire de l'effrayante puissance qu'elle sentait en elle.

— Te voilà revenue.

Sylve se retourna d'un bloc. L'air recommença brusquement à frémir.

— Non ! cria presque la jeune femme.

Maître Baulche se tenait dans l'embrasure de la porte. Il la ferma doucement et vint s'asseoir calmement dans son fauteuil. Sylve se tordait les mains en reculant.

— Ne te déquiète point, jeune fumelle, dit le maître d'une voix apaisante. Il ne va rien se passer. Je ne te vais point provoquer derechef.

— Je nouls être une sorcière, gémit Sylve.

— Qui l'a prétendu ?

— Mes pouvoirs… Je nouls…

— Calme-toi. Calme-toi et prête-moi attention. Tu es née avec iceux. Tu n'y peux mais. D'ores en avant se présentent à toi deux voies. Soit tu refuses obstinément de reconnaître que tu es douée, soit tu l'admets et œuvres pour dominer cette force qui t'effraie. Si tu le refuses, je crains que tu ne sois toute ta vie durant torturée par ta puissance qui ne demandera qu'à s'exprimer, avec de plus en plus de force.

— Vous prétendez que deux voies se présentent, mais vous les décrivez de telle sorte que je ne peux que je choisisse la seconde, remarqua Sylve d'une voix plus calme.

— N'accrois point que ce soit calculé ; je ne fais que te narrer ce qui se va dérouler si d'aventure tu sors de cette maison en ayant arrêté de ne me plus envisager. Ce n'est point menace de ma part, mais simple constat. J'ai jà vécu semblable épisode. Je nouls le vivre à nouveau, mais tu es libre d'agir à ta guise.

— Que devrais-je faire ? demanda Sylve après un silence.

— M'obéir. M'obéir en toute chose, sans atermoiement, ni crainte. Accomplir tout ce que je te manderai d'accomplir. T'astreindre à respecter mes consignes d'exercices quotidiens et surtout, surtout, garder le secret sur tout cela. Pour tous, tu seras mon élève et je t'enseignerai les lettres, les sciences et la connaissance. As-tu entendu ce que cela signifie ?

— J'ai entendu que vous me mandez une obéissance aveugle et sans critique, répondit Sylve.

— Si fait. C'est la condition pour que ton enseignement te soit profitable et le moins dangereux.

— Avez-vous jà professé à des personnes comme moi ?

— Une.

Sylve attendit qu'il développe, mais le maître n'ajouta rien.

— Une ? une qui n'a point voulu admettre ses pouvoirs et qui les a subis ? c'est cela, n'est-il point ?

— C'est cela. Elle a été brûlée sur place publique pour sorcellerie. Incapable de maîtriser son don, il transparaissait dans la moindre de ses colères. Elle fut dénoncée, jugée, condamnée, exécutée.

Sylve frémit.

— Vous n'avez rien pu faire pour la protéger ?

— Tout ce que je pouvais faire pour la protéger, c'est ce que je te propose : l'enseignement.

— Et lors de son supplice, n'avez-vous rien tenté ?

— Nenni. Je ne pouvais rien faire. Les inquisiteurs sont maladivement soupçonneux. Quiconque tente de plaider pour un accusé est aussitôt suspect ; en grand danger d'être accusé à son tour… Je ne pouvais rien faire. J'ai seulement abrégé ses souffrances en lui autorisant de passer, alors que les flammes lui léchaient les pieds.

À ces mots, Sylve revit nettement sa mère la regarder en souriant puis mourir, dans leur bicoque près du village.

Elle s'accorda un instant de réflexion. Elle se trouvait dans une impasse, elle le savait. Le maître Baulche avait très habilement manœuvré pour qu'elle prenne conscience de ses pouvoirs. C'était justement ce côté délibéré, intéressé, qui la gênait. Elle ne comprenait pas pourquoi il était tellement avide de la connaître, de lui enseigner son art. D'un autre côté, si elle sortait de cette maison sans lui avoir donné son assentiment, elle resterait toute sa vie avec cette malédiction, sans savoir comment la juguler. Sans doute était-il sincèrement soucieux pour son avenir ?

Avec un soupir, elle opta pour cette hypothèse et, bien que partiellement convaincue par ses propres arguments, elle lui annonça :

— Soit. J'accepte ce que vous me demandez. Je vous obéirai en tout ce que vous me manderez, je respecterai vos consignes et garderai le secret le plus absolu sur tout cela.

Il sourit et hocha la tête :

— J'augure bien des satisfactions de notre connivence, jeune Sylve. Tu peux départir. La leçon de ce jour est dite.

Elle le quitta sans le saluer, ayant compris que, dès qu'il avait prononcé cette phrase rituelle, il ne la voyait plus, ne la considérait plus comme son élève et se plongeait dans un monde qui n'appartenait qu'à lui.

Marchant sans chercher à savoir où elle se rendait, perdue dans ses pensées, elle n'entendit que juste à temps le cri poussé par un soldat :

— Holà ! à peu que tu ne passas sous les sabots de mon noiraud, fumelle ! es-tu donc sourde pour ne point ouïr la noise de notre advenue ?

Ils étaient cinq à la regarder, goguenards. Des soldats qui rentraient au château. Elle avait failli heurter la monture de celui qui l'avait apostrophée.

— Laisse, Firmin, dit une voix.

Les hommes s'écartèrent. Gault de Matarne s'avança et mit pied à terre.

— Firmin n'a point tort, Sylve. Vous eussiez pu vous faire navrer par son cheval. Que faisiez-vous, le visage tourné vers le sol ?

— Je pensais.

Le jeune duc se tourna vers ses hommes.

— Descendez de cheval, ordonna-t-il. Firmin, emmène Diyab et panse-le, je te prie, demanda-t-il en tendant à l'homme la bride de son cheval. Venez, Sylve. Marchons.

Ils sortirent de l'enceinte du château, sous l'œil étonné des quelques personnes qui avaient assisté à la scène.

— Et puis-je savoir ce qui vous occupait tant l'esprit, au point que n'ouïssiez pas survenir les chevaux ? demanda le jeune duc après quelques instants de silence.

— Oh, rien qui vous puisse captiver, répondit évasivement Sylve.

— Ce qui vous touche m'intéresse.

Elle leva vivement la tête vers lui.

— Assurément ?

— Assurément, confirma-t-il puis, après une courte hésitation que sentit parfaitement Sylve, il ajouta, un peu précipitamment : je tiens à apprécier tout ce qui peut advenir à mes sujets.

— Suis-je un de vos sujets ? je ne suis point originaire de cette région, je ne suis point née dans le duché.

— Vous vous y trouvez présentement.

— Il est vrai, mais cela ne fait pas de moi l'un de vos sujets. Ah, laissons cela, c'est futile.

— De quoi voulez-vous que nous parlions ?

— Est-il nécessaire de jacter ? ne pouvons-nous point déambuler en silence ? goûter la douce noise des oiseaux qui passent, le choc des outils contre la terre, le cri des bouviers qui encouragent les bœufs poussant l'araire ?

— C'est que je ne suis point un penseur, moi. Il me faut de l'action. Je ne sais me tenir coi très longtemps, prétendit le jeune duc.

— Je le décrois à tout plein. Que faisiez-vous quand je vous ai envisagé sur la muraille, la première fois ? vous ne jactiez point aux pierres, que je sache… Puis-je…

Sylve hésita, s'arrêta, puis sembla prendre une décision :

— Ah ! je ne sais pourquoi, mais je ressens l'impérieux besoin de vous révéler le fruit de mes raisonnements. Le puis-je ? demanda-t-elle.

— Je vous en prie, bien que je craigne ce que tout cela annonce.

— N'allez-vous point vous piquer de ce que je vous vais narrer ?

— Comment le saurais-je avant que de vous ouïr ? Allons, parlez sans détour.

— Soit. Sachez nonobstant que je ne sais pourquoi je me sens contrainte à vous narrer ce qui me tourne dans le cap, car je ne connais rien à ce dont cela relève. Voilà,

je suis apensée que je ne vous déplais point et que votre rang vous empêche de me pouvoir prendre en épousailles. Je vous attire, adonc vous cherchez ma compagnie, mais ce qu'en peuvent concevoir les gens de votre entourage ne vous est pas totalement indifférent. Je vous ai marqué la prime fois où nous nous sommes envisagés sur la muraille. Je ne sais comment, mais je l'ai ressenti. Je ne suis rien qu'une roturière, étrangère et roussotte de surcroît. Je ne sais pourquoi je vous narre cela et je n'entends point la raison qui m'impose de ne le point sceller dans mon esprit. Vous m'allez maintenant, se peut, rire au nez, ou me taxer de marmouserie. Mais je resterai acertainée de n'avoir point tort.

À son tour, Gault de Matarne s'était arrêté de marcher. Il l'avait regardée lui dire tout cela sans l'interrompre une seule fois. Quand elle eut terminé, il reprit sa promenade sans rien dire. Interdite, elle resta un instant en arrière puis, comme il se retournait pour voir ce qu'elle faisait, elle le rejoignit.

— J'ai en effet éprouvé l'envie fugace de vous rire au nez, dit-il avec un léger sourire. Mais immédiatement après ce premier élan, j'ai entendu que vous aviez percé à jour un trait de mon esprit. Un trait dont j'ignorais jusqu'alors l'existence. En suivant le fil de votre discours, j'ai eu la stupéfaction d'entendre que vous disiez vrai. Vous m'avez fait découvrir ce que mon entendement a conçu. Comment avez-vous fait pour le découvrir ? Êtes-vous magicienne pour connaître les pensées des…

— Nenni ! cria soudainement Sylve en se tournant vivement vers lui, les yeux assassins.

Le jeune duc fut projeté en arrière et fit un bond involontaire de presque deux mètres.

— Ah çà ! s'exclama-t-il.

L'air avait violemment frémi. Gault de Matarne avait nettement perçu comme le bourdonnement de centaines d'abeilles en colère. Sylve se précipita vers lui, affolée :

— Gault ! Gault, vous n'avez rien ?

— Ah çà, répéta le jeune duc, éberlué. Qu'est-il advenu ?

— Je ne sais, mentit Sylve. Mais je sais que je ne suis point magicienne ! Oncques je n'ai été envoûteuse !

— Je vous porte créance, Sylve. Mais narrez-moi ce qui vient de m'advenir. Je vous côtoyais et j'ai soudainement été porté en arrière par une force invisible ! qu'était-ce ? et cette noise bourdonnante ? comme une armée de frelons courroucés ; qu'était-ce ?

— Je ne sais, vous dis-je. Se peut que vous ayez trébuché sur une pierre ou que je vous ai heurté sans le vouloir.

— Se peut, dit le jeune duc sans y croire vraiment.

Il regarda le sol derrière lui. La terre était lisse et aucun obstacle ne pouvait expliquer ce qui venait de lui arriver. Il considéra Sylve qui ne bougeait plus, tête baissée et mains derrière le dos. Elle tremblait.

— Vous devez avoir raison, se peut que j'ai trébuché sur une pierre…, dit-il lentement, sans quitter la jeune femme des yeux. Cependant, reprit-il plus haut, je n'entends point ce qui vient de m'advenir. Je ne sais pourquoi, mais j'ai le sentiment que vous n'êtes point étrangère à tout cela. Vous me taisez un secret. Je vous le laisse, mais j'espère le moment où vous aurez suffisamment fiance en moi pour me le narrer.

Sylve ne disait toujours rien. Elle marchait à côté du jeune duc en regardant ses pieds, apparemment intéressée par la terre et les cailloux du chemin.

— Reprenons notre affaire, dit Gault de Matarne. Je suis béant de ce que vous révélez de mes impressions profondes. Je n'en avais nullement conscience avant que vous n'en parliez, mais elles m'apparaissent claires, à la lueur de votre discours. Je veux être sincère avec vous. Il est vrai que votre maintien, votre allure, la couleur de vos cheveux, tout cela m'a frappé quand je vous ai vue gravir les degrés de la première ronde.

— La couleur de mes cheveux…

— Oui-da, la couleur de vos cheveux. J'ai bien noté que vous étiez roussotte, je ne suis point malvoyant. Mais cette couleur ne dégage point chez nous cette odeur de brûlé que les communs lui prêtent. Je sais que si l'inquisition oyait mes paroles, je serais certainement inquiété, mais je ne crois point en un Dieu en perpétuel courroux, pas plus qu'à la géhenne promise à ceux qui ne se comporteraient point en moutons face au berger ecclésiaste. La couleur de vos cheveux me permet de me ramentevoir que j'ai du sang îlien qui court dans mes veines et y charrie des souvenirs de mer et de vent frappant les falaises. Les fumelles de ces contrées sont souvent roussottes et personne ne voit là un signe du malin. Il m'est très difficile d'en entendre la raison, mais il est certain que vous m'avez frappé. Je vous manderai de ne le point révéler à quiconque car, là également vous avez fort bien analysé les faits, mon entourage n'entendrait pas l'attrait que vous exercez sur moi.

Ils marchèrent sans plus aborder ce sujet, se contentant de décrire ou de parler de ce qu'ils voyaient, Sylve demandant des précisions au jeune duc sur le château, sur son enfance. Il répondait avec franchise, sans détour et ne forçait pas la jeune femme à parler d'elle, ce dont elle n'éprouvait apparemment aucune envie.

Ils descendirent ainsi jusqu'à la rivière. Un héron, qui chassait sur la berge, s'envola brusquement avec une grenouille dans le bec. Il n'avait pas eu le temps de l'avaler. Elle lui échappa et retomba dans l'eau sous laquelle elle disparut rapidement.

— Voilà une chanceuse ! s'exclama le jeune duc.

Sylve opina du chef et, désignant le héron :

— Voilà un malheureux.

— Il en attrapera d'autres, dit Gault.

Ils allèrent près de l'eau. Il faisait chaud. La mi-journée était proche. On entendait le chant des grenouilles qui coassaient tout près, cachées par les joncs et les phragmites. En descendant vers une berge gravillonneuse, le pied de Sylve glissa sur le talus de terre. Elle posa un court instant la main sur l'épaule du jeune duc. Elle le sentit se raidir. Il se tourna vers elle et, sans un mot, lui passa doucement la main derrière la nuque. Elle avait immédiatement compris ce qui allait arriver. Une multitude d'idées lui passèrent par la tête dans les fractions de seconde qui suivirent. Elle était troublée. Elle ne savait que faire. Le repousser aurait été sage, mais une impérieuse pulsion la retenait de réagir trop vivement. Cependant, l'air frémit presque imperceptiblement autour d'eux.

— Jamais je ne vous ferai du mal, Sylve promit le jeune duc qui avait perçu la tension de la jeune femme.

— Je me défie du caractère des hommes, répondit-elle dans un souffle. Bons et prévenants un jour, ils sont lâches et mauvais le lendemain.

— Si cela me doit arriver, je vous autorise à me punir de la façon qu'il vous plaira d'employer.

Tout en parlant, il avait lentement, précautionneusement, approché son visage de celui de la jeune femme. L'air frémissait plus nettement et le bruit augmenta encore un peu quand il posa délicatement ses lèvres sur les siennes. Elle le sentait crispé. Elle savait qu'il devait souffrir un peu, car Louise lui avait appris que l'approcher sans son consentement, signifiait s'exposer à une très désagréable sensation de picotement et de brûlure dont l'intensité dépendait apparemment de son assentiment.

Elle ne savait quelle attitude adopter. Elle avait déjà vu, quand elle était très jeune, ses parents se livrer à ces embrassades particulières qui l'intriguaient et la troublaient tout à la fois. Là, elle était concernée. Tremblante jusque dans les tréfonds de son âme, elle tentait de juguler son pouvoir. Une douleur irradiante lui enserrait le crâne, mais elle tenait bon. Il y avait en elle cette force, plus importante que ses dons et qui venait d'elle ne savait où, qui la poussait à laisser faire le jeune duc.

Le baiser ne dura que très peu de temps, mais sembla absolu pour Sylve qui le ressentit dans tout son corps.

Gault de Matarne s'écarta un peu de Sylve. Elle enfouit sa tête dans son cou et lui avoua dans un souffle :

— Je ne sais vraiment ce que tout cela notifie, mais je tiens à vous en faire le serment : si d'aventure cela ne signifie point que vous éprouvez pour moi un sentiment profond et sincère, je ne vous veux plus envisager de toute ma vie. Ma colère et mon ressentiment seraient par trop puissants pour que je les puisse juguler.

— Je devrais alors craindre pour ma vie ? demanda le jeune duc sur le même ton.

— Je ne sais, répondit Sylve en s'écartant pour le regarder droit dans les yeux. Je nouls vous éclairer là-dessus, vous l'avez fort bien entendu, j'en suis acertainée.

— J'ai entendu que vous me scellez quelque secret et qu'il y a grand péril à le vouloir pénétrer. Je vous laisse libre d'agir comme votre raison vous le commande. Tout cela est si inusité pour moi, qu'il me faut maintenant m'en imprégner pour l'entendre à tout plein. Vous êtes maîtresse de votre destin, mais je vous adjure de ne vous point mettre dans une situation qui me ferait craindre pour votre vie.

Ils s'étaient complètement écartés l'un de l'autre et se tenaient côte à côte, regardant tous deux la rivière. Un martin-pêcheur passa au ras de l'eau, petite flèche bleue qui fila vers un saule et se posa sur une branche. Sylve distinguait son ventre orange et le reflet bleu de son dos et ses ailes. Il ne bougeait plus. Elle tenta de s'imaginer ce que pouvait prévoir ce petit être. Quels étaient ses projets, ses joies, ses déceptions, ses craintes. Il partit soudain vers l'amont et disparut après un coude de la rivière. Derrière lui, la branche où il était posé bougeait lentement, porteuse du souvenir de sa présence.

À peine avait-il disparu, que Sylve dit :

— L'on s'en vient par le chemin.

— Je n'ai rien ouï…

— J'ai perçu la course d'un homme, dit la jeune femme.

— Avec le vent qui nous vient de par le dos, c'est étonnant…

Sur le chemin, on entendit le bruit d'une course qui se précisa de plus en plus. Un valet apparut, la face rouge et l'air essoufflé.

— Monseigneur, monseigneur, votre père monseigneur le duc est céans. Les buccins ont sonné, mais vous ne les avez point ouïs. On a envoyé des hommes sur le plateau pour vous quérir. Je me suis apensé que vous étiez, se peut, descendu à la rivière, comme le temps est chaud…

— Tu fis bien. Ton raisonnement était bon, dit le jeune duc.

Le valet rougit de plaisir à ce compliment.

— Il me faut prestement monter au château, dit Gault à la jeune femme. Vous plairait-il de me compagner ?

— Nenni, répondit vivement Sylve. Je reste céans pour goûter encore la douceur de ce lieu.

Elle n'éprouvait nulle envie de se retrouver en face du duc. Elle préférait le rencontrer plus tard ; pas dans l'instant où elle venait d'embrasser son fils.

Le jeune duc lui fit un petit salut et partit rapidement, suivi du valet qui jeta un rapide coup d'œil en arrière pour regarder Sylve.

Restée seule, elle s'assit dans l'herbe, puis s'allongea, ferma les yeux et finit par s'endormir.

— Tu la vas éveiller et elle va hucher à s'en éclater le tétin, chuchota une voix.

— Fais silence ! gronda tout bas une autre. C'est toi qui la vas éveiller à glapir comme un goupil.

Sylve ne bougea pas. Elle n'ouvrit pas les yeux, elle n'en avait nul besoin. Dans sa tête, la position et le déplacement des deux acolytes étaient parfaitement clairs. Elle pouvait surveiller leur lente approche et, comme à l'auberge, elle connaissait parfaitement leurs intentions. Elle comprit que l'un d'eux était plus hésitant que l'autre et qu'il rechignait à la toucher. Non qu'il fût miséricordieux, mais il sentait comme un danger lié à cette femme. Il avait peur…

Son compagnon ne ressentait rien. Il ne voyait que les seins de Sylve qui se soulevaient au rythme de sa respiration, ses cuisses légèrement dénudées par sa pose abandonnée et tout le plaisir qu'elle pouvait lui apporter. Il avançait lentement, courbé en deux, son cœur s'emballant à l'idée de ce qu'il allait pouvoir faire.

La jeune femme se battait intérieurement. Elle tentait de contenir son pouvoir pour empêcher l'air de vibrer autour d'elle. Elle transpirait, tellement l'exercice lui était difficile.

Elle parvint cependant à laisser s'approcher les deux hommes, le premier gloussant de plaisir anticipé, le second se sentant de plus en plus mal à l'aise.

— Hugues, cette fumelle est estrange. Elle me remue l'intérieur, chuchota-t-il.

— Moi, y a pas que l'intérieur qu'elle me remue, répondit l'autre, grivois.

— Oui, mais je ressens…

— Quoi, compère ? demanda le dénommé Hugues à voix basse. Une voix où perçait l'excitation. Que ressens-tu qui te fait compisser tes chausses ? Allons, cesse de délayer, nous l'allons roidement foutre. Et si son con est aussi chaud que sa tignasse, notre vit y sera bellement accueilli !

Ils étaient à cinq mètres… Trois… Deux… Ce fut à l'instant même où le premier voulut se jeter sur Sylve que tout se déclencha. Il y eut soudainement comme un hurlement de dément qui lui vrilla les tympans et fut accompagné par un éclair aveuglant qui éclata dans l'air, semblant le déchirer comme une étoffe avec un bruit d'une violence inouïe. L'homme resta figé sur place, tétanisé par la peur, ses sphincters se relâchant tous ensemble. Il n'eut pas le temps de fuir ; pas même celui d'y penser. Une seconde explosion le coupa littéralement en deux, sans qu'il ait eu la possibilité de voir qu'il mourait.

Son compagnon, en revanche, assista à toute la scène. Il ne pouvait bouger. Ses jambes ne répondaient plus. Il vit Hugues assailli par une sorte de froide lumière maléfique qui se rua sur lui avec une atroce férocité et qui le découpa en deux aussi facilement qu'elle aurait pu le faire sur une tranche de lard.

Il tenta de fuir, mais ne put même pas en ébaucher le geste. Il fut rattrapé par la lumière, tandis que la femme se levait. Elle vint lentement vers lui, un sourire mauvais flottant sur ses lèvres. Elle était baignée par un halo lumineux d'un bleu glacial. Ses cheveux rouges faisaient comme une boule irréelle autour de sa tête. Il crut qu'elle lui disait quelque chose, car ses lèvres bougèrent un peu, mais il n'entendit rien. Seul l'inimaginable crépitement que produisait la lumière lui emplissait les oreilles. Il était devenu sourd à tous les autres bruits. Il sut immédiatement qu'il allait mourir et que jamais il ne pourrait raconter ce qu'il avait vu et subi. Cette fumelle allait le tuer, aussi sûrement que Hugues avait voulu la violenter. Hugues dont les deux parties du corps gisaient maintenant là-bas, à trois mètres de lui, répandant leurs matières sans que la femme ne leur jette un regard.

Il regarda vers le ciel et eut la surprise de constater que la lumière ne venait pas de là-haut, mais qu'elle était émise par la femme elle-même. Était-ce le diable ? une succube ?

La démone ferma les yeux, son visage se crispa et, soudain, il fit noir…

Sylve s'écroula sur le sol, inanimée.

— Mon enfant… Mon enfant éveille-toi ! il y a grand péril à rester céans vautrée amont les joncs !

Sylve ouvrit lentement les yeux et reconnut progressivement le maître Baulche qui se tenait penché sur elle et qui s'écarta vivement dès qu'elle fut éveillée.

— Respire à fond, conseilla-t-il. Emplis tes poumons et souffle lentement. Il te faut reprendre promptement tes esprits, mais ne point agir à l'étourdie.

— Que…, commença Sylve.

— Musèle ton bec. Il ne te faut point discourir mais obéir. Respire amplement et calmement. Tu es céans en grand danger. J'ai ressenti ton action jusque dans mon entendement. Tu as occis ces marauds, soit. Ils te voulaient enconner, certes. Nonobstant, pour tout guillaume passant le long de la rivière, tu as accompli par là

une tangible action de sorcellerie. Il nous faut départir pour ne point que l'on associe les restes de ces vaunéants à ta présence. Qui t'a envisagée près de l'eau ?

Sylve, l'esprit encore embrumé, rechigna à lui apprendre qu'elle se trouvait en compagnie de Gault de Matarne. Cependant, il lui fallut bien l'avouer. Baulche eut l'air contrarié, mais ce ne fut qu'une ombre qui passa sur son visage. La jeune femme ne fut pas certaine de l'avoir bien vue.

— Le jeune de Matarne ne t'ira point dénoncer. J'entends bien ce qui l'a incité à te mener céans… En revanche, pour son valet, cela me déquiète de savoir qu'il pourra acertainer ta présence près de la rivière. Je ne sais s'il ne le faut point circonvenir pour garantir son silence… Laissons cela pour l'heure. Suis-moi, je te précède.

Elle se leva avec difficulté. Près d'elle, l'herbe et les joncs étaient jaunes sur une surface de plusieurs mètres carrés, comme asséchés par un trop violent été. Au centre de ce cercle, les restes de deux corps. L'un était totalement coupé en deux, l'autre comme broyé par une puissance effrayante. Sylve s'obligea à bien les regarder et à s'imprégner du fait qu'elle en était la cause. Une odeur de sang, de viande et de matières empuantissait l'air. Elle la respira, voulant ne laisser aucun doute dans son esprit, aucune possibilité de nier l'évidence. Elle tuait. Elle tuait d'une manière inconnue, violente, irréelle ; inconcevable…

— Allons, dit simplement le maître Baulche, coupant court aux réflexions de la jeune femme.

Il ne se retourna pas pour vérifier si elle le suivait et s'engagea à grands pas dans la forêt. Sylve, qui était pourtant complètement remise de son choc et qui avait une grande habitude de la marche en forêt, peinait à le suivre. Baulche allait sans paraître fournir d'effort, comme si ses pieds ne le portaient pas et qu'il se déplaçait sans toucher le sol. Sa longue cape brune tombait jusqu'à terre et masquait ses chaussures.

En très peu de temps, ils se furent éloignés de la rivière et commencèrent à gravir l'autre versant de la vallée. Le maître marchait toujours aussi vite, sans un mot et sans un regard pour Sylve. Elle sentait son courroux, mais ne le comprenait pas. Était-il fâché à cause de sa réaction ? aurait-elle dû laisser vivre ces deux violeurs ? elle sentait confusément que ce n'était pas la raison de sa sombre humeur. Le jeune duc. Le jeune duc était plutôt à l'origine de l'ire du maître. Il s'assombrissait à chaque fois qu'il en était fait mention, d'une façon ou d'une autre. Il existait entre eux un contentieux dont il ne voulait pas révéler la nature à son élève.

Toute à ses réflexions, Sylve n'avait pas remarqué qu'ils venaient de sortir de la forêt et se trouvaient à présent sur un chemin visiblement emprunté par des chariots et des chevaux, si elle pouvait en juger par les nombreuses traces laissées dans la terre et par les ornières que les roues avaient creusées.

Ils se dirigèrent en direction d'un pont couvert qui enjambait la rivière. Il s'agissait d'un ouvrage à tablier en pierre et toit en bois, ainsi que les structures qui le maintenaient. Le cours d'eau passait à une vingtaine de mètres en dessous. L'ouvrage était gardé. Deux hommes armés se tenaient à côté d'une sorte de grille métallique qui devait pouvoir empêcher l'accès au pont quand on la fermait.

Le maître Baulche ne s'arrêta pas et ne prêta aucune attention aux deux gardes qui le saluèrent à son passage. Sylve nota que dès qu'ils furent proches du pont, il marcha normalement, en ce sens qu'elle vit ses pieds se poser sur le sol et que la vitesse de son déplacement décrut fortement. Elle ne fit bien sûr aucun commentaire.

Juste après le pont, un petit chemin courant à flanc de talus le long des remparts les mena jusqu'à une porte étroite qui permettait l'accès à l'enceinte du château.

— La porte piétonnière nous va mener près de mon logis, dit le maître Baulche en glissant une clé dans la volumineuse serrure qui gardait la porte.

Sylve ne dit rien et suivit le vieil homme dans l'étroit corridor. Ils débouchèrent dans l'enceinte du château sans que quiconque ne semble remarquer leur arrivée.

Une entrée dérobée donnait directement dans la maison de Baulche. Sylve le suivit jusque dans la salle. Encore sous le coup de ce qui venait de se dérouler, il lui était difficile de penser à autre chose qu'aux deux hommes et à ce qu'elle en avait fait, mais elle sentait toujours chez le vieil homme une grande tension ; une colère rentrée.

— Assieds-toi, ordonna Baulche d'un ton sec.

— Je me sens plus à mon aise sur mes pieds, répondit-elle.

— Tu as accepté de m'obéir en toute chose, lui rappela le maître en s'asseyant doucement dans son fauteuil.

Sa voix était déformée. Il s'y entendait une étrange résonance qui lui donnait un volume impressionnant.

Sylve s'assit. Baulche resta silencieux pendant un court instant, sans doute pour donner plus de poids à ce qu'il allait dire. Il considéra la jeune femme, les sourcils froncés, puis inspira longuement et dit, les yeux rivés à ceux de son élève :

— Ce que tu viens de faire me prouve que tu as accepté tes pouvoirs. Tu as occis ces deux manants en sachant ce que tu attentais. Tu as sciemment usé de tes facultés. Je suis même apensé que tu as lâché la bride d'icelles avec plaisir.

— Nenni ! s'insurgea la jeune femme. Je…

— Ose prétendre que tu n'as point éprouvé de la jouissance à les détruire, la coupa-t-il d'une voix forte. Allons ! Ils t'allaient violemment enconner, te déchirer et, se peut, t'occire une fois leur forfait perpétré. Tu les aurais massacrés sans haine ? Sans joie ? Je le décrois à tout plein.

Sylve ne répondit rien. Elle savait pertinemment que le maître avait raison et qu'il lui faisait prendre conscience de la jouissance perverse qu'elle avait ressentie en châtiant les deux hommes.

— Tu l'as fait avec plaisir, j'en suis acertainé, et il n'est point besoin de parloter davantage là-dessus. Il te faut à présent savoir utiliser cette puissance dont tu as été dotée à ta naissance, continua Baulche. Tu ne peux continuer à la combattre. Si tu le fais ; elle te surpassera et te détruira, ou te rendra folle démente. Totalement. Je ne juge point ton acte de tantôt. Tu as agi pour te défendre, même si la force employée était démesurée par rapport à ce que tu devais accomplir. Et c'est justement là où se niche le péril. Tu ne sais comment mesurer tes pouvoirs. Tu ne sais d'où ils te viennent, ni de quelle sorte il convient de les employer afin de ne te point dangereusement alanguir.

Il fit une pause, attendit un instant, comme s'il donnait la possibilité à Sylve de poser une question ou de faire un commentaire. Elle ne dit rien.

— Apprends que cette force te vient de par l'entendement. C'est ton esprit qui la génère. Je l'ai compris en la maîtrisant et en enseignant à la fumelle dont je t'ai jà

entretenu. Il s'avère que le siège de nos pensées est plus puissant que celui des autres humains…

— Ou différent, le coupa Sylve.

Il lui jeta un regard vif. Elle se sentit physiquement transpercée et poussa un petit cri de surprise qu'il feignit ne pas avoir remarqué. Il poursuivit :

— … Plus puissant que celui des autres humains et nous permet d'accomplir ce qu'ils nommeraient prodiges, merveilles, ou manifestations diaboliques. Ce n'est rien de tout cela. Quand j'accomplis ce geste…

Il se leva, prit un couteau dans sa main et le posa sur la table en s'asseyant.

— … Ou ceci…

Il regarda fixement le couteau qui se souleva lentement dans les airs où il resta immobile avant d'aller se ficher avec force dans une poutre du plafond.

— C'est mon entendement qui me le permet. Il n'existe pas réellement de différence entre ces deux actions. Elles n'ont existé que parce que je l'ai désiré, commandé. Pour l'une, ma main, mon bras en ont été les agents indispensables, intermédiaires entre le couteau et mon entendement ; pour l'autre, j'ai supprimé les intermédiaires. Là seulement réside la différence. L'entends-tu ?

Sylve hocha la tête.

— Adonc, il te faut d'ores en avant découvrir ceci. Je veux que tu saches comment accomplir des actions simples. Si je te mandais de mouvoir ce couteau, tu emploierais tellement de puissance que tu pourrais, se peut, soulever la table, les bancs et tous les objets de la pièce en même temps et je serais en grand danger mortel de les voir se ruer sur moi sans que tu les puisses contrôler. Tu t'épuises à chaque emploi de ta puissance. L'as-tu constaté ?

— Si fait.

— Eh bien cela signifie que tu emploies par trop d'énergie pour réaliser ce que ta peur, ou ton ire, ou ta joie te commande sans que tu en aies réellement conscience. L'entends-tu ?

— Je l'entends.

Sylve ne bougeait toujours pas. Elle se contentait de hocher la tête à ce que lui apprenait le maître. Elle commençait peu à peu à comprendre comment fonctionnait ce qui la terrorisait depuis tant d'années. De savoir qu'elle allait sans doute pouvoir le contrôler la remplissait d'espérance.

— Je sais où se niche le siège de l'entendement, continua Baulche. J'ai réalisé des observations sur des êtres inférieurs et sur des cadavres humains.

Sylve frémit.

— Que cela ne t'effraie point. Une fois trépassés, nous ne sommes que viande… Comme n'importe quel gibier. L'église me condamnerait si elle apprenait que je me suis livré à de tels agissements. Nonobstant, j'ai bravé l'interdit pour savoir. Avec l'aide d'un mire des pays arabes, nous avons étudié, des saisons durant, le fonctionnement du corps. Je te peux ainsi professer que l'entendement coule par-dedans des vaisseaux d'un blanc nacré qui parcourent tout le corps. J'en veux pour preuve que si d'aventure l'un de ces vaisseaux est sectionné, l'organe vers lequel il se dirigeait se trouve privé de la possibilité de bouger. Il reste vivant, il ne se putréfie

point, mais il lui est impossible de se mouvoir. Exactement comme un cheval qui ne reçoit point d'ordre.

— Les vaisseaux blancs véhiculent les ordres ?

— C'est cela.

— Qui les donne ?

— L'esprit.

— Mais où donc se niche l'esprit ? demanda Sylve, captivée par ce qu'elle apprenait.

— Par-dedans le cap, répondit Baulche en posant son doigt sur son front. C'est du cap que partent tous les ordres qui gouvernent notre corps. La viande n'est là que pour exécuter les commandes envoyées par l'esprit.

— Comment l'avez-vous pu découvrir ? Avez-vous décollé un animal, ou un… homme ?

— Nenni. Je ne suis point tourmenteur. Mais il s'avère que mon ami le mire arabe a, en maintes occasions, observé que les condamnés à qui l'on tranche le col tombent inanimés, mais parfois point sans vie, car l'organe qui fait se mouvoir le sang par-dedans le corps palpite encore.

Le maître s'enflammait dans ses explications. Il se leva et parcourut la pièce à grands pas en poursuivant son discours.

— Cet organe que l'on nomme le cœur palpite, donc, alors que le supplicié est tombé, inerte, ou parfois agité de mouvements incontrôlés. C'est bien cela qu'il faut entendre : « incontrôlés » ! Sans contrôle. Or, d'où peut venir ce contrôle qui n'existe plus dans pareils cas ? Du cap, bien sûr ! Il existe, dans la boîte d'os qui forme notre tête, un organe grisâtre à blanchâtre qui, si on le stimule après avoir pratiqué une aperture dans l'os, est à l'origine de mouvements étranges, incoercibles. J'accrois que cet organe est le siège de l'esprit ; de la conscience. J'en veux pour irréfutable preuve que chez les animaux stupides, cet organe est petit. Chez l'homme, il est grand et fort complexe. Adonc, ce qui est l'origine de tes pouvoirs et des miens se situe dedans notre cap. N'es-tu point parfois sujette à de grands dols qui t'enserrent le front et rejoignent les yeux comme si un animal en voulait jaillir ?

— Si fait.

— Ah ! s'exclama le maître, triomphant. Tu vois que nous avons cela en commun.

Sylve ne voulut pas le contredire, mais elle savait que sa mère en souffrait tout autant, ainsi que Louise qui ne semblait pas dotée des mêmes facultés que Baulche et elle.

Le maître lui parla pendant de longues heures. Sylve enregistrait tout ; analysait tout. Sa fantastique puissance de réflexion lui permettait de recouper les informations, d'en soustraire ce qu'il lui fallait comprendre. Petit à petit, elle admit que la théorie de Baulche était fondée.

— Il nous faut te soustraire à la vindicte qui, se peut, va s'abattre sur toi, dit le maître après un silence.

— La vindicte ? mais… Pour quelle raison ? demanda Sylve, interloquée.

— Pour quelle raison, pour quelle raison ! s'exclama le maître en levant les bras. Il te faut te ramentevoir que tu as occis deux manants tantôt. Le duché est placé sous la tutelle d'un rigoureux prévôt qui ne laissera point ce crime impuni.

— Si je les ai occis, c'est qu'ils me voulaient enconner et meurtrir ! Vous l'avez tantôt reconnu !

— Certes. Tu t'es bellement défendue, personne ne l'ira contredire. Cependant, plus que l'action, c'est la manière que l'on jugera. As-tu bien envisagé leurs corps après les effets de ton ire ? As-tu humé les matières, le sang et la viande qui empuantissaient les joncs ? Es-tu réellement apensée qu'une bonne mère passant par là pour s'aller baigner ou puiser de l'eau pour sa lessive ne va point crier au démon, à la bête malfaisante en découvrant ce carnage ?

Il se tut pour laisser à la jeune femme le temps de s'imprégner de ce qu'il venait de lui asséner.

— Il nous faut départir promptement, avant que l'on te vienne quérir céans ou chez Louise qui pourrait alors être soupçonnée d'entente avec toi.

— Départir ? Mais pour nous rendre en quel endroit ?

Sylve était perdue.

— Je possède, en la forêt proche, une chaumière déconnue de tous. Je t'y peux mener et t'y enseigner ce que tu dois savoir pour maîtriser ton art.

— Pourquoi m'accuserait-on ?

— Gault de Matarne ne t'ira point dénoncer, je ne l'ignore point… Mais tu négliges par trop facilement le valet qui t'a envisagée en sa compagnie. Adonc il ne sert à rien d'atermoyer, c'est décidé, nous départons.

— Sur l'instant ?

— Sur l'instant.

— Mais… Et Louise, elle va être déquiétée de mon absence, il me faut l'aller prévenir !

Sylve s'apprêtait à sortir de la maison quand le maître l'arrêta d'un cri :

— Nenni !

— Mais…

— Tu restes céans et attends que j'aie préparé mes effets. Pour toi, nous en trouverons sur place.

Un frémissement menaçant emplit soudainement la pièce. Sylve sentait la colère s'emparer d'elle et assistait, impuissante, à l'apparition des effets qui l'accompagnaient.

— Entends-tu ce que je te viens de narrer ? Ne sens-tu point ton pouvoir te commander sa volonté à l'instant présent ? demanda le maître Baulche. Ne vois-tu point que tu ne maîtrises rien ? Rester ainsi sans tenter de discerner la façon par laquelle tu pourrais progresser serait un outrage perpétré à l'encontre de ton entendement. Non, il te faut assurément départir de ce lieu à la parfin que je te professe mon art.

— Je ne…, commença Sylve.

Elle luttait pour faire disparaître cette envie qui la submergeait de réduire la maison à néant, ainsi que tout ce qui se trouvait dedans. Une douleur familière lui taraudait le crâne. Elle se raccrocha à cette sensation, s'efforçant de bien la pénétrer, allant de plus en plus loin, explorant tous les confins de son esprit. Elle tituba, se retint *in extremis* à la table. Elle transpirait, haletait.

Baulche assistait, fasciné, au combat qu'elle menait contre elle-même. Il se tenait prêt à toute éventualité, n'ayant jamais été en présence d'une aussi impressionnante démonstration de puissance. L'inconcevable étendue des possibilités de la jeune femme lui apparaissait maintenant dans toute son étendue. Sa supériorité et son immense potentiel lui étaient à nouveau révélés. Il savait, il avait compris que son élève pouvait le réduire en charpie si jamais elle ne jugulait pas son pouvoir et si l'envie lui en prenait, même inconsciemment.

Soudain, Sylve eut comme un éblouissement. Elle vit clairement une aveuglante lumière se précipiter à sa rencontre. Elle eut un mouvement de recul, leva les bras pour se protéger et ferma instinctivement les yeux, mais la clarté fut encore plus forte. Devant elle dansait une multitude de couleurs qui s'agencèrent progressivement en un code qu'elle était en mesure de déchiffrer. Des images se succédèrent. Des images qui s'ordonnaient, qui prenaient vie et s'organisaient en une pantomime d'abord chaotique, puis de plus en plus compréhensible. Parmi les formes qui passaient devant ses yeux, celle d'un personnage revenait souvent. Il lui était difficile de voir de qui il s'agissait, jusqu'à ce que son visage apparaisse nettement dans un mouvement que fit l'image pour se tourner vers elle. Elle poussa un cri strident. Baulche ! Elle lisait dans l'esprit de maître Baulche ! Ce qu'elle y aperçut la laissa pantelante et frémissante d'effroi et de dégoût. Il lui fut impossible de comprendre ce qu'elle avait vu, car l'émotion de lire dans l'esprit de quelqu'un fut trop intense et la terrassa. Elle tomba inanimée sur le carrelage de la pièce, juste aux pieds du maître.

– Chapitre cinq –

Sylve ne comprit pas ce qui la réveilla, mais elle reprit connaissance allongée sur une sorte de lit très bas, presque à même le sol. Un souffle puissant se fit entendre juste au-dessus d'elle. Un âne. Il la regardait. Ses grands yeux marron bordés de cils noirs la fixaient sans ciller. Une forte odeur de foin régnait dans la pièce. Il faisait chaud ; chaud, moite et sombre. Seules deux bougies posées sur le sol à côté de sa couche éclairaient la tête de l'animal.

Le mouvement qu'elle fit pour se redresser sur un coude effraya l'âne qui recula d'un pas. Elle prit une bougie et l'éleva pour tenter de comprendre où elle se trouvait. Il s'agissait apparemment d'une étable dont un secteur avait été aménagé en partie habitable. On l'avait certainement transportée dans cet endroit alors qu'elle était inanimée. Elle voulut se lever mais, à peine était-elle sur ses pieds que la tête lui tourna vivement et il lui fallut s'asseoir précipitamment de peur de tomber. Elle s'allongea à nouveau et, sous le regard de l'âne qui ne la quittait pas des yeux, sombra dans un sommeil comateux.

— Sylve…

La jeune femme s'éveilla à la première sollicitation. Un sourd mal de tête lui battant le sommet du crâne, elle se redressa et découvrit un couple, un homme et une femme aux cheveux blancs, qui la regardaient.

— N'aie point de crainte, dit l'homme. Tu es céans chez le maître Baulche. Il t'a conduite en icelle chaumière pour te professer son art. Mon épouse et moi ne sommes que les gardiens de la demeure. Le maître nous permet de loger céans et nous veillons à ce qu'aucune bête forestière ne vienne dégrader les lieux. Tu seras à ton aise parmi nous. Il te faut également savoir que nous connaissons ton secret. Nous savons que tu possèdes un pouvoir qu'il te faut maîtriser et que nous ne te devons point acculer, de peur que tu nous meurtrisses, même sans l'avoir désiré. Tu seras logée en icelle étable. Elle est trop chaude en été et trop fraîche en hiver, mais nous ne te pouvons offrir que cela, la chaumière n'est point assez vaste pour que tu la puisses partager avec nous.

Tout cela fut dit avec une tranquille bonhomie, tandis que la femme ponctuait les paroles de son homme en hochant doucement de la tête.

— Où est le maître Baulche ? demanda Sylve.

— Parti cueillir des simples.

— Quand revient-il ?

— Oncques nous ne savons quand il part et quand il revient. Le maître est fort savant en toute chose et son grand art se doit d'être respecté. Nous ne lui mandons point ce genre de confidences.

— Qui m'a amenée céans ?

— Tu es venue avec le maître.

— En voiture ? À cheval ? Comment ?

— Tu es venue avec le maître, répéta l'homme, sa femme acquiesçant vigoureusement.

Sylve comprit qu'elle ne pourrait rien en tirer d'autre. Elle se leva précautionneusement. Son mal de tête était toujours présent, mais il lui était maintenant possible de se tenir debout sans vertige. Elle marcha lentement dans l'étable, flatta au passage le front de l'âne qui se laissa faire, puis sortit.

Le soleil était haut. La chaumière était située dans une vaste clairière. Un petit jardin bien entretenu et entouré d'une barrière en bois jouxtait la maison. De l'autre côté, un petit poulailler donnait sur la clairière où picoraient quelques petites poules noires et rousses.

— Est-on loin du château de Matarne ? demanda Sylve sans se retourner.

Elle savait que l'homme et la femme l'avaient suivie.

— Assez.

L'homme, tout à l'heure disert et aimable était subitement devenu laconique et renfermé.

— On s'y peut rendre pédestrement ?

— Se peut.

— J'opine que vous avez reçu ordre de ne me point renseigner à ce sujet, constata Sylve. Ne vous alarmez point, j'espère le maître Baulche et en débattrai avec lui. Vous n'aurez point de décision à prendre.

Cela parut rassurer le couple qui se détendit et redevint souriant. L'homme fit les honneurs du jardin potager à Sylve, tandis que sa femme rentra dans la maison. Il y avait une sorte de raideur dans leur attitude qui choqua la jeune femme au début, mais elle n'y fit rapidement plus attention.

La journée passa lentement. Paisiblement même. Sylve avait pris son parti de ne pas s'inquiéter et d'attendre le retour de Baulche pour lui exprimer son désaccord sur la façon dont il l'avait traitée en la transportant ici sans lui avoir demandé son avis.

Elle voulut aider l'homme et la femme, mais avait à chaque fois essuyé un refus poli. Elle avait donc décidé de se promener en forêt, mais l'homme l'avait rejointe :

— Le maître Baulche n'apprécierait point que tu ailles muser seulette en forêt. Il nous l'a fortement fait remarquer. Te plairait-il de rester dedans la clairière ?

Il paraissait visiblement inquiet. La jeune femme ne dit rien et revint avec lui vers la chaumière.

Vers le soir, alors qu'elle regardait distraitement picorer les poules, Sylve fut appelée pour le repas. Comme à la mi-journée, le couple l'attendait sur le pas de la porte, l'air aimable et le sourire aux lèvres. Il y avait une sorte de fixité dans leur attitude qui gênait la jeune femme. Elle leur trouvait décidément un air artificiel qui l'empêchait de leur parler librement. Ils ne semblaient pas réels. Ils vaquaient à leurs occupations et paraissaient tout à fait normaux dans leurs actes, mais quelque chose retenait Sylve. Étaient-ce leurs manières guindées ? Le fait qu'ils ne mangent pas avec elle ? Ou bien leur obstination à ne pas la quitter d'une semelle, témoins silencieux de tous ses faits et gestes ?

— Vous ne mangez pas ? demanda-t-elle aux deux serviteurs qui s'étaient assis en face d'elle et la fixaient de leurs yeux étranges.

— Nenni. Pas en présence d'une élève du maître, répondit l'homme.

— Mais, pour quelle raison…, commença Sylve.

Elle s'arrêta avant de terminer sa phrase ; une évidence venait brusquement de la frapper :

— Vous n'êtes point réels ! chuchota-t-elle en se levant de table et en s'écartant des deux serviteurs qui la regardaient faire en souriant. Vous êtes des images ! Baulche vous a créés ; vous n'êtes que des illusions !

Dès que la jeune femme eut pris conscience de cela, l'homme et la femme devinrent évanescents, puis disparurent, toujours souriants, comme s'ils n'avaient eu de fonction et d'existence que tant que l'on ignorait leur véritable nature. Effrayée, Sylve regarda autour d'elle. Elle craignait une autre marque de l'omniprésence de Baulche.

Elle sortit de la maison. Le ciel s'était brusquement obscurci. Il n'y avait aucun nuage, mais le bleu était devenu sombre et profond. Sylve s'aperçut qu'elle haletait. Une sorte de pulsion la poussait à fuir comme les poules qui couraient de-ci et de-là en caquetant, allant dans le poulailler, ressortant, visiblement affolées par l'ambiance étrange qui s'était installée sur la clairière.

La jeune femme respira à fond. Elle sentait la présence d'une puissance extraordinaire. Baulche n'était certainement pas loin. Il allait venir, elle le savait. Il avait dû sentir qu'elle avait découvert la vraie nature de ses créatures.

Elle se précipita vers l'étable, attrapa au vol une longe qu'elle réussit elle ne sut comment à passer sur la tête de l'âne après s'être assurée qu'il était bien réel.

— Viens, départons de cet endroit qui me terrifie. Allons, viens, ne te fais donc point tant prier !

Elle voulait fuir, quitter cette clairière qui l'effrayait maintenant. Il lui aurait été certainement plus facile de partir sans l'animal, mais elle ne parvenait pas à se résoudre à le laisser derrière elle.

— Où donc appètes-tu de courir avec tant de détermination, Sylve ?

La jeune femme poussa un cri de surprise, lâcha la longe et se retourna d'une masse. Baulche était sur le pas de la porte et la regardait sans sourire, d'un air contrarié.

— Tu as détruit mes deux aides par une simple parole et cela me contrarie, dit-il d'une voix si sombre que la jeune femme réprima un frisson. Laisse donc cet animal qui ne te suivra point et viens-t'en dans la maison, je t'y espère.

Il la quitta.

La longe désormais inutile pendait jusqu'au sol. Sylve, hébétée, la regarda et considéra un instant l'âne qui tremblait sur ses pattes. Elle se sentait vidée de tout esprit de décision.

— Soit, dit-elle à l'animal. Agissons avec sagesse. Baulche est là et, se peut, capable de m'ouïr présentement. Il sait donc que je le crains et que je m'en défie. Ah ! Cesse donc de trémuler, dit-elle à l'âne.

Calmement, elle ôta la corde et le laissa retourner à sa place. Dehors, le caquètement des poules s'était tu et le ciel avait retrouvé sa couleur normale. Elle se rendit dans la petite maison. Baulche était debout près de la fenêtre ouverte et semblait plongé dans la contemplation des arbres. Sylve s'assit sur l'unique banc et attendit.

Baulche se tourna vers elle, la regarda sans un mot pendant de longues minutes, puis :

— Ces deux images étaient mes plus belles représentations, laissa tomber le maître. Comme tu l'as pu entendre, elles ne peuvent exister que si l'on prête créance à leur réalité. Nonobstant, j'en étais content. J'ai longuement œuvré pour les rendre semblables aux vivants. Tu t'es laissée prendre, n'est-ce pas ?

— Si fait.

— Et, par un simple doute, par une résistance de ton entendement tu as… Ah, laissons cela… Je t'ai fait venir céans pour deux raisons. La première est qu'il te fallait impérativement départir du château où l'on te cherche avec la dernière des vigueurs, je te le puis assurer.

— Pour… pour les… hommes ?

— Oui-da, pour les deux meurtriments que tu as perpétrés. C'est donc là la première et impérieuse raison. La seconde est que ce que j'ai à te professer ne se doit point dérouler au vu et au su de tous et de toutes. En l'enceinte du château ducal, par trop d'yeux et d'oreilles y auraient pu escarguetter nos agissements, ce qui aurait grandement nui à mon enseignement.

— Et Louise ?

— Laisse donc cette vieille fumelle vivre ses derniers instants en paix. Elle…

— Je nouls la laisser sans nouvelles de mon devenir ! s'exclama Sylve.

— Apprends que d'ores en avant, tu es mon élève, ma pleine et totale possession. Et je ne tolérerai aucune sorte d'indiscipline ou d'irrespect de ta part, répondit le maître sur le même ton. Ce que je te vais professer impose une rigueur absolue, une obéissance aveugle et un renoncement temporaire à son identité. Il est capital que tu entendes totalement ce que signifient ces irréfragables clauses.

— J'entends que je n'envisagerai personne, que je serai seule, que je ne devrai oncques mettre vos dires en doute et que je devrai agir immédiatement tel que vous me l'aurez commandé, quel qu'en soit le moment.

— C'est exactement cela.

Sylve se leva, alla vers la porte et appuya son épaule contre le chambranle. Dehors, le soir tombait lentement. Des grives lançaient leurs chants dans les arbres. Les sons mélodieux résonnaient dans la clairière et la jeune femme se retrouva projetée aux

soirées de printemps et de début d'été, dans le village, alors qu'elle cueillait des simples pour sa mère, en bordure de forêt.

— Vous me pouvez certifier que ce n'est que par cet unique biais que je pourrai enfin dominer cette puissance qui m'effraie ? demanda-t-elle en se retournant vers Baulche.

— Je te le certifie, mais je te rappelle que te l'ai jà assuré. Et te plairait-il de te ramentevoir que tu avais jà accepté ?

— Il est vrai, mais entendez vous-même qu'il m'est difficile de totalement remettre mon existence entre des mains qui ne sont ni les miennes, ni celles de Louise en qui j'ai pleine et complète fiance.

— Cela sous-entend-il que tu n'as point fiance en moi ? demanda le maître avec une ombre de sourire sur les lèvres.

— Je ne… je ne sais. Je ne vous connais point suffisamment. Je vous mande votre pardon mais, jusqu'alors, mon existence ne m'a point permis de placer ma confiance promptement, à la chaude, en quelqu'un qui ne m'est point familier.

— Je l'entends. Laissons cela pour l'instant. Nous allons commencer ta formation dès matines. Il te faut te sustenter abondamment, car cela sera éprouvant. Je te laisse.

— Vous départez ?

— Je dois apparaître fréquemment au château ducal, de façon à ce que l'on ne fasse point le lien entre ta disparition et les miennes. Adonc, je te laisse, te dis-je. Tu disposes céans de ce qu'il te faut pour te nourrir. Je te mande simplement de veiller à ce que Melchior et la poulaille ne manquent de rien, maintenant que tu as annihilé mes créatures.

— Melchior, c'est l'âne ?

— C'est l'âne. Dernière chose : ne t'avise surtout point d'attenter de me suivre. Il t'en cuirait plus que tu ne le peux craindre.

Sylve ne fit aucun commentaire, ce qui parut surprendre le maître, car il laissa passer un instant avant de quitter la pièce.

Le lendemain, alors que le jour n'éclaircissait pas encore la cime des arbres, Sylve, qui s'était éveillée depuis quelques instants et donnait du foin à Melchior, sentit l'approche de Baulche. Une sorte de picotement lui agaça le cuir chevelu, juste à hauteur des sourcils.

Il apparut peu après. Il était vêtu d'une longue mante qui lui tombait jusqu'aux pieds et dont la capuche était rabattue sur ses épaules. Sa longue barbe blanche lui donnait un air affable que démentaient les lueurs de son regard. Sylve ne parvenait pas à s'habituer au contraste entre son apparence de respectable vieil homme et ce qu'elle sentait fortement de violence et de colère difficilement contenues.

— Tu es debout ? C'est bien. As-tu nourri la poulaille également ?

— Nenni. Je le fais toujours le soir, pour que non point elles huchent et attirent le goupil.

— C'est sensé. Suis-moi, ordonna-t-il.

Il partit sans se retourner.

Sylve posa la fourche de châtaignier, enfila rapidement ses sabots et suivit le maître qui avançait de sa façon si particulière.

Ils marchèrent pendant un long moment, à une allure que la jeune femme avait peine à suivre et débouchèrent enfin près d'un petit ruisseau qui s'élargissait en un large bassin. L'eau chantait en courant sur la mousse verte qui poussait le long des berges. Une trouée dans le feuillage permettait à la lumière d'atteindre le sol et d'éclairer vivement l'herbe ondoyante croissant entre les quelques rochers moussus.

— Entre dans l'onde, ordonna le maître.

Sylve n'hésita pas et obéit immédiatement.

L'eau était assez froide et lui arrivait à la taille. Le fond était rocheux et couvert de longues algues. Il était un peu glissant. Elle dut progresser lentement pour ne pas déraper.

— Reste là où tu te trouves, dit Baulche quand elle fut arrivée au milieu du bassin. À présent, avise l'eau.

La jeune femme baissa les yeux et ne constata d'abord rien. Puis, progressivement, de petites vaguelettes apparurent en surface. Elles enflèrent assez vite pour devenir des vagues qui s'élevèrent dans le bassin et la cernèrent sans l'atteindre. L'eau battait furieusement les bords de la vasque et débordait sur les berges.

— Apaise l'onde à présent, dit le maître. Ne tente point de revenir en la chaumière tant que la surface n'est point lisse et calme à tout plein, tu risquerais d'en pâtir.

Ayant dit, il partit sans un regard en arrière.

— Comment… comment dois-je agir ? cria Sylve à la silhouette sombre qui s'éloignait.

— Tes pouvoirs, petite, tes pouvoirs, répondit seulement Baulche.

— Mes pouvoirs ! Précisément, je ne sais comment les manœuvrer ! Un indice, donnez-moi un indice !…

Mais l'homme avait déjà disparu dans la forêt.

Sylve se tenait au milieu de l'eau de plus en plus froide et toujours aussi courroucée. Elle essaya de faire un pas pour se rapprocher du bord, mais il semblait que les vagues la guettaient et ne respectaient que l'endroit où elle se trouvait quand le maître avait commencé son enchantement. Au premier pas, elle fut cinglée par une colonne d'eau qui lui asséna une violente gifle. En reculant précipitamment, elle glissa et tomba entièrement. Sous la surface, des mains invisibles lui enserrèrent les bras et les chevilles pour la tirer hors du cercle de calme où elle se tenait. Elle fut prise de panique. Elle agrippa un rocher en catastrophe et dut batailler un long moment avant de pouvoir se redresser et sortir la tête de l'eau, à bout de souffle.

Désemparée et effrayée par la tournure que prenaient les événements, elle tenta de se souvenir de la façon dont elle avait procédé toutes les fois où elle avait inconsciemment utilisé son pouvoir. Elle essaya de se mettre en colère, de dominer sa peur, de crier, de chanter, de rire, mais rien n'y faisait et l'eau était toujours animée de violents mouvements qui ne l'épargnaient que tant qu'elle restait au centre d'un espace bien délimité.

Elle commençait à fatiguer et ne sentait plus la plante de ses pieds. Le découragement commençait à s'emparer de son esprit.

— Comment ? Baulche, vieillard de malheur ? Comment dois-je agir pour pacifier cette onde folle démente ? hurla-t-elle soudain.

De rage et de désespoir mêlés, elle frappa la surface du bassin. Frappa, frappa encore et encore. Les mains bien à plat, elle assénait de terribles coups de battoir à cette eau qui s'arrogeait le droit de la retenir contre son gré et qui la terrifiait. Brusquement, elle sentit enfin venir le frémissement annonciateur de l'apparition de sa puissance. Cette sensation qu'elle redoutait tant mais qui, cette fois-là, lui apparut comme une alliée. Il ne fallait pas qu'elle relâche sa colère, elle n'avait pas encore gagné. Les coups redoublèrent sur la surface de l'eau. L'air vibra de plus en plus. Avec une impitoyable application et une féroce jubilation, Sylve frappait en criant. Elle était totalement trempée, mais n'en avait cure.

Un intense bourdonnement résonnait dans l'air, mais rien ne se passait. L'eau ne se calmait pas. Sylve ne savait comment s'y prendre. Désespérée, elle cessa de frapper. Ses mains étaient rouge vif. Debout au milieu du bassin transformé en mer déchaînée, elle laissa pendre ses bras le long de son corps et l'idée du renoncement apparut dans son esprit.

Une lame d'eau plus forte que les autres la fit soudainement chanceler. Elle comprit que le piège mis en place par Baulche allait se refermer sur elle ; son espace de relative quiétude se rétrécissait peu à peu. Épuisée, elle ferma les yeux et une image s'imposa dans sa tête : celle d'un grand bassin calme et tranquille, à la surface lisse, juste ridée çà et là par quelque petite brise dolente. La jeune femme s'accrocha à cette vision, se transporta par la pensée sur la rive de ce plan d'eau. Elle se vit marcher calmement au bord du lac, s'asseoir près de l'eau et contempler son visage qui apparaissait dans l'onde claire et paisible.

La vibration de l'air changea lentement de tonalité. Sylve ouvrit les yeux et constata que les vagues commençaient à devenir progressivement plus petites, se transformant en insignifiantes vaguelettes. Elle ferma à nouveau les yeux et serrant les paupières, visualisa le plus précisément possible son plan d'eau calme et paisible.

Enfin, les vagues disparurent totalement. Le bassin retrouva son aspect serein et même, le niveau de sa surface baissa. L'eau n'arrivait plus qu'aux genoux de la jeune femme qui regagna précautionneusement la berge, sans diminuer l'intensité avec laquelle elle tentait de retenir son pouvoir.

Quand elle prit pied sur l'herbe, elle s'effondra, épuisée. Dès qu'elle fut totalement hors de l'eau, la surface de celle-ci remonta soudainement, arrosant les bords du bassin par rebond. Sylve poussa un cri et recula précipitamment puis, prenant conscience qu'il ne s'agissait que d'un simple effet physique, elle éclata d'un long rire nerveux.

— J'ai succédé Baulche, murmura-t-elle. J'ai succédé…

Allongée sur le dos, elle s'aperçut que le soir tombait. Elle était restée une journée entière dans ce bassin à tenter de défaire ce que le maître avait concocté. Mais il ne s'agissait pas de ce qui occupait son esprit à ce moment précis. Ce qui l'exaltait et faisait battre son cœur était qu'elle croyait avoir compris comment utiliser son pouvoir.

— Penser, se dit-elle. Juste penser.

Elle s'assit, regarda autour d'elle et concentra son attention sur un petit rocher. Il se trouvait à environ trois mètres et devait peser une bonne cinquantaine de kilos. Elle ferma les yeux tenta d'imaginer la roche suspendue dans les airs, comme tenue par un fil invisible. L'air vibra instantanément. Elle sourit et ne relâcha pas son attention. Devant ses yeux clos, le rocher de son esprit venait lentement, très lentement vers elle, flottant à quelques centimètres au-dessus du sol.

Elle ouvrit les yeux quand l'image du rocher se trouva tout près de ses pieds. Elle n'eut que le temps de le voir retomber sur le sol. Elle poussa un hurlement de triomphe et, se relevant d'un bond, effectua une gigue endiablée en riant et criant à la fois.

— Mère ! je sais les utiliser ! je suis puissante ! mère !…

Elle tomba à genoux et son visage dans les mains, pleura à chaudes larmes.

— Mère, ma petite mère, pourquoi ne peux-tu envisager cela ? que ne l'ai-je su plus tôt ? ce moine aurait péri et il aurait pâti, oh oui ! je t'assure qu'il aurait pâti.

Sylve retrouva aisément le chemin de la chaumière du maître. Marchant tranquillement, plongée dans ses pensées et s'arrêtant parfois pour manœuvrer un caillou, une branche ou quelque autre objet à sa guise, elle ne revint que bien après la tombée de la nuit. Elle avait résolu de taire sa découverte à Baulche. Quelque chose de sombre et de malveillant l'empêchait d'avoir totalement confiance en lui. Une trop grande zone d'ombre existait dans son comportement et ses manières. Elle ne l'aimait pas. Il lui était indispensable par sa connaissance des choses qui l'intéressaient, mais elle le considérait uniquement comme un moyen de mieux se comprendre.

La lumière brillait derrière les carreaux huilés de la salle. La jeune femme vit une ombre se mouvoir dans la petite maison. Il devait l'attendre. Elle poussa la porte.

— Mais… Qu'est-ce ? Tu as jà succédé à sortir de l'onde ?

Son visage affichait une intense surprise, presque de la stupéfaction et la jeune femme crut également déceler de la colère dans sa voix.

— Je suis là, répondit-elle.

— Narre-moi comment tu as agi pour parvenir à faire disparaître les vagues qui t'auraient dû moultement effrayer !

Ce n'était pas une demande. Il s'agissait d'un ordre. Le ton était terrible. L'altération de la voix révélait une colère à peine masquée.

— Je ne sais, mentit la jeune femme.

L'attitude du maître la renforçait dans son intention de ne rien lui révéler de ce qu'elle venait de comprendre au sujet des pouvoirs qui lui avaient été donnés. Le visible courroux de Baulche, la violence de sa voix, le masque de son visage, tout cela montrait à l'évidence qu'il ne comptait lui enseigner son art que dans le but de se l'approprier ou d'en profiter à ses propres fins. Elle le comprenait clairement à présent, le « maître » n'était aucunement altruiste, bien au contraire.

Elle poursuivit :

— L'air a résonné comme chaque fois que cette chose se déroule…

— Comme à chaque fois que s'expriment tes pouvoirs, la coupa vivement Baulche.

— C'est cela. Et l'eau s'est lentement apaisée. Mais… me pouvez-vous narrer ce qu'il serait advenu de moi si je n'avais point succédé à calmer l'onde ?

— Cela se serait produit de soi-même à la fin de la nuit, répondit-il en agitant la main comme si là n'était pas l'important.

— Adonc je serais restée debout dans ce bassin furieux une nuit durant ?

— Si fait. Tu me narrais que tu as ouï l'air…

— Vous êtes exigeant avec vos élèves, le coupa Sylve.

— Ce que je leur dois professer est terriblement exigeant, dit-il agacé. Il me faut l'être tout autant.

Il se tut et parut réfléchir intensément. Il ne quittait pas la jeune femme des yeux et, bien qu'elle ne le regardait pas, elle sentait peser sur son esprit le terrible poids de ce regard sombre. Il se leva soudain et ordonna :

— Sustente-toi et va te reposer. Demain sera un autre jour d'exercices.

Cela dit, il quitta brusquement la pièce et sortit de la maison.

Sylve ne chercha pas à savoir où il allait passer la nuit. Elle le suspecta de rentrer au château ducal qui ne devait certainement pas être très éloigné. Renonçant à se perdre en de vaines conjectures, elle avala rapidement sa soupe d'herbes au lard et rejoignit son lit dans l'étable.

L'âne la regarda venir sans bouger. Il chipotait une corde de lin qui pendait d'un clou.

— Tu vois, je suis revenue, lui dit simplement Sylve.

Elle posa la main sur la tête de l'animal qui recula un peu. Au début de son séjour dans cette étrange maison, elle avait cru qu'il n'était pas réel, ou qu'il s'agissait de Baulche qui aurait été capable de se métamorphoser. Mais l'attitude de l'âne, son aspect et son odeur si familiers et surtout la sensation que percevait Sylve l'avaient convaincue qu'il s'agissait d'un animal réel.

La jeune femme s'allongea, mais eut beaucoup de mal à trouver le sommeil. Il lui était très difficile d'admettre qu'elle avait si facilement et si rapidement découvert la méthode qu'il fallait employer pour utiliser son terrible et particulier pouvoir.

Ne parvenant pas à dormir, elle se leva et vérifia si elle réussissait toujours à déplacer des objets dans l'étable, quel que soit leur poids. Durant de longues heures, debout dans la vaste pièce seulement éclairée par une bougie qui rapetissait de plus en plus, elle travailla. Chaque tentative fut une réussite, même quand elle décida de soulever l'âne. Mais l'animal poussa un tel braiment de terreur quand il sentit que ses pattes ne touchaient plus le sol que le cri fit ouvrir les yeux à Sylve. L'âne retomba immédiatement sur le sol et resta sur place, tremblant de tous ses membres. Cela confirma à la jeune femme ce qu'elle avait intuitivement compris : il lui était absolument indispensable de fermer les yeux pour imaginer ce qu'elle voulait accomplir. Il lui était impossible de le faire les yeux ouverts.

— C'est donc cela qu'il me va falloir dominer à présent, se dit-elle juste avant de se laisser tomber sur sa couche et s'endormir enfin.

Il lui semblait qu'elle venait à peine de fermer les yeux quand une sensation étrange l'éveilla. On la léchait. Elle se redressa sur un coude. Il faisait encore nuit noire, mais elle reconnut le chien de Louise.

— Baal ? Baal, que fais-tu céans ? comment…

Le grand animal avait posé deux pattes sur le lit et fourrait sa truffe sur les bras de Sylve pour qu'elle le caresse. Il ne tenait pas en place et poussait de petits gémissements étouffés.

— La paix grosse bête, ordonna une voix dans la pièce. Je t'ai mandé le silence. Ne va point larmoyer pour cette fumelle qui nous abandonne sans mot dire !

— Louise, ma Louise ! Tu m'as trouvée !

— Oui-da, jeunette. Depuis le jour même de ton département je te cherche. Gast, on peut dire que tu m'as donné du mal !

— Je n'ai point mandé à venir céans ! c'est…

— Je sais cela ; c'est Baulche qui t'a transportée en icelle chaumière. Nonobstant, il m'a été difficile de t'enfin dénicher, mon petit oiseau.

La vieille femme se laissa tomber sur la couche de sa jeune amie qui l'enlaça.

— Ma Louise ! Que je suis heureuse de t'ouïr.

— Cesse ces embrassades et suis-moi, il nous faut faire diligence. Ah, autre chose : je ne suis point seule à te quérir. « On » m'a moultement aidée.

— On ?

— Lève-toi et vêts-toi, tu entendras ce que je veux dire. Je t'espère hors. Il me faut te prévenir qu'un grand malheur vient de s'abattre sur le duché ; on a…

— Gault ? ! s'écria Sylve.

— Nenni, ma toute petite ; son père. Le duc a passé.

— Le duc a…

— Passé, oui-da, ma petiote. Il a été meurtri de la même façon que deux manants retrouvés sur les bords de la rivière, il y a quelques jours de cela, sans que l'on puisse empoigner leur meurtrier… ou leur meurtrière.

Sur ces paroles, Louise quitta l'étable, suivie du grand chien.

Quand Sylve sortit, elle constata que plusieurs personnes se trouvaient dehors à l'attendre. Il faisait nuit noire, mais des torches tenues par deux hommes ménageaient un cercle de clarté mouvante. Les souffles puissants de chevaux rompaient le silence de la nuit. Baal vint doucement derrière elle et plaça sa tête sous la main de la jeune femme. Elle le caressa distraitement.

— Enfin vous voici, ma fumelle.

Sylve reconnut immédiatement la voix de Gault de Matarne. Elle était dure. Sans aucune trace de chaleur.

— Je ne suis point venue céans de mon plein gré, crut-elle bon d'expliquer à nouveau en se tournant vers lui.

— Je sais cela, répondit le jeune duc, on vient de me le narrer. De votre côté, on a dû vous instruire de ce qui s'est passé au château.

— Si fait.

— Si fait, *monseigneur*, fumelle ! gronda une voix que Sylve reconnut pour être celle du prévôt.

Elle ne lui accorda aucune attention.

— Allons, laissons cela. Il nous faut promptement départir pour revenir au château, dit le jeune duc. Vous allez chevaucher derrière votre vieille amie.

Sylve s'installa, un peu inquiète. Elle n'était jamais montée à cheval et se trouver à une telle hauteur l'impressionnait vivement.

Le retour fut assez rapide. Comme Sylve l'avait deviné, la chaumière n'était pas très éloignée du château. Il ne leur fallut que quelques heures pour voir briller les falots qu'allumaient les gardes sur les chemins de ronde. Quand ils entrèrent dans la vaste cour, le bruit des sabots ferrés sur les pavés résonna dans le silence de la nuit qui finissait.

— Occupez-vous des bêtes, ordonna de Matarne aux soldats qui les avaient accueillis. Vous, dit-il à Sylve, Louise et le prévôt, venez avec moi.

Le ton était dur, toujours sans aucune trace d'affection. Ils se rendirent rapidement dans une petite salle en empruntant un chemin que la jeune femme ne connaissait pas. Le jeune duc marchait vite, exactement comme s'il tenait à ce que le retour de Sylve passe inaperçu. Du moins, ce fut l'impression qu'elle en eut.

Cependant, malgré son ton, son maintien rigide, sa sévérité et la peine qui transparaissait sur son visage, Sylve reconnaissait l'homme qui l'avait embrassée. Elle sentait qu'il n'avait pas changé.

La salle dans laquelle il les conduisit était sobrement décorée. Seules deux petites tapisseries illustrant des scènes de chasse apportaient un peu de couleur à la pièce. Deux grandes épées croisées étaient accrochées au mur et le chandelier que portait le prévôt en fit briller les lames d'une fugitive lueur sanglante.

De Matarne s'assit sur une escabelle sans proposer aux autres de l'imiter.

— Adonc, commença-t-il abruptement sans regarder quiconque, vous savez le malheur qui nous frappe.

— Louise m'a appris que votre père a passé, répondit Sylve. J'en suis attristée pour vous et vous assure que je sympathise avec votre douleur.

— Vous a-t-elle également narré l'odieuse façon dont il a été meurtri ? demanda-t-il en levant la tête et vrillant le regard de son œil unique dans celui de la jeune femme.

— Nenni. Elle m'a seulement narré qu'il avait péri de la même sorte que deux manants auprès de la rivière.

— Rivière où tu as été vue, fumelle ! intervint le prévôt.

— Ainsi que Gault de Matarne, répondit tranquillement Sylve.

— Qu'oses-tu alléguer, vile fumelle ? s'étrangla le prévôt.

— Je ne prétends rien, je narre seulement ce qui est. Gault de Matarne était également au bord de la rivière le jour où les deux manants ont passé… De même que l'un de ses valets qui est venu le quérir pour ce que son père le duc apparaissait dans

le château… De même que toutes les fumelles qui se sont venues baigner en icelle rivière, ou laver du linge, ou que tous les pêcheurs qui y sont venus relever leurs nasses.

— Tu gloses bien, fumelle, dit le prévôt. On verra si tu te sentiras tout autant à ton aise devant l'inquisiteur mandé pour te juger.

Sylve frémit ; de terribles réminiscences lui venaient à l'esprit.

— Tu le savais ? demanda-t-elle.

Louise avait compris qu'elle lui parlait et répondit immédiatement :

— Nenni, ma fillote. Je l'ignorais à tout plein. On m'a mandé de te chercher. Comme il s'agissait du jeune duc…

— De *monseigneur* le…, aboya le prévôt.

— La paix, escouillé ! le coupa Louise d'une voix terrible et, se tournant vers sa jeune amie, elle continua : si j'avais su que c'était pour te tendre un piège brenneux, j'eusse…

— Il ne s'agit point d'un piège, vieille fumelle, intervint à nouveau le prévôt que l'injure de Louise avait vexé. Il s'agit du jugement d'une affaire estrange que notre abbé estime gravissime pour ce qu'elle fait appel à diablerie ou sorcellerie.

— Si j'avais su que c'était pour te serrer en nasse, j'eusse œuvré seule pour te quérir et nous eussions décampé sans délayer, continua la vieille femme comme si le prévôt n'avait pas existé.

— Louise n'a point été prévenue de ce procès, Sylve. Je vous en fais serment, dit le duc.

— Et le maître Baulche, où se tient-il présentement ? demanda la jeune femme.

— Mais, répondit le prévôt avec un mauvais sourire, il se tient là où il le doit : en la chapelle où il se recueille en compagnie de notre prêtre, à la parfin d'instruire votre procès en suivant les voies du Seigneur.

— En la chapelle ? répéta Sylve abasourdie.

Le prévôt eut un mauvais sourire satisfait.

— Ignorais-tu que maître Baulche assure la charge de grand inquisiteur pour tout ce qui concerne le duché ? demanda-t-il.

La jeune femme resta sans voix et se laissa tomber sur un banc. Baulche, grand inquisiteur ? il l'avait donc trompée depuis le début de son « enseignement » ? elle ne fit aucun commentaire, mais la tête lui tourna tout à coup. Elle comprit en une fraction de seconde le plan machiavélique qu'avait conçu le vieil homme et qu'elle avait suspecté lors de son retour à la chaumière. Sous prétexte de l'instruire, de lui enseigner ses arts et la façon de dominer sa puissance, il avait évidemment espéré se servir d'elle pour assassiner le duc. Pris de vitesse par la qualité des dons et les capacités de son élève, il avait été contraint de passer lui-même à l'acte et plus rapidement que prévu. Sans doute espérait-il, par un quelconque artifice, amener Sylve à occire elle-même le duc. Il aurait usé d'un stratagème pour qu'elle déploie sa colère contre le père de Gault mais, comprenant qu'il n'y parviendrait jamais, ses plans contrariés par la résistance de son élève et la vitesse à laquelle elle avait été capable de profiter de son enseignement, il avait tué l'homme en utilisant les moyens dont elle avait usé pour punir les deux violeurs.

L'évidence de tout ce plan apparaissait maintenant très clairement à Sylve. Elle s'était fait berner par Baulche qui n'œuvrait que pour lui.

— Me croyez-vous capable d'un tel forfait ? demanda-t-elle à de Matarne en se levant.

Celui-ci ne répondit pas tout de suite, puis ordonna soudainement :

— Prévôt, espérez-moi hors.

— Mais…, commença l'homme, béant.

— Prestement, prévôt, insista le duc d'une voix sourde.

L'homme sortit, après avoir jeté un mauvais regard à Sylve.

— Je ne vous crois point capable d'avoir occis mon père, Sylve. En revanche, les deux manants se trouvaient exactement à l'endroit où… où nous…

— Où nous nous sommes baisés, Gault, compléta la jeune femme.

De Matarne jeta un rapide coup d'œil embarrassé vers Louise.

— Oncques Louise ne dira quoi que ce soit qui me puisse nuire, Gault. Ne vous déquiétez donc point pour cela, dit la jeune femme à qui son regard n'avait pas échappé.

— Cela fut, se peut, une faute, dit le duc.

— Une faute ? je vous ai pourtant ouï prétendre que jamais vous ne feriez quelque chose qui me puisse déquiéter ou mettre en danger de pâtir.

— Pardonnez-moi, ma mie…

Il soupira et, avec le ton de celui qui se jette à l'eau, déclara :

— Je sais d'ores en avant que je vous chéris prou. Votre soudaine disparition me l'a cruellement révélé, je ne le peux taire et le confesse. Hélas, je me trouve présentement, de par ce sentiment même, dans un prédicament qui me torture. Je vous sais innocente pour le meurtriment de mon père et, si vous avez occis ces deux manants, j'entends bien que c'est pour la raison qu'ils vous voulaient du mal ; vous forcer, se peut. De cela je suis à tout plein acertainé. Cependant, la façon dont ils ont été meurtris est magique, de même que celle dont le duc l'a été. Vous usez de magie, Sylve. Et cela est interdit. Par la loi, par l'église.

— Il ne s'agit point de magie, Gault. Je l'ai entendu tout dernièrement. Il ne s'agit que d'une puissance qui m'a été donnée à ma naissance. Je n'y puis mais, je vous en fais serment. Combien de fois ai-je maudit ce pouvoir qui se manifestait sans que je le veuille, sans que je le puisse contrôler. Si votre bras est fort assez pour succéder à soulever ce fauteuil d'une seule main, va-t-on pour autant prétendre qu'il s'agit là d'un acte magique et vous jeter l'opprobre ? je le décrois. Il en est de même pour mes pouvoirs. Ils me viennent de mon esprit et nul ne peut entendre la façon dont ils fonctionnent, sauf Baulche. Sauf celui-là même qui me va juger. Si vous laissez perpétrer ce jugement, Gault, je suis brûlée. Je serai reconnue coupable et condamnée au bûcher.

— Je l'entends. Je l'entends bien, dit le duc en se levant et marchant de long en large. Je l'entends bien, répéta-t-il encore une fois, mais ne sais qu'entreprendre. Voyez-vous dans quelle fange le meurtriment de mon père nous a jetés ? Outre l'immense peine que je ressens à la perte de cet homme que je chérissais prou, perte qu'il m'est impossible d'exprimer à cette heure, outre ce profond sentiment, le duché

se trouve en grand péril. Vous ai-je narré à quel point certains courtisans n'attendent qu'une chose : la chute du duché qui, selon certains, menace le trône. Nous voilà fragilisés par la mort de mon père ; terriblement fragilisés. Il nous faut le coupable. M'avez-vous bien ouï, j'ai bien dit *le* coupable et non point *un* coupable. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que ce ne soit point vous. Je suis apensé que je n'ai nul besoin de vous mander fiance.

— Qu'escomptez-vous entreprendre, monseigneur ? demanda Louise qui était restée silencieuse jusqu'alors.

— Je ne sais, vous dis-je.

— Allez-vous faire juger Sylve pour un méfait dont vous la savez innocente ?

— Je la sais innocente, mais je suis acertainé qu'elle a occis les deux manants. La manière…

— La manière est la même, il est vrai, le coupa Louise. Nonobstant, est-ce là la seule raison qui la doit faire considérer comme coupable du meurtriment de votre père ?

— Pour l'église, une seule et même personne a pu perpétrer les trois méfaits. Sylve a été vue par plusieurs personnes près de la rivière. Elle est roussotte, elle est inconnue…

— N'ajoutez rien, monseigneur, dit Louise. Voilà une chanson dont je connais jà le refrain par cœur. Tout cela la désigne comme seule et unique coupable. Celle dont le supplice permettra aux bonnes gens de s'endormir avec le sentiment que la vraie foi a triomphé. Et encore, elle a l'heur de n'être point née juive, faute de quoi, elle serait jà ficelée parmi les fagots.

— Douteriez-vous de la justice ducale, mafumelle ? demanda le duc avec l'ombre d'un sourire.

— De la justice ducale, nenni. De la justice que certains prétendent divine, à tout plein. Or, qui va juger ma petiote ? le duché, ou l'inquisition ?

— Prenez garde à vos paroles, Louise, dit Gault d'une voix grave cette fois-ci. Mon père vous reconnaissait de grandes qualités qu'il a moultement regrettées après votre département ; il vous estimait prou, je le sais. Mais cela ne vous confère aucun droit de regard sur la façon dont fonctionne la justice dans le duché. Nous sommes céans tous d'accord sur ce que Sylve a fait et n'a point fait. Il n'empêche qu'il vous faudra museler votre bec par trop preste si vous escomptez qu'elle sorte saine et sauve de ce prédicament. Pour l'heure, j'accrois qu'il me la faut présenter devant ses juges…

— Gast ! devant ses… ? s'exclama Louise.

— … devant ses juges, dis-je bien, à la parfin qu'elle sorte victorieuse de cette épreuve qui la lavera à jamais des doutes qui, sans cela, pèseront sur elle quant au meurtriment de mon père.

— Je suis béante devant votre candeur, monseigneur, et ne partage point votre créance en la justice de ces gens, s'exclama la vieille femme. Êtes-vous réellement apensé que Baulche, ce scélérat dont je suis d'ores en avant à tout plein certaine qu'il est l'unique meurtrier de votre père, laissera Sylve aller librement, alors qu'elle se trouve être la seule à posséder des pouvoirs qui peuvent expliquer comment le duc a péri ? J'accrois pour ma part qu'il possède lui aussi ces facultés et qu'il escarguettait

depuis longtemps une personne douée de cette sorte de puissance pour la manœuvrer, à la parfin de commettre le forfait qu'il projetait depuis longtemps, puis de l'en faire accuser, juger et condamner.

Sylve hocha la tête. Louise poursuivit :

— Il sait fort bien qu'il le pourra d'autant plus aisément qu'il est grand inquisiteur et que personne, pas même un duc et encore moins un duc qui n'a point été reconnu par le roi, ne se peut opposer à ses décisions. Voilà ce que j'accrois et prédis. Ma fillote est d'ores en avant condamnée. Si vous me mandez mon conseil, je suis pour la fuite ; loin. Hors des frontières ducales et, se peut, royales. Car, monseigneur, êtes-vous véritablement acertainé que le roi va courre céans, à en crever ses bêtes, pour reconnaître le fils de celui dont il espérait le trépas depuis tant d'années ? Le duc votre père, vous l'avez souligné, m'estimait. J'ai eu cet heur. Nous causions parfois, à la faveur d'un feu, durant ces instants particuliers où le dol dans les lombes et les souvenirs des faits de chasse gomment les différences entre les seigneurs et la roture. Nous confabulions librement et il me faisait l'immense honneur de m'entretenir parfois des soucis que lui causaient les relations du duché avec la cour royale où l'on se plaignait ne le point assez souvent envisager. Il m'avait confié sur le ton de la gausserie qu'il se sentait le bas du dos par trop âgé pour la souplesse que requièrent les incessantes courbettes qui sont le lot de tous les courtisans. Le roi voyait une trahison dans cette absence remarquable. Il interprétait cela comme une volonté d'affaiblir le royaume, vous l'avez jà narré à ma fillote, elle m'en a fait la confidence. Votre père m'avait également confié que la couronne n'aurait assurément point trop de peine lors de son trépas. Adonc, monseigneur, permettez-moi de douter de l'impartialité du jugement auquel vous escomptez soumettre ma petiote.

Sylve n'avait jamais entendu Louise parler aussi longtemps et avec autant de maîtrise. Elle découvrait là une femme qui avait certainement été plus qu'une chasseuse.

Le duc paraissait ébranlé par les arguments qu'avait présentés la vieille femme. Debout durant toute la durée de son discours, il s'assit lentement et se massa distraitement la profonde cicatrice qui lui barrait le visage.

— Vous semez le doute dans mon esprit, mafumelle. Votre raisonnement fait trémuler mes certitudes comme feuilles sous la brise et je ne sais plus à présent où se trouve le bon choix. J'accrois que…

Un soudain bruit de course précipitée résonna dans le couloir, lui coupant la parole. On frappa violemment à la porte. Le duc se leva d'un bond et demanda d'une voix forte :

— Qu'est-ce ?

— C'est je ! de la Couperie, monseigneur ! ouvrez l'huis de grâce, il y a danger à rester céans !

— Danger à rester céans ? s'étonna de Matarne en ouvrant au marquis.

Celui-ci se rua dans la pièce plutôt qu'il n'y entra et ferma aussitôt la porte derrière lui.

— Allons, expliquez-vous, exigea le duc.

— L'inquisiteur, maître Baulche, demande que vous soyez jugé dans le même temps que la jeune fumelle ci-présente.

De Matarne resta sans voix. Ce fut Louise qui réagit et s'exclama :

— Le félon ! il a osé ?

— Ma garde doit…, commença le duc.

— Il a menacé d'excommunication et de géhenne dans les tourments de l'enfer tous ceux qui ne le suivraient point dans son action. Les hommes sont de fervents chrétiens pour la plupart, monseigneur… De plus, il me faut vous signaler que, durant votre absence à la recherche de la fumelle, les soldats de Dieu sont survenus dans la place.

— Sans mon autorisation ? il a levé un ost et fait entrer des hommes en arme dans mon castel sans mon autorisation ? c'est là un acte de trahison, un acte de guerre, il ne l'ignore point !

Le jeune duc était hors de lui.

— Il le sait, mais n'en a cure, Gault, dit Sylve. Il sent que le moment est venu pour lui de passer à l'action et il ne va certainement point atermoyer. Vous vous trouvez en position de grande faiblesse. Par ma faute, il tient le moyen de vous accuser d'affiliation avec le malin.

— Par votre faute ? s'étonna le duc.

— Ma petiote dit vrai, intervint Louise. Baulche va aisément pouvoir prétendre qu'elle est habitée, pour ce qu'il sait exactement ce dont elle est capable. Il lui sera en outre aisé d'en convaincre la populace. Sylve est étrangère au pays, roussotte et…

— Je sais tout cela, la coupa brusquement le duc, nous venons d'en discourir…

De Matarne s'interrompit brusquement sans terminer sa phrase. Il parut s'ébrouer, secoua les épaules et se redressa soudain.

— Allons, dit-il d'une voix ferme. J'entends bien que je ne prends point les décisions qui s'imposent et atermoie sans cesse. Quelque chose en moi refuse de voir ce qui se trame, alors que vous, mes amis, avez fort bien entendu le pourquoi de ces agissements et je me dois de vous ouïr. Nous sommes présentement en état de guerre. Il y a fort longtemps que la couronne appète de mettre le duché à bas, puis de le céder à un quelconque courtisan à l'échine souple. Voilà venu pour elle le moment de réaliser ce qu'elle escompte depuis tout ce temps. Marquis, de combien d'hommes penses-tu que nous pouvons disposer ? demanda le duc, tutoyant le marquis.

— Très peu, monseigneur, pour ne point dire aucun. Le prévôt s'est promptement acouti auprès de l'inquisiteur, je l'ai avisé survenir en la chapelle et j'accrois qu'il lui a jà susurré à l'oreille qui se trouve en cette pièce.

— Comment as-tu su que nous nous trouvions céans ? demanda Louise.

— Quand le prévôt est entré dans la chapelle, alors que je le savais en la compagnie de monseigneur, j'ai compris qu'il avait choisi son camp et qu'il m'incombait d'en prévenir monseigneur le duc. D'autant que Baulche venait de faire l'annonce de son jugement. J'étais bien apensé le trouver en icelle pièce, pour ce qu'il s'y rendait souvent avec le duc son père quand une décision d'importance devait être prise.

— Quand nous serons sortis de cette passe, marquis, je me ramentevrai ce que tu as fait pour le duché, dit le jeune duc. Adonc, il nous va vraiment falloir nous résoudre à suivre l'avis de Louise ; décamper, détaler comme de vulgaires maraudeurs que l'on surprend dans un verger. Le félon Baulche a-t-il connaissance de ta présence céans ?

— Je le décrois, monseigneur, répondit de la Couperie. Personne ne m'a avisé saillir de la chapelle, il y a tant de presse. Je suis acertainé que l'on m'y croit encore, avec l'ost de l'église et vos hommes apeurés.

— Il a fait tomber les hommes de leur couche, pour que la chapelle soit pleine à la pique du jour ? demanda Louise.

— Beaucoup y ont passé la nuit. J'accrois qu'il a appris votre chevauchée vers sa chaumière forestière et qu'il a voulu en profiter pour occuper le gîte pendant la débusque. Il paraît que le prêtre a récité des homélies la nuit durant et que l'inquisiteur y a assisté, allongé sur les dalles du parvis, les bras en croix. Les soldats de Dieu sont allés quérir les hommes et les fumelles dans leurs demeures avant la fin de la nuit. La chapelle s'est avérée trop petite pour recevoir toute cette presse, raison pour laquelle j'ai pu me faufiler hors sans attirer l'attention sur mon département.

— Fort bien, cours-y bien promptement. Montre-toi, donne des avis. Nous allons départir du château et nous escamoter en forêt tu sais où : la grotte de la tourmente. Il me faut un homme dans la place pour espionner les agissements du félon. Tu seras celui-là. Tu dois à tout prix gagner la confiance du traître Baulche.

— Ce sera périlleux, Gault. L'homme est fort habile à sonder les esprits et à discerner le vrai du faux, intervint Sylve.

— Il est vrai que vous l'avez approché de près, ma mie. Êtes-vous apensée que l'entreprise sera réalisable ?

— Nenni. J'accrois que si le marquis tente cet exercice, il sera démasqué et brûlé.

— À ce point ?

— Oui-da.

— Je le peux néanmoins tenter monseigneur, pour le duché, dit le marquis en se redressant de toute sa taille.

— Et quel bénéfice en tirera le duché, une fois que tu seras percé de barbe en cul par une broche de bon métal et mis à tourner au-dessus des braises rougeoyantes ? demanda Louise.

— Elle dit vrai, opina le duc. Sylve sait le fonctionnement du traître. Tu cours sans nul doute un grand danger à obéir à ma demande. Joins-toi à l'ost et suis-le dans les recherches que va lancer le félon lorsqu'il aura appris notre fuite. Tu joueras pour nous le rôlet de l'espion, mais très à la prudence, avec grande discrétion. Cours à présent. Délayer céans plus longtemps te désigne comme un ennemi aux yeux de l'inquisiteur Baulche.

— Que la providence vous garde, monseigneur, dit de la Couperie en saluant le duc.

— J'y veillerai. Va prestement.

Le marquis partit en courant dans le couloir désert.

— Bien. Mesfumelles, comme il semble que je doive suivre vos avis avec la plus grande attention, je suis tout ouïe ; que me conseillez-vous ?

De Matarne avait le sourire aux lèvres. Le pli soucieux qui barrait son front avait disparu, comme si la nécessité d'action qui lui était imposée lui plaisait.

— Il nous faut nous vêtir en manants et départir pédestrement du château, dit Louise. Tous deux, quittez cette salle où l'on vous peut venir empoigner et vous seriez alors comme rats en trappe. Allez vous escamoter dans un autre lieu.

— En la salle de garde, décida le duc.

— En la salle de garde ? mais c'est là que seront les hommes d'armes ! s'exclama Sylve.

— Nenni, fillote. Le jeune duc dit juste. Quand tu seras passée maîtresse dans l'art de la guerre et de l'escarmouche, tu entendras que les armes sont jà dans les pognes des soldats. Ils ne reviendront en icelle pièce que pour les y poser, fourbir et se délasser les gambes. Moi, je m'en vais quérir les vêtures qui nous camoufleront. Je suis apensée que je pourrai passer inaperçue. C'est vous que l'on cherche et si Baal reste avec vous, je suis acertainée de tromper la vigilance des soldats. Allons. Agissons ainsi.

La vieille femme se pencha vers le grand chien et lui murmura un mot à l'oreille. Obéissant, celui-ci vint aussitôt se placer à la droite de Sylve.

Dès que la vieille femme fut partie, de Matarne et son amie quittèrent à leur tour la grande pièce pour se rendre dans la salle de garde. Elle se tenait dans la partie basse du château et il fallait presque le traverser dans sa totalité pour y aller. Cependant, l'heure très matinale et les évènements avaient rassemblé tout ce que le domaine comptait de sentinelles et de soldats dans la chapelle et ses environs où Sylve les entendit chanter. Ils ne rencontrèrent personne, hormis quelques femmes qui ne semblaient apparemment pas informées des bouleversements survenus dans le duché. Elles saluèrent respectueusement le duc, jetèrent un coup d'œil curieux à Sylve, mais ne parurent pas prêtes à alerter Baulche ou ses affidés et poursuivirent leurs tâches dès le passage des deux fugitifs.

La salle était fermée. Gault extirpa un imposant porte-clés de son vêtement, ouvrit rapidement la porte et laissa passer le chien en premier. Celui-ci ne manifesta aucune inquiétude.

— Allons, entrons et espérons votre amie, dit le jeune duc.

La vaste pièce au plafond voûté recelait une grande quantité d'armes de toutes sortes. Des épées aux arbalètes en passant par les arcs et les pertuisanes. Elles se trouvaient toutes soigneusement rangées dans des râteliers cadenassés.

— La peste soit des ordres de mon père ! ragea de Matarne. Il en donnait de bons, mais présentement les armes sont toutes inaccessibles.

— Vos clés ne nous peuvent-elles point venir en aide ?

— Nenni. Elles n'ouvrent que les portes des salles communes et des appartements ducaux.

— Se peut que je vous aide, dit Sylve.

Et, devant son ami étonné, elle ferma les yeux. L'air bourdonna faiblement et une sorte de clarté irréelle baigna la pièce. Le son bourdonnant s'amplifia de plus en plus et le bruit de tous les cadenas s'ouvrant en même temps porta la stupéfaction du duc à son maximum.

— Mais… Mais c'est magie ! murmura-t-il.

— Nenni, Gault. Je puis accomplir ces choses, mais il n'y a là rien de magique. Ou alors, nommons magie ce que nous ne pouvons entendre.

Sylve était un peu essoufflée et de la sueur perlait à son front.

— Vous semblez lasse…

— Si fait. Utiliser ce pouvoir est difficile, mais cela ne m'épuise plus autant qu'auparavant.

— Puis-je vous avouer que je suis moultement émotionné par votre art ? j'entends mieux à présent le pourquoi de l'acharnement des hommes d'église à vous neutraliser.

— Me considérez-vous dangereuse pour autrui ?

— Nenni. Oncques je ne le penserai. Nonobstant, il m'apparaît que votre pouvoir confine au divin et peut sans doute concurrencer celui des prêtres, moines ou autres quidams de cette engeance. Allons, nous ne pourrons discourir sur tout cela que si nous sortons vifs et valides de cette aventure.

Il s'empara d'une longue épée dont il vérifia le fil.

— Je ne sais pourquoi je me munis de cela, dit-il. Se peut que vous pourrez occire tous les hommes qui se porteront devant nous.

— Nenni. J'en suis à tout plein incapable. Pour agir comme je viens de le faire, il me faut obligatoirement clore les yeux, car il m'est impératif d'imaginer les actions pour qu'elles se réalisent. Je ne puis actuellement y succéder les yeux ouverts. Se peut que j'y parviendrai un jour, Baulche le fait. Mais il est grandement plus avancé que moi dans cet art.

— Est-il constant qu'il possède des pouvoirs aux vôtres identiques ?

— Si fait. Je l'ai avisé de mes yeux soulever un côtel et le planter roidement dans le panneau de sa table. De même alors que je ne maîtrisais point encore ces capacités étranges et qu'elles se manifestaient sans que je le désire, il a œuvré en sa demeure pour m'empêcher d'élever l'un de ses bancs dans les airs. C'était… effrayant. Vous ne pouvez entendre la terreur que l'on ressent lorsque l'on se sait capable d'accomplir des actions dont on a peur, dont tout le monde a peur ; surtout lorsque cela se produit sans notre volonté. Depuis ma prime enfance, je me sais douée de ce pouvoir. Depuis ma prime jeunesse, je redoute mes colères, mes chagrins, ou mes joies trop intenses, car ce sont là des occasions pendant lesquelles mon pouvoir se manifeste sans mon assentiment… se *manifestait* sans mon assentiment.

— Car à présent, vous le maîtrisez ?

— Je pense que je commence à y parvenir. Vous l'avez d'ailleurs pu voir quand j'ai succédé à ouvrir tous ces cadenas. Et cela, je le dois à Baulche, il me faut le reconnaître.

— Vous ne lui devez rien, si l'on considère qu'il n'a accompli tout ce travail avec vous que dans l'unique but de vous contraindre à meurtrir mon père afin de mieux pouvoir vous en accuser. Oncques cette évidence ne doit quitter votre esprit. Elle me fait d'ailleurs entendre que les méchants que vous avez meurtris sur la rive de la Dogne ont, se peut, été envoyés par Baulche. Il a, sans doute, fomenté ce plan dans le dessein de vous obliger à vous laisser envahir par l'ire et la peur, de façon à ce que votre pouvoir se manifeste à votre insu et succède à occire les manants. Ainsi, il est

beaucoup plus aisé pour lui de souligner la parenté de méthode par laquelle eux et mon père ont trépassé.

— Je n'avais point entendu cela. Se peut que vous ayez raison.

À ce moment, le duc eut un geste tendre. Il tendit la main vers Sylve. Elle la saisit et ils restèrent quelques secondes ainsi, sans mot dire.

Ce fut la jeune femme qui, la première, rompit cet instant. Comme Baal, elle venait de sentir quelque chose de confus. Une douleur sourde. Une peur et une tristesse intenses.

Le grand chien alla vers la porte et gémit.

— Louise ! souffla Sylve.

Le duc voulut ouvrir la porte, mais son amie l'en empêcha d'un ordre sec :

— Nenni. Ne bougez point ! Elle n'est point seule. On s'en vient par-derrière elle. Elle va passer et elle le sait.

Sa voix se brisa à ces derniers mots. Ce fut des larmes dans les yeux qu'elle poursuivit d'une voix atone qui fit peur au duc :

— Je la sens navrée de toutes parts. À ce point navrée qu'elle ne pâtit presque plus. Elle ne va point attenter d'entrer céans, elle sait que cela causerait notre perte. Elle ne veut que nous saluer une ultime fois.

Baal était debout contre la porte et la grattait frénétiquement en gémissant de plus en plus fort.

— Baal, cesse, lui ordonna Sylve.

Mais l'animal ne voulait rien entendre. Il commença à aboyer à pleine voix. Il n'eut pas le temps de continuer. Il se produisit comme un claquement juste autour de lui et Gault de Matarne eut l'impression que l'air était vivant et emprisonnait le chien dans un espace de silence. Cela vibrait, se déformait, tremblotait comme l'air surchauffé des journées d'été. On voyait l'animal se démener, grogner, hurler sans doute, mais aucun son ne sortait de l'espèce de bulle dans laquelle il était maintenu prisonnier.

Le duc se tourna vers Sylve. Elle se tenait droite, rigide et, les yeux grands ouverts, regardait la porte avec une effrayante intensité.

Dans le couloir contigu, il y eut un bruit de course. Des voix s'apostrophèrent, des lames d'épées raclèrent la pierre des murs.

— La vieille est dans cette direction ! clama un homme.

Il se tenait si près de la porte qu'on eut pu le croire dans la pièce. Le duc leva son épée sans réfléchir.

— Il nous la faut poigner ! cria un autre.

— Ces manants se croient dans leurs murs, gronda Gault entre ses dents.

Sylve ne l'entendit pas. Elle voyait clairement Louise qui trébuchait une dernière fois et se laissait aller contre les pierres froides d'un sombre couloir.

— Ma petiote, lui dit l'image, je suis pour départir de ce monde. Veille sur toi et veille sur Baal. J'ai failli dans ma mission, mais n'en suis point trop marrie. Tu vas

devoir décider seule de ton existence et cela est bon. Sache que tu as été ma dernière et plus grande joie, ma fillote. Je te chéris prou et, si d'aventure il existe quelqu'un là où je me rends, je vais parlementer pour toi. Tu as jà pâti plus que nombre de vilains et de manants. Je dévie, Sylve. Mon âme, si j'en ai possédé une, est départie de ma carne. À Dieu, ma toute petite…

Il n'y eut plus qu'un grand silence et un froid comme jamais la jeune femme n'en avait ressenti, même à la mort de sa mère. Elle eut l'impression de tomber dans un gouffre sans fond et sans lumière, ou l'idée même de lumière était un non-sens.

— Sylve ! s'écria le duc.

Il rattrapa la jeune femme de justesse, alors qu'elle allait tomber sur les dalles de pierre, raide comme un piquet.

— Elle a passé, souffla-t-elle, et elle ferma les yeux.

Dans sa bulle, Baal poussa un long hurlement de mort.

– Chapitre six –

— Par ici… Prenez garde à votre cap, le plafond est bas…

Le duc la guidait dans un souterrain obscur qui sortait plus loin dans la forêt, en contrebas de la falaise. Ils avaient d'abord emprunté une volée de marches inégales et glissantes qui n'en finissait pas. Il faisait froid. L'air était humide et la roche suintait partout. Leurs pas résonnaient parfois dans de vastes salles ou bien claquaient sèchement dans d'étroits boyaux.

Les torches qu'ils avaient trouvées juste après l'entrée du souterrain s'étaient vite révélées absolument indispensables. Le duc en avait pris trois et en avait confié autant à la jeune femme. Sylve ne voulut pas réfléchir à ce qu'il pourrait leur arriver si par malheur elles venaient à s'éteindre.

Ils descendirent pendant un temps qui leur parut infini ; Sylve eut vraiment l'impression qu'ils allaient atteindre les entrailles de la terre. Quand ils marchèrent enfin dans une vaste salle dont le sol était plan, la jeune femme tremblait sur ses jambes, tant elles étaient fatiguées de l'interminable descente.

— Où nous trouvons-nous à présent ? demanda-t-elle alors que Gault s'était arrêté et levait sa torche pour éclairer loin devant lui.

— Juste avant la partie fangeuse, si je me le remémore avec exactitude. Nous allons cheminer sous la Dogne.

— *Sous* la Dogne ? Comment est-ce possible ?

— Quand mon bisaïeul a fait creuser et aménager ce passage, il a fort adroitement utilisé la propension qu'ont les roches de la région à former de vastes cavernes parfois reliées entre elles par des couloirs, des boyaux étroits comme ceux que nous venons d'emprunter. Il en a fait élargir quelques-uns, en a comblé d'autres et a fait passer ce chemin sous la rivière. On narre que moult hommes ont péri dans l'aventure, emportés dans les profondeurs de la terre par les eaux qui avaient percé des barrages, crevé le toit de la salle.

— La salle où nous sommes ?

— Si fait.

— Vous en parlez en toute tranquillité, êtes-vous acertainé de la solidité de la construction actuelle ?

— Nenni, mais nous ne pouvons que nous empruntions cette voie pour nous rendre en la forêt orientale. Allons, ne vous déquiétez point, je vous assure que tout va se dérouler comme il le faut.

— Vous êtes devin. Voyez que je ne suis point la seule à posséder des pouvoirs que l'on pourrait croire magiques.

— Vous gausseriez-vous de moi ? demanda le duc.

— Un peu.

La jeune femme ne comprenait pas comment elle pouvait ainsi songer à sourire, alors que Louise venait de mourir. Une immense tristesse lui pesait sur les épaules mais, en même temps, une joie indicible l'habitait, la portait. Elle quittait le château, fuyait Baulche dont l'aura maléfique, cela lui apparaissait maintenant qu'elle lui échappait, avait jeté un sombre manteau sur ses pensées.

Ils traversèrent la salle en courant presque, courbés sous le plafond bas et humide. Sylve croyait entendre le bruit de l'eau qui coulait au-dessus d'eux. Elle s'attendait à voir le plafond céder et des masses d'eau noire et froide leur tomber sur les épaules puis les entraîner dans les obscures profondeurs qui les cernaient. La jeune femme fixa son attention sur Baal. Il avançait sans crainte apparente, regardant fréquemment derrière lui, comme s'il espérait que Louise allait les rattraper. Il semblait que c'était là son seul souci et Sylve en conclut qu'ils ne risquaient rien.

Quand le sol commença enfin à remonter, le duc se tourna vers son amie :

— Voyez, dit-il, je vous dois confesser qu'oncques je n'ai eu aussi peur de ma vie. J'ai constamment conjecturé que l'onde nous allait emporter.

— Je suis béante, répondit Sylve. Je pensais jusqu'alors que les hommes ne connaissaient point la peur.

— Détrompez-vous, dit-il en reprenant sa progression, suivie de la jeune femme. Il m'arrive fréquemment de l'éprouver. Mon père disait qu'il plaignait celui qui n'avait point connu la peur, pour ce que sa vie avait dû être fort ennuyeuse.

— Et vous avouez à une fumelle que vous avez eu peur ?

— Cela vous contrarie-t-il ? Êtes-vous de ces fumelles qui n'apprécient les hommes que forts en gueule et fiers de leur courage guerrier ?

— Nenni. J'ignore quelle sorte de fumelle je puis être, mais suis acertainée de ne point priser les hommes qui paradent, qui font montre de leurs mâles breloques, mais qui s'acoutissent bien vite dans le premier giron venu dès que survient un danger.

De Matarne ne fit aucun commentaire et resta silencieux pendant un long moment. La seule torche restante ne diffusait plus qu'une chiche lumière. Cela suffisait cependant aux deux fugitifs pour avancer, leurs yeux étant accoutumés à l'obscurité.

— Restons cois à partir de cet endroit, recommanda le duc. Nous allons saillir sous peu du passage escamoté, or nous ignorons s'il est gardé.

Sylve hocha la tête.

Ils avancèrent encore quelques dizaines de mètres et la lumière du jour commença à éclairer le souterrain. Le duc jeta la torche presque éteinte. Baal passa devant, comme Louise le lui avait appris. Il disparut un instant et revint en remuant doucement la queue.

— Il semble que personne ne monte la garde, dit Sylve.

Cependant ils sortirent avec prudence en écartant doucement les lierres et chèvrefeuilles qui masquaient l'accès au passage. Il n'y avait personne.

Le jour était totalement levé. Quelques nuages voilaient de temps en temps le soleil qui jouait à travers le feuillage des arbres. La jeune femme respira longuement l'air odorant du sous-bois et ressentit très fortement l'impression qu'elle était transformée, différente de la veille. Annie était morte, Louise également. Elle n'avait plus personne pour la guider, la protéger, la conseiller ; être là, tout simplement. Elle était seule. Quant à Gault de Matarne, elle ne le connaissait pas encore suffisamment pour avoir une entière confiance en lui.

— Allons, il nous faut promptement gagner la forêt profonde, dit le duc, la coupant dans ses réflexions.

Il partit aussitôt à grandes enjambées, jetant juste un coup d'œil par-dessus son épaule pour vérifier si elle le suivait.

Il marchait vite, avec l'assurance d'un coureur des bois, ne s'arrêtant pas pour passer un tronc d'arbre mort, ralentissant à peine quand il lui fallait se courber pour éviter des branches basses ou des buissons épais. Sylve suivait son rythme. Elle retrouvait sans y penser son allure de marche en forêt ; souple, ample et économe.

Ils ne prononcèrent plus une parole pendant tout le reste du trajet qui dura jusqu'après la tombée de la nuit. Ils ne grappillèrent que quelques fraises et framboises dans une clairière sans vraiment s'arrêter et burent hâtivement quelques gorgées d'eau dans une flaque profonde.

De Matarne semblait inquiet. Il se retournait fréquemment et regardait par-dessus l'épaule de Sylve. Bien que Baal avançât en respectant un scrupuleux itinéraire de surveillance autour d'eux, ce qui forçait l'admiration de Sylve, le duc craignait visiblement l'irruption d'hommes en armes sans doute lancés à leurs trousses.

Ils avaient depuis longtemps croisé le dernier chemin forestier, senti la dernière odeur de charbon de bois et progressé le long de sentes animales à peine visibles, quand ils arrivèrent au bord d'une falaise où s'accrochaient quelques pins et buissons rabougris. Le duc s'arrêta. Ils se trouvaient dans une toute petite clairière ; au pied de la falaise, miroitait l'eau d'un lac alimenté par une étroite rivière qui cascadait sur leur droite.

— Le lac de la licorne, commenta sobrement le duc. Un de mes aïeux y a péri. D'aucuns prétendent qu'il avait vu l'animal y plonger. Il la cherchait depuis maints et maints jours. Il l'aurait suivie dans l'onde. Or l'on narre que la licorne ne déteste rien tant qu'être avisée lorsqu'elle nage. Elle l'aurait entraîné avec elle dans les profondeurs. Qu'êtes-vous apensée de ces dires ?

— Rien. Je ne sais rien de l'animal dont vous parlez.

— La licorne est un animal magique ! Une bête fabuleuse. Maints récits ont été narrés à son propos. Il est étonnant que vous la déconnaissiez.

— Je n'ai point passé ma prime jeunesse dans un château ou à la cour, mais dans la forêt. Oncques personne ne m'a conté des fables sur cette licorne. Mais je dois vous dire que jamais je ne l'ai rencontrée sur mon chemin durant ma vie forestière et

j'ajoute que dans le prédicament qui est le nôtre, l'animal est le moindre de mes soucis.

— Vous êtes estrange, Sylve. De toute ma vie, il ne m'est arrivé de discourir avec une fumelle à votre ressemblance.

La jeune femme ne fit aucun commentaire. Elle n'avait aucune envie d'être étrange, différente, et il lui aurait été agréable que de Matarne cesse de lui en parler.

— Nous allons nous installer dans la loge, dit le duc qui avait dû sentir l'agacement de son amie.

— La loge ?

Sans répondre, Gault se dirigea vers un grand chêne qui poussait contre un rocher. Il dégagea des broussailles à l'aide de l'épée qu'il avait prise dans la salle de garde et n'avait pas quittée durant leur voyage. Il pesta de constater qu'il peinait à trouver l'entrée de l'abri. Il chercha ailleurs et finit par dévoiler une anfractuosité qui s'avéra être l'entrée d'une grotte aménagée.

Après avoir marché à quatre pattes à la suite de Gault pendant environ trois mètres pour y accéder, Sylve découvrit un espace relativement vaste ; suffisamment pour qu'elle puisse se tenir debout et faire deux pas de part et d'autre avant d'en toucher les parois. Une couche était installée à l'opposé de l'entrée devant laquelle on avait bâti une sorte de petit muret dont la fonction devait être de limiter les courants d'air. Le sol était en terre battue jonchée. Les plantes étaient parfaitement sèches et crissaient sous les pieds. Après avoir effectué le tour de la grotte en reniflant soigneusement dans tous les coins, Baal se coucha contre le muret en poussant un profond soupir.

Le comportement du grand chien conforta l'impression de Sylve qui se sentit tout de suite en sécurité, à l'aise dans cet endroit. Il n'y faisait pas sombre, car une ouverture ménagée dans un côté du plafond, au-dessus du passage d'entrée, laissait passer suffisamment de clarté pour que l'on puisse y voir correctement, d'autant que ceux qui l'avaient aménagée avaient judicieusement installé des miroirs en métal poli. La lumière était ainsi renvoyée dans tous les coins qui auraient été sombres sans cet agencement.

La présence des plantes qui tapissaient le sol donnait une réelle impression de confort, de même que le matelas bourré de feuilles de hêtre qui bruissèrent quand elle s'assit dessus.

— Cet endroit est-il connu ? demanda-t-elle.

— Oui-da, mais seulement des de Matarne et de la Couperie. Il s'agit d'une grotte dans laquelle mon père s'est une fois réfugié, surpris par un violent orage lors d'une chasse.

— Louise la connaissait donc.

— Nenni. Elle était jà départie lorsque cet épisode est survenu. Mon père menait ce jour-là une chasse avec de la Couperie. Ils étaient seuls. Il leur arrivait fréquemment de partir en chasse tous deux, sans piqueurs ni rabatteurs. Ils prisaient à la folie l'ivresse de la confrontation avec la bête et la forêt ; sans huchements, sans paroles. La tempête les a surpris alors qu'ils étaient à courre après une bête noire, un sanglier, un gros mâle, paraît-il. Le déchaînement des éléments les a contraints à cesser toute manœuvre de chasse et à quérir un abri. Ils ont trouvé la grotte et sont convenus de l'aménager. C'est la raison pour laquelle nous la nommons « la grotte de la tourmente ». Mon père prisait les refuges disséminés dans moult endroits secrets.

— Adonc il en existe d'autres.

— Si fait.

— Pourquoi avoir pensé à celui-là ?

— Pour la raison qu'il ne se peut atteindre que pédestrement. Mes explications vous siéent-elles ? demanda le duc avec un fin sourire.

Sylve ne répondit pas tout de suite. Elle se leva et inspecta minutieusement la totalité de l'abri.

— Il n'existe aucune autre échappatoire que l'entrée, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Adonc, si d'aventure l'on nous retrouve et circonvient, nous sommes pris comme rat en nasse.

— Il est vrai. Nonobstant, je décrois que l'on nous puisse surprendre céans. L'animal de votre amie est dressé pour monter une garde que rien ne pourra distraire.

Sylve regarda Baal et dit, songeuse :

— J'accrois que Baulche est capable de leurrer un animal.

— Ne le percevriez-vous point, s'il attentait pareil exercice ?

— Je ne sais, répondit la jeune femme dans un soupir.

— Allons, laissons cela pour l'heure et veillons à nous délasser. Je me vais étendre hors, allongez-vous sur la couche.

— Nenni, répondit la jeune femme, bien que celui-ci semble sûr, je ne prise point les abris murés. Il ne pleut point ; je vais dénicher un endroit confortable pour sommeiller quelques instants. Vous pouvez rester céans.

Sans attendre la réponse de Gault, elle quitta l'abri et sortit dans la clairière. Baal la suivit. Après avoir fureté parmi les arbres, elle trouva ce qu'elle cherchait : un grand épicéa dont les branches tombaient jusqu'à terre. Dormir sous de telles huttes naturelles s'avérait très souvent agréable, car leur sol était fréquemment sec et moelleux grâce aux aiguilles du conifère qui empêchaient la pousse d'autres plantes. D'autre part, en cas de pluie fine, l'orientation des branches et des aiguilles permettait souvent à l'eau de glisser sans mouiller le dormeur. La jeune femme écarta les branches et se glissa sous l'abri. Quand elle s'allongea, Baal en fit autant et se plaqua contre elle.

— Tu crains la froidure, mon chien ?

L'animal tourna sa tête vers elle et poussa un long gémissement. Pour Sylve, il n'y avait aucun doute : il pleurait Louise.

— Elle me manque aussi, dit-elle en fermant les yeux.

Le sommeil ne tarda pas à venir. La longue marche, les émotions de la mort de sa vieille amie, de la fuite, tout cela l'avait totalement exténuée physiquement et moralement.

— Sylve ? Sylve ?

Les appels du duc l'éveillèrent. Baal était toujours contre elle ; il ne semblait ne pas avoir bougé durant tout le temps où elle était endormie. Il la regarda en remuant doucement la queue.

— Sylve ? continuait à appeler de Matarne.

La jeune femme quitta son abri et retourna vers la clairière. Quand il la vit venir vers lui, le duc eut un tel air de soulagement que Sylve se sentit presque coupable d'avoir été un peu sèche avec lui, avant son repos.

— J'ai craint que vous ne soyez départie, me laissant seul dans cette forêt.

— Oncques je ne vous laisserai sans vous avertir de mon département. Mais je n'accrois point votre désarroi quand vous prétendez trémuler de peur dans la forêt. Je suis acertainée que votre père vous a maintes fois mené dans les bois pour vous enseigner comment chasser, dit-elle avec une moue.

— Il est vrai que je ne crains point la solitude en forêt, admit Gault. En revanche, je commence à craindre la solitude sans *vous*, jeune fumelle. En forêt ou ailleurs.

Sylve comprit parfaitement ce que cela signifiait. Elle en fut à la fois heureuse et irritée. Heureuse, car cela prouvait que le baiser échangé près de la rivière Dogne n'avait pas été un amusement de duc ; irritée, car elle n'avait jamais vécu avec, pour, ou par quelqu'un et cette sensation lui pesait.

— Je ne sais comment se doit comporter une fumelle quand on lui tient de tels propos, dit-elle sans sourire.

— Oh, la plupart d'entre elles ont le rouge qui leur monte au front, elles papillonnent des paupières et cachent leurs minois en courbant délicatement le col, répondit le duc avec un geste évasif de la main.

— Je ne sais point user de ces façons. Aussi je crains ne pas avoir l'heur de vous plaire.

— Sachez que je ne prise point ces manières mijaurées. Pourquoi pensez-vous que je ne suis point encore marié avec une ribambelle d'enfantelets pendus à mes basques ? Mon père me l'a maintes fois reproché, je suis un sauvage. Il me disait souvent : « Mon fils, oncques je ne parviendrai à vous marier si vous jugez toutes les prétendantes que je vous propose à l'aune de votre comportement. Il n'existe point de fumelle à l'image que vous vous en êtes tracé, sachez-le. »

À ce moment, le jeune duc se détourna et, regardant vers le sommet des arbres, il poursuivit d'une voix altérée :

— Ainsi me parlait-il quand j'avais, pour la dixième fois, refusé les arrangements qu'il avait âprement négociés avec la famille d'une jeune duchesse, comtesse, ou que sais-je encore.

Il poussa un soupir et ajouta :

— Il m'aimait, cet homme.

Sylve ne sut que faire. Cependant, elle alla vers lui et glissa sa main dans la sienne. Il la serra et, sans la regarder, lui dit :

— Il existe une fumelle à ma convenance, semblable à l'idée que je m'en étais faite ; c'est vous. Ne dites rien ! ajouta-t-il précipitamment, craignant apparemment qu'elle ne parle. Remémorez-vous, quand je vous ai vue, sur la ronde ; vous y montiez pour admirer le paysage. Le garde voulait vous en chasser. Aucune des fumelles que mon

père m'avait présentées n'aurait eu cette envie, je vous l'assure ! Adonc, quand je vous ai vue, ou plutôt, quand j'ai avisé votre profil, je me suis apensé « *La* voilà ». Je vous assure que c'est la seule chose qui m'est venue à l'esprit et qui a oblitéré tout le reste. Il n'y avait que cette unique certitude. Je sais que vous me convenez et que jamais une fumelle ne me conviendra hormis vous. Je ne sais si je suis celui qui vous sied et j'attendrai. J'attendrai que vous le sachiez. Mon père a passé, odieusement meurtri. Je suis en danger de mort dans mon propre fief. L'hast de l'Église me court sus pour me faire juger et condamner par celui qui a meurtri mon père. Je suis dans un prédicament que je n'aurais pas imaginé, même dans mes appréhensions les plus sombres. Voilà où je suis mais, par un effet que je ne m'explique pas, celle par qui tout cela est survenu, celle qui a donné au meurtrier de mon père l'occasion de perpétrer son forfait, celle qui est faée, qui est capable d'enchantements que je n'aurais point cru si on me les avait contés, celle-là est celle que je chéris… Que faire ? Bien d'autres à ma place vous auraient jà livrée à Baulche et se seraient servis de ce sacrifice pour affermir leur place à la tête du duché. Je ne le puis faire, bien que la plus élémentaire politique me le dicte. Je vous choque, je ne l'ignore point. Mais sachez que j'ai eu des précepteurs qui louaient de telles décisions pour ce qu'elles servaient un duché, un royaume, ou que sais-je encore, en sacrifiant des hommes et des fumelles. « La cause est plus importante que celui qui la sert », me disait l'un de ces professeurs. Hélas, j'ai toujours été mauvais élève, lorsque l'on me citait ces exemples ; encouragé en cela par mon père qui estimait que l'individu valait souvent bien plus qu'un domaine, fût-il royal. Je vous l'ai jà promis et je le répète, Sylve : oncques je n'attenterai une action qui vous puisse nuire. Vous m'êtes plus précieuse que vous ne le pouvez estimer.

Sylve lui lâcha la main qu'elle avait gardée dans la sienne durant tout ce temps et lui avoua :

— Cela me pèse, Gault.

— Cela vous pèse ? Qu'est-ce qui vous pèse ?

— Votre sentiment pour moi. Je ne suis rien. Je ne viens de rien. Un duc s'éprend de moi. Je n'ai point été accoutumée à ces marques d'affection. Comment dois-je agir, que dois-je dire, quelle attitude adopter ? Je ne sais rien de tout cela…

— Vous n'avez pas à vous formaliser de cela. Agissez comme le dicte votre entendement. Ne vous déquiétez point de ce que je vous avoue ici. Je suis bouleversé, triste, désemparé, le deuil m'afflige et me consomme. Adonc, je vous prie d'excuser cet étalage de sentiments qui, je le vois bien, vous trouble.

— Nonobstant, dit Sylve en levant la main pour le couper, je vous dois confesser que je ne suis point sans ressentir des sentiments aux vôtres semblables. Ils me sont neufs et à tout plein méconnus ; aussi, ne vous méprenez point si vous me voyez agir d'une façon que vous déconnaissez, vous qui avez vécu dans le monde. Ce ne seront que balbutiements de novice. C'est tout cela qui me pèse.

— Vous dites n'avoir point vécu dans le monde, mais vos dires sont magnifiquement tournés, votre raisonnement ne jurerait point dans une dispute de rhétorique, je ne…

— J'ai toujours été ainsi. Il me suffit d'ouïr quelqu'un discourir pour déceler les failles, les manques du raisonnement. Déjà dans ma prime jeunesse, on se défiait de moi pour ce que je jactais mieux que nombre d'adultes du village et que j'ai su lire en une seule journée. Je ne sais d'où cela me vient, mais j'accrois qu'il s'agit du même

phénomène que les… pouvoirs que je possède sans l'avoir demandé. Mais tout cela ne prouve point mon entendement à toutes ces choses. Je sais dire, je sais converser, mais je n'ai point été professé sur tout cela et le découvre seulement en discourant avec vous.

— J'entends que vous ne me rejetez point et cela appose un baume sur la plaie qu'a créée le trépas de mon père. Je serai patient et espèrerai le temps qu'il faudra pour que vous admettiez que je suis l'homme qui vous convient.

Tout en disant cela, il sourit sur la dernière phrase. Sylve, bien que non aguerrie à ces badineries, releva l'humour :

— Vous semblez bien sûr de votre attrait, sieur Gault de Matarne.

— C'est qu'il est indéniable. Vous ne pouvez que vous y succombiez un jour ou l'autre. Je suis bel homme, bien tourné, fort habile en toutes choses, savant et duc de surcroît.

À ce dernier trait, la voix de l'homme s'altéra.

— Duc… La belle affaire. Sans duché à gérer et sans quiconque pour me guider, dit-il d'une voix sombre.

— Nous allons veiller à vous rendre votre duché et à bouter Baulche hors d'icelui. D'une part ce ne sera que justice, d'autre part, cela me permettra de circuler sur vos terres sans risque de m'y voir capturée et jetée sur la paille en feu.

Elle leva la tête vers lui et sourit en ajoutant :

— Pour l'heure, je suis fort affamée. Espérez-moi, je m'en vais nous quérir notre repue.

Avant qu'il ait eu le temps de protester, elle avait disparu dans le sous-bois, suivie de Baal.

Sylve marchait lentement, le regard dans le vague. Elle ne cherchait pas réellement ce qu'elle allait pouvoir rapporter à la grotte, mais repensait à tout ce qui venait d'être dit. Il lui était très difficile d'admettre que quelqu'un d'aussi important qu'un duc puisse s'énamourer d'une inconnue, au point de la protéger et de fuir avec elle.

— Il a fui parce qu'il est lui-même en danger ! se dit-elle à haute voix.

Baal dressa les oreilles et la regarda comiquement.

Elle secoua la tête et allongea le pas.

— Voilà une repue nouvelle et fort agréable, avait dit le duc en se léchant les doigts. Vous avez maintes fois mangé de tels mets, ce me semble.

— Si fait.

Après le repas de plantes et de fruits, ils s'étaient couchés chacun de leur côté. Gault dormait dans la grotte, tandis que Sylve avait à nouveau préféré dormir dehors, sous son épicéa.

Ce fut vers la fin de la nuit que Baal, allongé contre la jeune femme, gronda doucement. Elle s'éveilla aussitôt et se coula silencieusement dans les buissons pour

se rapprocher de la grotte. Quand elle en fut tout près, ce qu'elle vit la fit frémir. Elle posa la main sur la tête du chien qui l'avait suivie pour qu'il ne bouge pas.

Une dizaine d'hommes se trouvaient dans la clairière. Tous étaient armés. Ils ne bougeaient pas et discutaient entre eux. Visiblement, ils attendaient quelqu'un, car ils étaient plusieurs à regarder en direction de la sente à peine marquée qui en formait l'accès.

— J'ai fort heureusement suivi votre exemple, souffla une voix tout près de Sylve qui sursauta.

— Gault ! murmura-t-elle. J'ai craint que vous ne soyez encore dans l'abri ! Vous eussiez été capturé sans rien pouvoir tenter.

Le duc lui posa un doigt sur les lèvres. Elle lui prit la main et se tut.

Dans la clairière, survint un homme qui cria :

— Silence ! Voilà le maître !

Les hommes se rangèrent aussitôt et attendirent, immobiles. Quelques secondes plus tard, Baulche apparut. Il était accompagné du prévôt qui marchait précautionneusement, comme s'il craignait de briser quelque chose à terre.

Les premiers rayons du soleil atteignaient le sol aux pieds des deux hommes.

— Eh bien ? demanda le maître au chef de la troupe.

— Personne, maître. L'abri est vide. Le marquis nous aura leurrés.

La main du duc se crispa dans celle de Sylve et la serra à lui faire mal.

— Il ne nous peut avoir leurré, rétorqua Baulche, je l'ai moi-même questionné. On ne ment pas sous le regard de Dieu. Les fugitifs étaient céans il y a peu, je vous l'assure. J'accrois qu'ils ne sont pas très loin et, se peut, ouïssent présentement nos propos. Allez promptement quérir le reste de la troupe ordonna-t-il à un homme qui partit aussitôt en courant. Vous autres, ajouta-t-il à ceux qui restaient, battez les fourrés et les taillis. J'espère ici votre retour et j'attends que vos recherches soient fructueuses. Et surtout, si vous tenez à votre âme et à sa mortelle enveloppe, défiez-vous terriblement de la fumelle ! C'est elle la plus dangereuse ; il s'agit d'un suppôt du malin qui lui a conféré une partie de ses pouvoirs. Elle vous peut réduire à néant par simple enchantement. Allez.

Les hommes se répartirent dans les buissons et sous les arbres qui bordaient la clairière.

Sylve et Gault ne demandèrent pas leur reste ; ils battirent rapidement en retraite, courant courbés sous les branches quelques dizaines de mètres puis, lorsqu'ils se jugèrent suffisamment éloignés, se redressèrent et partirent à toutes jambes. Ils parvinrent à parcourir quelques centaines de mètres quand ils entendirent hurler la voix de Baulche :

— Je sens qu'ils sont là-bas ! Tous les hommes à courre, promptement ! Je veux entendre résonner l'hallali comme un cri de victoire de la vraie foi !

Les soldats obéirent en criant et se ruèrent sous les arbres. Très peu de temps après, la progression des deux fugitifs devint subitement plus difficile, comme s'ils couraient dans un air épais et visqueux qui les retenait, tandis qu'une sorte de chant modulé et très grave retentissait dans le sous-bois.

— Que… que se passe-t-il ? demanda Gault, effrayé.

— Baulche. Il nous retient.

— Par quel prodige…

— Je vous ai jà narré qu'il possède des pouvoirs aux miens semblables, haleta Sylve. Vous en avez ici la preuve.

— Ne pouvez-vous rien tenter ?

— Je ne sais que tenter. Il me faut fermer les yeux pour le faire. Je ne suis point aussi aguerrie que lui à ces choses. Il faut pourtant que…

Elle s'arrêta brusquement et, fermant les yeux, s'obligea à penser à une voie droite et toute tracée dans laquelle courir était un jeu d'enfant. Mue par une inspiration soudaine, elle s'imagina également légère comme un chiot, ce fut la seule image qui lui vint à la tête. Elle sentait qu'il lui était très difficile de garder les deux images présentes dans son esprit, mais savait qu'il le fallait absolument.

— Portez-moi, ordonna-t-elle à Gault.

— Vous porter ? Mais…

— Fiez-vous à moi, je vous en prie ! Portez-moi créance, ou nous sommes perdus, le coupa-t-elle, de l'urgence dans la voix. Prenez-moi dans vos bras. Ainsi, je puis garder les yeux clos.

Interdit, le duc fit ce qu'elle lui demandait et la prit dans ses bras.

— Courez à présent, dit-elle.

Secouant la tête, certain d'être bientôt rejoint par les soldats et prêt à combattre, il obéit cependant à cette fumelle impérieuse au regard si puissant.

Il fit quelques pas maladroits, alourdi par la jeune femme qui avait passé ses bras autour de son cou. Au bout d'une centaine de mètres et bien qu'elle ne fût pas très lourde, il sentit qu'il ne pourrait aller loin. Il allait protester et la poser à terre quand un fort vrombissement se fit progressivement entendre tout près de son oreille droite. Il baissa instinctivement la tête, pensant à un carreau d'arbalète qui l'aurait frôlé. Brusquement, il eut l'impression de ne plus rien porter dans les bras. La charge avait disparu dès que le vrombissement s'était fait entendre. Il résonnait maintenant dans l'air environnant et emplissait les oreilles du duc qui se mit à courir comme un forcené. Sylve ne pesait plus rien ! Il trébucha et faillit tomber, comme si on l'avait soudainement lâché après l'avoir fortement retenu. Il fit quatre ou cinq foulées à la limite de la chute, puis parvint à se rétablir et reprit sa course qui redevint aisée. Plus qu'aisée, même. Libre, fluide, aérienne. Les arbres semblaient s'écarter de sa route et l'air n'était plus visqueux, bien au contraire, il paraissait le pousser, l'aider dans sa fuite. Il courut comme jamais il ne l'avait fait, ses pieds volaient littéralement au-dessus du sol et Baal, qui était à ses côtés, galopait ventre à terre sans le doubler.

Une sorte d'euphorie s'était emparée de lui et il aurait pu continuer ainsi pendant des jours et des nuits si, soudainement, Sylve n'avait pas retrouvé son poids normal et si un bouleau ne s'était pas trouvé juste en face de lui. Il se cogna brutalement à l'écorce lisse de l'arbre et tomba dans les fougères. Le vrombissement avait cessé.

Il se releva en frottant son épaule endolorie.

— Sylve, comment avez-vous…

Il s'interrompit soudainement en voyant que la jeune femme était d'une pâleur cadavérique, qu'elle respirait à un rythme effréné mais que sa poitrine se soulevait avec peine.

— Sylve, qu'avez-vous ? Ma mie !

Il paniqua quelques secondes, mais son éducation d'homme de chasse et de guerre reprit vite le dessus. Il chargea son amie sur une de ses épaules et entreprit de s'éloigner encore de ses poursuivants. Il n'avait aucune idée de la distance qu'il était parvenu à parcourir, mais ne les entendait plus que de loin. Il bifurqua radicalement et s'enfonça dans un sous-bois très dense, composé de jeunes noisetiers, de hautes fougères et de buissons de houx qui lui écorchaient les mains.

Il marcha ainsi pendant un long moment, le plus rapidement possible, repoussant l'idée que Sylve était peut-être en train d'agoniser sur son épaule. Quand il jugea enfin qu'il s'était suffisamment éloigné et que les cris de ses poursuivants se furent estompés dans les bois, il s'arrêta après avoir choisi un massif de fougère le plus dense possible. Un chevreuil en partit en aboyant. Cela lui ôta un souci. La présence de l'animal confirmait la tranquillité de l'endroit.

Il posa précautionneusement la jeune femme sur le sol et l'allongea sur le côté. Un de ses précepteurs lui avait enseigné que la respiration était plus aisée ainsi, car la salive n'engorgeait pas la trachée dans cette position.

— Sylve… Sylve, oyez-moi ma mie ! Sylve ?

Il se pencha et approcha son visage de celui de son amie, à le toucher. Sa respiration était si faible qu'il eut du mal à la sentir.

— Sylve, ne déviez point, de grâce ! Vivez, vivez ! supplia-t-il.

Il dégrafa le pourpoint et la chemise de lin qu'elle portait pour que rien n'entrave sa respiration. Sans doute ému par la vue de la poitrine de la jeune femme, il ne put empêcher quelques larmes de couler. L'une d'elles tomba sur les lèvres de Sylve qui la lécha lentement. À cette vue, le duc hurla de joie :

— Sylve, vous vivez ! Vous vivez ! Que vous faut-il ? Que dois-je entreprendre ?

Il se pencha pour entendre la réponse de la jeune femme.

— Faim… Manger…, crut-il percevoir dans le souffle ténu qui sortit de ses lèvres.

Frénétiquement, il fouilla des yeux la végétation qui l'entourait, mais ne vit que des fougères.

— Garde-la, ordonna-t-il à Baal.

Il partit en courant et revint quelques instants plus tard avec une poignée de fraises des bois et un bouquet de feuilles. Il s'accroupit près de Sylve, écrasa une fraise et la lui posa sur les lèvres. À nouveau, la jeune femme lécha la pulpe. Il fit de même avec une seconde fraise, puis une troisième. Quand il eut épuisé tous les fruits, il lui donna les feuilles. À la fin de son « repas », Sylve respirait plus visiblement. Gault voyait se soulever sa poitrine à un rythme encore rapide, mais de façon plus ample.

Il repartit et se mit en demeure de trouver quelque chose de plus riche. Il avait compris que la jeune femme s'était épuisée à maintenir son enchantement. Elle était à présent vidée, au sens propre du terme.

Le duc chercha dans les ronciers et finit par trouver un nid de grive. Les jeunes s'étaient instinctivement aplatis pour passer inaperçus, mais le chasseur les saisit un par un et les tua tous.

Il courut vers Sylve et lui donna la viande des oiselets. Elle l'engloutit de plus en plus rapidement et chaque bouchée lui était visiblement bénéfique, mais elle n'ouvrait pas les yeux pour autant. Quand elle eut mangé les six oisillons, elle inspira profondément et murmura quelque chose. Le duc se pencha vers elle.

— Encore…, souffla la jeune femme.

Le duc laissa échapper un cri de désarroi. Il ne pouvait chasser sous peine de révéler sa présence à leurs poursuivants, de plus, il ne voulait pas trop s'éloigner de Sylve et la laisser sans protection. Il savait que le chien l'aurait protégée, mais Baal ne pouvait pas grand-chose contre des sagettes et des carreaux d'arbalète. Il n'hésita qu'une poignée de secondes, prit l'épée et se coupa au niveau du bras. Aussitôt, un filet de sang coula sur sa peau. Il plaça la plaie sur les lèvres de Sylve qui la lécha avidement jusqu'à ce que la petite hémorragie soit pratiquement arrêtée.

La jeune femme ouvrit enfin les yeux, cilla et regarda le duc.

— Je vous mercie… Il me faut encore me nourrir si je veux marcher, haleta-t-elle.

— Je l'ai entendu, mais ne puis partir en chasse tant que…

— Je suis mieux à présent. Allez, il le faut. Baal lèvera le gibier.

— Nenni, je ne vous peux laisser seule céans !

— Gault, vous avez entendu que nous n'avons que cette solution. Je ne me peux mouvoir. Vous parler m'épuise… Allez… Je suis bien escamotée à la vue de tous. Baal, suis-le. Chasse…

Elle ferma à nouveau les yeux et ne répondit plus au duc.

Ils eurent de la chance et levèrent assez rapidement un chevreuil et un lièvre. Le jeune brocard ne put échapper aux crocs du grand chien qui lui brisa la nuque. Quant au lièvre, habilement rabattu, il vint se jeter dans les pieds du duc qui eut le réflexe de le frapper avec son épée, le coupant presque en deux.

Gault rapporta ses proies à Sylve qui paraissait à nouveau très faible. Pâle, elle ne respirait qu'à peine et n'avait apparemment pas bougé depuis le départ du duc. Il dépeça les deux animaux en un tour de main. L'odeur dut venir jusqu'aux narines de la jeune femme, car elle s'agita un peu et ouvrit la bouche.

Sans prendre le temps de faire cuire la viande, Gault la plaça au contact des lèvres de son amie mais, trop faible, celle-ci ne pouvait la mâcher. Elle faillit même s'étouffer en voulant avaler avidement un trop gros morceau que le duc alla précipitamment chercher dans sa gorge. Il mâcha alors pour elle et ne lui mit les morceaux dans la bouche que lorsqu'ils étaient réduits en bouillie. Cela dura de longues minutes. Patiemment, le duc découpait la viande, la mâchait, la plaçait dans la bouche de Sylve dans un baiser nourricier, lui massait la gorge pour qu'elle avale, puis recommençait avec un nouveau morceau.

Laborieuse au début, la manœuvre devint de plus en plus aisée, puis la jeune femme avala sans qu'il ait besoin de la stimuler ; puis elle commença elle-même à bouger les mâchoires. Vint enfin le moment où elle mâcha seule les petites pièces de viandes qu'il lui plaçait dans la bouche.

Elle avala la totalité du lièvre et les deux cuisses du chevreuil. Gault n'avait jamais vu une femme manger autant, même lors des repas de fête qui se tenaient parfois au château.

— C'est assez, murmura enfin Sylve.

Bien qu'encore faible, sa voix avait plus de consistance et le duc n'avait pas besoin de placer son oreille près de la bouche de la jeune femme pour l'entendre.

— Il me faut sommeiller à présent.

Elle s'endormit instantanément. Ses yeux se fermèrent et, aussitôt, sa poitrine se soulevait calmement sur le rythme du sommeil. Elle semblait mieux ; sa respiration était redevenue normale, ses joues avaient repris des couleurs et elle avait pris la main de Gault dans la sienne. Elle la garda pendant toute la durée de son sommeil.

Le duc ne dormit pas. Il ne savait combien de temps il avait couru, son amie dans ses bras pour échapper aux soldats de Baulche. Le soir n'était pas très loin ; on sentait la douceur des fins d'après-midi et les grives lançaient leur chant qui résonnait dans la forêt. Il ne voulait pas relâcher sa vigilance, sachant parfaitement que Baulche ne renoncerait jamais et serait toujours à leur recherche ; à la recherche de Sylve qui l'avait défié, qui connaissait son secret.

L'autre chose qui le maintint éveillé fut le sort de l'ami de son père. Il ne pouvait s'empêcher de penser à ce qui était advenu à de la Couperie. Le marquis devait être mort. Si Baulche l'avait questionné et qu'il lui avait révélé la localisation de la grotte, ce ne pouvait être que sous la torture, ou quelque autre moyen auquel Gault ne pouvait penser sans frémir. La « magie » de Baulche lui paraissait odieuse, malfaisante, noire. Celle de Sylve le perturbait. Il savait que son amie ne l'utilisait que pour le bien ou pour son salut, mais il ne pouvait néanmoins s'empêcher d'en avoir peur. Voir des choses inanimées se plier à la volonté d'une jeune fumelle, voir l'air lui-même, par nature impalpable et immuable, changer de nature, se faire plus léger ou plus dense, fluide ou visqueux, tout cela le terrifiait.

Malgré sa peur, il savait jusqu'aux tréfonds de son esprit que Sylve n'était en rien damnée ou vouée au malin. Son père lui avait toujours appris à se méfier de tout ce qui pouvait être fanatique, de quelque bord que ce soit. Elle ne l'était pas. Il la croyait quand elle lui expliquait l'origine de son pouvoir. La faculté qu'elle possédait de tout comprendre, de ne jamais répéter deux fois la même erreur, de discourir avec assurance, avec un langage recherché, malgré ses origines, tout cela lui confirmait qu'elle était douée d'une puissance intellectuelle hors du commun. Il avait irrémédiablement pris fait et cause pour elle. Et, de toute façon, il l'aimait.

— Vous n'avez point dormi.

Ce n'était pas une question.

— Je songeais, répondit-il.

— À quoi songiez-vous ?

— À vous qui vous portez mieux et dont le regard clair et vif me fait revivre après ces instants d'angoisse ; à vos pouvoirs, à ceux du félon et au sort du marquis.

— Je pressens qu'il n'a point passé.

— En êtes-vous acertainée ? demanda le duc, plein d'espoir.

— Nenni. Je le sens, mais n'en ai point certitude de par l'entendement… J'ai grand faim, dit-elle avec un petit sourire.

— Encore ? Vous avez glouti un lièvre entier et deux cuissots de chevreuil. Crus.

— Vraiment ? Je ne me le remémore point. Qu'y puis-je ? Il me faut me sustenter si j'appète à me mouvoir. Je me sens encore aussi faible qu'un enfançon qui vagit dans ses langes.

— Un nourrisson qui vagirait comme vous le faites présentement épuiserait sa nourrice, dit le duc avec un sourire.

Il lui coupa tout ce qui restait du chevreuil. Elle tint à ce qu'il en gardât une part pour lui de façon à ce qu'il mange un peu, et avala son énorme portion avec une voracité impressionnante.

— Vous n'allez plus pouvoir vous mouvoir après cette repue gigantesque.

— Je le décrois. Tout à rebours, je me sens revigorée par ces viandes. J'accrois que mon esprit a puisé fort loin dans mes réserves de vie. Il me les faut maintenant reconstituer à tout plein.

Elle était visiblement bien mieux. Ses joues avaient retrouvé de la couleur, ses yeux brillaient à nouveau et elle ne bougeait plus avec cette effrayante lenteur qui avait alarmé le duc. Elle dormit encore quelques heures pendant lesquelles de Matarne succomba lui aussi à la fatigue accumulée par l'énorme tension à laquelle ils étaient tous deux soumis depuis leur fuite du château.

Ils marchaient dans la forêt. Il faisait nuit noire, mais Sylve était apparemment capable de se diriger avec une maîtrise qui laissa Gault pantois. Elle évitait les troncs, les ronces, les branches basses… Il avait cru qu'elle se servait de son pouvoir pour cela, mais elle lui avait répondu qu'elle n'en avait absolument pas besoin.

— Oyez-vous un bruissement ? avait-elle demandé.

— Nenni.

— Dès que j'utilise mon pouvoir, il se fait entendre. Vous l'avez dû ouïr dans notre fuite.

— Si fait ! s'était exclamé le duc. J'ignorais d'où il provenait et avais craint de prime, que ce ne fussent des carreaux ou des sagettes qui nous frôlaient.

— Il ne s'agissait que de moi, avait dit la jeune femme d'une toute petite voix.

— Que songez-vous entreprendre ? demanda Sylve après une longue période de marche silencieuse.

— J'escompte me rendre au château, trouver une manœuvre pour secourir de la Couperie et pourfendre ce félon de Baulche, répondit le duc.

— Vous l'allez occire…, dit-elle d'une voix songeuse.

— Oui-da.

— Je décrois que vous y succédiez. Je suis, tout à rebours, acertainée que vous passerez en le tentant. Baulche est puissant ; d'une puissance que je n'égale point. Il y a grand péril à le provoquer. En outre, si toutefois vous parveniez à vos fins, j'accrois qu'il serait par trop maladroit de l'occire sans qu'il y ait eu un jugement, une

reconnaissance de votre innocence par un sujet royal. Baulche passé, vous ne seriez point disculpé pour autant. Sans jugement, point de verdict. Seul un avis royal vous pourra proclamer successeur de votre père, si j'ai bien entendu les propos de Louise. Êtes-vous réellement apensé que l'on vous reconnaîtra duc de Matarne si l'on vous croit coupable de hauts-faits de magie ou d'accointance avec une magicienne, une enchanteresse ?

Gault ne répondit rien pendant un moment. Ils marchèrent en silence quelque temps puis :

— Vous avez entendu toutes les finesses de la politique ducale, ma mie. J'en suis béant. Vous dites vrai. Il serait par trop stupide de s'aller jeter dans l'antre de l'ours à mains nues. Baulche est hors d'atteinte, je l'entends bien. Ah ! Je me sens aussi vain et impuissant qu'un enfançon ! Que me conseillez-vous ?

Sylve répondit immédiatement, comme si elle avait depuis longtemps préparé ce qu'elle allait dire :

— Courons libérer le marquis, puis départons pour la cité royale. Vous vous y présenterez devant le roi, vous déposerez vos armes à ses pieds, lui jurant fidélité et obéissance. Même s'il a fomenté, ou qu'on lui a conseillé l'insufférable assassinat de votre père, il ne pourra qu'accepter votre serment d'allégeance. Ceci accompli, vous manderez le jugement de Dieu…

— Le jugement de Dieu ? Contre Baulche ?

— Oui, monseigneur, dit-elle avec un charmant sourire que le duc ne put voir dans la nuit. Contre Baulche. Le félon ne pourra qu'il accepte, faute de quoi il se reconnaîtra lui-même coupable. Il lui sera impossible d'utiliser ses pouvoirs devant toute une assemblée, je suis donc acertainée qu'il ragera, vitupérera et, à la parfin, tentera par tous les moyens de vous occire ou de fuir. Loin. Baulche en fuite, ou occis, vous serez duc. Vous aurez donc droit de justice dans votre duché et me pourrez ainsi disculper de l'ignominieuse accusation qui pèse sur moi.

— Votre dessein est un exemple de stratégie ! Je n'y décèle point de faille. Vraiment, vous me faites reconsidérer le rôle des fumelles dans la gestion d'un duché.

— Pourquoi une fumelle serait-elle moins capable qu'un homme pour ces choses ?

— Je ne sais, mais il est fort rare que ce soit quelqu'un de votre sexe qui gouverne.

— Ce n'est là que la preuve de l'insuffisance d'esprit des hommes, monseigneur. Ou… une preuve de leur crainte de se voir supplantés…

— J'entends bien que vous me narguez. Profitez de cet instant de victoire, ma mie. N'escomptez nonobstant point trop en savourer moult autres.

Sylve glissa sa main dans celle de Gault qui la pressa contre ses lèvres.

– Chapitre sept –

— Nous ne pourrons point entrer sans risque, murmura Gault.

Sur les toits du château, portés par la brise d'ouest, battaient des gonfanons frappés d'une croix brune. Baulche avait fait ôter les oriflammes des de Matarne. Gault n'en avait rien dit, mais Sylve avait vu son œil s'étrécir et sa bouche se pincer à cette image.

Ils se tenaient dans la forêt en vue du château. La garde était assurée par trois hommes à chaque porte et six à l'entrée principale. Baulche redoutait visiblement leur retour.

— Ne pouvons-nous point derechef emprunter le passage sous la Dogne ? demanda Sylve.

— Nenni. Sans torche, ce serait assurément un suicide.

— Que faire alors ?

— Attendre. Attendre juste avant le lever du jour ; c'est l'heure où les gardes s'endorment ou luttent contre le sommeil qui les gagne. Nous passerons à ce moment.

Ils reculèrent et grimpèrent jusqu'au faîte d'un grand chêne. Baal s'allongea à terre avec un gémissement.

— Paix. Je suis en haut. Tu me pourras humer, lui avait dit Sylve en lui caressant la tête.

Ils s'installèrent sur une large branche, Gault adossé au tronc et Sylve complètement appuyée contre sa poitrine. Elle s'endormit rapidement, bougeant par petits mouvements brefs dans son sommeil. À un moment, l'air commença à vibrer autour d'eux. Gault eut peur d'une manifestation intempestive de son pouvoir, mais ce fut bref et sans effet. Il dut s'endormir également et ce fut Sylve qui le réveilla en remuant contre sa poitrine.

— Duc…

— Je suis éveillé, dit Gault.

Il faisait nuit. Quelques petits bruits furtifs trahissaient la vie nocturne en bas, sur le sol. De Matarne s'étira longuement et demanda :

— Avez-vous dormi à votre convenance ?

Sylve soupira et, avec un air faussement courroucé, elle demanda :

— Votre façon de parler m'est étrangère. Il me semble que vous vous adressez à moi comme si l'on se trouvait présentement dans une salle de château. Allez-vous ainsi m'entretenir jusqu'à la fin des temps ?

— Oncques je n'ai adressé la parole à quelqu'un autrement, répondit son ami, visiblement surpris. Sauf en mes tendres enfances.

— Je ne suis point *quelqu'un* ; je suis Sylve et il semble que vous me chérissez, vous me l'avez d'ailleurs assuré. Adonc, ne conviendrait-il pas que vous l'affichiez, à tout le moins quand nous sommes seuls l'un avec l'autre ?

Un instant, le duc parut plus qu'étonné. Il n'avait apparemment jamais été confronté à ce genre de demande. La jeune femme lui parlait d'une voix assurée, mais la couleur de ses joues attestait de son émotion.

— Soit. Je *te* chéris, je *te* tutoie. Adonc, as-tu dormi à ta convenance ? demanda-t-il en souriant.

Pour toute réponse, Sylve lui passa les bras autour du cou et posa maladroitement ses lèvres sur les siennes.

— Est-ce ainsi que cela se doit accomplir ?

— Presque.

— Comment cela, presque ?

— C'est bien tenté, mais manque encore un peu d'expérience.

— C'est que je n'ai point courtisé moult chevaliers, barons ou marquis, moi. Ne suis point fille de duc que l'on veuille marier à tout prix et qui a dû apprendre à baiser les lèvres avec grâce et distinction, moi.

Elle paraissait triste. Elle maintenait sa tête baissée et Gault ne voyait que la masse de ses cheveux.

— Louise a passé, continua-t-elle. On me veut voir brûlée comme sorcière, je ne sais que faire avec les pouvoirs qui m'ont été donnés, je suis céans avec un homme, un duc, qui me chérit mais qui n'a plus de titre, qui ne sait ce qu'il doit entreprendre et qui, se peut, me va laisser au bord du chemin dès qu'il aura été reconnu.

— Tu me vois béant de ton audace. J'en suis stupéfait et désespéré que tu me tiennes en si piètre estime. Je ne suis point homme à donner mon cœur à quiconque porte poitrine. Jamais je n'ai avoué un sentiment à une fumelle, fût-elle comtesse ou duchesse, comme il m'est advenu d'en côtoyer. Si je t'ai, laissant de côté ma confusion, avoué que je te chérissais, c'est que je ne puis agir d'une autre manière. Ton minois m'a frappé dedans le cap. Tes façons, ta voix, tes paroles, tes yeux, ton regard, ta tournure, ta grâce… Je pourrais ainsi poursuivre jusqu'au lendemain… Tout cela me tient d'ores en avant irrémédiablement lié à ton destin et je ne peux que je t'avoue que mon plus cher désir est que ton destin soit pareillement lié au mien. Aussi, je te le demande, comment ne pas être désespéré d'ouïr de telles paroles, de voir que tu te défies de moi et de mon cœur ?

— Je vous mande votre pardon, dit la jeune femme. Tout cela est si dernier pour moi que je ne sais comment je dois entendre vos dires, considérer vos agissements, vos regards.

— Comme ils viennent ; comme ils sont donnés ou accomplis : avec naturel.

— Je vous mande de la patience. J'accrois à présent que vous êtes sincère, mais ne sais encore ce que me dicte mon esprit.

— Votre esprit… Je vous parle de cœur, vous me répondez entendement. Votre esprit est si puissant qu'il dicte tous vos agissements. Là est la différence qui existe entre nous.

— Espérez une modification. Entendez que j'ai vécu seule pendant de longues années. Il ne m'est point arrivé de jacter avec quelqu'un pendant des jours et des jours, des saisons et des saisons… J'ai passé seule les froids de l'hiver, les nuits venteuses et pluvieuses où même le feuillage le plus épais est transpercé par les hallebardes de la pluie qui vous laisse transie de froid, sans même l'espoir que le jour gris et froid ne vous réconforte.

Le duc la vit frémir à cette évocation de son passé.

— Entendez-moi bien, je ne narre point ceci à la parfin d'être plainte. Mon dessein est uniquement de vous faire entendre le pourquoi du fonctionnement de mes mérangeoises. Espérez Gault. Espérez. Si la patience est une de vos qualités, j'accrois que vous me pourrez persuader. Je… Je sens bien que je… ne suis point insensible à vos charmes.

Elle baissa à nouveau la tête et une vibration résonna très brièvement dans l'air. De Matarne se demanda s'il l'avait réellement entendue.

Sylve releva la tête, se tourna vers le duc et reprit d'une voix plus ferme et plus claire :

— Nous ne devons point omettre où nous sommes et le pourquoi de la chose. Pour ce qui est de notre affaire, j'opine que nous pourrions attenter d'entrer dans ton castel par la porte dérobée qui mène chez Baulche. Il n'y sera certainement point pour ce qu'il se doit complaire en les appartements ducaux. Et j'opine en outre que personne ne logera en icelle demeure pour ce qu'il craindra par trop que l'on découvre, se peut, des écrits compromettants.

— Écrits que nous pourrions attenter de dénicher ! Ma mie, en aucun cas je ne me séparerai de toi, tu m'es par trop précieuse. Si d'aventure tu te lasses de ma figure devenue vieille et fripée, je te mets en geôle pour profiter de tes conseils jusqu'à la fin de mes jours.

— Vous devenez donc frivole, mon duc ? Cette porte est-elle gardée ?

— Je t'avoue que je l'ignore à tout plein. Il s'agit du domaine de Baulche et personne n'utilisait cette entrée sauf icelui félon.

— N'est-ce point là grande inconséquence ? Laisser une entrée au château pour le seul usage d'un homme. Aurait-il été traîtreux qu'il aurait pu l'ouvrir pour permettre à des troupes de saillir dans le castel.

— Il est traîtreux et n'a même point eu besoin de recourir à cette manœuvre pour faire trembler le duché sur ses bases. Allons, descendons et voyons comment entrer dans mon domaine sans alerter les gardes du traître.

— Vous aviez dit qu'il fallait agir à la pique du jour, fit remarquer Sylve.

— À la pique du jour ou à la fin de la nuit. Vois, dit-il en désignant la direction de l'Est, le bleu de la nuit pâlit. Le jour n'est plus très loin. Allons.

Ils descendirent rapidement jusqu'au sol où Baal les accueillit silencieusement en remuant frénétiquement sa longue queue. Louise avait impeccablement dressé le grand chien qui comprenait immanquablement comment il devait se comporter, presque sans que Sylve ait quoi que ce soit à lui dire.

Ils avancèrent prudemment vers le château. Gault marchait devant, suivi par Sylve et Baal fermait la marche. Quand ils furent en vue du pont qui traversait la Dogne, le duc s'arrêta, s'accroupit et glissa à l'oreille de la jeune femme :

— Je n'aperçois point les gardes, mais ils ne doivent assurément pas être loin. Je vais passer le pont en premier. Si d'aventure je suis repéré et que l'on s'empare de moi, fuis ma mie. Fuis sans te retourner aussi loin que tu le pourras. Il ne me servirait à rien de te savoir en danger.

Sylve s'approcha de lui et, collant sa bouche à son oreille, elle murmura :

— Si l'on s'empare de vous et attente à vous meurtrir, sachez que ma colère sera telle que votre château en tremblera sur ses bases. Je broierai alors tous ceux qui se trouveront entre nous. Adonc, allez comme vous l'avez dit, mais veillez à ne vous point faire grappir. Dès que vous êtes passé, faites-le-moi savoir, je vous rejoindrai.

Gault hocha la tête et partit en longeant la rambarde de bois qui courait au bord du pont. Quand il eut atteint la porte de fer qui gardait le milieu du pont, il enjamba lestement la rambarde et disparut. Sylve soupira. Il ne pouvait agir que de cette façon, mais ne plus le voir l'inquiétait.

Quelques courtes minutes après, la jeune femme entendit grincer la porte de fer. Gault apparut et lui fit signe de le rejoindre.

— Les gardes… Vous les avez occis ? demanda-t-elle en arrivant près de lui.

— Nenni. Ils auront grand dol en le cap pendant quelques jours. Deux dormaient et le troisième sommeillait, ayant le plus grand mal à garder les yeux ouverts. Je l'ai simplement aidé à les clore. Allons, hâtons-nous, la garde ne va pas rester inanimée longtemps.

Ils passèrent le pont et coururent le long du petit chemin qui menait à la porte dérobée. Elle était fermée à clé, mais pas gardée.

— Écartez-vous, dit Sylve au duc.

Elle ferma les yeux et s'obligea à visualiser la porte grande ouverte. Presque aussitôt, le vrombissement qu'elle attendait se fit entendre. La porte s'ouvrit avec un claquement, alors qu'elle avait ouvert les yeux.

— C'est… C'est la première fois…, balbutia-t-elle.

— Nenni, je t'ai jà vue utiliser ton pouvoir, dit le duc en entrant dans l'étroit passage.

— Certes, mais je l'ai céans utilisé les yeux ouverts ! C'est la première fois.

— Te sens-tu dolente ?

— Un peu, mais moins que d'ordinaire.

— C'est merveille ! C'est merveille, mais ne lambinons point.

Ils coururent dans le couloir empierré. Le jour se levait.

La porte de Baulche fut ouverte de la même façon. La joie de Sylve qui avait à nouveau opéré les yeux ouverts retomba dès qu'elle franchit le seuil. Elle ressentit une sourde angoisse en entrant dans la grande salle où le « maître » l'avait accueillie plus d'une fois. Sa présence, son regard, sa voix, son odeur flottaient dans la pièce, comme s'il se tenait encore assis dans son fauteuil.

— Il nous faut découvrir promptement s'il existe des écrits, dit-elle à voix basse.

— Nous avons le temps à présent, nous…

— Nenni, nous n'avons aucun temps ! le coupa-t-elle. Les gardes choqués vont reprendre leurs esprits et hucher à s'en faire éclater les poumons. Tout le château sera en émoi et je gage que Baulche ne va pas tarder à entendre que nous sommes dans la place. Adonc, nous n'avons pas de temps à perdre. Furetons dans la pièce, partout où pourrait se trouver un parchemin.

— Certes, mais… un parchemin est petit et la masure est vaste.

— Oui-da. Mais un écrit compromettant ne se va point laisser en un lieu visible de tous. Il nous faut fureter dans les recoins sombres et escamotés.

Ils se partagèrent la tâche. Gault monta à l'étage et Sylve chercha dans la salle.

La jeune femme fouilla partout, ne respectant aucun rangement, vidant les tiroirs sans ménagement, ouvrant tous les meubles. Elle ne trouva rien qui puisse ressembler à ce qu'elle cherchait et commença à douter qu'il y ait eu un message. Elle avait tout retourné quand Gault dévala l'escalier de bois plutôt qu'il ne le descendit.

— J'ai trouvé, ma mie ! J'ai trouvé !

Il exhiba un parchemin.

— Le texte est incomplet par places, mais il ne peut subsister aucun doute. Il y est dit : « …et il serait très heureux que le sieur en question trépassât sans que l'origine de cet événement puisse vous être attribuée. Vos dons vous peuvent prêter la main pour trouver… à la parfin de faire accuser ce quidam. La place se trouvera ainsi ébranlée. L'on vous sera très reconnaissant pour cette œuvre et l'on vous le… de tangible manière… ». Il n'est plus rien de lisible ensuite. Tu avais vu juste, ma mie ! Ce méchant a bien été commandé par un ennemi du duché. Il nous faut conserver ce document par-devers nous. Il nous sera ainsi loisible de confondre le félon et ses affidés.

— Où nous pouvons-nous dissimuler ? Les hommes de garde ne vont point tarder à reprendre connaissance, si ce n'est point encore fait. Tout ce que le château compte comme hommes d'armes va nous courir sus. J'accrois qu'il nous faut promptement délivrer le marquis et rejoindre ton roi.

— Ce roi est aussi le tien, dit le duc.

— Nenni, répondit Sylve en quittant la pièce. Le petit peuple sait qu'il existe un roi, mais ne l'a oncques envisagé. Il ne s'agit pour lui que d'une lointaine réalité.

— La chose est intéressante, mais ne pouvons disputer de cela céans. Il nous faut présentement rejoindre les cachots. Comment allons-nous agir ?

— J'accrois le savoir…

Ils sortirent discrètement de la maison puis, ainsi que Sylve l'avait proposé, agirent comme s'ils n'étaient pas les fugitifs que l'on allait sous peu rechercher, mais de simples manouvriers qui vaquaient à leurs tâches habituelles. Le duc avait coiffé un large chapeau et ôté sa chevalière. Sylve avait, pour sa part, dissimulé ses cheveux sous un fichu terne trouvé chez Baulche et marchait la tête baissée comme elle l'avait vu faire par les femmes qui allaient aux travaux des champs. Ils avaient laissé Baal près des écuries, là où d'autres chiens traînaient en quête de nourriture glanée çà et là.

Il avait été assez difficile à la jeune femme de faire comprendre à l'animal qu'il devait rester dans cet endroit, mais le chien avait fini par se coucher dans la paille d'un box vide en gémissant.

Ils passèrent au beau milieu de la cour et personne ne parut leur prêter attention. Les soldats étaient omniprésents. Ceux de l'inquisition étaient reconnaissables à la grande croix rouge sang qu'ils portaient sur leur plastron. L'atmosphère était tendue : têtes qui se baissent, conversations qui s'arrêtent soudainement, regards durs lancés après le passage des soldats. L'armée de Dieu, comme on l'appelait, n'était pas la bienvenue dans le duché. On la craignait, on redoutait ses agissements cruels et brutaux. Tout le monde savait que les hommes qui la composaient étaient le plus souvent des mercenaires, d'anciens soldats de métier qui, faute de guerre durable, s'étaient engagés pour faire leurs les rapines autorisées chez les hérétiques, les sorcières, les prédicateurs d'une foi reniée par Rome. L'Église, le pape lui-même, leur avait promis des indulgences s'ils menaient le vrai combat, et le paradis si, d'aventure, ils trépassaient l'arme sainte à la main. En fait d'arme sainte, ils ne disposaient souvent en tout et pour tout que de méchantes faux à la lame redressée, ou de fléaux transformés en masse d'armes, ou même de simples gourdins, et leur nombre suppléait souvent leur manque de connaissance du combat. On murmurait qu'il y avait parmi eux d'anciens bandits de grand chemin dont la troupe avait été dissoute, capturée ou tuée et qui, ayant échappé par miracle à la justice, se réfugiaient dans cette armée. Ils y trouvaient dès lors deux avantages : on ne les poursuivait plus et ils pouvaient profiter des exactions plus ou moins permises pour ne pas perdre la main et remplir leur escarcelle. Toutefois, les capitaines de ces bandes avaient parfois le plus grand mal à contenir la rage de leurs hommes indisciplinés par essence et qui se sentaient bridés par le règlement militaire qui leur était imposé. Les sanctions n'étaient pas rares et les punitions allaient parfois jusqu'à la mort.

Sylve et le duc arrivèrent sans encombre près du château. Ils s'approchèrent d'une porte qui donnait sur un accès aux sous-sols.

— La porte est gardée, murmura le duc.

Deux soldats se tenaient près de l'entrée. Ils ne semblaient pas réellement intéressés par leur tâche : l'un d'eux se fourrageait les narines à l'aide d'un doigt noir de crasse et l'autre urinait contre le mur en bâillant à s'en décrocher la mâchoire.

— N'ayez crainte, nous entrerons, répondit Sylve sur le même ton en se dirigeant d'un pas résolu vers les deux soldats.

— Halte là ! s'exclama le plus ventripotent en se rhabillant sans hâte. Où escomptez-vous… Oh, mille pardons chevaliers, j'avais cru envisager…

— Et quoi donc ? demanda la jeune femme, hautaine.

L'air bruissait autour d'elle.

— Je ne sais, balbutia le garde.

— De la Couperie, le coupa Sylve, où est-il emprisonné ?

— De la Couperie ? Je ne connais point ce nom, chevalier.

Gault n'osait rien dire. Il avait compris que Sylve utilisait ses dons pour mystifier les deux hommes et préférait se taire pour ne pas risquer de rompre le charme.

— Le félon marquis, l'ennemi de Dieu et du grand inquisiteur, précisa Sylve, peu aimable. Ne savez-vous donc point qui vous gardez ?

— Le marquis ? Ah mais oui-da que je le sais ! Il est serré dans la geôle du deuxième sous-sol, la porte à senestre. Mes chevaliers ne se pourront point méprendre.

— Montez une garde efficace ou je parlerai de vous au grand inquisiteur, menaça Sylve. Compisser un mur quand on se doit de garder une porte est une faute qui serait assurément punie. Ouvre la porte, toi.

L'autre soldat s'exécuta avec empressement.

— Tu les as bellement abusés, ces deux soudards, dit le duc en descendant l'escalier de pierre.

— Si fait. Et j'ai succédé les yeux ouverts, Gault ! Il ne m'est apparemment plus nécessaire de les clore pour parvenir à employer cette force. De plus, je ne me sens plus aussi dolente qu'auparavant. Nonobstant, ne lambinons point. Si d'aventure quelqu'un passait près de ces vaunéants, on se pourrait étonner de la présence de deux chevaliers dans les geôles.

Ils descendirent un instant en silence. Des torches fichées dans des appliques fixées au mur éclairaient heureusement les pierres blanches, car le colimaçon était assez raide et quelques marches glissaient un peu du fait de l'humidité qui régnait dans ce lieu.

— Qu'ont-ils donc imaginé en nous envisageant ? demanda soudain le duc.

— Les soldats ? Deux chevaliers de forte taille au plastron frappé d'une croix rouge sang. Je…

— Musèle ton joli bec, ma mie, la coupa Gault en posant sa main sur le bras de la jeune femme. Il se peut que le palier soit gardé.

À peine eut-il prononcé ces paroles que l'air vrombit à nouveau autour d'eux. Mais il n'y avait personne à cet étage, ce qui ne semblait pas le cas au deuxième sous-sol, si l'on en croyait les rires qui parvenaient d'en bas. Ils descendirent en silence et, quand le duc fit signe à Sylve qu'ils approchaient du palier, le bruit du pouvoir de la jeune femme résonna à nouveau dans l'espace exigu.

— À toi te dis-je ! Qu'espères-tu donc ? C'est point en atermoyant sans cesse que tu regagneras ta mise, il ne te sert de rien de lambiner, joue donc !

La voix était gaie, presque enfantine.

— Oui-da, je joue, mais tu succèdes toujours ! dit un homme sur un ton pleurnichard.

— Or çà ! Est-ce ainsi que vous montez garde en geôle ? s'exclama Sylve en faisant irruption devant les deux soldats.

Ils se redressèrent si rapidement que la planche de bois sur laquelle ils jouaient avec des osselets de porc tomba sur le sol. Les petits os roulèrent sur les dalles, accentuant encore le lourd silence qui s'était abattu sur le couloir.

— Eh bien ? insista Sylve.

— Nous montons garde, sire chevalier, nous montons garde ! pleurnicha le perdant.

Il était plutôt gras et son visage criblé par la petite vérole luisait de transpiration.

— Bellement ! gronda Sylve en le giflant à toute volée.

Le coup fut si puissant que la tête de l'homme alla donner contre le mur de pierres. Il s'affaissa sur le sol, à demi assommé.

— Alors ?

La jeune femme s'était tournée vers l'autre qui mit instinctivement et comiquement ses mains sur ses joues. Il s'agissait d'un jeune soldat, à peine sorti de l'adolescence dont le regard ne pouvait visiblement pas s'éloigner de la poitrine de Sylve où il devait voir une croix d'un rouge menaçant.

— Il ne s'en vient personne céans, sieur chevalier ! Depuis que le prisonnier n'est plus questionné par le maître, oncques personne est descendu pour l'envisager ou prendre bec avec icelui ! Le maître est descendu il y a deux jours ; il est resté le temps que brûle une demi torche avec le prisonnier. Depuis, il n'est point revenu.

— Une garde est montée par des geôliers vigilants, ois-tu ce que je te dis, vil pendard ? Vi-gi-lants ! Déclos la porte du captif de la Couperie, prestement.

Le soldat ne se le fit pas demander deux fois. Il saisit un trousseau de clés et se précipita vers une cellule qu'il ouvrit fébrilement.

— Fais sortir le captif, que nous le puissions envisager ! ordonna la jeune femme.

— C'est que…, commença le soldat.

— C'est que quoi ? demanda-t-elle, excédée.

— C'est qu'il a passé, sieur chevalier.

— Il a passé ? souffla Sylve.

Le duc ne put retenir une exclamation. La surprise et l'émotion de la jeune femme furent telles à l'annonce de cette nouvelle, que le vrombissement cessa immédiatement. Le soldat ouvrit de grands yeux et les deux fugitifs purent le voir lentement comprendre qu'il avait été leurré.

— Tu es… Tu es la…

Il ne put terminer ; Gault, qui avait entendu disparaître la vibration, et avait compris que le pouvoir de Sylve ne s'exerçait plus, se précipita sur le jeune homme, le jeta à terre et lui frappa violemment la tête sur les dalles. Quand il fut certain que l'homme était mort, il entra lentement dans la cellule.

Le spectacle qui les attendait était horrible : de la Couperie était assis, le dos appuyé contre le mur couvert de salpêtre et ses yeux brûlés fixaient le vide. Un filet de sang séché coulait de sa bouche entrouverte ; on lui avait coupé la langue. Il n'avait plus de cheveux, plus de sourcils ; ils avaient été brûlés. Il était nu et portait de nombreuses traces de coups sur le torse. Tout cela était horrible, mais ce qui impressionna encore davantage le duc, fut la forme de sa cage thoracique ; elle était enfoncée, comme s'il avait été écrasé par une masse énorme. On ne voyait pas de sang, pas d'os saillants. Gault ne comprenait pas quelle sorte d'engin de torture pouvait avoir eu cet effet.

— Baulche, murmura Sylve d'une voix sourde derrière lui. C'est Baulche qui lui a infligé ce supplice. Il a utilisé son pouvoir à la parfin de le questionner, j'en suis acertainée.

— Il l'a volontairement broyé, il l'a voulu meurtrir comme il l'a fait pour mon père.

Le duc ne pouvait quitter le cadavre des yeux. Il se massa le visage et, se tournant vers son amie, lui demanda d'une voix blanche :

— Ne lui peux-tu redonner son aspect sain et gaillard ?

— Présentement ?

— Présentement et céans. Je t'en prie.

— Je ne sais… Je ne sais si je le puis. Je vais tenter…

Sylve ne termina pas sa phrase, ferma les yeux et un doux vrombissement envahit la salle. Il ne se passa d'abord rien puis, lentement, Gault de Matarne put voir le corps de l'ami de son père se transformer, reprendre progressivement une apparence normale. Les marques de coups disparurent, un fin duvet s'étala sur son crâne et le bas de son visage, tandis que ses yeux se fermèrent et que toute son expression se détendit.

Le vrombissement cessa. Sylve ouvrit les yeux.

— Je te mercie, lui dit le duc en l'enlaçant brièvement. Allons à présent.

La jeune femme lui jeta un rapide regard. Il avait la mâchoire serrée, et une larme coula de son œil masqué.

Ils sortirent de la cellule. Gault remarqua que Sylve effectuait un large détour pour ne pas marcher sur le sang du jeune soldat.

— Tu es apensée que je ne l'aurais point dû occire ? demanda-t-il.

— Nenni, répondit-elle en commençant à gravir les marches. Je suis apensée que nous allons devoir occire moult gens pour ce que nous sommes fugitifs et que nous appétons à ne point dévier, à rester vifs. J'accrois qu'il ne nous faut point considérer la vie de nos ennemis comme celle des gens qu'ils pourraient être s'ils ne nous couraient point sus… Mais ce soldat était jeune et prisait le jeu des osselets…

Ils s'engagèrent dans l'escalier et gravirent quelques marches en silence. La jeune femme marchait devant et le duc, qui était un instant resté en arrière pour se saisir de la rapière de l'un des soldats, la rejoignit. Quand il fut juste derrière elle, il lui dit en s'adressant à ses pieds qu'il voyait gravir l'escalier, marche par marche :

— Tu es bonne, Sylve. J'ai été éduqué dans la foi chrétienne. Ma mère était fervente religieuse, ne manquant point les messes, priant tous les jours. Adorant la sainte femme, j'ai cru moi aussi, dans ma prime jeunesse, mais depuis une certaine prière que j'ai faite, je me suis aperçu que personne ne m'écoutait. J'accrois que le ciel est vide. S'il est plein, je suis apensé que ce n'est que de la résonance des suppliques qui, depuis tant d'années, montent vers lui et son prétendu seigneur ; en vain. Nonobstant, s'il existe quelqu'un qui veille au destin de l'être, qui s'emploie à non point le laisser s'égarer, il ne peut qu'il te reconnaisse comme l'une des siens. Ton pouvoir qui, je l'avoue sans vergogne, m'effrayait prou auparavant, m'apparaît d'ores en avant comme un don. Tu en uses pour faire le bien ; uniquement le bien.

Personne ne te peut prétendre damnée, habitée, ou maligne. Bien au rebours, je suis à tout plein acertainé que tu es comme ces personnes qui font le bien sur leur passage ; et tous ces religieux qui n'appètent qu'à la venue de Dieu sur la terre te devraient considérer comme une sainte. Ils…

Sylve cessa brusquement de monter se retourna. Surpris, le duc leva la tête et constata qu'elle pleurait sans bruit. Les yeux noyés de larmes, elle le regardait, son pâle visage auréolé d'un roux qui flamboyait à la lueur des torches. Il tendit une main qu'elle saisit. Elle l'attira doucement vers elle et lui passa les bras autour du cou. Debout sur une marche plus haute que la sienne, la jeune femme était aussi grande que lui. Elle posa sa tête sur son épaule, de sorte qu'il ne voyait que le moutonnement rougeoyant de ses cheveux. Elle lui dit dans un souffle :

— C'est donc avéré que tu me chéries, mon duc. J'ignorais à tout plein ce que cela signifiait, je te prie de me porter créance. Je te dois confesser que cela m'effrayait tout autant que mes pouvoirs… et, se peut, plus que mes pouvoirs. C'est la raison de ma froideur passée à ton égard. Sentir son cœur qui palpite sans raison, avoir comme une gêne là, dit-elle en posant la main du duc entre ses seins, être tout à la fois opprimée comme un ciel noir d'orage et légère comme la plume bleue d'un geai… Est-ce cela chérir ? Est-ce cela vivre et respirer pour quelqu'un ?

Gault ne répondit pas. Il laissa juste sa main errer dans les cheveux de Sylve qui continua :

— Ton visage me hante. Je ne sais depuis quand, mais lorsque je m'éveille, c'est lui qui m'accueille ; lorsque le sommeil me terrasse, c'est lui qui m'accompagne dans le pays de mes songes.

À tâtons, elle passa doucement son index sur la longue cicatrice qui barrait le visage du duc et jusque sous le bandeau qui masquait l'œil droit de son ami qui frémit à ce contact.

— J'aime te savoir près de moi, j'aime sentir ton odeur, j'aime toucher ta peau, j'aime le son de ta voix, j'aime… Elle soupira et, levant la tête pour le regarder dans les yeux, elle conclut : il m'apparaît d'ores en avant que ton âme et la mienne ne pourront qu'elles ne restent liées à jamais.

Elle caressa une dernière fois le visage du duc et se retourna avant de reprendre son ascension.

Gault était intensément troublé. Il n'aurait jamais cru que la jeune femme lui ferait une telle déclaration. Il en oublia pendant un court moment où il se trouvait et pourquoi il était dans cet escalier. Il se reprit rapidement et rattrapa Sylve en deux enjambées.

Quand ils atteignirent le dernier palier, la jeune femme se figea. Un chant doux et mélodieux résonnait dehors.

— Baulche est hors ! Il nous espère et son pouvoir chante. L'ois-tu, mon duc ?

— Si fait. Nous sommes bloqués ! Que peux-tu entreprendre ?

— Je ne sais, mais je suis apensée qu'il n'en peut user contre nous s'il ne veut point que ses affidés découvrent que, si je suis dominée par le malin, il l'est tout autant que moi. J'accrois qu'il nous faut saillir pour l'affronter. Il ne peut qu'il n'abandonne son pouvoir. J'accrois qu'il a certainement posté des archers et

arbalétriers à la parfin de nous occire. Je nous vais remparer et nous allons courir hors les murs plus vélocement que leurs traits et montures. Donne-moi la main, mon duc.

Gault obéit, entièrement confiant.

Aussitôt, l'air vibra intensément. De Matarne sentit son corps immédiatement doué d'une impensable légèreté. Ils ne firent qu'un pas et se trouvèrent aussitôt portés au beau milieu de la cour du château. Un murmure salua leur apparition.

Sylve s'arrêta et se tourna vers Baulche. Des flèches lâchées par plusieurs archers retombèrent à deux mètres de leurs cibles sans les atteindre. Des cris de stupéfaction couvrirent le vrombissement du pouvoir de Sylve. Quelques hommes se signèrent.

— Avisez la sorcière ! clama Baulche dont le pouvoir chantait toujours.

Sylve lui trouva une voix étrange, sans doute modifiée par le bouclier qu'elle maintenait entre les archers et eux deux. Sur un signe de leur maître, deux soldats traînèrent un grand sac au centre de l'enceinte. Sylve sut ce qu'il contenait avant que l'homme ne défasse le cordon qui le maintenait clos.

— Baal…, murmura-t-elle. Je te mande le pardon Louise.

Un soldat ouvrit le sac et fit rouler le corps de l'animal sur les pavés. Le grand chien était broyé, comme l'avait été de la Couperie. Gault ne put retenir un cri. Sylve posa une main sur son bras.

— Avisez la fumelle, voyez le pouvoir qu'elle a reçu des mains mêmes du malin ! Elle dicte sa volonté à un duc.

— Vous m'avez bien vue à présent ? s'exclama Sylve d'une voix forte. Eh bien, envisagez-le, votre inquisiteur ! cria-t-elle. Vous oyez et voyez mon pouvoir ? Apprenez qu'il possède le même ! Le même, vous dis-je ! Oyez-le son pouvoir, oyez comme il chante !

— Mensonges ! hurla Baulche. Cette fumelle n'aspire qu'à écouter son maître ! C'est une succube ! Une succube, vous dis-je ! Il m'a fallu occire le monstre qu'elle avait mené jusque dedans vos murs à la parfin qu'il égorge vos enfançons. Cette bête avait une haleine de soufre. De soufre, m'oyez-vous ?

— Cette bête était le chien de Louise, la vieille fumelle qui chassa avec mon père, intervint le duc. Maints d'entre vous l'ont jà vu courir céans. Il était doux pour qui n'appétait point à déquiéter sa maîtresse ! Cet homme, gronda-t-il en désignant Baulche, ce félon l'a occis, comme il a occis le marquis de la Couperie, nous le venons d'envisager dans sa geôle. Vous puis-je narrer ce que nous avons vu ? Le marquis, que tous les gens du castel connaissaient bien céans, a été broyé comme l'animal qui gît maintenant sur le pavé. Vous me connaissez, vous me savez sévère mais juste. Ai-je une seule fois trahi votre confiance ? Ou celle de mon père ?

Il y eut quelques hochements de tête de la part des gens du duché. On commença même à murmurer.

— Le duc a passé par la faute de la fumelle du diable, clama Baulche à qui ce léger revirement n'avait pas échappé. Je vous dénie le droit d'ouïr les paroles qu'elle dicte à Gault de Matarne. Vous entendez bien qu'il ne jacte que sous l'influence de son vit. Elle l'a certainement envoûté. Ces créatures ne vivent que vautrées dans le stupre comme porc en sa bauge ! Il nous les faut occire, renvoyer chez leur maître qui faillira ainsi à étendre son emprise sur la terre ! Les autres suppôts ont été occis, cria-t-il encore et il énuméra : La vieille harpie, le damné de la Couperie ! Tous ceux qui

ouïront leurs propos seront excommuniés, leurs maisons brûlées, et eux aussi, ainsi que les fumelles et enfançons, s'ils persistent dans leurs errements ! Brûlés, oui, arsés comme le doivent être tous les affidés du malin.

À ces mots, Sylve revit la chaumière de sa mère brûler dans le petit matin. Elle eut à nouveau dans les narines l'odeur de la fumée qui s'échappait du toit et revit le visage d'Annie, attachée au pieu fiché dans le sol de la maison. Cette réminiscence fut plus qu'elle n'en pouvait supporter. Soudainement hors d'elle, renonçant à se raisonner, elle se rua vers un archer qui n'eut pas le temps de l'éviter, arracha son arc à l'homme pétrifié et tira sur Baulche sans même prendre le temps de viser.

La flèche s'envola vers le « maître » et… pénétra profondément dans sa gorge. Il s'effondra aussitôt en poussant un cri étouffé.

Sylve en fut tellement stupéfaite que le vrombissement de sa puissance cessa. La scène resta figée quelques secondes, comme si la mort du maître avait été inconcevable, tant par les deux fugitifs que par ceux qui lui obéissaient aveuglément.

La stupeur générale dura un long moment. Personne ne bougeait. Dans le silence de mort qui s'était abattu sur le château, on entendait au loin les bêlements de quelques chèvres, les aboiements des chiens et la voix des jeunes bergers qui les gardaient.

— Le maître a passé ! cria un soldat. Le maître a passé ! Mort à la créature !

Ses vociférations déclenchèrent aussitôt la fureur de la foule qui s'avança vers Sylve et le duc. On criait, on lançait des pierres que le pouvoir de la jeune femme à nouveau présent détournait.

— Départons, ma mie, départons ! dit Gault, dans la folie qui s'emparait de tous.

— Espérez un petit ! cria une voix qui, depuis le perron, résonna dans toute la cour du château, faisant immédiatement taire les cris.

Tout le monde se retourna d'un bloc. Baulche. Il se tenait debout, la main royalement posée sur la rambarde de pierre.

— Voyez, dit-il à la foule qui se signait, ne comprenant rien de ce qui se passait devant elle. Voyez, le Seigneur dans Son infinie bonté a daigné m'accorder une nouvelle chance de bouter les esprits malins hors de nos murs et domaines ! Je suis de nouveau parmi vous à la parfin de vous guider sur le chemin de la vraie…

— Ne voyez-vous point là la preuve de l'existence de son pouvoir au mien pareil ? l'interrompit Sylve. Vous avez vu comme moi mon trait s'aller roidement ficher dans son col. Vous avez vu la pointe ressortir par le derrière du cap qu'elle avait rougi ? L'avez-vous vu ?

La foule acquiesça, dépassée, désormais incapable de penser seule.

— Alors, comment entendez-vous sa présence céans parmi nous ? Où est son corps ? Pourquoi personne ne l'a vu se relever et entrer dans le castel ?

— C'est pour la raison que des anges sont venus vers moi et m'ont transporté dans la grande salle où l'archange saint Michel m'est apparu et m'a ordonné d'occire la Bête immonde ! Cette fumelle, celle-là même qui vous harangue ! cria-t-il d'une voix terrible. Avec moi, brebis du Seigneur ! Or sus ! Boutons le malin hors de nos murs !

Il descendit les escaliers en survolant les marches et, son pouvoir chantant autour le lui, se jeta droit contre Sylve, auréolé d'une éclatante lumière.

La collision fut terrible. La jeune femme n'avait pas prévu une telle attaque de la part de son ennemi. Elle n'eut que le temps de repousser violemment Gault hors de l'influence de Baulche, avant de subir le choc de plein fouet. Le vieil homme s'était propulsé contre elle à pleine vitesse et l'avait heurtée sans ralentir. Sylve n'avait eu que le temps de visualiser une sorte de cloche transparente qui la protègerait contre toutes les atteintes auxquelles elle pouvait penser. Le visage de Baulche, déformé par la haine, s'écrasa contre cette protection. Elle fut projetée à plusieurs mètres, tandis que son adversaire rebondissait contre son bouclier et parcourait une grande distance sans toucher terre. Ils se relevèrent en même temps et le « maître » attaqua à nouveau. Des éclairs strièrent l'atmosphère saturée d'électricité statique et isolèrent les deux combattants dans une inconcevable et aveuglante boule d'énergie. Ceux qui, galvanisés par la voix de Baulche, s'étaient jetés sur Sylve et se tenaient le plus près des deux combattants, furent brûlés comme par la foudre. Plusieurs perdirent instantanément la vie ou l'ouïe, tellement la violence de la décharge fut inouïe. Sylve était terrorisée. Elle avait rapidement compris que son pouvoir était supérieur à celui de Baulche. Tout le lui indiquait ; les tentatives de son ennemi ne la bousculaient plus, maintenant que le combat était engagé et qu'elle pouvait se protéger. Cependant, le vieil homme pratiquait son art depuis beaucoup plus longtemps qu'elle et le maîtrisait parfaitement. La jeune femme ne faisait que maintenir une bulle de protection autour d'elle, sans pouvoir seulement penser à riposter. Il aurait pour cela fallu qu'elle soit capable de faire plusieurs choses en même temps, ce qui lui était totalement impossible. Parvenir à créer et maintenir sa protection en gardant les yeux ouverts mobilisait toute son attention. Elle savait que la moindre défaillance de sa part serait immédiatement exploitée par Baulche. Le « maître », de son côté, utilisait toute sa puissance pour percer une brèche dans le bouclier énergétique contre lequel venaient s'échouer toutes ses tentatives. Il envoya de véritables salves de décharges en boules terriblement lumineuses qui s'écrasaient violemment contre la protection de Sylve et ricochaient dans toutes les directions, blessant ou tuant les soldats de Dieu qui, au contraire du petit peuple et des soldats du duché, n'avaient pas eu la sagesse de se mettre à l'abri. Sylve, quant à elle, restait debout, flottant à cinquante centimètres du sol, et ne quittant pas le vieil homme des yeux. Ses cheveux ondulaient doucement, comme portés par un vent calme. Elle paraissait sereine. Gault scrutait son visage pour y déceler les traces d'épuisement qui l'auraient poussé à accomplir une action suicidaire. Il ne vit que sa beauté.

Changeant de tactique, Baulche leva les yeux vers le ciel qui s'assombrit rapidement. De hideux nuages pourpres s'étaient amoncelés au-dessus du château et déversèrent sur la jeune femme une fontaine de flammes liquides qui ruisselaient sur la sphère crépitante qui l'entourait. Baulche fit pleuvoir un déluge de feu qui semblait venir droit de la nue.

Les témoins de ce combat effroyable purent voir le « maître », debout dans la cour du château, les yeux lançant réellement de petits éclairs pourpres, ses cheveux blancs dressés sur la tête et la bouche atrocement déformée par un rictus de haine qui paraissait psalmodier des incantations magiques. Les flammes qu'il créait s'étalaient sur les pavés de la cour et venaient lentement lui lécher les pieds. Il fut progressivement entouré d'une mer de feu au centre de laquelle il poursuivait ses tentatives. Le spectacle était inimaginable, inconcevable.

Baulche était intelligent. Comprenant qu'il ne parviendrait jamais à briser la protection de son ennemie et qu'il s'épuisait de plus en plus alors qu'elle semblait

encore relativement fraîche, il se tourna vers les bâtiments où s'étaient enfin réfugiés les soldats de Dieu et, sans cesser de la harceler, il ordonna :

— Empognez le fils du duc !

À cet instant, le ciel recouvrit lentement un aspect normal et les flammes liquides cessèrent de se rependre au sol.

— Non ! hurla Sylve.

Son cri fut accompagné d'une éclatante décharge d'énergie qui surprit Baulche et l'envoya bouler sur plusieurs mètres.

— Tu ne me surpasseras point, sorcière ! cria-t-il en se relevant lentement, tandis qu'un trait de feu pourpre allait frapper la jeune femme sans parvenir à l'atteindre.

Concentrée sur les soldats qui s'emparaient de Gault, elle avait un peu baissé sa garde et fut à son tour projetée en arrière jusqu'au mur d'enceinte. Plusieurs pierres se détachèrent sous le choc et ricochèrent sur le bouclier qui vibrait toujours autour de Sylve.

Pendant ce temps, les soldats avaient capturé le duc et le poussaient vers leur maître.

— Tu sais que je le puis occire tout en me protégeant de tes fourbes attaques, sorcière ! Tu le sais, n'est-ce pas ?

Sylve ne répondit pas. Elle ne pensait pas vraiment qu'il soit en mesure de réaliser cela, mais n'osait pas risquer la vie du duc pour le vérifier.

— Rends-toi ! poursuivit Baulche. Rends-toi et il ne sera fait aucun mal à ce pauvre homme que tu as maintenu contre son gré sous tes envoûtements.

— Non ! hurla Gault en se débattant.

Il ne put en dire plus, un soldat l'assomma du plat de son épée.

— Me le peux-tu promettre céans devant tous ces gens qui en seront témoins ? demanda Sylve que le combat avait épuisée.

— Je t'en fais serment !

— Le serment, fais-le à ces gens qui nous oient et nous envisagent. Si c'est à moi que tu le fais, tu ne serais, se peut, pas accusé de l'avoir rompu.

Baulche laissa échapper un grognement de contrariété. Cette fumelle était par trop habile. Il haletait, se trouvait au bord de l'évanouissement et ne devait qu'à sa grande maîtrise et à une volonté hors du commun de ne pas s'effondrer sur les pavés de la cour.

— Je fais le serment devant tous les témoins de vue et d'ouïe céans assemblés que je n'attenterai rien contre le seigneur Gault de Matarne, si la ci-devant fumelle Sylve accepte de se rendre aux ci-devant soldats de Dieu.

— Et si j'abaisse ma protection, n'en vas-tu point profiter pour aussitôt user de ton pouvoir et m'occire ainsi que tu l'as fait pour le duc dirigeant, le marquis, Louise et son chien Baal ? demanda la jeune femme.

La foule s'était à nouveau formée dans la cour. Les gens, malgré leur terreur, voulaient savoir ce qui se passait, ce qui se disait dans ce combat dont ils savaient qu'ils n'en verraient jamais plus de semblable. Quand Baulche répondit à sa question, Sylve scruta tous les regards, examina toutes les attitudes.

— Tu peux abaisser ta protection, dit-il avec un visible soulagement. Les traits tirés, la transpiration lui collant les cheveux contre le front, il paraissait vraiment épuisé. Il ne te sera point fait de mal si tu n'attentes rien contre ma personne ou les soldats de Dieu.

Il se tut un très court instant puis lâcha :

— J'en fais serment.

— Adonc, je ne serai point occise comme l'ont été le duc dirigeant, le marquis, Louise et son chien Baal ? insista la jeune femme.

— Nenni, tu me peux porter créance, tu ne le seras point.

Elle eut beaucoup de mal à ne pas crier sa joie. Baulche venait implicitement de reconnaître qu'elle n'était pas coupable de la mort de tous ceux qu'elle venait, par deux fois, de citer. Elle avait également un autre motif de satisfaction : deux hommes, des soldats du duc, avaient vivement réagi au court dialogue qui venait d'avoir lieu. Ils s'étaient entre-regardés et avaient tourné la tête vers elle qui leur avait souri. Ils avaient certainement compris ce que sous-entendaient les paroles qui venaient d'être échangées. Sylve grava leurs traits dans sa mémoire, sachant qu'elle ne pourrait prouver son innocence et la culpabilité du « maître » que devant un tribunal reconnu de tous.

Le vrombissement, qui avait faibli autour de Sylve, cessa tout à fait et elle redescendit lentement sur le sol. Dès que ses pieds eurent touché les pavés, trois soldats de Dieu se jetèrent sur elle. Ils ne purent l'atteindre, fauchés par une décharge énergétique pourpre qui les enveloppa.

— Quiconque portera atteinte à l'accusée aura à craindre la justice divine ! clama Baulche. Cette fumelle a ma parole qu'il ne lui arrivera rien de fâcheux avant son jugement. J'entends à ce que cela soit accepté par tous et toutes. Elle est d'ores en avant placée sous la protection et la miséricorde du Seigneur qui parle par ma bouche !

– Chapitre huit –

— Pourquoi donc ne t'es-tu point ensauvée ? Tu le pouvais, ton pouvoir te l'aurait certainement permis et le félon n'aurait rien pu attenter pour te retenir, tu es beaucoup trop puissante pour lui.

Gault se tenait tout contre les barreaux de la geôle dans laquelle on avait enfermé Sylve. Il semblait désespéré.

— J'ai fort bien entendu que mes facultés sont plus puissantes que celles de Baulche, mais il est par trop expérimenté pour moi. Je ne peux que me protéger sans parvenir à riposter à ses attaques.

La jeune femme soupira.

— Ne te mets point martel en cap, mon duc, continua-t-elle ; j'accrois que je ne risque que peu de chose tant que le jugement que réclame Baulche n'aura point été tenu. J'eusse pu m'ensauver ; sans doute. Mais on m'aurait alors couru sus, sans relâche. Oncques je n'aurais eu de repos. J'aspire à une tranquillité de vie à présent. Le jugement permettra, se peut, à mes juges de constater que je ne suis point habitée par le malin.

— Mais il est jà rendu ce jugement ! éclata le duc. Tu es condamnée, convaincue d'accointance avec le diable, reconnue coupable de sorcellerie, tu vas être arsée ! Comme ta mère !

— Nenni, mon duc, nenni. Apaise-toi, je t'en conjure ! J'accrois que je saurai trouver un moyen de révéler à tous la duplicité de Baulche. Porte-moi créance, je te prie, dit-elle en plaçant ses mains sur celles du duc qui les saisit aussitôt. Assiste aux services religieux, fais demande de ma part d'y assister également. Elle sera rejetée mais, si tu prends soin de la faire devant témoin, cela sera dans les mérangeoises d'aucuns lors du jugement.

Gault hocha la tête.

— Te souvient-il des deux hommes que j'ai envisagés lors de ma demande réitérée à Baulche concernant le sort de ses victimes ? demanda encore la jeune femme.

— Si fait. Je les connais. Ils sont fidèles au duché.

— Il faut qu'ils assistent au procès ; est-ce possible ?

— Oui-da. Ils sont soldats et peuvent être entendus lors d'un jugement, c'est la loi ducale.

— Adonc nous avons là deux témoins de poids, mon duc. Va, tu vas manquer les vêpres. Ne te déquiète point, je suis nourrie et me peux reposer tout à mon aise, sans craindre que l'on me vienne occire. L'homme que tu as placé céans est toujours

présent lorsque l'on me vient envisager et veille à la nourriture que l'on me donne. J'ai créance en lui ; il est fort pointilleux. Dépars à présent. Il ne convient point que tu me visites trop fréquemment.

— J'ai grand pâtiment dans l'âme quand je ne t'envisage point, soupira Gault. Ne ressens-tu point un dol au mien pareil ?

— Si fait, mon duc. Cependant, je le musèle à la parfin de ne lui point céder et me répandre en vaines lamentations qui réjouiraient par trop notre Baulche. Je te chérie prou, Gault. Jamais je ne chérirai quelqu'un plus que toi, je le sais et tu en peux être acertainé.

Elle lui baisa les mains et se recula lentement.

Elle avait été enfermée dans une des cellules du château, mais Baulche avait veillé à ce qu'elle ne soit pas traitée comme un prisonnier ordinaire. Elle mangeait deux fois par jour, disposait d'une couverture pour la nuit et ne subissait pas la question, selon les ordres du « maître ». De Matarne avait exigé, s'appuyant sur la loi ducale, qu'un de ses soldats soit continuellement présent près de la cellule. Il avait choisi celui en lequel il avait le plus confiance pour cette mission d'importance ; un homme qui ne parlait pas, qui ne se laisserait jamais convaincre par n'importe lequel des arguments que lui présenterait Baulche ou ses soldats ; un homme qui ne craignait ni Dieu, ni diable. Cheveux coupés au bol, pognes calleuses à force de manier la grande épée et la masse d'armes, il s'agissait d'un géant. Il dépassait tous les hommes du château d'une bonne tête. Son visage aurait pu être, non point beau, mais regardable, s'il n'avait constamment affiché cet air fermé, irritable, acariâtre, qui ôtait toute envie à quiconque de converser avec lui. Il dormait tout contre les barreaux de la cellule et ne laissait approcher personne, pas même les soldats du maître.

Baulche n'avait rien objecté à sa présence, agissant comme si elle était naturelle et ne le dérangeait en aucune manière. Il n'avait jusqu'alors pas rendu visite à sa prisonnière et semblait attendre le jugement avec patience.

Un soir, juste après que son repas lui eut été apporté et que le soldat ducal l'eut humé et goûté, Sylve entendit un pas dans le long couloir qui menait à sa cellule. Elle le reconnut immédiatement. Le maître apparut bientôt, une torche à la main, il se dirigea vers le cachot de la jeune femme et, son pouvoir chantant autour de lui, repoussa le soldat de Gault d'une seule main, sans même paraître le voir. L'homme avait durement cogné contre les pierres du mur. Il se porta la main au front et la retira pleine de sang. Il adressa alors un regard haineux à Baulche qui lui tournait le dos.

Cela faisait plus de trois jours que Sylve était dans sa cellule et elle n'avait revu personne depuis la première heure où on l'avait poussée derrière les barreaux, pas même le duc.

— Je te viens porter une nouvelle d'importance, fumelle du diable ; tu seras jugée en présence du roi lui-même !

Elle ne répondit rien. Le vieil homme s'approcha tout près des barres d'acier. La haine luisait dans son regard auquel une dansante lueur pourpre donnait un air sinistre. Sylve ne voyait plus en lui le savant que Louise, que tout le monde admirait et craignait, mais un malade qui voulait supprimer tous ceux qui pouvaient lui nuire, un

vieil homme qui la haïssait et redoutait sa puissance qu'il savait maintenant largement supérieure à la sienne.

— M'as-tu ouï ? gronda Baulche. Le roi lui-même te va juger et condamner !

— Adonc, la sentence est jà prononcée ? demanda-t-elle d'une voix calme.

— Tu peux protester de ton innocence devant une foule crédule, tu peux leurrer des vilains et de benêts soldats, tu peux tromper un duc gouverné par son vit, mais moi tu ne me mystifieras point, succube ! s'énerva le vieil homme. Dieu ne permettra point que tu échappes à ton sort, je t'en fais céans le jurement ! Tu seras arsée ! hurla-t-il. Tes cendres seront scellées dans une urne sanctifiée et jetées dans le puits le plus proche.

Il regarda Sylve droit dans les yeux et fut presque effrayé de ce qu'il y découvrit. Ses yeux bleus brillaient d'une lueur glacée. Mortelle. Toute trace de peur ou de respect avait définitivement quitté l'esprit de la jeune femme qui répondit à voix basse :

— J'entends que toi-même ne sais plus ce à quoi tu aspires, vieil homme. Ton discernement vacille et tu t'englues, esseulé dans tes menteries. As-tu réellement omis que tu ne m'as condamnée que pour sceller tes agissements, pour camoufler le pacte que tu as passé avec un puissant à la parfin de faire disparaître le duché de Matarne.

— Oncques je n'ai passé d'accord avec qui que ce soit ! s'écria Baulche. Dieu seul guide mes pas et mes actes ! Je suis le grand inquisiteur. J'ai été nommé par sa sainteté le pape. Je suis le représentant du bras du Seigneur sur la terre, je suis Sa justice terrienne ! Entends-tu ce que cela signifie, fumelle impure ? L'entends-tu ?

Sylve ne dit rien. Baulche ricana méchamment :

— Je vois que tu trémules à ouïr ce que…

— Point ne trémule présentement, vieillard sénile ; ou alors, ce n'est que de dégoût, le coupa-t-elle. Tu ne pourras nier que tu as dissimulé dans ta tienne masure, un écrit que tu n'aurais assurément point voulu voir lu par d'autres yeux que les tiens, pénétré par un autre esprit que le tien ou celui de tes compères. Or il advient que je l'ai eu entre les mains et ce que j'y ai pu discerner est édifiant.

Soudain, l'air chanta si violemment que Sylve se boucha les oreilles par réflexe. Horrifiée, elle vit les barreaux qui commençaient à se tordre, virant au rouge vif et dégageant une odeur de métal surchauffé.

— Tu uses de ton pouvoir, Baulche ! cria-t-elle en recouvrant son sang-froid. Où se trouve présentement l'inquisition, qu'elle te vienne prendre et condamner ? Me le peux-tu apprendre ? Qui est dominé par le mal céans ? Est-ce moi qui respecte mes engagements et n'utilise point mes pouvoirs, ou toi, traître à ton duc, assassin de sa mère, de son père, de ses amis et de tous ceux qui avaient le mal heur de se trouver hors du castel les nuits où tu errais en campagne ? Me peux-tu répondre, Baulche ? Le peux-tu ?

Elle avait hurlé cette dernière question si fort que les soldats de Dieu et le garde ducal semblèrent avoir recouvré leur courage et s'approchèrent du « maître ».

— Monseigneur le grand inquisiteur, que se passe-t-il céans ? demanda le plus gradé des soldats de l'inquisition.

Baulche mit apparemment un certain temps avant de pouvoir retrouver tous ses esprits. Il inspira longuement. Le chant cessa et les barreaux de la cellule cessèrent lentement de rougeoyer.

— Monseigneur ? insista l'officier.

Baulche se tourna vers lui d'un seul bloc et lui demanda d'une voix terrible :

— T'ai-je mandé ?

Le soldat sursauta, fit un pas en arrière et bégaya :

— Nenni, monseigneur, mais la fumelle a…

— Ce que cette fumelle fait ou dit ne regarde que moi ; Dieu et moi. Tu n'as point à la côtoyer sans que je l'aie mandé. L'as-tu bien entendu, soldat ?

— Oui-da, monseigneur, je l'ai entendu, répondit l'homme en baissant la tête.

— Alors ? gronda Baulche au soldat qui restait à côté de la cellule.

— Je romps, monseigneur, dit précipitamment l'officier.

— Restez céans je vous prie, intervint soudain Sylve.

— Silence, fu…, commença le vieil homme en levant la main.

— Soldat, allez prestement quérir une personne de la sainte inquisition, continua rapidement la jeune femme nullement impressionnée par le regard assassin de son ennemi. Cet homme à vos côtés est fort certainement habité par le démon. Avez-vous pu voir et ouïr ses agissements et huchements de possédé ? Il est habité, vous dis-je, j'en suis à tout plein acertainée.

— Vas-tu cesser, fumelle du diable, ou faut-il que je te tranche la langue de mes propres mains ? postillonna Baulche, hors de lui.

— Voyez, soldats, avisez la bête immonde qui l'habite reprend à nouveau la gouverne de ses sens !

— Silence ! hurla le « maître ».

— Envisagez-le à présent et jugez vous-mêmes comme il devient d'une carnation rouge démoniaque, poursuivit implacablement Sylve en élevant progressivement la voix. Oyez que ses paroles ne sortent plus que culbutées, chavirées par la haine qu'éprouve le malin à l'égard de notre Seigneur et de tout ce qu'Il représente. Si nous poursuivons plus avant notre observation, nous allons, sans doute, ouïr une sorte de chant annonciateur de la présence même du démon dans l'enveloppe charnelle de ce malheureux. Envisagez-le, vous dis-je, il…

— Soldat, la coupa Baulche d'une voix qu'il s'efforçait à grand-peine de maîtriser. Si tu persistes à prêter l'oreille aux propos blasphématoires de cette fumelle, je te pourrais enfermer dans la geôle à la sienne contiguë. Il te serait ainsi loisible de l'ouïr tout à ton aise, qu'en es-tu apensé ?

— Je ne l'ois point, monseigneur, je romps immédiatement, dit l'officier en battant en retraite.

— Qu'est-ce là Baulche, demanda Sylve tout sourire. Redoutes-tu donc que l'on découvre que tu appartiens à la même engeance que moi ?

— Je ne te laisserai point corrompre l'esprit des soldats de Dieu, tentatrice infernale, je te pourfendrai de mes mains s'il le faut !

— Ramentevez-vous votre serment, maître Baulche ! clama soudain la voix de Gault.

Il avança lentement et se plaça aux côtés du vieil homme, le soldat ducal restant juste derrière lui.

— Il me souvient que cette fumelle avait votre parole qu'il ne lui arriverait rien de fâcheux avant son jugement. L'ai-je seulement songé ?

— Nenni, mais…

— Vous m'en voyez fortement rasséréné, maître. J'ai un instant craint que votre courroux ne vous entraîne à être parjure.

— Je perçois encore en vous les effets de l'enchantement qu'elle vous a jeté. N'ayez crainte, mon fils, je saurai vous y soustraire et, après le jugement, quand aura été rendue la justice divine, je vous ouïrai en confession.

— Je n'aspire qu'à ce moment, maître. Ce moment où la justice sera enfin rendue, dit Gault en vrillant le regard de son œil unique dans ceux de Baulche. Je suis descendu céans car on vous espère pour vêpres, monsieur le grand inquisiteur, ajouta-t-il d'une voix dont il ne cherchait pas à masquer l'ironie. La chapelle est à présent comble et l'on y murmure d'étranges choses.

— C'est l'effet de la présence de cette strige ! Elle corrompt tout ce qu'elle approche et…

— Je souhaiterais vivement ouïr la messe, Baulche, le coupa Sylve. Me le permettras-tu ?

— Oncques tu ne pénétreras dans la maison de Dieu ! Fumelle ! s'écria le maître, à nouveau hors de lui.

— Tu craches ce mot comme une injure, Baulche. Sont-ce mes pouvoirs aux tiens supérieurs qui t'effraient, ou ma condition féminine ? Crains-tu les culs-fendus Baulche ? Les anciennes déesses ? Andrasta te poursuit-elle dans tes songes, que tu t'acharnes ainsi sur la gent féminine ? La femme du duc, les fillettes broyées, Louise, moi à présent… Cela en fait des fumelles qui, par tes mains pâtissent prou.

— Je nouls en ouïr davantage, dit le vieil homme en secouant la tête. Tu es possédée pour ainsi t'adresser à un grand serviteur du Seigneur. Cela ne fait plus aucun doute. Tu seras arsée en place publique et ton châtiment servira d'exemple pour toutes les autres fumelles qui te voudraient imiter et rejoindre les rangs des sorcières damnées.

Ayant dit, il partit à grands pas, laissant derrière lui les soldats de Dieu, le garde ducal et Gault qui le regardèrent sans mot dire et échangèrent un regard silencieux.

— Il te honnit plus encore que je ne l'aurais pu songer, ma mie. J'accrois qu'il te faut de plus en plus t'en défier, remarqua le duc. Il soupira et ajouta : je ne t'ai pu visiter de tous ces jours car je…

— Tu fis bien, mon duc. Il ne serait certes pas admis que tu aspires à envisager une fumelle accusée d'accointance avec le diable, de hauts-faits de sorcellerie et de je ne sais quoi encore.

— Je ne t'ai point visitée, disais-je, car j'ai tenu à en apprendre davantage sur la face obscure de Baulche le félon. Or il advient qu'elle n'est point obscure cette face

ignorée, mais d'une épouvantable noirceur. Défie-toi de cet homme, je t'en conjure. Il est puissant. Il est craint et le pape se sert de lui pour ses basses œuvres. Je l'ai appris de la bouche même d'un soldat de l'inquisition… soldat de Dieu, comme il se plaît à le clamer. D'aucuns sont las de ce qu'il leur mande d'accomplir depuis plusieurs années. Je méconnaissais jusqu'alors son rôle et sa place dans cette armée. Que ne m'en suis-je déquiété bien avant ! Je découvre à présent qu'il en est le général religieux. Les vrais croyants qui l'ont rejoint le déplorent presque tous, mais ne peuvent le dédire de peur d'être excommuniés… ou pire. Les fous et les assassins profitent de sa présence pour assouvir leur haine des juifs, des bohémiens, des fumelles comme tu l'as bien entendu et des libres-penseurs ; d'autres s'enrichissent odieusement lors des picorées d'après bataille. J'ignore à tout plein ce que cette armée de Dieu n'est point capable d'entreprendre. Les pires exactions semblent fréquentes lors des attaques. Je n'entends encore point la raison pour laquelle Matarne a été épargné. Or, derrière chaque picorée, chaque viol, chaque meurtrerie, chaque bûcher, un seul nom revient : Baulche. Baulche, toujours Baulche. Combien je regrette que mon père n'ait point eu les yeux dessillés par le terrible dol de ma mère ! Ce perfide guillaume est présentement bien lové dans son repère ; bien malin qui l'en pourra déloger.

— Si j'entends bien ce que tu me narres, mon duc, il doit avoir de nombreux amis à la cour et… laisse mon dire aller jusqu'à son terme, mon aimé, dit-elle en passant la main à travers les barreaux pour la poser sur la joue du duc. Il a certainement beaucoup d'ennemis. Il est craint, donc haï. Quitte prestement ton château ducal et cours chez le roi. Mande une audience, mande son aide, flatte-le, courbe l'échine pour un moment. Laisse un temps sommeiller la fierté des de Matarne. Baulche venait m'envisager pour m'apprendre que le roi présiderait à mon jugement. Cela signifie-t-il qu'il va se rendre à Matarne ?

— Nenni. Il est goutteux et ne branle mie de son fauteuil de velours. Nous allons sans doute nous rendre à la cour.

— Fort bien ! Adonc, galope dès à présent là-bas. Il faut que tu y sois avant que nous apparaissions. Mon histoire doit avoir été chantée sur un ton qui ne me condamne pas, avant que Baulche adopte un tout autre ambitus. Vole, mon duc ; trouve des oreilles ouvertes à ta complainte. Mon souffle te suivra jusqu'à nos retrouvailles.

Gault ne répondit rien. Il savait qu'elle avait raison. Il baisa la main de la jeune femme et quitta le sous-sol sans un regard en arrière.

Ce fut deux jours après que l'on vint chercher Sylve. Un soldat de Dieu qui s'approcha de sa cellule. Une lourde chaîne sur l'épaule, il était filiforme, nez fin et regard faux. Il avait un air vicieux qui effraya davantage la jeune femme que les yeux pourpres de Baulche.

— J'dois lui passer les chaînes, dit-il d'une voix traînante au soldat ducal qui s'était avancé vers lui. 'Faut l'entraver, c'te haquenée. 'Paraît qu'elle est torve.

Il ouvrit la porte et entra dans la cellule. S'approchant de Sylve, il laissa tomber sa chaîne sur le sol. Le bruit du métal contre les dalles du sol fit monter des larmes aux yeux de la captive.

— Ben ‘faut pas s’émouvoir, ma belle, grinça l’homme avec un sourire qui découvrit quelques dents grises et déchaussées. Juste quelques tours de chaîne et tu pourras plus t’envoler. J’va point t’esbigner, j’suis un bon chrétien qui respecte les créatures de not’ seigneur.

Il s’avança encore davantage vers elle et, levant les mains avec un odieux air gourmand, tenta de lui pétrir les seins. Il n’en eut pas le temps. Le soldat ducal qui s’était lentement approché dans son dos le souleva de terre et l’amena à hauteur de ses yeux.

— Eh là, point de méprise compère ! J’suis un bon manouvrier, j’voulais juste m’assurer de la longueur de chaîne à employer ! Il n’y a point offense ! J’escomptais point la pâtisser !

Sans un mot, le soldat le jeta hors de la cellule et passa lui-même les chaînes autour du corps de Sylve. Elle se retrouva à tel point entravée qu’elle ne pouvait plus marcher. Il fallut que le géant la porte lui-même jusque dans la cour.

On l’y attendait.

Une grosse dizaine de chevaux piaffaient, tenus par des soldats au plastron frappé de la grande croix rouge de l’inquisition, des bœufs étaient attelés à deux voitures couvertes, un remue-ménage de préparatifs régnait dans la cour du château. Bruit de caisses que l’on traîne, souffle des chevaux, odeur de cuir, de crottin…

— La fumelle dans cette carriole, ordonna un soldat en désignant la charrette la moins reluisante.

— Ne peut-on point m’ôter les chaînes qui entravent mes gambes ? demanda Sylve que la perspective de faire le voyage allongée sur le plancher de bois ne réjouissait pas. Je ne me vais point ensauver, je ne le pourrais mie, avec tous ces hommes en armes.

— Entravée à corps, répondit le soldat d’un ton rogue. Ordre du grand inquisiteur.

— La fumelle vous fait du tort, capitaine ?

Baulche venait d’apparaître. Il souriait, détendu, bien habillé, une longue robe de bure en velours, ornée de l’inévitable croix, lui descendait jusqu’aux chevilles. Tête nue, il semblait heureux.

— Je mandais que l’on m’ôte les ch…, commença Sylve.

— Qu’exigeait la fumelle ? demanda le maître au capitaine, sans paraître s’apercevoir de l’existence de la jeune femme.

— Elle désirait ne point voyager avec les gambes entravées, monseigneur.

— Exigence inouïe ! s’exclama Baulche. Défiez-vous bien de cette catin du diable. Entravée à corps ; telle est ma décision.

Il n’attendit aucune réponse et, passant près de Sylve, la poussa rudement avec l’épaule sans la regarder, comme si elle n’existait pas. Enchaînée comme elle l’était, elle ne put éviter la chute et tomba lourdement sur les pavés de la cour.

Personne ne parut le remarquer. On continua à préparer le départ visiblement imminent sans s’occuper de la relever.

Elle s’était fait mal au coude ; ses chaînes lui meurtrissaient les cuisses et les bras ; la petite pluie qui tombait depuis quelque temps avait mouillé les pavés et elle sentait

l'eau imbiber le tissu de la robe qu'on l'avait contrainte à passer. Il lui aurait été simple de se défaire des chaînes, faire disparaître la douleur lancinante qui irradiait depuis le coude et commençait à remonter le long du bras, sécher sa robe et se procurer une réconfortante sensation de chaleur, mais elle tenait bon. Baulche voulait qu'elle cède ; qu'elle utilise son pouvoir. Il lui serait alors facile de prouver qu'elle était incapable de se contenir et donc qu'elle était possédée.

Elle posa sa tête sur le pavé mouillé et ferma les yeux. Le sourire de Gault lui apparut aussitôt. Elle s'accrocha à cette image, se plongeant sans retenue dans les quelques souvenirs heureux qu'elle avait de lui. Des larmes lui montèrent aux yeux sans qu'elle ne fasse rien pour les retenir. Pleurer lui faisait du bien, la détendait, l'éloignait de toute cette haine démente.

– Chapitre neuf –

Les soubresauts de la carriole devenaient insupportables.

Cela faisait maintenant quatre jours qu'ils étaient partis, laissant derrière eux le duché de Matarne, s'éloignant de plus en plus des contrées que Sylve connaissait un peu. Le soldat ducal était resté au château, ordre de Baulche. Comme Gault n'était pas là pour opposer un contrordre, il n'avait pu qu'obéir. Jamais la jeune femme ne s'était sentie aussi seule, même dans la forêt où elle avait vécu si longtemps isolée.

La troupe n'était composée que de soldats de Dieu et de ribaudes qui les suivaient de loin, ne s'approchant que le soir, lors des arrêts et partageant la couche de certains hommes contre des quignons de pain, de l'eau, parfois de la viande et rarement quelques pièces. Elles allaient pieds nus, vêtues de hardes déchirées, étaient sales et beaucoup d'entre elles toussaient presque continuellement.

Elles étaient intriguées par la présence de Sylve. La jeune femme l'avait compris aux fréquents coups d'œil qu'elles jetaient vers son chariot.

Quant à elle, on ne la nourrissait qu'une fois par jour d'un pain noir où il y avait autant de graviers de meule que de farine. Elle n'avait pas été détachée une seule fois depuis le début du voyage. Il lui fallait manger son quignon sans l'aide des mains et ramper pour l'atteindre, ses gardes le jetant systématiquement dans le coin le plus éloigné de celui où elle se trouvait. On lui donnait en même temps une écuelle d'eau qu'elle devait laper, renversant parfois tout le contenu sur le plancher de la carriole.

Elle sentait mauvais, ne pouvant faire correctement ses besoins. La vermine courait sur son corps et de terribles démangeaisons la prenaient quelques fois, la mettant à la torture. Seul l'espace compris entre le bois du chariot et la bâche qui lui servait de toit lui permettait de voir ce qui se passait à l'extérieur. Il fallait pour cela qu'elle se maintienne à genoux, le dos courbé, pour amener ses yeux à hauteur de l'ouverture.

Le soir du cinquième jour, la pluie qui les avait accompagnés sans discontinuer cessa brusquement. Sylve se hissa péniblement à hauteur de son poste d'observation. Ils avaient fait halte sur une sorte de plateau et la ligne d'horizon était ourlée d'une vive lueur orangée. Plus bas, la forêt était noire ; déjà plongée dans la nuit. Au loin, le glapissement d'un renard chavira le cœur de la jeune femme. Elle imagina le petit animal, libre, qui partait sans doute en chasse. Elle le voyait presque se lever, faire quelques pas et s'arrêter pour se gratter un court instant, puis partir de son petit trot coulé, son épaisse queue traçant une fugitive arabesque fauve dans le dégradé de vert des buissons.

Sans qu'elle l'eût commandé, le vrombissement de son pouvoir se fit soudainement entendre.

— Non ! murmura-t-elle.

Le bruit cessa.

Elle se savait épuisée ; physiquement, mais aussi moralement. Elle comprit à cet instant qu'elle allait devoir se surveiller de très près, pour ne pas céder à la tentation qui la prenait parfois de réduire tous ces soldats en bouillie.

Ce fut à ce moment que le panneau d'ouverture du chariot coulissa brusquement. Elle se raidit. Elle détestait ces mains qui passaient sur son corps, même si elle ne sentait pas grand-chose, même si les chaînes la protégeaient certainement des grossières tentatives des soldats pour toucher sa peau, son intimité.

— Tu sors, ce jour d'hui, dit le soldat.

Il la saisit par les épaules et la tira hors de la carriole.

— Elle est pesante, la sarce ! grommela l'homme qui faillit la lâcher.

Il la posa avec plus de ménagement qu'elle l'avait craint, la laissa allongée par terre et partit sans plus s'occuper d'elle.

— Tu pues, fumelle.

Allongée sur le côté, elle dut rouler sur elle-même pour voir qui lui parlait. Elle le reconnut immédiatement. Il s'agissait de l'officier qui l'avait gardée, celui qui avait presque tenu tête à Baulche lors de sa crise de haine démentielle.

Vu à la lumière du jour, il semblait plus âgé qu'elle ne l'avait cru. Quelques cheveux blancs poussaient çà et là dans sa courte chevelure. Il affichait un air calme, sûr de lui et aimable.

— Tu te compisses et conchies de façon répugnante, laissa-t-il tomber.

Sylve ne répondit rien. Il n'y avait rien à répondre.

— Tu te tais, observa l'homme. Tu me pues le nez davantage qu'une truie dans sa bauge, je te le dis et tu te tais. Tu m'étonnes, sais-tu ?

Elle persista à ne rien dire et détailla encore le soldat. Il était encore brun malgré ses quelques cheveux blancs, barbe très noire, rasée, yeux sombres. Son nez avait été cassé, la cloison nasale était nettement déviée vers la gauche, ce qui accablait fortement l'harmonie de son visage. Il aurait sans doute pu être beau.

— Alors, Benoît ? cria-t-il en tournant la tête.

— Me voilà, messire le chevalier, répondit une voix servile.

Un petit homme apparut. Il portait de grosses tenailles qu'il utilisa sans ménagement pour couper les chaînes qui entravaient Sylve. Comme il répugnait visiblement à la toucher, la manœuvre ne fut pas aisée et prit un certain temps. Lorsque ce fut fait, elle eut l'impression que son corps allait s'envoler. Ne plus sentir le poids de tout ce métal autour de ses bras, ses jambes, son torse, lui procura une incroyable impression de liberté. Cependant, elle ne bougea pas. Elle craignait une manœuvre sadique de Baulche.

— Ne te veux-tu point mouvoir, fumelle ? demanda le chevalier.

— Que nenni ! Me mouvoir et me trouver alors perforée de cap en cul par des sagettes ? La merci à vous, chevalier, cela ne m'enthousiasme point.

— Tu jactes, dit l'homme, railleur. Je peux ouïr le son de ta voix. C'est jà une belle victoire. Tu me peux porter créance, continua-t-il en s'accroupissant près d'elle. Le

grand inquisiteur est départi à la pique du jour pour rallier promptement la cour. Il trouvait que le convoi lambinait trop. Il n'apparaîtra point tant que nous serons hors du château royal.

— Pourquoi me délier ? demanda la jeune femme.

— Pour ce que je suis apensé que tu as croupi dans ton chariot à suffisance. Tu es une créature du Seigneur, il n'est selon moi nul besoin de te faire pâtir plus que de raison. Il me déplaît en outre qu'un joli minois me pue le nez, ajouta-t-il en se relevant.

— Apprenez que je ne suis point de ces fumelles qui vendent leur devant, se récria Sylve, méfiante.

— Qui, céans, te propose un tel commerce ? demanda tranquillement le soldat. Je n'ai point l'esprit à ces choses et apprends que je suis et reste fidèlement attaché à mon épouse qui m'espère en mon domaine.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Rien d'autre qu'un sourire. Va te laver. Une source claire coule en chantant à cent pas d'ici, en contrebas vers le couchant.

— Vous me laisseriez m'y rendre seulette sans escorte ? s'étonna la jeune femme.

— Si j'ai ta parole de ne point attenter à t'ensauver, tu seras ta seule escorte.

Sylve percevait la sincérité dans les paroles du chevalier, mais ne parvenait pas encore à lui faire totalement confiance. Il le sentit.

— Sache, pour ta quiétude, que je ne suis céans que par ma foi en Dieu, expliqua-t-il. Je ne suis point de ces soudards, de ces vaunéants qui profitent de notre sainte tâche pour égorger, forcer les fumelles, piller le bourgeois, hérétique ou bon chrétien et le arser en beuglant autour de l'exécrable foyer comme bêtes démentes. Je crois sincèrement en la sainte Église apostolique. Hélas, ajouta-t-il dans un souffle, il me semble que la foi vacille dans le cœur de nombre de mes compagnons naguère si proches de moi… Allons, va te frotter avec des herbes et ne reparais que lorsque l'on te pourra côtoyer sans devoir étudier le sens du vent. Tiens, dit-il en lui jetant un paquet. Tu pourras abandonner tes hardes dans un buisson.

Après un court instant d'hésitation, Sylve lui tourna le dos et partit dans la direction qu'il avait indiquée. Elle avait du mal à marcher, boitait bas, sa peau lui faisait mal et le coude qui avait heurté les pavés quand Baulche l'avait poussée ne bougeait plus du tout. Elle trouva rapidement la petite fontaine qui sortait du flanc de la colline où ils s'étaient arrêtés et tombaient dans une vasque naturelle. Avec un plaisir immense, elle ôta sa robe, la laissa tomber à terre et entra dans l'eau froide. Elle y resta jusqu'à ce qu'elle ne sente plus ses pieds.

Après avoir vérifié que personne ne pouvait la voir, elle laissa venir son pouvoir. Le vrombissement qu'elle exécrait tant autrefois la combla d'aise. Elle chauffa doucement l'eau de la vasque, tua la vermine qui grouillait sur son corps, se cachait dans les replis de sa peau, dans ses poils, ses cheveux, soulagea la douleur qu'elle ressentait au bras et s'abandonna un court instant au plaisir de flotter dans l'air, sans contrainte, légère comme une plume.

Cela ne dura que très peu de temps, mais lui procura un bien immense. Il lui sembla que son avenir était plus radieux, moins désespéré. Cette petite pause dans le

déroulement douloureux de sa vie présente la régénéra plus que n'auraient pu le faire des semaines de repos.

Elle se frotta énergiquement les cheveux et tout le corps avec de la boue accumulée au fond du petit bassin, puis avec des plantes odorantes et recommença trois fois cette opération, jusqu'à ce que sa peau la brûle. Il faisait totalement nuit quand elle se sécha enfin à l'aide de poignées d'herbes sèches et passa la longue jupe de laine et la veste de même matière que lui avait données le chevalier.

Quand elle revint vers le campement, trois femmes qui se dandinaient devant des soldats la dévisagèrent, hostiles.

— Tu t'en viens pour nous rober nos mâles, la pucelle ? demanda l'une d'elles.

— Nenni. Je ne suis céans que contrainte et obligée. Je suis…

— C'est la sorcière ! s'exclama une autre en se signant.

— Point sorcière ne suis, pas davantage possédée, protesta Sylve.

— Alors, comment tu t'as pu délier et t'ensauver, si c'est point par un enchantement ? demanda la première.

— Le chevalier a ordonné ma délivrance. Il n'y a là aucun enchantement, pas plus que de mystère.

— Allons, cessez les ribaudes ! Départez donc en quête d'un braquemart qui pleure son fourreau, plutôt que de vous esbaudir de l'étrangeté de cette fumelle.

Le chevalier arrivait de l'extérieur du campement, du chemin qu'avait suivi Sylve pour revenir.

Les trois femmes partirent en murmurant.

— M'avez-vous espiée, chevalier ?

— Nenni. Je me suis recueilli un court instant. J'aspire à ces rares moments de quiétude parfaite où je ressens l'harmonie dans les créatures du Seigneur. Tu m'en as fait le présent ce soir.

— Moi ?

— Si fait. T'avoir déliée, t'avoir autorisée à te nettoyer, la parole que tu m'as donnée et en laquelle j'ai cru, tout cela a permis un grand élan de mon âme vers le ciel. Je te le dois.

Il inclina légèrement la tête vers la jeune femme.

— Et moi je vous mercie pour votre compassion, chevalier, répondit Sylve en effectuant une petite révérence improvisée.

— Te plairait-il de partager mon repas ?

— Le puis-je ?

— Assurément. Je suis le commandant de cette compagnie. Mon devoir est de te mener à la cour, je vais l'accomplir. En revanche, rien n'a été énoncé concernant la façon dont je m'en dois acquitter.

Il se tut et regarda Sylve qui époussetait une poussière imaginaire sur sa longue jupe.

— Soit, je consens à vous suivre. J'accepte votre invitation, dit-elle finalement.

Il la conduisit vers la seule tente du campement. Les autres soldats dormaient habituellement à même le sol, cachés sous leur grande mante, la tête posée sur leur selle. Ce soir-là, ils jouaient aux osselets, aux cartes, parlaient par petits groupes. Ils regardèrent passer le couple sans commentaire.

Devant l'abri du chevalier, un foyer était entretenu par Benoît, le petit homme qui avait coupé les chaînes de Sylve. Il lui jeta un regard insaisissable. D'emblée, elle ne l'aima pas. Il fallait se méfier de lui. Il paraissait faux ; tout son être respirait la duplicité. Sa façon de marcher, sa posture un peu courbée, son regard fuyant, sa…

— Ne désirez-vous point vous asseoir ? lui demanda le chevalier en désignant un siège de bois, la coupant dans ses réflexions.

Elle obéit.

— Benoît, sers la fumelle.

— C'est que…, grinça le petit homme.

— Que veux-tu dire ?

— C'est que…

— Quoi ? s'impatienta le chevalier.

— Cette fumelle est maudite, le grand inquisiteur l'a décrété à honnir, répondit l'homme, tête baissée.

— Adonc, tu me honnis, intervint Sylve.

— Je nouls prendre langue avec toi, dit l'autre.

— Je l'entends fort bien, puisque je suis à honnir. Te voilà nonobstant en train de discourir avec moi.

— Nenni, je ne discours point, je ne discours point !

Il semblait sincèrement effrayé.

— Baulche a menacé ceux qui me parleraient, n'est-il point ?

L'homme hocha la tête.

— Tu es croyant, toi ? continua la jeune femme.

— Je crois ! Je crois en un Dieu éternel et tout-puissant ! Je…

— Croire…, dit pensivement Sylve.

— Crois-tu, jeune fumelle ? demanda le chevalier, abandonnant son écuyer à ses craintes.

— Je ne sais. Je ne sais réellement ce que cela signifie. Je n'ai point été éduquée dans la foi. J'ai bien lu des livres, dans ma prime jeunesse, des livres sur la foi, sur l'histoire de la religion, mais…

— La fumelle sait lire ? s'étonna Benoît qui ne perdait pas une miette de ce qui se disait.

— Si fait. Je sais lire depuis longtemps. Un homme me l'a professé.

— Voyez, mon maître, elle est bien sorcière ! Seuls les religieux savent lire les livres ! Le commun ne le sait point ! Vous-même…

— Paix là, Benoît ! Ton agitation m'indispose.

— Vous ne savez point lire, chevalier ? demanda Sylve.

— Nenni. Pourquoi le saurais-je ? Quelle utilité puis-je en avoir ?

— Le plaisir de voir les mots narrer des histoires, la joie de découvrir des guillaumes que l'on ne connaît point. Tout cela est merveilleux.

— Voyez, mon maître, elle avoue elle-même qu'il y a merveille !

— Benoît, tu m'échauffes les oreilles. Va me chercher du bois, le feu se meurt.

— Mon maître…

— Vas-tu m'obéir, ou dois-je te caresser l'échine ?

— Je vais, je vais, je suis départi !

Sylve engloutit le repas avec un plaisir évident qui fit sourire le chevalier.

— J'entends que le pain noir ne te rassasiait point.

— Il est vrai que cette repue me comble le gastre et l'esprit.

À partir de cette soirée, le chevalier vint régulièrement chercher Sylve en fin de journée. Il avait ordonné qu'elle ne soit plus enchaînée et l'avait autorisée à regarder le paysage pendant la journée, mais elle devait rester dans sa carriole.

La petite troupe traversa des contrées totalement différentes de celles que connaissait la jeune femme. Grandes étendues sans arbres, hauts plateaux à l'herbe rase et aux chemins caillouteux qui rendaient la progression éprouvante, vues magnifiques sur de lointaines montagnes éclairées de rose au soleil levant. Tout cela, Sylve le goûta pleinement, se refusant à penser à ce qui allait lui arriver quand elle serait présentée devant ses juges.

Elle ne voyait pas le chevalier pendant la journée. Il marchait à la tête de la troupe, alors que la carriole se trouvait en queue. L'homme qui la conduisait ne parlait apparemment pas. Elle ne l'entendit jamais prononcer ne fusse qu'une seule parole, pas même à ses bœufs. Il marchait d'un pas lent, au rythme de ses bêtes qu'il piquait parfois de sa longue badine pour les orienter. Cela n'indisposait pas la jeune femme, au contraire. Elle profitait de ces longues heures de silence, se contentant de regarder le paysage, de s'allonger, quand le chemin n'était pas trop défoncé, pour se sentir mollement transportée.

Le soir, le chevalier venait près de la voiture, disait un mot au bouvier et demandait à Sylve si elle voulait bien partager son repas. Il suivait scrupuleusement un rituel qu'il semblait avoir établi et ne changea jamais l'ordre dans lequel les choses devaient apparemment être réalisées. La jeune femme partagea ses repas, parfois discutant avec lui, parfois en silence. Elle découvrit un homme sensible, profondément croyant et de plus en plus franchement révolté contre le sort qui était réservé à son invitée. Cependant, il ne comprenait pas comment elle pouvait être dotée de pouvoirs qu'il persistait à qualifier de magique.

— Je vous certifie que je ne suis point magicienne ! lui assura-t-elle un soir, après le repas.

— Je t'ois, Sylve, je t'ois, répondit-il en secouant la tête. Nonobstant, je n'entends point comment il t'est possible de réaliser ce que j'ai avisé au castel de Matarne, sans l'aide d'une puissance, sinon divine, du moins supérieure. Tu me dis que tu ne sais si

tu crois. Ce ne peut alors être le Seigneur qui te donne ces pouvoirs ; adonc, es-tu réellement possédée comme le prétendent tous ces gens ?

— Nenni, chevalier. Ni possédée, ni enchanteresse. Juste une fumelle un peu estrange, mais qui aspire à une vie simple.

— Se peut que tu dises vrai, je ne le sais présentement point et, sans doute, oncques ne le saurai.

Ils se trouvaient alors près du feu. Benoît avait disparu, comme à l'accoutumée ; il était allé courir la gueuse. Le chevalier posa la main sur l'épaule de Sylve et lui dit :

— Nous serons à la ville royale à la nuit. Le grand inquisiteur nous espèrera à la poterne nord. Je ne sais si je te dois porter créance, fumelle, mais tes dires ont moultement troublé mon esprit. J'y crois discerner la vérité nue. Je ne sais plus que penser. Je serai à ton jugement ; si l'on me sollicite, je narrerai ce que j'ai entendu de ta personne, aie fiance en moi.

— Je vous mercie, chevalier. Je vous pourrais narrer qu'il ne vous faut point mettre en péril pour moi, mais je conviens que toute assistance me sera précieuse. Baulche me hait. Vous savez qu'il possède des pouvoirs aux miens pareils, puisque vous avez avisé notre… combat au château ducal de Matarne. Le reconnaîtrait-il qu'il se déclarerait alors tout autant possédé qu'il m'accuse de l'être. Il prétend alors que ce sont des pouvoirs divins, des miracles… Il s'appuie sur des menteries. Il est puissant, il a l'oreille de l'église et du pape, il est introduit auprès de la cour… Moi, je ne suis rien. Juste une fumelle aux pouvoirs estranges, aux pouvoirs qui effraient. Je ne viens de nulle part, je n'ai pas de nom, pas d'histoire. Ceux qui se disent croyants peuvent alors passer sur moi la haine qu'ils conçoivent pour ce qu'ils n'entendent pas. Ils me craignent, comme j'ai redouté la survenue de mon pouvoir alors que je ne le maîtrisais point. Ils me honnissent comme j'ai honni ce don que je n'avais point réclamé. Je les comprends, mais je nouls être arsée pour une faute que je ne reconnais point comme telle. Je me battrai jusqu'au terme pour que l'on me reconnaisse avouable.

Le dernier jour de voyage, le paysage changea rapidement. La petite troupe descendit le long d'un chemin assez escarpé durant toute la matinée. La carriole de Sylve penchait tellement que le bouvier lui adressa pour la première fois la parole :

— Fumelle à terre.

Elle marcha derrière le chariot, entourée par deux soldats qui ne la quittèrent pas des yeux.

En milieu de journée, ils arrivèrent dans la plaine. Des chemins convergeaient et formaient une route d'abord en simple terre, puis pavée et bordée par un petit muret de pierres. Au fur et à mesure de leur progression, un nombre de plus en plus important de personnes marchaient sur la route. Quand la foule fut vraiment dense et ralentit la marche du convoi, les soldats encadrèrent la voiture de Sylve, à tel point qu'elle ne pouvait plus rien voir.

Le soir tomba avant qu'ils ne soient parvenus à la ville. Sylve n'avait jamais entendu autant de personnes parler en même temps. On criait, on riait, on s'injuriait parfois.

Depuis sa carriole, elle était fascinée par la chaude présence des hommes et des femmes qui marchaient à côté d'elle sans la voir. Elle ferma les yeux et se plongea,

s'immergea totalement dans la sensation étrange que lui conférait la présence de cette foule de plus en plus compacte qui frôlait la voiture, la touchait, s'y agrippait parfois.

Elle inspira profondément et se laissa emporter par ce malstrom de sensations inconnues pour elle. Soudain, avec une brusquerie qui lui fit presque mal, la puissance animale, souveraine, qui se dégageait de tous ces gens s'immisça en elle et lui donna une confiance qu'elle n'avait jamais ressentie. Il lui sembla que, poussée par l'énergie de la foule, elle acquérait des pouvoirs d'une force inouïe, sans aucune commune mesure avec ceux dont elle était auparavant dotée. Elle sentit une réelle modification physique se produire dans son corps entier, comme si un fluide épais et chaud entrait par ses oreilles, ses narines et ses yeux, puis lui emplissait progressivement la tête. Un son s'imposa à elle. Un son énorme, matériel, palpable qui enfla lentement jusqu'à devenir un véritable cri de révolte, un cri de combat qui allait tout renverser, tout dévaster. Presque effrayée par cette sensation, elle persista cependant à garder les yeux fermés, à conserver l'impression de métamorphose qui s'opérait en elle. Soudain, un vertige s'empara d'elle. Assise sur le plancher de la carriole, Sylve sentait tout tourner autour d'elle, n'entendait plus la foule, ne sentait plus les cahots des roues sur les pavés. Elle fut emportée loin dans une impression liquide et tourbillonnante. Elle se trouvait sur une embarcation qui partait vers des rivages inconnus et regardait le quai s'éloigner, rapetisser, puis disparaître…

— … est en accointance avec le malin, en voulez-vous céans la preuve ? Avisez cette bouche ouverte, ces yeux révulsés, notez bien la couleur blanche de l'œil ainsi déformé c'est assurément là le signe de la possession, l'archevêque de Montenard l'avait jà observé et noté dans ses mémoires. Cette transe l'accuse !

Sylve revint peu à peu à elle. Il faisait sombre. Le chariot était arrêté. Autour, bruissait toujours la foule qui l'avait plongée dans cet état second dont elle émergeait comme d'une seconde naissance.

Baulche était tout près. Non seulement elle venait d'entendre sa voix, mais en outre, une sorte de frémissement lui parcourait la colonne vertébrale et elle sut avec une certitude absolue que cette sensation venait de la présence du maître dont elle parvenait à détecter le pouvoir, *même sans qu'il l'utilise*.

Une jubilation intense s'empara d'elle ; il lui était désormais possible de capter le pouvoir de quiconque, de le reconnaître. Elle en prit conscience car, en plus de celui de Baulche, très marqué, d'autres frémissements étaient détectables, d'autres puissances ; mal exprimées, ignorées, très peu développées, mais elles étaient indubitablement présentes, à l'insu de leurs détenteurs. Cette nouvelle capacité faillit la faire crier de joie. Elle venait de découvrir qu'elle n'était pas la seule dans son cas ; tout le monde paraissait posséder une sorte de puissance identique à la sienne, mais la plupart des gens l'ignoraient, ne l'utilisaient pas, ou à leur insu. Elle n'était pas un monstre. Il lui était d'un seul coup possible de réintégrer un monde qu'elle avait brusquement quitté avec la mort de sa mère et dans lequel elle ne s'était jamais réellement sentie acceptée.

— Non point en accointance avec le malin Baulche, juste profondément endormie, dit-elle en ouvrant les yeux. J'ai d'ailleurs fait un songe stupéfiant, mais je ne t'en dévoilerai point la teneur, tu ne vois que le mal, même là où il n'y a rien d'autre que le spontané.

— La fumelle discourt fort dextrement, fit remarquer une voix que Sylve ne connaissait pas.

Elle tourna la tête pour voir un homme corpulent, coiffé d'un calot vert sombre. Il la regardait d'un air intéressé, comme il aurait examiné un animal.

— Si fait, conseiller, répondit Baulche. Et c'est bien là une preuve supplémentaire de sa possession. Oncques on n'a pu ouïr un discours si bien tourné dans la bouche d'une personne du sexe.

— Que chantez-vous là, grand inquisiteur ? demanda une voix féminine venant de derrière le conseiller.

Celui-ci se retourna et dévoila une grande femme au teint laiteux, avec des perles dans les cheveux, les pupilles démesurément dilatées et un mouchoir brodé dans la main droite.

— Signifiez-vous que toutes les personnes du sexe ne peuvent qu'elles ne possèdent point d'esprit ou, à tout le moins, à un degré fort moindre que celui des hommes ? Je suis béante ! reprit-elle, apparemment courroucée.

— Ne vous méprenez point, majesté, dit précipitamment Baulche. Je ne voulais ici point faire mention des personnes de votre rang, je ne parlais que des fumelles communes, issues de la populace. Il est évident que des personnes de votre qualité possèdent un esprit à celui d'un homme comparable, alors que cette fumelle, venant de la fange d'un village ignoré, ne peut qu'elle ne soit tout juste capable d'ânonner son nom.

— J'accrois que la valeur des gens ne se juge point à la fente d'où ils viennent, intervint Sylve.

— Paix-là, fumelle du…, commença Baulche.

— Il nous plaît que la jeune fumelle parle, le coupa la femme.

Sylve lui fit un salut de la tête et poursuivit :

— Merci, majesté. J'accrois également que seule la niaiserie et la méchanceté humaines peuvent donner une idée de l'infini. Qu'il soit pauvre ou riche, roturier ou de haut lignage, un homme pisse debout. Votre majesté possède un esprit fort affiné, j'en suis acertainée, mais je suis apensée que ce serait le dévaloriser que de le considérer comme dû à votre rang, et non point à votre personne propre. Baulche craint les fumelles, adonc il tente de les abaisser.

— Il nous faut à présent conduire cette fumelle dangereuse en geôle, majesté, intervint le « maître ». Si elle reste par trop longtemps céans, mêlée à la presse et en votre présence, j'ai grand peur qu'elle n'attente que manœuvre diabolique pour recouvrer sa liberté.

— J'ai donné ma parole de ne rien tenter jusqu'à mon jugement, Baulche. Voyez, majesté, comme il considère la parole d'une fumelle. Il nous estime si peu qu'il ne nous croie point dignes de foi et se défie de tout ce qui peut sortir de notre bouche.

— Grand inquisiteur, il nous plairait vivement que cette jeune fumelle ne soit point soumise à la question, pas plus qu'elle ne soit maltraitée ou forcée dans les geôles où vous l'allez serrer. Nous avons comme projet de l'aller visiter à la parfin de vérifier si tout a été fait selon notre désir.

— Madame, visiter une fumelle accusée de sorcellerie, d'accointance maligne ? C'est s'exposer à…

— S'exposer à quoi, grand inquisiteur ? le coupa la femme.

— À rien, majesté, votre rang… Mais il faut nonobstant se défier moultement de tout contact prolongé avec les possédés.

Sylve ne l'avait encore jamais vu obséquieux. Il était donc possible que quelqu'un puisse menacer le « maître » ? Cela la rassurait énormément.

— Allons, avancez à présent, ordonna Baulche aux soldats.

La carriole de Sylve se mit en route. Des torches flambaient sous la grande porte par laquelle ils passèrent et éclairaient les pierres d'une lueur dansante. Le petit convoi pénétra dans l'enceinte d'un grand château composé de plusieurs corps de bâtiment. On conduisit la jeune femme vers une longue bâtisse gardée par plusieurs soldats fortement armés.

— La fumelle sorcière, annonça l'un de ses gardes.

Elle ne corrigea pas.

On la fit descendre de la carriole et la conduisit dans un long couloir sombre, puis dans des escaliers interminables. Elle éprouva un intense découragement. Se retrouver encore une fois dans cette ambiance sombre, froide, humide lui devenait insupportable. Elle avait vécu de si longues années dans la forêt, dormant bercée par les hululements des chouettes, les cris des hiboux, des renards, des loups, caressée par la brise qui se faufilait entre les arbres, les narines habituées à l'odeur de l'humus, des feuilles, des fleurs du printemps…

— Entre.

L'ordre était sec. Deux gardes se placèrent de part et d'autre d'une sombre ouverture. Sylve avança prudemment et, simultanément, se cogna la tête contre un linteau de pierre et trébucha contre une marche. Pour entrer dans cette cellule, il fallait à la fois lever la jambe et baisser la tête.

Quand elle fut à l'intérieur, elle entendit deux portes se fermer derrière elle.

Il faisait un noir d'encre. Aucune lumière ne filtrait sous la porte. L'odeur de moisi qui régnait dans ce cachot la prenait à la gorge. Elle s'accroupit et tâta le sol. La pierre semblait sèche. Elle s'assit prudemment. Les bras autour de ses jambes repliées, elle ferma les yeux pour ne plus « voir » cette obscurité dont elle avait peur et baissa la tête contre ses genoux pour ne plus sentir l'odeur âcre qui l'écœurait et la désespérait.

Elle ne savait combien de temps elle allait devoir rester dans cet endroit. Aucun bruit, aucun mouvement ; elle pensa que si elle avait été seule dans le ventre du monde, la sensation d'isolement absolu n'aurait pas été différente.

Elle s'endormit.

Le bruit de la première porte que l'on ouvrait la réveilla. Elle se retrouva recroquevillée sur les dalles de pierres, les bras ankylosés et les hanches douloureuses d'avoir dormi sur le côté.

La seconde porte s'ouvrit et la lumière de la torche brandie par un garde lui blessa les yeux.

— Faut-il que t'aies fait le mal, ou que tu sois dangereuse fumelle, pour qu'on te juge séance tenante. T'as même pas eu l'occasion de jouir de c't'endroit bien longtemps. C't'une pitié ! Allez, debout sur tes gambes et enfile-moi cette vêture. Il

faut qu'tu sois accorte pour que la populace soit bien aise de l'exhibition quand tu seras sur ton bûcher.

Il lui jeta un paquet de tissus que Sylve regarda sans bouger.

— Oh oui, fumelle, n'obéis pas, dit le garde en souriant d'un air mauvais. Je serai fort en joie d'avoir à te caresser la couenne et t'enfiler moi-même tout ce tissu !

Sans mot dire, la jeune femme se leva, tourna le dos aux hommes et laissa glisser la jupe que lui avait donnée le chevalier, ôta le pourpoint puis passa la robe de tissu rêche qu'on lui avait réservée.

Les deux gardes ne perdirent pas une miette du spectacle, celui qui portait la torche la leva même un peu plus haut pour éclairer davantage le corps lisse de la captive.

— Faut dire qu't'es bien tournée, ma garce, dit-il entre ses dents, tandis que l'autre ne bougeait pas, bouche ouverte et yeux plissés.

— Allez, mains dans le dos, qu'on se prémunisse de tes fourberies. Pas de sorcellerie avec nous, ma belle, on te fracasserait le teston avant que t'aies pu voir d'où ça venait.

Comme pour appuyer cette mise en garde, son collègue fit tinter la chaîne d'une courte masse d'armes dont la boule était hérissée de piquants.

Celui qui avait parlé lia les bras de Sylve dans son dos à l'aide d'une chaîne. Elle avait craint qu'il ne soit sadique et la fasse souffrir, mais curieusement il n'en fut rien. Il se contenta de faire soigneusement son travail et de vérifier si elle pouvait se détacher avant de lui lacer les mains dans le dos pour la pousser dehors. Cette fois-ci, elle prit bien garde de lever la jambe et de baisser la tête pour ne pas connaître la même mésaventure qu'à son entrée dans la cellule.

— Voilà la sarce, compères, dit le garde à quatre soldats qui attendaient en haut des escaliers. Elle paraît point si mauvaise qu'on l'a narré, mais c'qu'on nous avait point dit c'est qu'elle est rudement bien faite, ajouta-t-il. Mon vit en garde un roide souvenir !

Les six hommes éclatèrent de rire en regardant Sylve.

— Vous la montez dès maintenant ? demanda le garde.

— Si elle est si prometteuse, j'aimerais bien ! répondit un soldat, tandis que les autres riaient de son jeu de mots. Il se narre que les sorcières chevauchent le bouc, poursuivit-il. C'est-y possible de chevaucher une sorcière ? Qu'en es-tu apensée, la belle ?

— Que je ne suis point sorcière et qu'aucun de vous ne me chevauchera. C'est moi qui choisirai celui qui le fera, dit tranquillement Sylve.

— Jugez la drôlesse ! Parole, elle se croit à l'égal des mâles ! s'exclama le garde. Si je te veux enconner céans, je ne vois point qui me le pourrait interdire !

— Moi, laissa tomber la jeune femme.

— Toi, mais qu'es-tu de plus qu'un cul-fendu ? Oncques une fumelle m'a dicté ma conduite, gronda le garde.

— Se peut. Nonobstant, songe à ce que te pourrait réserver l'inquisition si, d'aventure, il se murmurait que tu as chevauché, enconné, sailli une fumelle en accointance avec le malin. Ne serais-tu alors soupçonné de possession ?

Le garde ne répondit que par un grognement, alors que les autres se riaient de lui en se poussant du coude, sans toutefois relâcher leur surveillance. Ils se méfiaient visiblement de la jeune femme.

— Allez, cessez donc de lambiner, leur dit-il, la voix mauvaise. Voyez pas que vous délayez ? Ils vous espèrent là-haut. Gravissez promptement pour que non point vous faire caresser l'échine d'avoir tant tardé !

Accompagnée des quatre soldats, Sylve gravit les escaliers. Ils s'étaient placés de façon à l'encadrer, sans doute pour prévenir toute tentative de fuite, deux devant et deux derrière. Ceux qui la précédaient se retournaient fréquemment et lui jetaient des coups d'œil méfiants, et ceux qui la suivaient se trouvaient à deux marches d'intervalle et tenaient leur courte épée à la main. Elle se sentait très loin de toute cette attention, cette hostilité mêlée de curiosité. Elle était simplement heureuse de remonter vers le ciel, vers l'air libre.

Quand ils arrivèrent en haut, il leur fallut frapper pour qu'on ouvre la lourde porte de bois. Ils quittèrent la bâtisse où se trouvaient les cachots et gagnèrent le château proprement dit.

Il faisait beau. Beau et doux. L'éclat du soleil éblouit un instant Sylve, puis elle put lever les yeux et regarder passer un vol d'étourneaux. La jeune femme s'oublia un instant dans le manège des choucas qui tournoyaient autour des murailles. Ils semblaient tellement insouciants, tellement libres que…

— Or çà, la fumelle ! Cesse de béer et avance ton chemin !

Un soldat la ramena à la réalité en lui donnant sur la cuisse un coup non appuyé du plat de son épée.

— Cesse de songer et avance. C'est point en lambinant que tu échapperas à l'ars.

— On prétend qu'elle va être jugée en présence du roi en personne. C'est chose vraie, sergent ? demanda un soldat.

— Je ne sais, répondit un autre qui marchait devant. Si c'est vérifié, c'est un honneur pour un cul-fendu. Mais je décrois que ça soit vrai, j'en aurais été informé, sans nul doute, ajouta-t-il d'un air important.

Ils marchèrent encore quelques mètres en silence, puis le sergent admit :

— Malgré tout, j'ai ouï dire que ça pouvait être possible. Si c'est le cas, ramentevez-vous bien de ne point aviser à tout plein sa majesté. Gardez bien l'œil fixé sur la captive. Elle seule est notre présent devoir. Il se pourrait qu'elle soit soudainement prise de démence et qu'elle attente de s'aller jeter sur le roi pour l'occire, tandis que nous serions occupés à le saluer. Adonc, notre obligation est la captive et la captive seule. Est-ce entendu ?

— Oui, sergent, répondirent les trois autres.

Ils entrèrent dans le château par une porte basse, puis suivirent plusieurs couloirs, avant de franchir une porte qui donnait dans un vaste hall carrelé de marbre.

— On espère céans un instant, dit le sergent.

Il se plaça près d'une lourde porte à deux battants derrière laquelle le bruissement d'une foule se faisait entendre.

– Chapitre dix –

Le roi était assis sur un trône capitonné de velours vert sombre rehaussé de fils d'or. Du haut de l'estrade où étaient installés les deux sièges royaux, le sien et celui de la reine, il regardait la foule assemblée dans la salle en plissant les yeux. Il s'agissait d'un vieil homme ; bien plus vieux que la reine. Gault avait prévenu son amie que le monarque ne la verrait sans doute pas, refusant à se munir d'un verre correcteur comme le faisaient alors nombre de personnes âgées.

En contrebas de l'estrade royale, mais néanmoins plus haut que la foule, dans un fauteuil couvert d'un tissu bleu profond, se tenait un autre homme : le conseiller particulier du roi. C'était toujours lui qui parlait en son nom. Chacune des décisions, des lois, des chartes, était âprement discutée par le petit homme laid qui scrutait également la foule, à tel point que plusieurs personnes soumises à cette attention extrême se sentirent mal à l'aise et durent détourner les yeux.

Le roi ne prononçait jamais une parole lors de ces conseils. Donnait-il préalablement ses instructions au conseiller ? Nul ne pouvait prétendre le savoir. D'aucuns murmuraient que les plaisirs royaux passaient bien avant les devoirs royaux, mais cela ne se disait qu'à voix basse et uniquement à des oreilles sûres. Une telle pensée aurait sans aucun doute envoyé son auteur s'agenouiller devant le bourreau.

Outre Baulche, l'inquisition était représentée par un mandataire du pape ; un cardinal qui faisait partie de ses plus proches conseillers. Il s'agissait d'un petit homme à qui la pourpre cardinalice donnait un air malsain, souffreteux et qui passait et repassait sa main dans sa barbe noire et rugueuse.

Ce fut lui qui, une fois que se dissipa le brouhaha, le bruit des bancs, des chaises et des fauteuils, annonça la tenue du jugement. Sa voix ne portait pas et son accent étranger était tel qu'il déformait beaucoup de mots. Bien que la foule fût grande dans cette immense salle du trône, un silence parfait s'établit très rapidement ; tout le monde voulait entendre les paroles qu'il allait prononcer pour ouvrir la séance, car c'était réellement le pape qui parlait par sa bouche.

— Majesté, madame, messeigneurs, nous sommes présentement envoyés par sa sainteté le pape pour juger une fumelle qui, par ses agissements et ses pensées, s'est rendue coupable de hauts-faits de sorcellerie et suspectée d'alliance avec le Mal, du fait de terribles pouvoirs dont elle aurait fait montre dans votre pays. Ces faits odieux ont été corroborés par des témoins dignes de foi : maître Baulche, grand inquisiteur nommé par sa sainteté le pape et moult soldats de la sainte armée de Dieu. La fumelle accusée va être jugée par nous, cardinal de Filipicci, mandat de sa sainteté le pape et interrogée par le maître Baulche, grand inquisiteur, qui portera l'accusation. Le roi

préside la séance. Avant que de faire paraître devant nous la coupable et de déclarer ce jugement ouvert, il nous faut bien nous ramentevoir, mes enfants, que toute créature terrestre se doit de participer à l'élaboration d'actes et de pensées qui laisseront toujours transparaître la présence et l'intervention providentielle de Dieu dans toute chose, car nous sommes sur cette Terre par Sa volonté, Son bon vouloir et grâce à Sa toute-puissance. Il nous faut traquer le mal partout, l'extirper où qu'il se trouve, sous quelque forme que ce soit et le bouter hors du royaume terrestre. Les fumelles sont davantage prédisposées à l'accueillir ; leur conformation et leur moindre entendement les rendent plus vulnérables que les hommes. Prions.

Il baissa la tête, imité par Baulche qui se tenait à sa droite. Après quelques fractions de seconde de latence, le roi, la reine, et toute l'assemblée firent de même.

— Que les gardes fassent entrer l'accusée ! ordonna Baulche quand la prière fut terminée.

Toutes les têtes se tournèrent en direction de la grande porte dont les huissiers ouvrirent les deux battants. On attendit quelques instants puis l'on vit s'avancer Sylve, encadrée par quatre soldats de Dieu. Vêtue d'une simple robe brune, ses longs cheveux roux ruisselant sur ses épaules, elle apparaissait fragile entre ces quatre hommes armés. La foule la découvrit avec les pieds libres, mais ses poignets étaient attachés derrière le dos par une chaîne épaisse.

Gault de Matarne ne l'avait pas revue depuis leur séparation, au château de son père. Il la trouva faible, marquée, amaigrie. Il était dans la foule, au deuxième rang et savait qu'il serait appelé pour témoigner. Il devait se tordre un peu le cou pour la voir et se repaissait de l'image de son visage, de ses cheveux, de son corps. Il fut fier de son maintien. Elle ne paraissait pas effrayée, marchait calmement au rythme de ses gardes et regardait droit devant elle. Toutefois, quand elle passa à sa hauteur, elle tourna la tête et, fixant le chaud regard de ses yeux bleus dans le sien, lui adressa un sourire d'une tendresse qui lui fit venir le rouge aux joues. Cela n'avait duré qu'une fraction de seconde, mais il fut certain de l'avoir vu et sut aussitôt qu'il tuerait celui qui voudrait lui faire du mal, quel que soit son rang.

Les soldats accompagnèrent la jeune femme jusqu'à un simple tabouret de bois sur lequel ils la firent s'asseoir. Deux d'entre eux s'inclinèrent devant le roi et la reine, puis quittèrent la salle. Les deux autres se placèrent derrière Sylve, leur hallebarde au pied.

Baulche, debout à la droite du fauteuil du cardinal, s'avança lentement vers la foule. Pendant quelques instants, il marcha sans rien dire, regardant un à un tous les visages qui lui faisaient face, ses mains croisées devant sa poitrine. Soudain, il s'arrêta.

— Avisez, messeigneurs et gentes fumelles ; avisez la ci-devant ! clama-t-il en pointant un doigt accusateur vers Sylve. N'est-elle point charmante et tournée de fort belle manière ? Un mâle vigoureux, à la vue de ce corps souple, de cette taille fine, de cette admirable fumelle en fait, n'éprouve-t-il alors point une incontrôlable concupiscence et ne lui vient-il point l'irréfragable envie de lui planter son vit par-dedans le con ?

Un murmure salua cette entrée en matière et Sylve rougit violemment.

— Je vous sens vergognés par mes paroles, poursuivit le vieil homme. Mais ne s'agit-il point là des questions que se peut poser un homme quand il avise une telle fumelle ? Ses yeux de la plus belle eau, son minois à tout plein adorable, sa chevelure…

Il se tut brusquement, prenant un air outrageusement étonné.

— Sa chevelure ! Ah çà, mais… Avez-vous avisé sa chevelure ? Elle n'est point blonde comme les blés, ou châtaigne comme les fruits d'automne, ou brune comme une nuit étoilée… Nenni ! Rien de tout cela ! Elle est ruffine ! Roussotte comme le feu, rouge comme les yeux du malin ! Ah ! Défiance, messeigneurs, défiance, gentes fumelles ! Le rougeoiement de cette toison signe son forfait ! Cette chevelure… Cette crinière, devrais-je dire, est le sceau de la bête.

Il fit une nouvelle pause. Pas un bruit, pas un murmure dans la grande salle pendue à ses lèvres.

— Mais Dieu est amour, Dieu est pardon. Il peut absoudre la faute commise par la mère, avant la naissance de l'enfant. Une vie de prières et d'actions pieuses aurait pu sauver cette fumelle, Dieu l'eût permis. Las ! Bien avant ma survenue, avant ma prime rencontre avec la ci-devant, le mal était jà jusque dedans la chair de la pauvre enfant. Apprenez qu'il se narre en effet moult choses sur ses agissements passés. Gault de Matarne, présent dans ce lieu et, pardonnez-moi messeigneurs et gentes fumelles, ami se peut intime de l'accusée, ignore à tout plein les errements de la ci-devant. Ils m'ont été contés par une vieille fumelle qui a été, elle aussi, charmée par la sorcière.

Sylve, qui se tenait jusqu'alors tranquillement assise et regardait davantage le roi et la reine que Baulche, se redressa et faillit se lever, mais un garde l'en empêcha.

— Je tairai ces infamies afin que non point entacher le jugement de faits commis sans réelle certitude, sans témoins dignes de foi. L'Église est magnanime et sait pardonner à ses enfants. Nous sommes céans pour juger des meurtreries commises par la ci-devant Sylve. Deux manouvriers, Louise la chasseresse et surtout, majesté, madame, meurtrerie du duc Jean de Matarne, attentat contre ma personne qui n'est que peu de chose, mais attentat contre ce que mon pauvre corps représente : la Foi ! La vraie Foi.

Une nouvelle pause, puis :

— Pour ces faits, pour la façon employée, pour les indubitables hauts-faits de sorcellerie commis devant témoins dignes de foi, je mande le bûcher. Arsons la sorcière, comme se doit de l'être toute pythie ! Boutons le malin hors de ce corps et ne nous scandalisons devant cette douce chair promise à l'ars, car mieux est de brûler que de subir plus avant les ricanements de la bête incarnée dans cette fumelle et qui, par son biais, nous nargue sans cesse.

Il se tut et reprit sa place à côté du cardinal.

— L'accusation est-elle portée, monsieur le grand inquisiteur ? demanda le conseiller du roi en se levant.

— Elle l'est, conseiller, répondit Baulche.

— Y a-t-il céans quelque noble personne qui souhaiterait prendre défense pour l'accusée ? demanda alors le conseiller d'une voix forte.

Il y eut un petit remue-ménage dans la foule et deux hommes se portèrent en avant : Gault de Matarne et le chevalier que Sylve avait connu lors de son voyage vers la ville royale.

— Deux défenseurs ? s'étonna le conseiller. Messeigneurs, êtes-vous tous deux de noble naissance ?

— Je le suis, dit Gault.

— Je le suis également, dit le chevalier.

Ils confièrent à un page le parchemin que devait faire établir tout défenseur lors d'un jugement royal s'il voulait avoir droit à la parole et sur lequel était inscrit leur titre, selon la tradition. Le conseiller compulsa soigneusement les deux documents et déclara :

— Chevalier vous parlerez en premier, puis vous, Gault de Matarne.

On murmura dans la foule en apprenant l'identité du jeune duc.

— Que l'on se musèle le bec ! ordonna le conseiller. La parole est au chevalier, capitaine dans l'armée de Dieu.

À cette annonce, ce fut au tour du cardinal et surtout de Baulche de sursauter.

— Comment ? Il ne se peut que cet homme soit dans l'armée de Dieu ! Il ne peut parler pour la défense ! C'est chose inconcevable ! s'exclama le maître.

— Concevez-le, monsieur le grand inquisiteur, lui dit le conseiller, car il parle pour la première défense. Je vous mande à tous le silence.

Le chevalier s'avança un peu, s'agenouilla devant le roi et la reine, puis salua le cardinal et Baulche qui fit un geste de coléreux mépris de la main.

— Allons ! Cessez ces manières et entamez ! lui ordonna-t-il.

— Ces manières sont la tradition, grand inquisiteur, lui fit remarquer le chevalier d'une voix peu assurée.

Il toussota et déclara :

— Je suis le capitaine des soldats de Dieu, commandant le convoi qui a compagné la jeune fumelle accusée. Je tiens à dire qu'oncques je ne l'ai vue, pendant les jours qu'ont duré le voyage, user d'enchantements, de pouvoirs magiques. Bien au rebours, j'ai eu un agréable commerce avec elle pendant…

— Avec quelle audace venez-vous nous instruire que vous l'avez connue ? cria Baulche.

— Je ne l'ai point connue ! tonna à son tour le chevalier. Je suis fidèle à mon épouse ci-présente et c'est par trop lui manquer de respect que de prétendre que je la pourrais abuser de la sorte ! J'ai dit que j'ai eu un commerce agréable avec la fumelle Sylve, pour ce que nous avons moultement causé et disputé des idées sur maints sujets. Ses dires et ses opinions ont grandement impressionné mon esprit. J'y crois discerner la vérité nue.

— Elle t'a enchanté, voilà tout, dit Baulche en haussant les épaules.

— Je le décrois. Je suis pieux et crois en un Dieu seul et unique, tout puissant qui a créé le ciel et la terre. Je suis acertainé que s'il y avait présence du malin, je l'aurais pu déceler.

— Comment oses-tu avoir cette prétention ? Seul un grand inquisiteur peut déceler cette présence, dit Baulche.

— Ce qui te permet de la condamner sans avoir besoin d'entendre un seul avis, intervint Gault. Seul capable de discerner la présence du mal, tu es seul capable de rendre un jugement. Voilà une fort pratique disposition.

— Voilà un second mâle enchanté, dit Baulche en levant le bras. Observez qu'ils n'ont plus d'entendement, qu'ils sont sous l'emprise de cette sorcière !

— Gault de Matarne, veuillez espérer un petit, je vous prie, intervint à son tour le conseiller. Chevalier, la prime défense est-elle dite ?

— J'y viens, monseigneur le conseiller. Je souhaite ajouter céans que si cette fumelle est sorcière, mauvaise, possédée, adonc je n'entends plus rien à la bonté, pas plus qu'à l'innocence. La prime défense est dite, monseigneur le conseiller.

— Gault de Matarne, nous vous oyons pour la seconde défense, dit le conseiller.

Le jeune duc s'avança.

— Celle que vous nommez sorcière et que vous allez arser sans déplaisir est une fumelle qui ne veut que le bonheur des hommes, dit-il en s'adressant à Baulche et au cardinal. Personne ne peut prétendre qu'elle est damnée. Certains d'entre vous me connaissent, dit-il en s'adressant à la foule qui assistait, bouche bée, à un procès qui avait maintenant atteint une intensité immense ; vous me connaissez, vous connaissez ma famille ; vous savez combien ma mère croyait en un dieu juste et bon, combien elle appartenait à ce que ces hommes appellent la vraie foi ! Je vous peux certifier qu'elle aurait aimé prou cette fumelle, qu'elle se serait reconnue dans sa bonté et dans tous ses actes, elle…

— Mensonges ! hurla Baulche. Mensonges, dis-je ! Le misérable salit le souvenir d'une sainte femme que j'ai côtoyée maintes fois, je…

— Tu l'as côtoyée, c'est vrai, le coupa le jeune duc à son tour. Tu l'as côtoyée à tel point qu'elle appréhendait moultement ta présence. Te remémores-tu, félon, te remémores-tu lorsqu'un certain soir d'automne, alors qu'on rapportait le corps mutilé de la fille du comte de Sessal, que ma mère a prononcé de terribles paroles ?

— Allons-nous encore longtemps ouïr ces…

— Paix, monsieur le grand inquisiteur, intervint le conseiller du roi. Sa majesté souhaiterait…

— Mais…, majesté, tenta Baulche, servile.

— Paix, a-t-elle mandé ! Il lui plaît d'ouïr jusqu'au bout les paroles de la duchesse par la bouche de son fils. De Matarne, narrez-lui ce qu'avait alors prononcé votre mère.

— Elle avait dit ceci, votre majesté : « La petite a passé à cause d'une force méchante qui gît jusqu'au-dedans de nos murs, je le sens jusqu'aux tréfonds de mon âme. Je suis déquiétée, non pas par les effets terribles de cette malfaisance, mais par l'esprit mauvais qui l'a créée. J'ai grand peur de l'avoir démasqué, grand peur qu'il ne soit très proche de nous. » Te remémores-tu, Baulche, le regard qu'elle t'avait alors jeté ? Il est resté gravé dans mes yeux d'enfant et je le revois continuellement avec une acuité que les années n'ont point entamée. Reste-t-il trace, dans tes mérangeoises, que c'est exactement à partir de ce moment qu'elle est tombée malade et qu'elle est devenue de plus en plus dolente jusqu'à sa mort ? Te le remémores-tu ?

Baulche leva les bras au ciel :

— Voyez, majesté, comme ce pauvre homme est sous l'emprise de la sorcière. Il va jusqu'à tenter de faire accroire à ma culpabilité dans la mort de sa mère, moi qui l'ai veillée et ai tenté de la soigner du mieux de mon art.

— Elle noulait t'envisager ! cria Gault. Elle trémulait dans sa couche et pleurait quand tu apparaissais ! Elle connaissait ton projet, elle savait que tu la tuais, je l'entends fort bien à présent ! Pourquoi ne l'ai-je point discerné alors ? J'eusse œuvré pour combattre le mal que tu faisais s'abattre sur ma pauvre mère !

Baulche secoua la tête et leva les mains en regardant le roi puis le cardinal, l'air impuissant. Il s'assit avec un soupir.

— Cette femme, ma mère, cette duchesse que tous ses gens prisaient fort en avant par-dedans leur cœur, du noble jusqu'au plus simple de ses sujets, cette femme aurait aimé Sylve, vous dis-je. Elle l'aurait reconnue comme un cœur pur. Les pouvoirs dont elle fait montre, je ne le nie point, ne sont point malins. Ils sont estranges, effrayants. Ils m'ont de prime angoissé, je le confesse. Mais quand on les connaît, on entend qu'ils sont naturels et seulement utilisés pour le bien, uniquement pour le bien ; ils…

— Menteries ! Menteries derechef ! clama Baulche en se levant. Vas-tu encore longtemps blasphémer ? Reconnais que cette fumelle t'a dérangé les sens ! Reconnais qu'elle te mène par le vit. Les créatures malines ne sont bienheureuses que dans le stupre, tout le monde le sait. Avoue que tu l'as connue.

— C'est faux. Jamais je n'ai eu d'échange physique avec elle. Mais, en revanche, il est constant que je la prise fort avant dedans mon cœur.

Baulche eut un sourire terrible qui l'enlaidit encore plus.

— Tu avoues donc ton alliance avec le Mal ? demanda-t-il doucement.

— Je crois à l'amour, répondit Gault.

— Tu avoues que tu l'as protégée, allant ainsi contre les ordres de l'Église qui mandait son emprisonnement. L'avoues-tu ?

— Je crois à la liberté.

— Sache, malheureux, qu'il n'existe qu'une seule vraie liberté : celle de l'Église. Es-tu prêt à reconnaître sa loi, à suivre ses préceptes ?

— À la seule et unique condition qu'elle admette Sylve en son sein.

— Tu n'as point à dicter tes exigences ! hurla l'inquisiteur, hors de lui. Voyez, majesté, l'insolence de ces ducs, ils s'arrogent le droit d'appliquer leur loi sur leurs terres et…

— Votre majesté, intervint soudain un vieil homme placé au premier rang, puis-je mander l'autorisation de prendre la parole ?

Il s'agissait d'un homme âgé de taille moyenne, qui portait de longs cheveux blancs assemblés en une queue soigneusement peignée qui reposait sur son pourpoint noir.

Le roi eut un fin sourire.

— Il semble à sa majesté que c'est fait, Jean de la Motte, duc de Peyre-rouge, répondit le conseiller.

— Je vous mercie, mon roi, répondit le duc en s'inclinant avec raideur. Il se tourna vers Baulche et lui dit sèchement : outre que la justice d'un duché a, depuis le début des temps, été administrée par les ducs et qu'il s'agit là d'un droit inaliénable et reconnu comme tel par la couronne, je veux dire céans que j'ai fort bien connu le père et la mère de cet homme.

En bon orateur, il se détourna de Baulche et s'adressa à la salle d'une voix forte qui portait loin :

— Sa mère était, comme il l'a narré, fort croyante et bonne pour tous ceux qui vivaient sur ses terres, reprit-il. En outre, elle chérissait moultement son fils. Je l'ai moi-même, lors d'une visite en mon domaine de Peyre-rouge, ouï parler de cette personne mauvaise qu'elle pensait vivre non loin d'elle et qu'elle redoutait plus que le démon lui-même. Elle en parlait à mots couverts. J'accrois, que dis-je ? Je suis acertainé qu'elle craignait, non point pour elle, mais pour ceux qu'elle chérissait, la vengeance de cet esprit méchant. Elle a pâti en silence et s'est éteinte sans une condamnation. Je suis acertainé derechef qu'elle a ainsi voulu concentrer sur elle seule l'ire de l'ennemi. C'était une fumelle, majesté, messeigneurs, mais j'accrois que bien des chevaliers se pourraient inspirer de son courage face à l'épouvante et au pâtiment. Je connais également Gault de Matarne. Nul ne peut prétendre qu'il est couard, veule et faible. S'il défend ainsi qu'il le fait, cette jeune fumelle, j'opine qu'il y a du bon en elle.

À ces mots, Baulche bondit et s'avança vers Sylve, le doigt pointé sur elle.

— Voyez à nouveau le pouvoir de la sorcière ! Elle va jusqu'à séduire les plus fidèles serviteurs du royaume.

— Faites silence, maître Baulche, ordonna le conseiller du roi. L'ire que vous manifestez céans apparaît presque démesurée aux yeux de sa majesté. Il ne décèle point, dans votre maintien, le calme et la sérénité qui siérait à un défenseur de la foi sûr de sa victoire.

— Mais c'est que le malin est puissant, majesté. L'on pourrait craindre son triomphe, si d'aventure, trop de mécréants s'unissaient pour défendre sa créature.

— Entends-je bien ce que vous clamez, inquisiteur ? demanda le duc de Peyre-rouge d'une voix sourde. Est-ce bien moi que vous qualifiez de mécréant ?

— Je ne qualifie de mécréant que ceux qui se rangent du côté du mal.

De nombreux murmures suivirent cette demi-accusation.

— Peux-je m'exprimer, majesté ?

Sylve s'était levée. Pâle, simplement vêtue de la longue robe de bure qu'on lui avait ordonné de mettre en début de procès, elle semblait si fragile, face au nombre de ses juges, que de nombreux hommes et femmes furent touchés par cette vulnérabilité.

— Tu n'as aucun droit ! s'exclama aussitôt Baulche, coupant la parole au conseiller qui avait ouvert la bouche pour répondre. Je t'ordonne de…

— Vous plairait-il, monsieur le grand inquisiteur, de vous ramentevoir que le jugement est continûment présidé par le roi, envoyé de Dieu sur la terre ? lui rappela le conseiller royal. La couronne accepte de vous ouïr, accusée.

— Votre majesté a certainement été instruite sur le fait que j'ai roidement occis le félon Baulche, commença Sylve. Ainsi que la scène vous en a sans doute été narrée, cela se passait au château de Matarne. Moult hommes et fumelles ont vu le trait s'aller

ficher dans le col d'icelui et ressortir, rouge de son sang, par-derrière son cap. Comment peut-on clarifier une guérison si rapide qu'elle est survenue seulement quelques instants après ? Il est vrai que maître Baulche est fort savant dans les choses du corps, mais alors que n'a-t-il pu soigner la femme du duc de Matarne quand elle pâtissait au point de passer après moult tourments ? Qui me le pourrait apprendre ?

Bien sûr, personne ne répondit. Elle continua :

— Il me faut également signaler quelque chose à votre majesté. Le puis-je ?

Le conseiller hocha la tête.

— Lors d'un récent combat contre Baulche ; combat durant lequel, tous les témoins, même ceux qui sont considérés comme dignes de foi par l'église le certifieront, il a usé de terribles pouvoirs contre lesquels j'ai dû me défendre de mon mieux. Au terme de ce combat, voici que j'ai tendu un piège fort simple à ce vieil homme.

Baulche fronça les sourcils.

— De quelle nature était-il ? demanda le conseiller.

— Je l'ai tout benoîtement conduit à reconnaître son rôle dans le meurtriment de plusieurs personnes dont Louise, le marquis de la Couperie, la duchesse et le duc de Matarne.

Un sourd murmure vint de la salle. Le roi lui-même parut soudainement s'intéresser aux débats. Curieusement, Baulche ne dit mot. Il se contenta de sourire.

— Qu'en a-t-il été ? demanda le conseiller

— À ma question : « Je ne serai point occise comme l'ont été le duc dirigeant, le marquis, Louise et son chien Baal ? », Baulche a répondu : « Nenni, tu me peux porter créance, tu ne le seras point ».

— J'ai dit cela, je me le remémore bien, dit le maître d'un air las, sans bouger de sa place. Et alors, qu'en peut-on augurer quant à mon éventuel et étonnant rôle dans le meurtriment de ces personnes ?

— Tu n'as point clamé ton innocence, inquisiteur, répondit Sylve. Tu n'as point agi comme toute personne accusée et innocente l'eut normalement fait.

— C'est faux ! Menterie à nouveau !

— Je sais que deux soldats du duché de Matarne ont ouï cet échange. Ils en peuvent témoigner devant Dieu, intervint Gault.

— Des soudards payés pour mentir, protesta Baulche.

— Je laisse cela à l'appréciation de *vos* majestés, dit Sylve en insistant sur le pluriel et en jetant un coup d'œil vers la reine. J'ai une faveur à mander à votre majesté. Le puis-je ?

Le conseiller hocha la tête en signe d'assentiment. La jeune femme respecta une pause pour donner plus de poids à ce qu'elle allait dire. Tout le monde retenait son souffle et la grande salle du trône était plus silencieuse qu'une travée d'église lors de la prière.

— J'entends hélas fort bien que, quoi que je puisse narrer, quoi que puissent avancer les preux seigneurs qui me veulent défendre, tout m'accuse. Ma carnation, mes pouvoirs que l'on redoute comme je les ai redoutés moi-même, les dires

mensongers de Baulche… Je sais fort bien qu'oncques je ne parviendrai à convaincre l'église de mon innocence. Adonc, je mande le jugement de Dieu contre Baulche !

Un murmure sortit de toutes les bouches et enfla pour devenir un brouhaha qui éclata sous les voûtes.

— Silence ! Silence, messeigneurs ! ordonna le conseiller du roi qui ne quittait pas Sylve des yeux, stupéfait par tant d'audace.

— Je mande le jugement de Dieu à la parfin d'établir que je ne suis point celle que cet homme déclare, poursuivit-elle, sa voix s'affirmant au fur et à mesure qu'elle parlait. Si d'aventure je suis dominée par le malin, alors je perdrai ; je serai occise et la vérité sera connue de tous.

Elle s'assit en baissant la tête.

— Inquisiteur ? dit le conseiller.

Baulche ne répondit pas tout de suite. Il marcha de long en large un petit moment. Le conseiller respecta son silence et toute la salle attendait. Il s'arrêta devant Sylve et lâcha :

— Outre que je décrois que l'on autorise cette fumelle à profiter du jugement de Dieu, mérite réservé aux seuls vrais croyants, étant sorcière, elle utilisera sans doute son pouvoir contre moi qui ne serai armé que par la force de ma foi, répondit le maître.

— Cette force ne te suffirait-elle donc point ? demanda aussitôt Gault, ironique.

Sylve se leva et annonça :

— J'ai certifié ne point faire usage de mes pouvoirs lors de ce procès, je tiens parole. Je fais également promesse de ne les point utiliser lors du duel. Que Baulche en fasse tout autant et le combat sera loyal.

— Je ne possède aucun pouvoir ! hurla l'intéressé.

De Matarne regarda longuement la jeune femme, puis il leva la main pour demander la parole. Le conseiller la lui accorda d'un signe de tête.

— Si l'on entendait que Sylve usât de ses pouvoirs, le duché de Matarne serait à jamais démantelé, j'en fais serment devant le roi et mes pairs ci-devant assemblés, dit-il.

Le conseiller se leva de son fauteuil et déclara :

— La demande de la fumelle est exorbitante. Jamais personne n'a ouï pareille exigence et il ne peut…

— La demande de la fumelle est, à nos yeux, légitime et ne peut qu'elle ne soit satisfaite, dit tout à coup une voix féminine.

La reine s'était levée de son trône et regardait le roi, comme si elle était elle-même étonnée de son intervention. Le murmure né de ce qu'elle venait de dire enfla encore plus quand le roi lui-même se leva. Fait incroyable et jamais observé dans une séance publique.

— Majesté ? balbutia le conseiller.

— Il nous plaît…, commença le roi. Puis il s'interrompit et jeta un rapide coup d'œil à la reine avant de reprendre : il nous plaît que l'on accède à la requête de cette fumelle. Il ne pourra être disputé de cette décision. Le jugement est donné.

Il commença à descendre de l'estrade du trône. Le cardinal bondit de son fauteuil plus qu'il ne se leva et lui dit :

— Majesté, le jugement est nullement donné ! La fumelle est coupable, le fait est indéniable ! Il ne peut qu'elle ne soit arsée ! Je suis le représentant de l'Église !

— Et nous, qu'il vous souvienne monseigneur que nous avons été oint par la Sainte huile, répliqua le roi en élevant un peu la voix. Le jugement est donné. C'est dit.

Il descendit tout à fait cette fois-ci et quitta la salle, suivi par la reine qui, avant de sortir, jeta un rapide coup d'œil à Sylve.

Les deux gardes qui se tenaient toujours derrière la jeune femme hésitèrent apparemment un court instant puis, après s'être consultés du regard, quittèrent la grande salle du trône.

Baulche, debout près du cardinal, se contenait très difficilement. Il se tenait les mains croisées sur la poitrine, les lèvres serrées et ne cessait de secouer la tête de gauche à droite, les sourcils froncés. Il ne quittait pas Sylve des yeux et ne parvenait visiblement pas à admettre que l'on avait accédé à sa requête.

— Ma mie ! Tu es libre ! dit Gault en prenant les mains de la jeune femme dans les siennes.

— Libre ?

— Oui-da. Tu as mandé le jugement de Dieu, il a été accepté, tu es donc libre jusqu'au moment de la confrontation. Tu as été audacieuse, merveilleusement audacieuse, mais tu as succédé, ma mie.

— Je… Je ne sais si j'entends tout ce que cela signifie. Tout est si nouveau pour moi, je ne sais que faire, comment me comporter, je…

— Veux-tu bien me laisser te guider ? Il te faut un toit, de la nourriture et du repos. Ton aspect me chagrine. Il nous faut te ragaillardir.

— Ma fumelle, vous vous êtes diantrement bien battue ! s'exclama le duc de Peyre-rouge en les rejoignant. Vous avez muselé le bec de cet inquisiteur parvenu sans qu'il puisse branler mie !

Le vieil homme clamait cela à quelques pas de Baulche et du cardinal qui ne pouvaient que l'entendre, mais cela ne paraissait pas le toucher outre mesure. Il poursuivit :

— Et ce cardinal ? Avez-vous ouï son accent ? C'est outré ! À peu que je ne le comprenne, tellement il déforme tout ce qu'il prononce. C'est ça l'église chez le pape ? Tudieu, je pressens l'installation du doute par-dedans mon vieux cap !

Sylve ne l'écoutait plus, car elle voyait Baulche descendre tranquillement de l'estrade et s'approcher d'eux. Son air calme ne la trompa pas. Elle sentait jusque dans les fibres de sa peau l'extrême tension qui habitait le maître. Sa nouvelle perception décelait le pouvoir difficilement contenu de son ennemi.

— N'estime point avoir partie gagnée, fumelle. La vraie Foi triomphe toujours. Je ne peux que je te réduise à néant, lors de notre imminente relation. Lors, ta manœuvre scandaleuse ne t'aura point servi.

Gault ouvrit la bouche pour parler, mais Sylve lui posa une main sur le bras avant même qu'il ne prononce un mot.

— J'ai fiance en la vérité, Baulche. Je sais qu'elle éclatera et qu'il te faudra alors répondre de tes meurtriments. Vois-tu, je ne te souhaite point le bûcher, mais je n'entends point le subir. Je me battrai, tu en peux être acertainé.

Le maître ne répondit rien, brisa rageusement le cercle qui s'était formé autour d'eux et partit à grands pas à la suite du cardinal.

— Il est enragé, commenta le vieux duc. C'est bonne chose. La rage ne peut qu'elle le condamne. Voyez, déjà son cardinal ne l'espère point à ses côtés.

En effet, Baulche et le religieux étaient en pleine discussion et la toge pourpre tourna rapidement le dos au pourpoint de cuir frappé d'une croix rouge.

— Te voilà chez toi.

Gault avait fait entrer Sylve dans une vaste maison abritée derrière un haut mur de pierres. Ils avaient voyagé à pieds depuis le château royal jusque dans cette demeure. La jeune femme avait été étonnée de l'importance de la foule et de la crasse omniprésente qui régnait dans les rues et les venelles. Il fallait faire attention où l'on marchait, de peur de mettre le pied dans les excréments, ou de porcs, ou d'humains qui parsemaient le pavé. Le jeune duc marchait derrière un soldat de sa garde qui criait pour exiger le passage, n'hésitant parfois pas à pousser rudement ceux qui ne se dérangeaient pas assez vite. Sylve venait en troisième position, protégée par un deuxième soldat tout aussi peu aimable que le premier vis-à-vis de tous ceux qui auraient regardé la jeune femme d'un peu trop près. Ils avaient tenu le haut du pavé, laissant aux petites gens la partie basse où s'écoulaient les eaux nauséabondes.

Sylve avait été choquée par l'aspect miséreux de certaines personnes des deux sexes et de tous âges. Culs-de-jatte, manchots, aveugles, il lui avait semblé que toutes les infirmités étaient représentées dans cette ville.

— Est-ce constamment ainsi ? avait-elle demandé à Gault.

— Quoi donc ?

— Ces gens, ces malheureux… Y en a-t-il toujours autant ? Ne peut-on rien faire pour eux ?

— Oui-da il y en a toujours eu et nenni, on ne peut rien faire pour eux. Tu prends pitié et portes secours à l'un d'entre eux et c'est promptement cent, puis mille qui te viennent sans cesse importuner, devenant de plus en plus exigeants. Ma mère s'est émue comme tu le fais du sort de ces misérables, mais elle n'a rien pu attenter pour les assister.

Plusieurs domestiques étaient venus à leur rencontre dès leur arrivée. Ils étaient visiblement tous curieux à propos de Sylve, la mangeaient des yeux et restaient autour d'elle.

— Allons, cessez ce manège, dit Gault. La fumelle ci-devant n'est point bête de concours pour être ainsi envisagée sans vergogne. Elle se doit reposer. Mariette, prépare la chambre de ma mère.

— La chambre de madame ? s'étonna la soubrette.

— Oui-da. C'est la seule qui donne sur le jardin. Il ne faut point de noise à Sylve. Tu la peux suivre, dit-il à son amie. Elle te va mener à ta chambre. Si tu as besoin de quoi que ce soit, mande Mariette, elle est coquine mais point tant méchante.

— Point coquine ne suis ! s'offusqua la jeune fille. J'fais bien mon service et personne n'y trouve à redire.

— Voyez l'insolente, elle se rebiffe comme une pouliche à la débourre ! commenta une femme aux joues rebondies et aux fesses mafflues.

— Pouliche se peut, grosse truie, que non point ! répondit Mariette en sautant de côté pour éviter la claque de la matrone.

— Allons mes garces, vos huchements m'importunent. Mariette, conduis sans tarder la fumelle en sa chambre. Et toi, Ninon, prépare-nous un repas rebiscoulant.

Sylve suivit la jeune femme. Elle était petite, vive et sa chevelure brune tressautait à chacun de ses petits pas pressés.

— Not'maître est bien bon de vous donner gîte et couvert céans, dit-elle sans se retourner. Moi, j'aurais point osé.

— Et pour quelle raison cela ? demanda Sylve, soudainement tendue.

— Dame ! Accueillir une fumelle de votre tournure en demeure, c'est comme si on la mariait ! Foi de Mariette, les langues vont aller bon train dans la maison et au-delà de ses murs ! Vous me pouvez porter créance !

Sylve sourit. Ce n'était que cela. La soubrette continua :

— N'empêche, il y a fort longtemps qu'on n'a point avisé fumelle céans, votre présence va rendre de la liesse à ces vieux murs.

— J'accrois que la tienne de présence, ne doit point les laisser tellement sommeiller, remarqua Sylve en souriant.

Mariette s'arrêta net et se retourna, les yeux baissés.

— Se peut que mafumelle trouve que je jacte par trop longtemps ? Elle est lasse sans doute de mon incessant verbiage ? Je me peux accoiser, savez-vous ; même si la grosse Ninon m'en prétend à tout plein incapable !

Elle reprit son chemin vif et sautillant et poursuivit :

— Savez-vous que, parfois, il m'arrive de ne point déclore le bec de toute une matinée ? Vrai, je reste songeuse à vaquer à mes devoirs et mon esprit est en grand pensement des choses que je ferai quand j'aurai trouvé un homme. Mais alors, il faudra qu'il soit fort bel de sa face et fort vigoureux de ses membres… *Tous* ses membres, précisa-t-elle avec un petit rire. Je le voudrai tout autant bon que généreux et grand penseur, pour ce que je ne prise rien tant que les hommes qui ne battent point leurs fumelles comme plâtre, qui ne chassent point les galapiats qui leur viennent mendier un quignon, et qui peuvent discourir des choses qui font la vie comme le font les grands savants des Facultés. Ah, j'entends fort bien que ça vous laisse béante qu'une soubrette ait de ces exigences, mais…

— Nenni, je n'en suis point béante, la coupa Sylve. Il m'apparaît normal qu'une fumelle ait les mêmes besoins qu'un mâle.

— Ah ouiche ! Je suis à tout plein en accord avec vos dires ! C'est point parce qu'ils ont des breloques qui leur pendouillent entre les gambes qu'ils se doivent apenser plus bénis que nous autres les fumelles ! Moi, j'attends un homme bon…

Voilà, nous voici rendues. C'est ici la chambre de madame. Elle y venait souvent, savez-vous ? Même si la grosse Ninon prétend l'inverse, moi je suis acertainée qu'elle ne prisait point tant la ville royale que sa campagne en Matarne.

Elle ouvrit la porte de la pièce à l'aide d'une grosse clé. Il s'agissait d'une chambre dont la fenêtre s'ouvrait sur un jardin intérieur clos par un haut mur de pierres identique à celui qui séparait la propriété de la rue. Le lit était simple. Juste un sommier de bois porté par quatre pieds et sur lequel un matelas de laine était posé. Un crucifix était accroché au-dessus de la tête du lit et, sur un petit meuble bas, un ouvrage relié de cuir attendait. Sylve le prit et l'ouvrit. La Bible.

— Madame était fort croyante, commenta Mariette. Elle lisait fréquemment ce gros livre. Moi, j'entends rien à tous ces signes, je ne sais point lire et le curé de la paroisse qui pourtant aimait prou madame, lui reprochait souvent de lire la Bible. Il arguait que les fumelles ne se doivent point d'entendre les signes tracés dans les livres, que cela est mauvais pour leur naturel et confère des humeurs malignes à leur esprit qui lui troublent l'entendement et le peuvent conduire à des comportements étonnants. N'empêche, oncques je n'ai remarqué que madame affectait des façons démentes. Vous savez déchiffrer tout ce dessin, vous ?

Sylve n'écoutait plus la jeune femme et s'était plongée dans la lecture d'un passage. Elle s'aperçut combien le contact avec un livre lui avait manqué, sentir la couverture sous ses doigts, la caresser comme on caresse un animal, parcourir les lignes et s'imprégner de leur contenu. Elle se souvenait avoir déjà lu un texte semblable dans le livre que possédait François, dans son village et…

— Dites voir, vous n'allez point pâmer ? Se peut que le curé ait raison, vous n'oyez plus goutte !

— Reste quiète, je t'ois Mariette. Je ne suis point dolente, mais il y avait fort longtemps que je n'avais point tenu un livre dans mes mains et j'entends soudain que cela me manquait terriblement. Oui-da, je sais lire et prise cela fort en avant.

Elle posa respectueusement le livre épais sur le meuble et alla ouvrir la fenêtre.

— Ma doué, mais pour quelle raison vous ouvrez le fenestron ! s'écria la soubrette, visiblement angoissée. C'est la male mort que vous voulez attraper ?

— Pourquoi attraperai-je la male mort en ouvrant la fenêtre ?

— Pour ce que l'air passe pour transporter maints esprits mauvais qui se peuvent acagnarder par-dedans nos humeurs et nous pourrir de l'intérieur ! Tout le monde sait cela !

— J'ai vécu de longues années seulette en forêt et ne me suis point vue emplie d'esprits mauvais, je te le peux certifier, lui dit Sylve. Les seuls esprits vraiment mauvais que j'ai pu encontrer se trouvaient non point dans l'air de la campagne, mais dans la noise des villes ou calfeutrés derrière les hauts murs d'un château. Est-ce la duchesse ? demanda-t-elle en désignant le portrait d'une femme accroché au mur.

— Oui-da, c'est not'maîtresse, répondit Mariette en souriant à la toile. Elle a passé en grand pâtiment. Je ne l'avais point avisée depuis fort longtemps et je l'ai pleurée moultement, pour ce qu'elle était bonne avec tous et toutes, quel que soit notre rang.

La femme portait de longs cheveux châtains qui lui tombaient librement dans le dos. Elle était représentée dans un jardin, mais il ne semblait pas à Sylve que ce soit celui de la maison. Elle se tenait de trois-quarts et regardait au loin. Il se dégageait une indéniable mélancolie de ce tableau, comme si l'artiste, doué d'une prémonition,

avait senti une ombre planer au-dessus de l'avenir de la duchesse et l'avait retranscrite dans son œuvre. Sylve se sentit attirée par cette femme. Elle la percevait non seulement bonne, comme tout le monde le lui avait dit, mais également d'une force peu commune. La jeune femme ignorait ce qui lui donnait cette impression, mais elle la savait justifiée ; la mère de Gault devait avoir été une personne hors de l'ordinaire… Soudain, elle comprit.

— Elle était dotée de pouvoirs, murmura-t-elle.

— Qui donc ? demanda Mariette à qui ces paroles n'avaient pas échappé.

— Rien, je marmonne. Où a été dessiné ce portrait ?

— Céans, dans le jardinet. C'était il y a longtemps, je n'étais encore point au service de not'maître à cette époque. Je ne sais même point si le jeune maître était né. J'accrois que…

— Mariette ! Où t'acagnardes-tu vaunéante ? cria une voix dans le couloir.

— La grosse truie ! râla la soubrette avec une moue renfrognée. Elle me cherche tous les jours que Dieu fait. Sans cesse à m'asticoter. Je ne sais si elle me jaleuse, mais c'est ce qu'il me semble… Je suis céans dans la chambre de madame, la Ninon ! Point n'est besoin de hucher de la sorte, ne suis point tant sourde que je ne te puisse ouïr si tu jactes comme toute bonne chrétienne.

— Toute bonne chrétienne. Tu m'as bien l'air d'en être une, toi qui cours nue sous la pluie d'orage ! dit Ninon en faisant son entrée dans la chambre. Or çà ! Tu es folle démente que d'ouvrir ainsi cette aperture ? s'exclama-t-elle en se précipitant vers la fenêtre pour la clore.

— C'est moi qui l'ai ouverte, dit Sylve. Laissez-la ainsi, je vous prie. Il me plaît de n'être point enfermée céans comme dans une geôle.

La grosse femme la regarda comme si elle venait de la découvrir.

— Vous souhaitez vivre avec l'air du dehors qui entre dedans la chambre de madame ? demanda-t-elle, interloquée.

— Oui-da. D'ailleurs, je respire cet air quand je suis hors. Je n'entends point la raison pour laquelle il serait nocif céans et point dans le jardin.

Ninon la considéra sans sourire, sans mot dire, puis secoua doucement la tête et marmonna :

— Notre jeune maître a certes grand besoin de fumelle pour ainsi s'acoquiner.

Elle ajouta à haute voix :

— La repue est cuite. Elle vous espère en salle.

Puis elle partit après avoir jeté un coup d'œil peu aimable à Mariette.

— Ne vous déquiétez point, mafumelle, dit Mariette. Elle est point si tant mauvaise qu'elle y paraît. Seulement, elle ne ragoûte point la nouveauté. Il lui a fallu un long moment avant que de m'accepter.

— Parce que tu es apensée qu'elle t'a acceptée ? s'étonna Sylve.

— Dame ouiche ! Que si elle m'avait pas acceptée, elle serait encore plus mauvaise. Suivez-moi, je m'en vais vous montrer le chemin pour aller dans la salle.

Quand elle fit son entrée dans la grande pièce, Sylve y découvrit Gault parlant avec quatre personnes qui se tournèrent pour la voir. Elle se sentit gauche en avançant vers la table. Deux hommes en livrée se tenaient près de la porte, prêts à servir.

— Ma mie, je te souhaiterais introduire auprès du comte de Quinque et du duc de Saint-Sauveur, compagnés par leurs épousées.

Les deux hommes et les deux femmes inclinèrent la tête.

— Que dois-je faire ? demanda Sylve.

Devant l'étonnement des quatre invités, elle expliqua :

— Je ne vous veux point manquer de respect, mais ne sais comment me comporter face à des personnages de haut rang. Aussi, je m'informe pour que l'on m'enseigne la façon de vous saluer.

— Tu es chez moi. Tu peux donc te considérer comme mon égale, lui répondit Gault. Adonc, il te suffit de saluer mes hôtes comme tu l'entends.

— Fort bien, dit la jeune femme et elle inclina légèrement le buste devant le comte, le duc et leurs femmes.

— Ainsi, vous êtes cette fumelle qui a tenu tête à cet odieux cardinal, lequel entend nous dicter la façon dont on doit juger en notre royaume ? demanda la femme du comte.

— Odieux cardinal ? Seriez-vous païenne, comtesse ? s'étonna le duc de Saint-Sauveur.

— Que non point, Dieu m'en garde ! J'ois la messe fort régulièrement. Mais je honnis prou ces animaux qui courent dans les pattes des grands et s'abritent derrière leurs crocs pour hurler avec eux. Loin du Saint-Père, ce cardinaluscule n'est rien. Il n'a que par trop tendance à l'omettre.

La comtesse était une femme au visage irrégulier et d'un âge indéfinissable. Cependant, elle plut à Sylve. Sa franchise, la vivacité de ses paroles, son regard direct, tout cela mit la jeune femme en confiance.

— Le cardinal et Baulche me considèrent comme une fumelle possédée qu'il faut arser. Je ne le suis point, je vous en fais serment. Maints personnages me voient comme une sorcière, ce que je ne suis point davantage.

— Nonobstant vous possédez, narre-t-on, des pouvoirs étonnants, fit remarquer la comtesse.

— Je ne le puis nier. Mais il me faut vous apprendre, madame la comtesse, que vos pouvoirs ne sont point si tant éloignés des miens que vous le pourriez accroire.

— Qu'est cela ? Pourrais-je résister à un déluge ardant comme vous le fîtes, ainsi que la chose est narrée à la cour ? sourit la comtesse.

— Je le décrois, mais j'opine que vous pourriez accomplir des faits qui passeraient sans doute à vos yeux pour prodigieux, j'en suis acertainée pour ce que je sens bruire en vous une énergie à tout plein méconnue et qui m'apparaît puissante.

— Comment la pouvez-vous percevoir cette… énergie ?

— Je ne sais. Je reçois les vibrations qui émanent des personnes dotées de pouvoirs. Plus iceux sont puissants, plus la vibration est forte. Il m'est impossible de vous professer le comment de cette sensation, mais je l'ai découverte juste avant de connaître les geôles du château royal. À ce propos, Gault…

Elle s'arrêta, ne sachant comment faire pour annoncer au jeune duc ce qu'elle pensait avoir découvert.

— Oui ? Que me veux-tu apprendre de si ardu ? l'encouragea-t-il.

— Rien pour l'instant présent, répondit-elle.

— Tu peux parler sans crainte devant mes hôtes, j'ai grande fiance en eux, lui dit Gault en souriant.

Sylve regarda les quatre personnes une à une, puis :

— Soit. J'ai envisagé le portrait de la duchesse dans sa chambre et, le voyant, j'ai tout soudain eu la révélation qu'elle était dotée de pouvoirs.

— Ma mère, dotée de pouvoirs ? s'étonna le jeune duc. Comment l'as-tu pu percevoir à travers un simple portrait ?

— Je ne sais. Son regard, se peut son maintien ? Mais j'en suis à tout plein acertainée. De plus, j'accrois que c'est pour cette raison que Baulche l'a meurtrie.

— Êtes-vous sûre de vos dires ? demanda la comtesse. Se pourrait-il que l'inquisition recèle en son sein un serpent qui perpétrerait d'odieux forfaits ?

— Je suis acertainée de n'avoir point occis le duc de Matarne, pas plus que Louise qui était comme ma seconde mère et de plus, Gault peut témoigner que j'étais en sa présence lorsqu'elle a passé. Nous nous ensauvions alors, pour que non point être empognés par les soldats de Baulche. Quant au marquis de la Couperie, nous l'avons découvert roidement meurtri par une force étonnante. Personne n'eut pu ainsi déformer un corps. Je suis convaincue que c'est Baulche qui a commis tous ces meurtriments. Je n'entends point les raisons l'ayant poussé à occire les enfançons qui ont disparu dans le duché pendant des années. En revanche, le marquis a été questionné puis occis pour la raison qu'il était resté fidèle au duché ; la mère de Gault l'a été pour ce qu'elle possédait des dons que le « maître » a perçus. Le duc de Matarne a passé pour servir des desseins politiques dont nous avons trouvé trace écrite dans la demeure du félon. Louise… ma Louise doit son trépas à l'amour qu'elle avait pour moi.

— Ce que vous dites céans est terrible, mafumelle, intervint le duc de Saint-Sauveur qui n'avait rien dit jusqu'à ce moment, mais avait écouté Sylve avec une grande attention. Terrible pour ce que vous accusez un haut dignitaire de l'inquisition de crimes insufférables et terrible à nouveau car je ne peux que je perçoive la véracité dans vos dires. Les pouvez-vous établir ?

— Pour les meurtriments du marquis, du duc et de Louise, oui-da. Pour celui de madame la duchesse, nenni. Je ne puis que conjecturer les faits à partir de ce que je sais.

— Si les crimes du marquis, du duc et de la fumelle Louise sont établis, cela suffit très largement pour envoyer le dénommé Baulche croupir en geôle en attente de jugement. Avez-vous encore en votre possession le document qui prouve la culpabilité de l'inquisiteur dans le trépas du duc de Matarne ?

— Si fait, répondit Gault. Le voici, je m'en suis muni car je prévoyais en disputer avec vous.

Il se leva et alla vers un meuble sur lequel, il saisit un document roulé qu'il donna au duc. Celui-ci défit le nœud maintenant la pièce de cuir et lut attentivement, dans un silence religieux.

— C'est fragmentaire, conclut-il. Mais accablant si l'on veut lire entre les lignes. Le voulez-vous consulter, comte ?

— Avec grand plaisir, monsieur le duc. C'est un honneur que vous me faites de m'intéresser aux affaires d'un duché et de l'inquisition.

— Enguerrand de Quinque, foin de tes oiseuses saillies et lis ceci pour me faire bénéficier de ton raisonnement, dit le duc sans sourire.

— Je t'obéis, monseigneur le duc, répondit le comte, pas le moins du monde inquiété par le ton de Saint-Sauveur.

Il lut.

— Il est vrai que l'histoire est pour le moins surprenante, il ne se faut cependant point hâter de conclure à la félonie. Nous avons là, comme tu l'as souligné duc, un parchemin très fragmentaire et l'on nous pourrait rétorquer que rien dans ces lignes ne désigne de Matarne ou le dénommé Baulche. Je lis : « …et il serait très heureux que le sieur en question trépassât sans que l'origine de cet événement puisse vous être attribuée. Vos dons vous peuvent prêter la main pour trouver… à la parfin de faire accuser ce quidam. La place se trouvera ainsi ébranlée. L'on vous sera très reconnaissant pour cette œuvre et l'on vous le… de tangible manière… ». Accusons l'inquisiteur avec ceci et nous serons très aisément déboutés. Où nomme-t-on de Matarne ? Où apparaît le maître Baulche ?

— Vos remarques sont justifiées, monsieur le comte, intervint Sylve. Je veux seulement noter que ce document a été trouvé dans la maison du maître. Il est dès lors séduisant d'entendre que les personnes nommées vivent dans son entourage ; et quand on lit « La place se trouvera ainsi ébranlée », il est tentant de voir dans cette place-là le château ducal de Matarne dont on connaît partout la puissance redoutée par la couronne ! De même, quand on lit : « …et il serait très heureux que le sieur en question trépassât sans que l'origine de cet événement puisse vous être attribuée. Vos dons vous peuvent prêter la main pour trouver… à la parfin de faire accuser ce quidam », on ne peut qu'on entende ce que je clame depuis des jours et des jours, à savoir que Baulche est doté de pouvoirs aux miens semblables.

— Il est vrai que vous disputez fort dextrement, jeune fumelle, reconnut le comte. Je n'ai point eu l'heur de vous aller ouï ce tantôt en la salle du trône. Je le déplore, car je gage que j'eusse moultement prisé voir le « maître » déquiété par vos réponses et les témoignages dont on m'a narré qu'ils ont fait grand bruit… surtout le tien, Gault.

— Tout cela est bel et bon, dit la comtesse, mais comment escomptez-vous combattre cet homme, jeune fumelle ?

— Je ne sais. Je n'ai jamais manié d'arme. Les vilains ne se battent point, l'art de la mort n'est donné qu'à la noblesse, répondit Sylve.

— Holà, voilà des paroles qui flairent la sédition, fumelle ! s'exclama le duc de Saint-Sauveur en levant les bras au ciel. Je vous engage vivement à ne vous point exprimer de la sorte face à vos juges, quelle que soit l'issue du combat.

— Il se peut ; mais, que je les taise ou les dise, cela ne changera rien à leur véracité ni au fait que je ne sais me battre.

— N'as-tu point employé une arme de chasse ? demanda de Matarne.

— Si fait, je chassais à l'aide d'une fronde de cuir.

— Une fronde de cuir ?

— Oui-da. Une pièce de cuir dans laquelle on place un caillou rond. Il suffit d'imprimer un mouvement tournant à la fronde et lâcher un brin dans la direction voulue et le caillou part. Roidement, si l'on sait la façon de faire.

— Cela se peut considérer comme une arme ? demanda la comtesse.

— J'opine que oui, dit le duc de Saint-Sauveur.

— Et Baulche, que choisira-t-il ? demanda le comte.

— Allons, coupa Gault. Il suffit de ces conjectures. Mangeons. La repue est jà prête et perd sa chaleur. Sylve, ma mie, te plairait-il de t'installer à ma dextre ?

Le repas fut calme et agréable. Sylve apprit que les deux hommes étaient de vieux amis de Gault. Il les avait connus, il y avait plusieurs années lors de tournois, de chasses, de banquets. Ils s'étaient de plus en plus appréciés et goûtaient la présence les uns des autres, à tel point qu'il leur arrivait fréquemment de passer plusieurs jours dans un de leurs domaines.

On ne parla plus de Baulche, ni de l'inquisition, de religion ou de tout ce qui pouvait toucher le jugement de Sylve et la rencontre qui allait décider de sa vie. La comtesse l'interrogea sur sa vie passée et fut stupéfaite de ce que lui raconta la jeune femme.

— Mais alors, point de feu durant l'hiver ?

— Rarement.

— Mais alors, point de viande cuite ?

— Nenni. Crue.

— Quelle horreur !

— Il n'y a rien là d'horrible, je trouve. Il m'est fréquemment arrivé de trouver plus d'attrait à la viande crue qui reste très goûteuse.

— En aucune façon vous me ferez manger de cela ! s'exclama la comtesse.

La soirée parut longue à Sylve. Cependant, quand les invités décidèrent qu'il était temps pour eux de partir, elle s'étonna :

— Vous départez dans la nuit ?

— Nous ne sommes céans point en campagne où la route est longue pour gagner notre demeure. Nous sommes en la ville royale. Nos voitures sont bien gardées et aucun brigand ne s'aventurerait à nous chercher querelle. Nos gens veillent sur nous avec grand zèle. Ne vous déquiétez point, Sylve. Dans une petite heure, nous serons benoîtement couchés sous la couette.

— Comment te sens-tu ? demanda Gault quand ils furent seuls.

— Lasse.

— Je te compagne en ta chambre.

Elle monta le grand escalier derrière lui qui portait une chandelle. Quand ils arrivèrent devant la porte de la chambre, il l'ouvrit et s'effaça pour la laisser passer. Au lieu d'entrer, elle lui prit la main et dit :

— J'ai grand peur, mon duc.

— Du jugement de Dieu ?

— Oui-da.

— Tente de n'y point songer avant que la date n'en soit fixée. Profite de ces journées pour te rebiscouler à tout plein. Il ne te servirait de rien d'y survenir flapie et en grand tourment. Si cela t'agrée, je me propose de m'occuper de toi et de tout faire pour que rien ne te soit ardu pendant les jours qui viennent.

— Cela m'agrée mon duc. Tu es si bon avec moi.

Il lui posa les mains sur les épaules.

— Tu comptes tant pour moi.

Elle leva la tête et il posa un délicat baiser sur les lèvres offertes.

— J'ai une demande à formuler…

— Je t'ois, lui dit-il comme elle se taisait.

— C'est que… j'ai quelque vergogne à mander chose semblable.

— Ne tergiverse point. Rien de ce que tu pourras dire ou faire ne te sera cause de raillerie de ma part, je t'en fais serment. Laisse-moi juger de l'audace de ta demande.

— Il se peut, dit la jeune femme en baissant la tête, que je passe lors de mon combat avec Baulche.

De Matarne frémit.

— Ne dis point chose semblable. Si tu passais, je ne le pourrais supporter.

— Il se peut que je passe, reprit-elle d'une traite, et j'aimerais ne point que cela survienne sans que l'on m'ait professé ce que l'on ressent lors de l'émoi des corps. Je ne le veux apprendre qu'avec toi, mon duc. Mais j'entendrais parfaitement que tu te gausses de…

— Me gausser ? À mon tour de me sentir quelque peu vergogné. Serai-je digne de la fiance que tu places en moi ?

Elle lui prit la main et, le tirant dans la chambre, lui dit en rougissant :

— Jugeons-en sur l'heure, mon duc.

Il se laissa faire et la suivit.

— Comment dois-je…, commença-t-elle.

— Naturellement, dit le jeune duc. Le plus naturellement possible. J'accrois que trop de réflexion tue l'amour.

Il la prit par la taille et lui déposa un nouveau baiser sur les lèvres. Puis il se recula et lui ôta doucement sa chemise de laine. La vue de la poitrine de la jeune femme lui donna une émotion qu'il n'avait jamais ressentie avec aucune autre femme. Il délaça lentement les cordons qui retenaient la longue jupe. Elle tomba sur les dalles de pierre avec un froissement soupiré. Ce fut dès que Sylve fut nue, que le vrombissement commença. Sans qu'il puisse expliquer comment, Gault se retrouva tout aussi nu que son amie. Il avait pensé qu'il lui apprendrait l'amour, ils l'apprirent tous les deux. Sylve explora tout le corps de son amant avec patience, minutie ; elle en découvrit les secrets avec un émerveillement dont elle savait que jamais rien ne pourrait le surpasser.

Ils flottaient tous les deux à un mètre du sol et se sentaient baignés dans une douce chaleur. Gault fut tendre. Il ne voulait pas laisser un souvenir de douleur à Sylve. La première fois fut émouvante, et le plaisir, subtil. La seconde, bouleversante et le plaisir total. Quand il prit possession de Sylve, son amant se trouva aussitôt transporté dans un tel malstrom de couleurs et de sons, qu'il eut l'impression d'être tout entier baigné dans une sensation comme il n'en avait jamais éprouvé. Pour la première fois, il reçut autant qu'il donna. Il se sentit caressé par les mains de Sylve, l'esprit de Sylve, par les sons qu'il entendait, par les saveurs qu'il goûtait, par la chaleur qui l'enveloppait, l'eau dans laquelle il plongeait. Il n'était plus que désir et plaisir. Il s'immergeait dans le corps et l'esprit de Sylve avec une exaltation qu'il n'avait jamais atteinte et qu'il n'aurait jamais imaginé pouvoir atteindre un jour. Sirène ondulante, douce et chaude, elle le conduisit dans les eaux colorées de sa sensualité, jusqu'aux rivages de leur jouissance.

— Oncques je n'ai vécu pareille aventure, ma mie, dit-il quand ils eurent recouvré l'usage de la parole.

— Je te mande ton pardon, je n'ai pu empêcher mon pouvoir de…

— Je ne souhaite qu'une seule chose, c'est que chacune de nos unions soit à celle-ci semblable, la coupa-t-il.

— Vrai ? demanda-t-elle en souriant.

— Vrai, répondit Gault.

Il se leva et commença à récupérer ses vêtements épars dans la pièce.

— Que fais-tu ? s'étonna Sylve.

— Je vais rejoindre mes appartements et si Ninon m'avise dans cet appareil, elle se va pâmer sur les dalles.

— Tu ne restes point céans pour y dormir ?

Le jeune duc resta interdit.

— Pour quelle raison ? Nenni, nous dormons chacun dans notre chambre.

— Adonc tu ne me prises point ? Ne serais-je qu'un foutoir ?

Gault était de plus en plus éberlué, car la jeune femme paraissait réellement fâchée.

— Nenni ! Je te prise fort en avant dedans mon cœur, mais…

— Adonc pour quelle raison dépars-tu de cette chambre ? Cela te déplaît-il tant que cela de dormir en ma compagnie que tu doives, aussitôt le désordre de nos sens apaisé, t'ensauver dans tes appartements ?

— Mes parents s'aimaient moultement, mais ils ne dormaient jamais ensemble dans le même lit. Cela ne s'est point fait.

— Est-ce pour la raison que cela ne s'est point fait qu'il ne le faut point tenter ? Mes parents dormaient sur la même couche, monsieur le duc, et j'accrois qu'ils ne s'en portaient point plus mal. Pour ma part, je ne conçois point de me séparer de celui qui vient de me connaître. À tout le moins si celui-là n'est point vergogné de m'ouïr quand je sommeille.

Gault avait l'air si embarrassé, nu au milieu de la chambre avec ses habits à la main, que la colère de Sylve retomba rapidement. Elle le prit par le bras et le conduisit

jusqu'au lit où elle s'allongea sans le lâcher. Il la suivit et s'allongea doucement à ses côtés. Dans la semi-obscurité de la chambre, il sentit les mains de la jeune femme recommencer à explorer son corps et entendit à nouveau le doux vrombissement s'élever et l'emporter loin de toute pensée consciente.

– Chapitre onze –

— Mafumelle, le monsieur le duc vous espère en son cabinet. Il m'a mandé de vous aller quérir prestement. Il paraît que la chose est urgente. Je savais vous trouver céans. Ainsi, vous êtes encore juchée là-haut au risque de vous rompre le col ? Je n'entends point vos façons, mais je dois vous instruire que si d'aventure quelqu'un vous avisait ainsi perchée, il n'aurait plus aucun doute quant à votre caractère estrange.

Mariette était essoufflée d'avoir couru jusqu'au fond du jardin où Sylve aimait beaucoup s'installer. Elle se trouvait à cet instant assise sur une des branches du grand chêne qu'elle avait instantanément adopté et sur lequel il lui arrivait très fréquemment de grimper pour voir le plus loin possible.

Gault ne trouvait rien à redire à cette façon de se comporter. Il était conscient que si cela se savait, ce serait un argument de plus en faveur de la thèse de la possession ou de la magie, ou de la sorcellerie, mais il ne se reconnaissait aucun droit sur Sylve. D'autre part, il avait très rapidement compris qu'elle était intelligente ; *très* intelligente et avait, sans doute mieux que lui ou que quiconque, pesé et soupesé toutes les possibilités qui s'offraient à elle dans son opposition avec Baulche et, à travers lui, avec l'inquisition. Il pensait donc que si elle n'estimait pas dangereux pour elle de grimper aux arbres dans un jardin où il n'y avait que très peu de chance que quelqu'un d'extérieur à la maison puisse la remarquer, ce n'était certainement pas à lui de le lui interdire.

— Je descends Mariette, dit Sylve. N'aie crainte, je veille à ce que personne ne me puisse envisager quand je monte.

— Se peut, mais si Ninon passe la porte du fond et vous avise perchée comme une sorcière, ou comme une déesse ancienne, comme Andrasta sur son chêne, que pourrez-vous argumenter ? Ah, je vous sais coite là-dessus. La Ninon, elle pourra bien l'aller narrer à tous les marchés et la ville entière aura tôt fait de savoir que monsieur le duc abrite une fumelle qui monte dans les arbres de son jardin. Et j'accrois que cela ne pourra que vous nuire !

— Que sais-tu des déesses anciennes ? s'étonna Sylve, relevant la première phrase de Mariette.

— Rien, répondit précipitamment la soubrette, tandis que Sylve sautait à ses pieds. Je suis une bonne chrétienne et n'entends rien à ces légendes païennes.

— Oui-da, fumelle cachottière. J'entends bien, moi, que tu en sais davantage que tu ne le veux bien narrer. Gault m'espère, as-tu dit ?

— Si fait, mafumelle, il m'a mandé de vous quérir prestement !

— Adonc je cours, dit Sylve.

Et elle planta Mariette sur place qui ne parvenait jamais à comprendre comment une femme pouvait courir rapidement, grimper aussi facilement et réussir à lancer des cailloux avec une telle adresse.

— Vrai, se dit-elle à mi-voix avec un sourire, elle est sûrement enchantée… ou enchanteresse.

Sylve pénétra dans le cabinet du jeune duc en parvenant à ne pas faire grincer la porte. Elle voulait le surprendre. Elle ne le craignait plus ; il lui avait démontré qu'il existait des hommes en lesquels on pouvait avoir confiance, qu'ils n'étaient pas tous lâches ou faibles.

— Je te dois apprendre deux choses, ma mie, lui dit-il sans se retourner.

— Ma doué ! s'exclama-t-elle. Comment fais-tu pour m'ouïr, alors que je suis plus silencieuse que couleuvre sur roche ?

— L'ouïe du chasseur, ou celle de l'amour ? Laquelle choisis-tu ?

— La seconde. Je n'aspire point à être ta proie. Un jour, je gage que je surviendrai sans que tu le puisses percevoir.

— Certes, en utilisant tes dons d'enchanteresse, mais alors ce sera rouerie, dit-il en se tournant vers elle.

— Que non point de rouerie, mon duc, tu utilises ta force bestiale dans nos jeux, je ne peux que je me serve de ce dont la nature m'a pourvue !

— Tu te sers jà très adroitement de ce dont la nature t'a pourvue ma mie… *tout* ce dont la nature t'a pourvue.

Sylve rougit jusqu'aux oreilles.

— Voilà un coup bas, duc.

— Pas si bas que cela, ou alors il faut que je réétudie ton anatomie…

— Gault !

Le jeune duc rit de l'embarras de son amie puis, reprenant un ton sérieux, il lui dit :

— Ainsi que je te l'ai appris tantôt, il vient présentement deux choses importantes dont je voudrais t'entretenir. La première est que je suis convoqué en conseil royal ce tantôt pour y prêter serment d'allégeance à la couronne, ce qui fera réellement de moi le duc de Matarne…

Il laissa passer un instant puis demanda :

— Eh bien ? Cela ne te fait pas davantage d'effet ?

— Quel effet devrais-je ressentir ? Le roi et son conseiller ont ouï que nous avons découvert l'accord qu'ils ont passé avec Baulche. Ils entendent fort bien ce que cela signifie pour eux, adonc ils ne peuvent qu'ils se désolidarisent du grand inquisiteur et prennent les devants afin que non point être suspectés d'entente félonne. Je ne vois rien là d'étonnant.

— Tu es toujours acertainée que le document a été rédigé de main royale ?

— Royale, ou conseillère, ou aide-conseillère, qu'en sais-je ? En revanche, j'opine toujours que la couronne, dans ce qu'elle a de plus général, est impliquée jusqu'à la

plus simple de ses pierreries dans ce complot fomenté contre ton père et le duché de Matarne.

— Se peut que tu dises vrai. Qu'es-tu apensée de ma sécurité dans ce conseil royal ?

— J'opine que tu n'as point à te déquiéter. Qui dit « conseil », entend plusieurs personnes. Qui dit « plusieurs personnes », entend désaccords. Il en est certainement dans ce conseil qui ont été à tout plein tenus éloignés du complot. Le roi ne peut qu'il ne te laisse ressortir vif et gaillard de ce conseil. Tu vas être reconnu dans les textes, selon la loi. Je gagerais même qu'il va t'offrir un présent.

— Un présent ?

— Oui-da, mon duc ; un présent. Cela se fait quand le roi est heureux d'accueillir un nouvel allié. Ainsi, cela s'est produit il y a deux cents ans, quand le duché de Nanterol est revenu à la couronne à la mort du duc rebelle et…

— Comment sais-tu de telles choses ? demanda Gault, béant.

— Les livres et les papiers de ta bibliothèque sont de précieuses et inestimables sources de renseignements sur le royaume, mon duc. Adonc, il existe un précédent et je gage que le roi va s'en ramentevoir pour te signifier son indéfectible et profond amour pour le duché de Matarne.

— Tu es là depuis neuf jours et tu en sais jà plus que moi sur mon duché et sur le royaume, ma mie. Ton entendement me stupéfiera toujours. J'ai complète fiance en ton jugement. J'irai donc recevoir le présent de sa majesté. Voilà pour la première chose que je te voulais apprendre.

— La deuxième est la date du jugement de Dieu ?

— Serais-tu également devineresse ?

— Nenni, pure supposition.

— Bonne supposition. Le jugement de Dieu est fixé au premier jour de la nouvelle lune, soit dans quatre jours.

— A-t-on agréé ma demande ?

— Si fait. Tu as l'autorisation d'utiliser ta fronde ; Baulche va…

— Il ne se battra point, le coupa Sylve.

— Il ne se battra point ? Mais il ne peut qu'il se batte, faute de quoi il sera…

— Il ne se battra point directement, veux-je dire. Il fera appel à un champion.

— Un champion… Il en a le droit ?

— Assurément. Cela s'est jà produit lors de…

— Je te crois, ne me cite point une des pages de mon histoire. Mais es-tu à tout plein acertainée de cette possibilité ?

— Oui-da, mon duc. S'il se bat lui-même, il sait que je vaincrai. Il a eu vent de ma demande et sait que je suis très adroite à la fronde. Si on ne considère point ses pouvoirs, il est vieil, mal allant. Je suis jeune et vive, j'ai entretenu mon corps pendant des années, je l'ai fortifié par la vie en forêt. Il a également de l'entendement, il sait qu'il trépassera s'il ne peut utiliser ses pouvoirs.

— J'entends bien, mais comment peut-il assavoir que tu es adroite avec ta fronde ?

— Pour ce qu'il m'espie continuellement, dit-elle comme si cela allait de soi.

— Il t'espie ? Chez moi ? Je suis béant ! Qui peut…

— Je ne vois qu'une seule personne qui peut aisément aller hors, qui court aux marchés aux herbes, aux viandes, aux épices, aux tissus, qui, menue et frisquette, va vivement son chemin…

— Mariette ?

— Je ne vois qu'elle.

— C'est impossible, elle est si…

— Si bonne ? Si fraîche ? Assurément qu'elle l'est, cela ne lui enlève rien. J'opine simplement qu'elle est menacée, ou que l'on a menacé quelqu'un qu'elle chérit prou.

— Comment peux-tu être acertainée de son rôle ?

— Pour ce qu'elle connaît les anciennes déesses. Je ne parviens point à concevoir une soubrette, qui n'a point mis ses jolis pieds hors des murs de la ville, connaître l'existence d'anciennes religions où régnaient des déesses comme Andrasta, la corneille. À moins, à moins qu'on ne lui ait soufflé cette histoire à la parfin de lui en révéler le côté blasphématoire ; à moins qu'on ne l'ait mise en garde contre les terribles dangers qu'elle encourt, ou fait encourir à des êtres aimés, à côtoyer une sorcière, une fumelle possédée.

Gault secoua la tête.

— Je décrois à tout plein qu'elle puisse prêter oreille à ces propos, je l'ai vue grandir céans. Cependant, il est possible qu'on la contraigne à ce rôle. Qu'opines-tu ? Dois-je la faire mander pour…

— Nenni. Il faut qu'elle ignore nos pensées. Si elle sait qu'elle est découverte, son comportement sera modifié et si c'est bien Baulche qui la dirige, il ne pourra qu'il entendra qu'elle a été devinée. Alors, elle trépassera. Ne changeons rien. Baulche apprendra ce qu'il appète à connaître, mais cela ne lui servira point. Il ne saura que les évidences, mais ignorera toujours que nous avons percé ses manœuvres à jour. Dis-moi, mon duc, qui va-t-il désigner comme champion ?

Gault leva les mains en signe d'impuissance.

— Je l'ignore, ma mie. Il peut désigner n'importe lequel de ses lieutenants de guerre ; un homme entraîné, acclimaté aux armes de toutes sortes. J'ai grand peur pour toi.

— Moi aussi. Je trémule quand je songe à ce combat. Depuis que l'évidence de la tactique de Baulche s'est imposée dans mon esprit, j'évite de songer à ce jour, car je sens aussitôt mon corps s'affaiblir et mes gambes trémuler comme feuilles au vent d'hiver.

Le jeune duc se leva et prit Sylve dans ses bras. Elle se serra contre lui.

— Ne te déquiète point trop, ma mie, je ne laisserai personne attenter à ta vie ou te faire souffrir.

— Alors toi-même, cesse de trémuler pour moi.

— Je vais prévoir des hommes sûrs. Si d'aventure il s'avérait que tu risques de pâtir, nous interviendrons.

— Nenni, dit vivement la jeune femme en s'écartant. Vous seriez alors suspectés d'enchantement et je serai irrémédiablement reconnue coupable, même si le combat n'est point arrivé à son terme.

— Mais alors que faire dans ce prédicament qui me met à la torture ?

— Je ne sais. Il faut que je vainque, voilà tout. Es-tu apensé que l'homme sera remparé derrière une armure ?

— Nenni. Le combat étant piéton, il ne peut qu'il ne choisisse d'être libre dans ses mouvements. Il se munira assurément d'un écu à la parfin de détourner tes pierres.

— Me peux-tu trouver des billes de fer ? Elles seraient plus régulières que n'importe quel galet de rivière et plus lourdes pour une taille moindre.

— Je t'en peux faire fondre.

— Il me faudra également une dague effilée, mais infrangible. Une dague de chasse qui pourrait passer à travers les mailles d'une cotte ou percer le cuir d'un sarrau.

— Qu'ourdis-tu ?

— Un plan qui, se peut, me permettra de sortir vive de ce combat. Je voudrais m'exercer contre un homme ; peux-tu…

— Je te servirai de partenaire pour…

— Nenni. Tu dois être tenu éloigné de cet exercice pour la raison que si tu sais quelque chose, Baulche l'apprendra et agira en conséquence. Il me faut quelqu'un de confiance qui sache se battre, qui n'ait point peur de me blesser et fasse ce que je lui manderai. Est-ce concevable ?

— À tout plein. Nonobstant, je ne prise point que… Baste, tu as raison, ma mie. Dès ce tantôt, tu te pourras exercer à l'abri des regards, y compris des miens. Je sais qui te fournir comme mannequin vif et adroit.

Juste après un rapide repas pris debout dans le jardin, Gault accompagna Sylve dans les faubourgs de la ville royale. Ils s'y rendirent à cheval, la jeune femme assise derrière le duc, ses bras autour de sa taille, comme cela se faisait parfois. Elle avait glissé sous sa tunique la dague effilée qu'il lui avait donnée avant de partir. Une arme de sa mère, à la poignée ouvragée, mais qui n'était pas seulement un objet de luxe et présentait les qualités recherchées

Ils traversèrent la ville, le cheval glissant parfois dans la boue des rues, évitant les porcs et les chiens, renâclant sous les claques que lui assénaient quelques marchands mécontents de le voir passer si près de leurs étals. Sylve avait tenu à ce que personne ne les accompagne. Elle voulait que leur sortie passe le plus inaperçue possible et avait demandé à Gault de faire envoyer Mariette pour une course à l'opposé de la ville.

— Nous voilà rendus, dit Gault en glissant à terre.

Sylve sauta dans ses bras et lui piqua un baiser furtif dans le cou.

— Mafumelle, vous voilà bien entreprenante ce jour d'hui.

— C'est que les mouvements de votre bête et ceux de votre corps contre mon ventre ont éveillé chez moi des appétits bestiaux qui ne peuvent qu'ils ne soient promptement satisfaits, répondit-elle avec une petite révérence.

— Céans ? Séance tenante ?

— Que nenni ! M'allez-vous trousser sur le pavé comme une vulgaire putaine qui vend son devant dans la fange de la rue ? En revanche, si nous prenions un chemin traversier pour le retour, j'accrois que cela nous pourrait mener vers des rivages forts doux et plaisants.

— Voilà une promesse que je saurai vous faire ramentevoir, mafumelle.

— Je l'escompte bien, duc.

— Allons, entrons envisager notre homme.

Ils poussèrent un portail un peu vermoulu et se trouvèrent dans une cour pavée entre deux bâtiments. De l'un, venaient des odeurs de chevaux et de foin. De l'autre, sortit une vieille femme au visage peu amène qui s'éclaircit d'un seul coup quand elle reconnut le duc.

— Dieu bon ! Voilà le petit monsieur ! Jean ! Jean ! Le petit monsieur nous visite ce jour ! Jean !

Elle repartit dans la maison en courant presque.

— Annette a longtemps été au service de ma mère, expliqua Gault. Elle la chérissait moultement et la considérait comme une sainte. Elle m'a pratiquement vu naître pour ce qu'elle est entrée dans la pièce où j'apparaissais, juste quand Ninon me tenait par les pieds. Cela a été la cause d'une grande jaleuseté entre les deux fumelles qui a perduré jusqu'à ce jour. Mais sache qu'elles sont tant bonnes l'une que l'autre.

— Ninon est bonne ?

— Assurément. Elle est acrimonieuse et se défie des nouvelles faces, mais elle n'attentera jamais rien de mauvais envers quiconque. D'ailleurs…

— Monsieur, dit un homme qui survint à cet instant, je suis béant de votre présence céans. Que me vaut ce grand plaisir ?

Il s'agissait d'un homme d'un certain âge, mais on devinait qu'il avait été physiquement très robuste. Il était petit, râblé, ses épaules semblaient rejoindre directement sa tête, tant il était musclé à cet endroit. Il avait le cheveu rare et portait une courte barbe soignée. Ses mains qu'il tenait croisées sur son ventre, étaient larges et puissantes. Sylve lui trouva un aspect indestructible.

— Je te viens introduire auprès de ma mie, dit le duc.

— Votre… mie, monsieur ? bégaya Annette.

— Si fait Annette. Sylve est ma mie. Je n'ai qu'un seul désir, c'est qu'elle devienne un jour mon épousée.

— Monsieur, madame votre mère serait radieuse d'ouïr pareille nouvelle !

— Je le sais, ma bonne Annette ; elle aurait été comblée, dit Gault.

Et à cet instant, tout le monde se tut, visiblement plongé dans les souvenirs laissés par la comtesse. Sylve respecta ce silence et ressentit intensément le regret de ne l'avoir pas connue.

— Allons, se secoua le jeune duc, je souhaite, Jean que tu exerces Sylve. Elle doit rencontrer un vieil homme qui nous nuit en jugement de Dieu qu'elle a mandé contre lui auprès du roi.

— Auprès du roi ! s'exclamèrent en même temps les deux anciens serviteurs.

— Si fait. Je vous dois informer que ma mie est accusée de possession, hauts-faits de sorcellerie et enchantements divers.

— Dieu bon ! murmura Annette en se signant.

Jean ne fit pas de commentaires et se contenta de fixer Sylve.

— Accusée de cela et malgré tout votre promise ? J'entends que vous la pensez innocente, dit-il au bout d'un court instant.

— Assurément, répondit vivement Gault. Et j'attends qu'aucun doute ne subsiste à ce sujet. Sylve est particulière, cela est constant et elle-même ne le nie point. L'inquisition et certains individus prennent prétexte de cela pour la déclarer fautive et la promettre au bûcher.

— Mais, monsieur, dit timidement Annette, si l'inquisition décrète que la fumelle est possédée, c'est bien qu'elle…

— Annette, j'ai appris ces derniers temps que l'inquisition n'est menée que par de simples hommes, avec leurs errements, leurs peurs, leur fausseté et, parfois, leur vilainie.

— Monsieur ! s'exclama la vieille femme, scandalisée.

— Baulche, dit simplement Gault.

— Ce…, gronda aussitôt Jean.

— Oui-da. Le maître Baulche, celui-là même que ma mère déprisait prou.

— En voilà un autre qui pourrait fort bien être arsé comme sorcier, déclara Annette en hochant la tête d'un air convaincu.

— Peux-tu m'en narrer la raison ? lui demanda le duc.

— Pour ce qu'il affiche des agissements estranges, pour ce qu'il n'oit point régulièrement la messe, et pour ce qu'il est assurément en partie responsable du trépas de madame, je n'ai point peur de le dire.

— Eh bien mes gens, ce Baulche-là est grand inquisiteur, accusateur de Sylve devant le roi et conseiller auprès du cardinal qui représente le pape céans, leur apprit Gault.

— Il est… ?

— Oui-da, ma bonne Annette ; il est grand inquisiteur. C'est lui qui accuse Sylve du meurtriment de mon père, de celui du marquis de la Couperie et d'autres. Nous sommes convaincus qu'il les a lui-même commis, tout comme nous apensons qu'il a occis ma mère. Alors Annette, l'inquisition a-t-elle toujours raison ?

La vieille femme ne répondit pas.

— Si Baulche est celui qui accuse la fumelle, dit Jean, je ne peux que je vous prête la main pour qu'elle le terrasse. Que dois-je entreprendre ?

— Ainsi que je te l'ai dit, je souhaite que tu l'exerces au combat. Elle te dira elle-même ce qu'elle escompte attenter.

— Contre un vieillard, il n'y a point grand danger, mais contre Baulche, j'accrois qu'il connaît des choses que l'on ignore.

— Il ne se pourra servir de ces choses, dit Sylve, prenant la parole pour la première fois.

Annette et Jean se tournèrent vers elle.

— S'il le fait, il sera accusé de sorcellerie. Adonc, il va choisir un champion. C'est un homme de guerre, familiarisé au maniement des armes que je vais encontrer. C'est contre cela que je vous mande de me protéger en m'enseignant quelques passes. Le pouvez-vous ?

— Une fumelle qui se bat en jugement de Dieu, c'est singulier, commenta Jean. Mafumelle, vous êtes la promise du jeune duc, je vous peux professer mon art, j'ai totale fiance en monseigneur Gault et je devais fidélité au duc de Matarne ; je la dois donc présentement à son fils.

— Je vous mercie vivement, dit Sylve. Peut-on débuter dès à présent ?

— Céans ? s'étonna Jean.

— Où il vous plaira, mais Gault ne doit point nous envisager, pour ce que Baulche, possède les moyens d'apprendre moult choses à l'insu de ceux qui les connaissent.

Le serviteur du duc se gratta la tête, puis fit un signe de menton vers un des bâtiments :

— Fort bien, je ne m'interroge point davantage. S'il vous plaît de me suivre…

— Annette, dit Gault, te plairait-il de me faire visiter l'atelier de laine ? Il y a maintenant fort longtemps que je n'y suis point venu et j'aimerais voir les améliorations que vous y avez apportées.

Jean conduisit Sylve dans une sorte de vaste hangar. Plusieurs mécanismes étaient soit accrochés, soit posés sur le sol, debout ou simplement laissés en plan. Le vieil homme se dirigea vers une sorte de grand coffre recouvert d'une toile grossière qu'il souleva.

— Comment allez-vous combattre, mafumelle ? Braquemart, épée, rapière, masse, côtel ?

— Fronde, répondit Sylve en déroulant la lanière de cuir de son engin.

— Fronde ? Qu'est ceci ? L'allez-vous employer pour attenter d'estrangler votre vis-à-vis ?

— Nenni. Avisez le seau là-bas, près du mannequin de bois.

— Près de la quintaine ?

— Si c'est ainsi que cela se nomme, près de la quintaine.

Elle plaça un galet rond dans la pièce de cuir, d'un rapide mouvement du poignet, fit tournoyer deux fois sa fronde au-dessus de sa tête et lâcha l'une des lanières. La pierre alla si violemment frapper le seau qu'elle en perça le côté exposé.

— Tudieu, jura tout bas le vieil homme. Voilà une arme que je ne connaissais point, je vous l'avoue. Vous êtes fort adroite pour l'employer. Malgré tout, je décrois que cela perce une armure.

— Le champion de Baulche ne sera point bardé de fer, il ne serait point mobile à suffisance.

— Se peut, se peut. Mais cela ne percerait point davantage une cotte bien maillée. En outre, êtes-vous apte à lancer plusieurs pierres de suite avec une grande célérité, aussi roidement que vous le fîtes ?

Pour toute réponse, Sylve lança rapidement quatre pierres qui atteignirent toutes le seau maintenant renversé.

— Mmm… Soit.

— J'ai mandé des billes de métal à Gault, il m'a assuré les obtenir prestement, dit la jeune femme.

— Oui, il se peut que cela soit plus efficace. Malgré tout, contre un homme vif et bien vêtu, il se peut que cela soit néanmoins insuffisant pour l'occire.

— Je n'escompte point l'occire de la sorte, dit Sylve ; juste le leurrer, le laisser accroire qu'il me peut vaincre, qu'il m'a vaincue car il a évité mes billes de fer.

— Soit, et alors ?

— Et alors je vous mande de me professer l'usage de ceci.

Elle extirpa de sa tunique la dague dont la lame accrocha un rayon de soleil qui frappait le sol.

— Vous le voulez darder ?

— Nenni, je décrois être suffisamment habile pour y succéder. J'escompte faire avancer l'homme près de moi assez pour lui planter tout ce métal dans le col. C'est ce que je vous mande de m'enseigner.

— L'amener à conjecturer son succès, il s'approche et vous veut meurtrir, vous vous relevez vivement et, d'un simple geste du bras, lui fichez la dague dedans le gargamel… Oui-da, j'accrois que cette entreprise se peut réaliser.

— Enseignez-moi comment tenir la dague sans qu'elle soit visible et comment l'enfoncer roidement à l'endroit où le trépas surviendra promptement et sans trop de dol.

— Sans trop de dol ?

— J'accrois qu'il est nullement exigé de faire pâtir un être vivant. J'opine que le dol est chose qui ne doit être qu'exceptionnelle.

Jean la regarda intensément en plissant les yeux.

— Le petit monsieur ne s'est oncques trompé dans le choix de ses relations, dit-il. Je constate qu'il n'a point perdu son jugement.

— Je vous mercie, répondit Sylve à ce compliment.

— Je vais maintenant vous enseigner le geste à accomplir. Il est simple à réaliser et, partant, très ardu à acquérir. Prêtez-moi une grande attention.

Ils ne quittèrent le bâtiment qu'à la fin de la journée. Quand ils apparurent, Jean marchait à la hauteur de Sylve, ce qui surprit Gault qui connaissait très bien l'ancien soldat de son père. Il le savait respectueux des rangs et, Sylve lui ayant été présentée comme une future duchesse, il aurait dû se tenir un peu derrière elle pour lui marquer sa déférence. Cette attitude ne montrait pas de mépris de la part du vieil homme, mais une réelle connivence. La jeune femme l'avait visiblement conquis. Gault en

conjectura que tout s'était bien passé. Il sourit. Il aimait beaucoup le vieil homme et avait été peiné de son départ quand il avait quitté le service du duc, juste après la mort de la duchesse. Il était si habile aux armes et si puissant qu'il aurait fait un maître d'armes hors du commun s'il avait été noble. Il secondait d'ailleurs celui du duc avec une telle efficacité que l'on orientait systématiquement vers lui les débutants et même les chevaliers aguerris qui souhaitaient améliorer leur style.

— Ma mie, tu me peux d'ores en avant nommer monsieur le duc, ou monseigneur ; le roi m'a reconnu comme fidèle vassal et m'a accordé la tenure du duché de Matarne augmenté de la baronnie de Repoix attenante et laissée vacante par le trépas du baron qui n'a laissé aucune descendance. Tu avais présagé avec justesse, un présent était attaché à la reconnaissance royale.

Sylve, debout près du mur dans le fond du jardin ne dit rien, ne fit aucun commentaire.

— Ma mie ? Tu ne dis rien ? s'étonna Gault.

— Je suis bien aise pour toi, laissa tomber Sylve en le regardant sans paraître le voir.

Le duc, jusqu'alors heureux de la reconnaissance royale et que les événements se soient déroulés selon les prédictions de son amie, ne sut plus que penser.

— Je te vois marrie et l'air malengroin. Qu'est-il advenu de mauvais ?

— Rien, mon duc, rien n'est advenu. Je vais passer, se peut, dans deux jours et cela m'épouvante. Je suis lasse de paraître forte alors que mon corps entier trémule et que mon esprit ne parvient plus à raisonner aisément. Je ne puis songer à mon avenir ; il s'arrête dans deux jours. Il se dresse comme une haute muraille qui me cache la clarté du jour. Je vais dans l'obscurité sans pouvoir trouver la chandelle qui pourra éclairer le chemin que je dois emprunter.

Le duc s'approcha d'elle et lui saisit les mains. Elle se laissa faire avec une apathie qui l'effraya. Il ne l'avait pas vue depuis son départ pour le château royal, la veille au matin.

— Puis-je être cette lumière ? demanda-t-il.

Elle leva les yeux vers lui et le regarda vraiment cette fois-ci.

— Je ne suis point comme tu l'imaginais, n'est-ce pas ?

— Je n'ai oncques envisagé de fumelle qui allait combattre. En revanche, j'ai côtoyé moult hommes partant au combat ou au tournoi avec armes courtoises, et fréquemment je les ai ouïs pleurer, hucher, raquer tripes et boyaux, compisser ou conchier leurs cuissards et jambières d'effroi. J'accrois que toute veillée d'arme est une période épouvantable. Tu ne fais point piètre figure et je te puis assurer que je ressens grande et légitime fierté à ton égard. Jean m'a narré que tu as répété sans cesse, sans fatigue, et avec succès ce que tu lui as mandé de te professer. Il m'a également appris qu'il aurait souhaité avoir des élèves tout autant doués que tu l'es.

— Je ne ressentais point de lassitude avant que j'apprenne ta venue, soupira Sylve. Il me semble que ton retour m'a ôté toutes mes forces.

— J'en suis fort aise, sourit Gault.

— Comment cela, je t'apprends que je suis déquiétée, angoissée et tu es fort aise ?

— Je suis fort aise que ce soit mon retour qui déclenche cela. Je l'interprète comme une marque d'attachement à mon égard. Souhaites-tu que je t'apporte de l'aide ?

— De quelle façon ?

— Ainsi, répondit-il en l'enlaçant.

— Je ne songe point à ces choses, j'ai le cap empli de néant.

— Suis-moi, allons muser le long de l'onde, je crois fermement aux vertus apaisantes de la vue d'une rivière qui va paresseusement son chemin.

Il lui prit la main et l'entraîna vers l'écurie où il demanda que l'on selle son cheval.

Aller au pas lent de l'animal massa le dos de la jeune femme et lui relaxa l'esprit. Elle avait dû accomplir des choses nouvelles, des gestes qui allaient donner la mort à un être humain et cela l'avait profondément choquée. Jean, qui l'avait très bien senti était, la veille, venu à sa leçon avec trois porcelets aux soies noires.

— Que dois-je entreprendre avec ces bêtes ? avait-elle demandé, alors que le vieil homme les attachait à des piquets, la gorge offerte.

— Les occire. Avec la dague, ainsi que je vous l'ai enseigné.

— Les occire, je ne puis ! s'était-elle exclamée.

— Si vous ne le pouvez, si vous ne sentez point la lame pénétrer leur chair, vous faillirez assurément à l'accomplir quand vous serez face au champion du Baulche.

— Mais ces gorets ne m'ont point fait de mal, je ne puis les occire ainsi pour préserver ma vie, pour m'exerciser !

— Il le faut, mafumelle, j'opine que quiconque n'a, dans sa vie passée, occis de la chair vivante ne peut qu'il recule au moment où il le doit réaliser, même si sa vie en dépend. Rares sont les hommes qui le peuvent faire. Les trépas sont fréquents lors des combats primes, car les combattants ne peuvent occire leur adversaire à l'instant où il le faut. Adonc ils atermoient, même un instant fugace et l'autre, mieux entraîné, plus aguerri, en profite pour les embrocher comme mouton de ripaille. Il vous faut agir, mafumelle. Le geste que je vous ai professé et que vous maîtrisez à présent quasi parfaitement, doit être effectué avec une grande rapidité et une aussi grande précision. Si vous hésitez ne serait-ce qu'un minuscule instant, vous passerez. J'en suis acertainé. Et cela, je ne le veux point. Adonc, vous m'allez dès à présent planter roidement votre métal dans le col de ces gorets !

Sylve avait secoué la tête et l'air avait vibré soudainement. Jean avait cru voir l'air se déformer autour d'elle. Il savait qu'elle avait des pouvoirs étranges, Gault le lui avait appris. Il constatait leur présence, mais sentait qu'il n'avait rien à craindre et lui avait ordonné :

— Cessez immédiatement ces enchantements et accomplissez ce que je vous mande, Sylve !

L'air s'était aussitôt calmé et la jeune femme s'était approchée d'un premier goret. Sans le regarder, elle avait saisi son cou comme le lui avait enseigné le vieil homme et, d'un air à la fois dégoûté et profondément triste, elle avait enfoncé la lame de la dague dans la chair de l'animal qui avait aussitôt crié, imité par les deux autres qui se débattaient dans leurs liens.

— Le geste était assez bien effectué, mais pas assez prompt. Attentez de l'amender pour la seconde bête.

— Je me sens sale, avait dit la jeune femme.

— Ces bêtes allaient passer chez le boucher dès le soir ; il n'aura donc point à les occire, vous l'aurez accompli à sa place et je vous certifie qu'il ne s'y prend pas autrement.

— Ils trépassaient ce soir, vraiment ?

— Je vous en fais serment.

— Vous êtes bon, Jean. Je suis fortunée de vous avoir encontré.

— Se peut, avait-il répondu, bougon ; mais nous attendrons l'issue de votre combat pour nous louer l'un l'autre. Refaites le geste pour le second goret en suivant mes instructions.

Sylve s'était exécutée. Elle avait pris conscience de la vitesse à atteindre et l'animal était rapidement passé de vie à trépas.

— C'est bien mieux, la célérité était présente, le geste, précis et la puissance du coup était bien dosée, avait commenté Jean. À présent, le dernier doit être votre adversaire dans votre esprit. Il vous faut sentir sa sueur, ouïr son souffle, aviser son regard sur vous, sur votre gorge, sur vos cheveux rouges. Ce dernier animal n'est point un goret, c'est un homme. Un homme apensé qu'il vous a vaincue et qu'il s'apprête à vous porter le coup de grâce. Il s'approche de vous, le souffle un peu court d'avoir couru pour éviter vos projectiles, un sourire sur les lèvres ; il se penche, il vous saisit par les épaules, se peut en pressant ses mains sur vos tétins… C'est tout cela que vous devez avoir à l'esprit quand vous allez occire ce dernier animal. Allez, agissez.

Sylve s'était alors approchée du dernier porcelet qui ne bougeait plus. Elle s'était accroupie devant lui, lui avait passé une main sur la tête. L'animal avait frémi, mais n'avait pas crié, alors que l'air frémissait autour de lui. Elle lui avait alors tourné le dos, s'était plaquée contre son corps chaud et, en un geste fulgurant, l'avait saisi par le cou et lui avait planté la dague dans la gorge. Il était mort sans un cri.

– Chapitre douze –

L'endroit réservé au combat était un espace clôturé par des palissades qui arrivaient à hauteur de taille et tout autour desquelles se pressaient des hommes et des femmes richement habillés. Ils étaient là comme au spectacle et se réjouissaient d'assister à un combat à mort, à un combat dont ils pourraient profiter d'autant plus qu'il était légitimé par des raisons hautement religieuses, puisque Dieu lui-même en serait l'arbitre.

— Je les hais, murmura Sylve. Ils appètent au sang et au dol des autres et leur liesse ne sera grande que si l'un de nous crie et se plaint.

— Vous appartenez d'ores en avant à la catégorie des combattants, mafumelle, lui répondit Jean qui l'accompagnait. Une race à la fois admirée et honnie par les gens du commun et la noblesse oisive. Une race qu'ils redoutent et envient tout à la fois.

— Ils espèrent mon trépas.

— Ils espèrent en vain, car vous allez succéder, prédit Jean, tranquille.

— Je vais graver vos paroles dans mon esprit et les conserver pendant l'affrontement, lui répondit Sylve en souriant.

— Vous souriez, c'est là un pas vers la victoire. Allez, mes yeux ne vous quittent pas. Deux regards vous vont suivre durant tout le combat ; puissent-ils vous communiquer leur force.

Ils se serrèrent les deux mains un bref instant et la jeune femme se détourna pour passer derrière les tentures.

Un murmure salua son entrée dans la lice.

Elle attendit ce qui lui sembla être un long moment. Elle se tenait près de la palissade et cherchait Gault du regard. Conformément à la règle prévalant dans le cas du jugement de Dieu, elle avait dû passer la nuit dans une chapelle, en compagnie d'un moine nauséabond qui n'avait cessé de psalmodier des chants, des prières, en exigeant qu'elle participe et récite elle aussi des textes liturgiques. Il n'avait pu masquer sa surprise en constatant que la jeune femme, la sorcière, connaissait parfaitement des prières, des textes, des psaumes et qu'elle savait mieux que lui l'histoire de la Bible et les différents livres. Au lieu d'accepter de discuter, d'échanger des idées, il n'avait pu que s'éloigner d'elle en se signant et avait continué de marmonner toute la nuit durant.

À présent, les cloches de l'église royale venaient de sonner le premier angélus ; quelques nobles et gens du peuple avaient courbé la tête pour une prière. Il faisait frais. Une brume légère couvrait les petits champs que l'on pouvait voir au loin.

La foule était maintenant assez importante et de nombreuses personnes se pressaient contre les clôtures de bois pour regarder Sylve. Elle se sentit dans la peau d'un animal.

Le long du plus grand côté de la lice, une petite tribune couverte avait été dressée pour le roi, la reine, le conseiller et quelques courtisans. Elle était encore vide. Les soldats qui en gardaient l'accès discutaient entre eux. Les conversations s'arrêtèrent toutes en même temps, et les têtes se tournèrent ensemble vers un groupe qui approchait lentement.

— Gentes fumelles et chevaliers, le roi ! annonça un héraut.

Un vivat salua l'arrivée du souverain qui fit un petit signe de la main vers la foule avant de s'installer à sa place. La reine n'était pas là, ce qui déçut Sylve. Le roi était suivi par le cardinal qui, lui, ne regarda personne. Mine fermée, gestes secs, il s'assit à la gauche du roi, tandis que le conseiller s'installait à sa droite.

La tribune royale se remplit rapidement.

Le conseiller se leva et demanda :

— Où se trouve le mandé ?

On se regarda, on murmura, mais personne ne savait où était Baulche.

— Cardinal, nous pouvez-vous apprendre où se peut nicher le grand inquisiteur ? demanda à nouveau le conseiller.

Le cardinal ne tourna même pas la tête pour répondre d'un ton las :

— Le grand inquisiteur agit comme il l'entend, je ne suis point sans cesse derrière lui à espier ses menées… D'ailleurs, point n'est besoin de se déquiéter, le voilà qui survient.

En effet, Baulche faisait son apparition près de la lice. On le laissa passer la clôture et venir près de Sylve à laquelle il ne jeta pas un regard, pas plus qu'elle ne le fit.

— Le mandant et le mandé sont maintenant présents. Le roi rappelle à l'illustre assemblée que nous sommes céans pour assister au jugement de Dieu mandé par la fumelle Sylve à la parfin de répondre à l'accusation de sorcellerie et possession énoncée à son encontre par l'inquisition. Il s'agit céans d'un combat à mort ou à grâce rendue. Que décident les ci-devant ?

— Combat à grâce rendue, réclama Sylve.

— Combat à mort, dit en même temps Baulche.

— Le mandé a le privilège du choix, adonc le combat sera à mort, décida le conseiller. Que les combattants écoutent la parole du cardinal de Filipicci, représentant du Saint-Père dans le royaume.

Le cardinal se leva, s'inclina brièvement vers le roi qui ne lui rendit pas son salut, puis regarda la foule avant de prendre la parole :

— Dieu est parmi nous ! Il est céans et nous envisage. Son regard voit chacun de nous, Son esprit entend chacune de nos pensées. Il sait, dans Son infinie sagesse, où se situe le bien et où se niche le mal. Ce mal qu'il combat depuis le début des temps. Il ne peut qu'il nous mande notre aide ; c'est un honneur que rallier l'armée de Dieu pour combattre le mal ! Il nous faut l'extirper des esprits faibles ! Il nous faut abattre les esprits retors ! Les fumelles, on le sait, sont faibles, sont impures au moins une fois par lunaison, elles se doivent défier des tentations auxquelles leur constitution les

soumet. Une fumelle a, se peut, fauté. Un homme va la combattre à la parfin de prouver l'entente qu'elle a passée avec les forces du mal. Dieu va suivre ce combat. Il sait où se trouve Son enfant et où gît la bête ! Adonc Il va ce jour d'hui trancher dans le débat qui oppose le sieur Baulche à la fumelle Sylve et Sa vérité triomphera quand l'impur gisera sur le sol.

Il y eut à cet instant quelques personnes pour se demander à quel genre il fallait entendre le terme « impur ».

— Prions, dit le cardinal en baissant la tête.

Toutes les têtes se courbèrent. Sylve saisit cette occasion pour chercher furtivement où se trouvait Gault. Elle savait qu'il ne pouvait être que là, tapi quelque part à la regarder. Elle craignait qu'il ne soit armé et se prépare à la défendre s'il la jugeait en très mauvaise posture.

Soudain, elle le vit. Il se tenait juste en face de la tribune royale et la regardait, elle seule, son sourcil froncé. Elle lui sourit et lui fit, de la tête, un signe de dénégation. Il la considéra avec étonnement, en haussant le sourcil. Elle réitéra son geste et fut certaine qu'il avait compris quand elle le vit secouer vigoureusement la tête, l'air résolu. Il devait absolument ne rien tenter, faute de quoi, même si elle en sortait vivante, ils seraient tous deux accusés d'avoir falsifié le jugement de Dieu et passibles du bûcher.

La jeune femme ne savait que faire et ce fut avec un immense soulagement qu'elle vit Gault se tourner vers Jean qui l'avait également découvert dans la foule et s'était glissé jusqu'à lui pour lui parler à l'oreille. Le jeune duc écouta, la tête un peu penchée sur le côté, regarda intensément son amie et acquiesça distraitement à ce que lui disait encore le vieil homme.

— Que le Seigneur, dans Son infinie sagesse, nous apporte la vérité. Amen, dit le cardinal, mettant fin à la prière.

Il fit un signe de bénédiction vers la foule et un signe de croix en direction de la lice.

— Les combattants ont lice libre ! annonça le conseiller quand le cardinal fut assis.

— Je choisis un champion ! clama aussitôt Baulche.

— Un champion ? Qu'est-ce à dire ? s'étonna le premier serviteur du roi.

— J'en ai le droit, les textes sont formels, si je choisis un combattant qui agrée mon choix, il peut combattre en mes lieu et place.

Le conseiller se pencha vers un homme à sa droite, puis à sa gauche et les trois officiels se consultèrent pendant quelques instants, tandis que le roi plissait les yeux pour tenter de voir Baulche et la jeune femme qui attendaient la décision. L'un des hommes disparut aussi vite que le lui permettait son ventre. Il revint rapidement, rouge de l'effort qu'il avait dû accomplir et déroula un document que les deux autres compulsèrent attentivement.

— Après délibération documentée, il apparaît qu'existe un précédent, dit finalement le conseiller. En conséquence, le roi accède à la demande du grand inquisiteur et l'autorise à choisir un champion. Le choix se doit d'être fait céans et il ne peut y avoir aucun délai.

— Je mande la présence du chevalier Doriel, annonça Baulche.

Aussitôt, un homme de grande taille, large d'épaules, habillé d'une cotte de mailles et coiffé d'un casque dont on avait ôté le bassinet, sortit de la foule et entra dans la lice, non sans avoir jeté un coup d'œil à Sylve qui l'ignora.

— Majesté, le chevalier Doriel est mon champion, dit Baulche en désignant l'homme à sa droite.

— Est-il consentant à cet arrangement ? demanda le conseiller.

— Oui-da, il l'est, répondit Baulche.

— Maître Baulche, le chevalier est, se peut, capable de répondre lui-même à mes questions.

— Je suis consentant et me battrai à la parfin de faire triompher la vraie foi ! s'exclama aussitôt le chevalier.

— Soit, dit le conseiller. Il me faut nonobstant faire se ramentevoir aux combattants que le premier coup se doit d'être porté par le mandant et la riposte doit être donnée par le mandé ; ensuite, et seulement ensuite le champion peut remplacer le mandé. S'il y a trépas de l'une ou l'autre partie, le combat est proclamé consommé. Adonc, il est de notre royale décision que le combat s'engage dès maintenant.

À ces mots, Baulche s'écarta vivement de la jeune femme qui avait hâtivement déroulé les lanières de sa fronde et placé une bille de fer dans la petite pièce de cuir. Le maître n'eut pas le temps d'aller très loin, le projectile le frappa durement à l'arrière de la tête. Il étouffa un cri de douleur et chancela un court instant, faisant quelques pas précipités pour éviter la chute. La foule laissa échapper une exclamation de surprise et retint son souffle. Dans la lice, le vieil homme se tourna lentement vers la jeune femme, puis s'avança vers elle pour lui asséner le coup de riposte qui déclarait officiellement ouvert le jugement de Dieu.

Il saignait de l'arrière du crâne et semblait peiner à porter la lourde épée qu'il avait choisie pour le combat. Sylve sentit très nettement qu'il maîtrisait difficilement son pouvoir dont elle percevait sur sa peau et dans son esprit la présence toute proche. Il s'approcha d'elle sans qu'elle ne fasse rien pour l'éviter puis, au prix d'un visible effort qui lui arracha une grimace de souffrance, il souleva son arme et tenta d'en frapper la jeune femme avec un sourd ahanement. Elle ne fit qu'un pas de côté pour éviter le coup. L'épée alla frapper l'herbe de la lice. Le combat était engagé.

Baulche donna son arme à son champion qui la saisit et afficha une grande aisance pour la manier. Il effectua quelques rapides moulinets, comme pour échauffer ses muscles puis, avec un large sourire, s'inclina profondément devant le cardinal et le roi.

— Fumelle, tu vis tes derniers instants. Goûte-les bien avant que d'aller rejoindre le diable et ses succubes qui t'espèrent en enfer, car je ne te…

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase, Sylve lui avait lancé une bille de fer qui le frappa juste sous son casque, à la pommette gauche qui éclata sous l'impact. Il poussa un cri autant de surprise que de douleur en portant sa main à son visage. Ce geste lui évita d'être frappé au même endroit par un second projectile, mais la bille l'atteignit sur le dos de la main où elle laissa une marque rouge qui bleuit rapidement.

— Satanée fumelle, je m'en vais t'occire ! cria-t-il en se précipitant sur la jeune femme.

Il fonça sur elle comme un taureau, levant haut son épée. Il n'avait pas jugé utile de chausser cuissards et jambières. Sylve visa les jambes et l'atteignit par deux fois, avant qu'il ne fût sur elle. Il saignait maintenant de la tête, du genou et du tibia, mais cela ne semblait pas devoir le ralentir, puisqu'il poursuivit la jeune femme qui s'enfuyait lestement. Elle courait vite, il était lourd et, même si cela ne paraissait toujours pas l'empêcher de combattre, il était blessé. Sylve parvint à prendre suffisamment de champ pour lui décocher deux nouveaux projectiles qui le frappèrent, l'un sur le casque avec un bruit de métal, et l'autre au menton, ce qui le fit crier de douleur. Il dut s'arrêter quelques secondes pour reprendre son souffle et tâter sa nouvelle blessure qui ne saignait pas, mais lui déformait la mâchoire. Il était étonné. « Une fumelle ! s'était-il dit quand Baulche lui avait fait sa demande, je l'aurais occise avant même qu'elle ait respiré deux fois ! », et il se trouvait touché à plusieurs endroits, le souffle court, alors qu'elle gambadait sans blessure, le narguant et se servant de son arme maudite avec une grande efficience.

Avec un nouveau rugissement de rage, il repartit à la charge.

— Dieu et le roy ! beugla-t-il.

La jeune femme devait être lasse, car elle ne courait plus aussi vite. Le chevalier la rattrapait petit à petit. Quand il ne fut plus qu'à deux mètres de sa proie, il leva son arme et, se jetant vers l'avant dans un dernier effort, abattit sa lame qui siffla dans l'air. Le coup aurait découpé la fumelle en deux si elle ne s'était écroulée juste à cet instant, tombant aux pieds de son adversaire qui faillit lui marcher dessus.

En bon guerrier, il ne lui laissa pas le temps de se relever et fuir à nouveau ; il s'accroupit aussitôt et la saisit en lui passant un bras qui lui bloquait la gorge. Plaquée de dos contre lui, elle ne pouvait rien tenter et paraissait résignée à son sort, car elle ne se débattait pas. Doriel la contint un instant dans cette position, maintenant sûr de sa victoire, il récupérait tranquillement.

— Tu vas passer, catin du diable, dit-il assez fort pour être entendu de tous. Dieu est en courroux et c'est ma main qu'Il va guider à la parfin que ton sang noir départe de tes veines pour rejoindre les enfers.

Doriel était un bon chevalier ; il était vigoureux, puissant, et beaucoup le craignaient même lors des joutes à armes courtoises. Il aimait les combats et goûtait énormément ces moments où lui et son adversaire savaient qu'il avait vaincu. Chrétien convaincu, il rêvait de partir en croisade contre les hérétiques, les juifs, les Maures et tout ce que l'église comptait d'ennemis. Il espérait beaucoup de ce combat et se trouvait maintenant heureux qu'il n'ait pas été aussi simple et rapide qu'il l'avait d'abord pensé. Le grand inquisiteur lui devrait une faveur et, le cardinal étant présent, il pourrait sans doute demander une audience auprès du Saint-Père lui-même !

Tout à son bonheur, il posa doucement son épée dans l'herbe sans lâcher sa victime. Ce faisant, il dut se pencher un peu et, quand il se redressa, sa main erra un court instant sur la poitrine de la jeune femme. Ce ne fut qu'à cet instant qu'il remarqua qu'elle tenait sa main droite un peu courbée, exactement comme si elle cachait…

Il n'eut pas le temps de penser qu'il avait été joué. Se redressant avec une vigueur insoupçonnée, Sylve lui planta sa dague dans le côté gauche de la gorge, juste sous la mâchoire. La lame ripa un peu contre l'os et s'enfonça avec une facilité écœurante

dans la chair, s'insinuant entre les muscles et perçant la paroi de l'artère. Quand la jeune femme retira son arme, le sang jaillit aussitôt de la blessure, lui inondant le visage. Doriel se redressa presque en bondissant, les deux mains plaquées sur le trou net d'où suintait un filet vermillon. Les yeux écarquillés, il marcha vers la tribune royale et écarta les bras ; immédiatement, le sang gicla par saccades. Il baissa la tête et, avec un sanglot regarda sa vie s'enfuir et se perdre sous sa cotte de mailles. Il tomba à genoux. L'air hébété, il regardait alternativement Sylve et la tribune royale. Personne ne disait mot. Dans un silence souligné par le chant de quelques oiseaux, l'homme tomba à quatre pattes, puis s'affaissa enfin complètement sur le sol.

Sylve arracha des touffes d'herbe pour se nettoyer. La foule était toujours silencieuse. Personne ne croyait à ce qu'il venait de voir. Une fumelle armée d'une simple fronde avait terrassé un chevalier de l'armée de Dieu. Elle avait vaincu un champion de l'inquisition et se trouvait donc lavée de tous les soupçons qui pesaient sur elle. C'était la loi. Le grand inquisiteur était coupable, Dieu l'avait voulu et le désignait comme porteur des fautes dont il accusait la fumelle.

Ce fut en ces mots que le conseiller déclara l'issue du combat et rendit le jugement. Le cardinal, regarda au loin, ne fit aucun commentaire. Sylve ne voyait pas Baulche. Elle ne savait pas où il s'était caché, mais ressentait dans tout son être l'imminence d'un déchaînement de son pouvoir.

— Gardes, ordonna le conseiller, empognez le grand inquisiteur et…

Un soudain et assourdissement vacarme lui coupa brutalement la parole. Le chant de Baulche, de son pouvoir, éclatait comme un cri d'une puissance inconcevable. Les trois gardes qui s'étaient avancés pour le saisir furent violemment projetés à plusieurs mètres sans toucher le sol et retombèrent broyés comme par un gigantesque étau.

— Inquisiteur, vous vous désignez comme possédé en agissant de la sorte ! hurla le conseiller.

Sylve aurait voulu lui crier de se taire, mais il était trop tard. L'air se déforma et se lova autour de lui avec une hideuse lenteur. Il n'essaya apparemment pas de se dégager et regardait, les yeux agrandis par la terreur, la masse de plus en plus matérielle qui l'enserrait. Une sphère de feu pourpre et glacé l'enveloppa complètement. Il se consuma sur place et disparut en hurlant disloqué par la douleur et l'effroi. Personne ne bougeait dans la tribune royale, tandis que, autour de la lice, c'était la panique totale. On courait pour s'échapper de l'enfer qui venait d'apparaître sur terre, on se bousculait, se piétinait, marchant sur des mains, des bras, des têtes… Curieusement les gens affolés ne cherchaient pas à couper par l'espace libre du terrain de combat, ce qui leur aurait pourtant permis de gagner du temps. Ils évitaient même d'en toucher les barrières.

Sylve, restée seule debout dans la lice, épargnée par la folie de l'extérieur, ne chercha pas à repérer Baulche qui restait invisible ; elle courut vers Gault pour le protéger de ces gens affolés. Elle l'enveloppa, ainsi que Jean, dans une vibrante sphère de puissance qui les défendit contre les coups assénés par la foule, le temps qu'elle les transporte à ses côtés.

Pendant ce temps, le maître détruisait avec une rage méthodique tout ce qui vivait dans la tribune royale ; le roi, le cardinal, les conseillers, les courtisans, ils furent tous broyés ou brûlés en un instant, exterminés par la folie destructrice du « maître » qui avait perdu la raison.

Cela ne dura que très peu de temps, mais quand Sylve fut certaine que Gault ne risquait plus rien et qu'elle put se tourner vers l'autre partie de ce qui restait de la lice, elle découvrit un spectacle de massacre total. La tribune était disloquée, les corps des personnages officiels gisaient, déformés, la chair à vif, le visage étonnamment épargné, mais révélant une souffrance et une peur absolues.

Baulche avait disparu. Il s'était volatilisé.

— Ma mie, tu es saine, s'écria Gault. Tu as joué ce balourd et l'as occis de belle manière ! Tu…

— Avise ce qui reste du royaume, lui dit la jeune femme.

Le duc prit alors seulement conscience du spectacle offert par la tribune.

— Tudieu ! jura-t-il. Est-ce le félon qui a perpétré cette horreur ?

— Si fait, lui répondit son amie. Qui pourrait l'avoir accomplie ?

— Le roi, le conseiller, le cardinal, ils sont tous… ?

— Tous.

La plupart des gens qui s'étaient enfuis restèrent invisibles pendant les heures qui suivirent le massacre. Gault, Sylve et Jean furent parmi les premiers à dégager les corps et se charger de prévenir la reine. La mort du roi imposait une rapide réaction afin de ne pas l'affaiblir aux yeux de ses voisins dont certains étaient à l'affût de la moindre défaillance. Le dauphin était incapable de régner, il s'agissait d'un être chétif, souvent malade et surtout totalement fou. Il n'apparaissait plus à la cour depuis de nombreuses années. Il avait été temporairement marié avec une princesse étrangère dont il avait eu un enfant, avant de la tuer. Il l'avait étranglée une nuit, prétendant qu'elle voulait l'étouffer.

Le petit prince était trop jeune encore pour régner. Il vivait loin de la cour, dans un domaine de sa grand-mère et apprenait là-bas tout ce qu'un futur roi doit savoir pour se tenir et se comporter comme il convient.

Prévenue par un jeune page que Gault avait envoyé à sa recherche, la reine accourut vers les lieux du drame. Elle ne sanglota pas, ne se lamenta pas et devint régente du royaume en un instant, distribuant les tâches avec une rare efficacité et réunissant un conseil royal dans les heures qui suivirent l'événement. Y furent conviés tous les conseillers, ministres et secrétaires disponibles, ainsi que le duc de Matarne et Sylve.

La réunion ne se tint pas dans la grande salle du trône, comme on aurait pu le croire, mais dans les appartements de la reine, dans le salon qui jouxtait sa chambre. Quand Sylve, intimidée, entra dans la pièce somptueusement décorée à l'aide de couleurs vives, la régente était assise sur une chaise toute simple et les conseillers se tenaient debout autour d'elle. Il semblait qu'elle n'attendait que l'arrivée de la jeune femme car, dès qu'elle la vit, elle s'adressa à Gault vers lequel tous les regards se tournèrent.

— Duc, dit-elle, vous avez assisté à ces meurtriments, à la disparition du roi, mon époux.

Sa voix se brisa un court instant à ce moment. Ce fut la seule fois où elle afficha son émotion.

— Je vous mande une narration exacte des faits, tels que vous les avez pu entendre. Vous serez aidé dans cet exercice par toutes les personnes que vous jugerez aptes. Je veux ce rapport dans la soirée.

Sans attendre d'acquiescement, elle tourna la tête vers Sylve :

— Mafumelle, votre courage, votre adresse et l'aide de Dieu vous ont lavée de tous les soupçons qui pesaient sur votre destinée, j'en suis heureuse. Vos dons se doivent d'ores en avant d'être considérés comme des cadeaux de la Providence et je ne souffrirai point qu'il en soit autrement de par le royaume. Que cela soit ouï céans et colporté hors de ces murs.

Elle fit une courte pause pour que ses paroles puissent être assimilées par tout le monde et reprit :

— Mafumelle, je vous désigne pour mener la chasse au meurtrier. Je vous mande de choisir qui vous voulez, de lever un ost et courir sus au félon. Le royaume ne peut souffrir que l'un de ses sujets torture et occise le roi. Si vous pouvez le traîner jusqu'au château royal, il sera roué sur place publique. Si vous le devez abattre comme une bête dans une forêt, ne tergiversez point et abattez-le. Point de quartier, mafumelle, vous avez ma bénédiction et la cassette royale vous est ouverte pour les défraiements de votre chasse.

On murmura un peu à cette annonce.

— Qu'est cela ? gronda la reine. Est-il céans quelque esprit chagrin qui opinerait que la chasse au meurtrier du roi ne passe point par des dépenses ? Juge-t-on ces dépenses inconsidérées avant même qu'elles n'aient été chiffrées ?

Personne ne broncha.

— Allons ! Parlez ! Narrez-moi le pourquoi de ces murmures ! Il n'y a que deux fumelles céans. Les mâles présents dans cette pièce n'auraient-ils point de breloques assez pour déclore leur bec et nous narrer ce qui les déquiète ?

— Je ne peux jacter que pour ma personne, majesté, dit un homme assez gros, petit, au cheveu rare, mais d'une grande beauté de visage.

— Faites, vicomte, dit la reine.

— J'opine que la fumelle ci-devant a fort bien bataillé tantôt. J'opine également, ainsi que vous le fîtes, que les soupçons que l'on pouvait nourrir à son égard sont d'ores en avant infondés et caducs. Il reste que je ne vois point qu'une fumelle puisse circonvenir un être aussi retors que le meurtrier du roi. Adonc, je suis apensé qu'elle ne peut qu'elle mande le soutien des chefs de guerre du royaume qui la pourront renforcer et puiseront dans leur cassette personnelle à la parfin de mener cette affaire à son terme.

Des hochements de tête suivirent cette déclaration.

— Vicomte, voilà une déclaration fort généreuse qui vous va très bien, dit la reine. Qu'en est apensée l'intéressée ?

Sylve rougit violemment. Elle n'avait aucune envie de prendre la parole devant toute cette assemblée de nobles qui gouvernaient un royaume.

— Je…, commença-t-elle.

— Oui ? Exprimez-vous, mon enfant, l'encouragea la reine.

— Je suis apensée qu'il serait fol d'accroire qu'un ost, tout aussi puissant soit-il, puisse venir à bout de la puissance de Baulche.

— Mais, mafumelle…, protesta le vicomte.

— Il me plairait, monsieur le vicomte d'aller jusqu'au terme de mon propos, si cela vous agrée, le coupa la jeune femme.

— Faites, mafumelle, faites, répondit l'homme, conciliant.

— Adonc, Baulche ne sera point réduit par le nombre, mais uniquement pas la puissance et la ruse, voilà ma conviction. Je suis apensée que je dois aller seule lui courir sus, pour ce que quiconque attentera de me suivre se verra mortellement touché, de cela je suis acertainée.

— Je nouls te laisser t'y rendre seule, dit Gault.

— Je sais, répondit-elle.

— Qui vous peut laisser accroire, jeune fumelle que vous êtes mieux armée qu'un seul d'entre nous pour aller quérir un vieil homme fol dément ? demanda un homme jeune et visiblement puissant.

— Vous n'étiez point autour de la lice tantôt, dit Sylve.

— En effet, je me…

— Vous n'avez donc point avisé ce qui s'y est déroulé ; vous n'avez point envisagé le conseiller se tordre en grand pâtiment dans la boule de feu qui l'enveloppa et le consuma, vous n'avez point ouï les cris de terreur poussés par le cardinal quand ses os se sont brisés par-dedans son corps et l'ont enserré dans une cage sanguinolente… Vous n'avez rien vécu de tout cela car, l'eussiez-vous fait que vous ne seriez point céans à en disputer avec nous. Vous auriez passé.

Personne ne songea à critiquer ou ergoter sur ce qu'elle venait de dire. Elle l'avait fait sans passion, sans souci de polémique. Elle avait énoncé des faits. Des faits horribles par leur seule simplicité.

— Je ne suis point une guerrière, je ne suis point courageuse. Je trémule à l'idée d'aller seule à la poursuite de Baulche, car il me pourra occire, ainsi qu'il l'a fait pour nombre d'âmes. Malgré cela, j'accrois et vous certifie que je suis la seule à le pouvoir détruire.

— De quelle manière ? demanda le vicomte, quelle arme allez-vous utiliser ? Je ne vois point ce qui vous pourra prémunir de sa puissance davantage que notre expérience des faits de guerre.

— Majesté, puis-je faire une simple démonstration ? demanda Sylve.

— Sans dol ? s'enquit la reine.

— Assurément.

— Faites.

La jeune femme regarda Gault et un vrombissement envahit soudainement la pièce. Les nobles se regardèrent, étonnés, puis poussèrent un cri de surprise quand ils virent le duc s'élever lentement dans l'air et se déplacer au-dessus de leurs têtes, à plus de deux mètres du sol.

— Duc ! Quel est ce prodige ? demanda l'un.

— Par quel enchantement parvenez-vous à voler de la sorte ? s'interloqua un autre.

— C'est Sylve, répondit Gault, souriant. C'est son pouvoir qui me porte. Ne l'oyez-vous point qui vibre céans ?

— Cela ne se peut ! s'exclama un vieil homme qui se tenait derrière la reine. C'est sorcellerie !

— Paix-là ! ordonna la reine. J'ai dit tantôt que je noulais ouïr semblable accusation à l'encontre de la fumelle ci-devant. Se peut-il que vous l'ayez si promptement désappris Thibault ? demanda-t-elle plus doucement.

— Nenni, majesté, mais jamais je n'ai assisté à pareil phénomène, cela m'étonne vivement et je ne peux que je pense à un enchantement !

— Point d'enchantement, pas plus que de faits sorciers, messeigneurs, intervint Sylve quand le duc fut revenu à terre. Ce que vous avisez là ne sont que des pouvoirs dont je suis dotée depuis ma naissance. Ils ont valu l'ars à ma mère et le bannissement sous peine d'être pareillement brûlée pour moi. Vous êtes puissants les armes à la main, je le suis par le seul fait de mon esprit. Je ne suis point capable de vous enseigner ce…

— Cet art ? proposa la reine.

— Se peut que ce soit un art, majesté, mais il m'a moultement nui jusqu'alors.

— Il nous va présentement donner la main à la parfin de réduire un méchant, mon enfant. Si Dieu te l'a donné, je suis assurée que c'est dans le divin dessein de répandre le bien autour de toi. Tu ne peux que tu acceptes ce don comme un présent te venant du Seigneur lui-même.

— Je ferai selon vos recommandations, majesté, dit Sylve en s'inclinant devant la reine.

— Adonc, tu persistes à penser qu'il te faut y aller seule ?

— Oui-da, majesté.

— Nenni ! s'exclama Gault. Cela ne se peut !

— Duc ? Quel noble sentiment vous pousse ainsi à désapprouver un avis royal ? demanda la reine avec un fin sourire.

— Je chéris prou cette fumelle, majesté. Je ne peux que je trémule à l'idée qu'elle aille seulette aux devants de ce monstre félon ! Il la peut occire, broyer, arser dans son feu d'enfer.

— Elle prétend être la seule à le pouvoir contenir, argumenta la reine.

— Et c'est chose véritable, majesté, j'en conviens. Toutefois, je la peux compagner durant sa route vers le lieu d'encontre. Ensuite, elle combattra seule. Je sais que je ne pourrais point lui prêter la main, pour avoir assisté à un semblable combat en mon château de Matarne.

— Qu'es-tu apensée de cette offre, mon enfant ?

— Elle m'agrée à tout plein, majesté, répondit Sylve, le rouge aux joues.

— Adonc c'est décidé, vous irez tous deux à l'encontre du meurtrier. Je mets à votre disposition les meilleurs chasseurs et pisteurs du royaume, ainsi…

— Point besoin de pisteurs, majesté, intervint la jeune femme. Le pouvoir de Baulche me résonne dans l'âme comme un chant maléfique. Je le percevrai avant

qu'aucune trace ne soit visible. Nous irons seuls à la parfin de n'être point par trop détectables.

— Qu'il en soit ainsi, conclut la reine en se levant. Si d'aucun ne désire ajouter quelque chose, je souhaite me trouver seule quelques instants. Les funérailles de mon époux se tiendront en votre absence, ajouta-t-elle à l'intention de Gault et Sylve, mais je vous saurai près de moi. Allez, mes seigneurs ; va, mon enfant et veille à ta vie.

– Chapitre treize –

— Quelle voie ?

Gault regardait, perplexe, le chemin qui bifurquait. Ils avaient jusqu'à présent facilement suivi les traces bien visibles de la mule du « maître » ; mais, depuis quelques heures, elles se perdaient dans celles d'un important convoi qui se rendait apparemment en direction du monastère du Tertre.

À la bifurcation, le convoi se partageait en deux. Certains poursuivaient leur route vers le monastère et d'autres allaient vers le sud. Dans le fouillis des traces imprimées dans la terre de la route, il était impossible de reconnaître celle de l'animal que Baulche avait emmené avec lui pour porter ses affaires.

— Nous eussions dû mander un pisteur, comme l'avait suggéré la reine. Je pensais que le pouvoir de Baulche me guiderait, mais je ne sens rien. Depuis notre département, je n'ai point senti le moindre frémissement de pouvoir, si ce n'est le tien, mon duc.

— J'opine que le félon n'a point usé de son pouvoir pour ce qu'il a fort bien entendu que tu le pourrais ainsi détecter et poursuivre.

— Oui-da, mais…

— Je vais au bout de mon discours, ma mie, la coupa Gault en posant une main sur son bras. Il n'a pas eu à user de son pouvoir mais d'ores en avant, il n'est plus seul. Adonc il aura, se peut, à user de sa puissance pour une raison que nous ignorons. Dans ce cas, tu le pourras percevoir.

— Tu as certainement raison. Allons vers le sud. Je décrois qu'il s'aille fourrer dans la religion. Ce monastère est un lieu de prières et de recueillement, m'as-tu narré ; adonc il le va contourner, j'en suis acertainée.

— Fort bien, dit Gault en talonnant leur cheval, allons vers le sud.

Cela faisait quatre jours qu'ils étaient partis. Ils montaient tous deux un hongre donné pour l'occasion par la reine. Une bête que Gault avait choisie solide, docile et puissante. Sylve ne sachant pas monter, il était hors de question de tenter de lui apprendre en si peu de temps, ce qui imposait qu'ils aillent à deux sur la même monture. Un cheval de bât les suivait. Il portait la nourriture, les armes du duc, et des couvertures pour dormir là où la nuit les prenait. La reine avait été généreuse. Ils emportaient une petite fortune que Gault avait tenu à diviser en quatre parts égales. Sylve en portait une dans une bourse sous ses vêtements, il avait la seconde à sa ceinture et les deux chevaux portaient le reste dans une sacoche de cuir accrochée tout le long de la sangle, selon une idée d'un palefrenier des écuries royales.

Ils suivirent le convoi pendant deux journées entières, sans se rapprocher, car Sylve craignait que Baulche ne détecte leur présence.

— Il fuit, avait-elle dit. Il est aux aguets et veille assurément à n'être point découvert. J'accrois qu'il nous peut percevoir si nous venons trop près.

Un soir, ils avaient dû reculer un peu à la hâte, car le convoi s'était arrêté pour la nuit au sommet d'une combe. Ils avaient failli tomber dessus en haut de la côte, mais le garde n'était visiblement pas très rigoureux, ils n'avaient pas été entendus et avaient pu faire demi-tour en silence et passer la nuit de l'autre côté du petit ravin.

— Nous avons bien choisi ! s'exclama brusquement Sylve. Il est là, je le sens.

Gault, qui découpait des lanières de viande pour leur repas, la regarda. Elle paraissait presque absente, les yeux dans le vague et les cheveux un peu dressés. Le feu dans son dos l'ourlait d'une lumière chaude et mouvante. Elle était belle.

— Avise, ce qu'il me fait, dit-elle en souriant.

Sa peau devenait lumineuse. Elle brillait d'une douce lueur irisée qui faisait comme des nappes de couleur se déplaçant au rythme de sa respiration. Soudain, elle ôta tous ses vêtements et se contempla, nue sous les étoiles et peinte comme un doux et mouvant kaléidoscope.

— Ma mie…, murmura Gault, ému par ce spectacle extraordinaire. Ne t'expose point, je t'en conjure…

— N'aie point de crainte. Je ne risque rien. J'accrois que ma peau reçoit le pouvoir de Baulche, mais je n'use point du mien. Il ne me peut percevoir.

Le phénomène ne dura pas très longtemps. Les lueurs sur la peau de Sylve disparurent soudain et ses cheveux retrouvèrent leur aspect habituel.

Le lendemain, ils passèrent là où le convoi s'était arrêté pour la nuit. Traces normales de campement : crottin de chevaux, foyers, reliefs de repas.

— Quelque chose est anormal, dit cependant Sylve.

— Anormal ? Pour quelle raison ? demanda le duc.

— Je ne sais, répondit sa compagne. Je ressens une douleur, une terreur. J'ai grand peur qu'il ait occis un guillaume céans. Arrête la monture.

Elle sauta à terre et chercha. Gault la regarda faire. Les yeux fermés, marchant très lentement, elle parcourut tout le campement en évitant tous les obstacles sans ouvrir les yeux. Son pouvoir vibrait en sourdine autour d'elle. Soudain, elle se figea et alla rapidement vers la lisière de la forêt qui se trouvait à une trentaine de mètres du chemin. Gault sortit son épée et la suivit. Sans hésiter, elle pénétra sous les arbres. Il y eut un bruyant et soudain remue-ménage devant elle. Elle poursuivit son chemin sans ralentir pour déboucher sous un hêtre dont l'écorce grise était maculée de sang. Un corps à demi dévoré par le sanglier qui venait de fuir gisait au pied de l'arbre.

— Tudieu, dit Gault. Est-ce lui qui…

Il ne termina pas sa phrase, il connaissait la réponse. D'ailleurs, Sylve ne dit rien. Elle se pencha vers le corps déchiqueté et le regarda longuement.

— Il l'a broyé comme les autres, commenta-t-elle.

Elle se releva et, les yeux baignés de larmes, se blottit contre la poitrine du duc.

— Je trouvais belles ces couleurs, à nuit. C'étaient les couleurs de la mort. Elles dansaient sur mon corps qui chatoyait, tandis que ce guillaume pâtissait dans les tourments de la démence du fol-méchant que l'on pourchasse. J'ai grande vergogne à m'être ainsi ébaudie du dol de ce malheureux. Je me suis trouvée belle, Gault, je me suis trouvée belle…

— Tu l'étais. Ces couleurs dansaient sur toi, car tu rends bel et bon ce que tu touches. Je décrois qu'il s'agissait d'une danse de la mort. Tu n'as point saisi le dol du guillaume, tu as seulement perçu les ondes de pouvoir. Je suis acertainé que si cela avait été un pouvoir bénéfique, il aurait semblablement dansé sur ta peau, ma mie. Allons, apaise-toi. Il ne te faut point mettre martel en cap. Le félon a occis, à nuit. Nous n'y pouvons mais. Il nous le faut empogner et le détruire comme une bête dangereuse et non point céder à la déréliction qui nous pourrait terrasser si nous n'y prenions point garde.

Sylve leva la tête et le regarda un instant. Il se pencha et déposa un léger baiser sur les lèvres de la jeune femme.

— Je te mercie de ta présence à mes côtés, mon duc. Je n'entends point le pourquoi de ma volonté de courir sus à ce méchant seule. Qu'aurais-je pu faire, face à un tel prédicament ?

Ils couvrirent le corps du mieux qu'ils le purent et gravèrent une croix dans le tronc du hêtre.

La petite troupe qu'ils suivaient poursuivit toute la journée son chemin vers le sud. Sylve ne savait si elle devait intervenir immédiatement, ou attendre que Baulche quitte ces gens pour ne pas les exposer à une rencontre dangereuse pour eux. Le soir, elle ressentit à nouveau le pouvoir de « maître » ; plus puissamment cette fois. Même Gault entendit le chant s'élever dans l'air silencieux de la nuit.

— Il attente à nouveau d'occire, s'écria Sylve. Il nous le faut interdire !

Elle se jeta sur le chemin et courut vers le campement qui se tenait juste derrière une petite colline.

Gault ne prit pas le temps de coiffer son casque et sauta à cheval, sa longue épée à la main.

— Sylve, attends-moi, ne t'y rends point seule, tu vas te faire meurtrir ! cria-t-il. Sylve !

Peine perdue. Coupant au plus court à travers bois, là où le cheval ne pouvait pas la suivre, la jeune femme courait de toute la vitesse de ses jambes et déboucha soudain sur le campement. Une dizaine de personnes étaient assises, sans bouger, les yeux fixés sur Baulche qui sodomisait une jeune femme à grands coups de reins. Son pouvoir chantait dans la clairière et les soulevait du sol, lui et sa victime. Ils montaient de plus en plus haut, au fur et à mesure du plaisir du vieil homme qui poussait de petits cris plaintifs et ridicules.

— Que… ? commença Gault en arrivant.

Sylve le fit taire d'un geste impérieux du bras. Trop tard. Baulche l'avait entendu. Il se retourna d'un bloc et son visage, extatique sous le plaisir, se déforma en un hideux masque de haine démente.

— Te voilà enfin, sorcière, tu vas pâtir pour ce que tu m'as fait ! cria-t-il, alors que la jeune femme retombait à terre.

Lui resta suspendu à trois mètres du sol. Il avait l'air ridicule, son sexe flasque pendant entre ses jambes et encore secoué par des spasmes orgasmiques. En criant, il tendit les mains vers Sylve et un jet de feu apparut entre ses doigts pour aller la frapper de plein fouet. Elle recula de deux pas, mais ne tomba pas, protégée par son pouvoir qui vibrait de plus en plus fort, et riposta aussitôt en lui envoyant un rocher qui s'arracha de son coussin de mousse et d'herbes folles pour se catapulter vers le vieil homme. Le bruit du choc résonna dans toute la clairière comme un coup de tonnerre. Baulche fut balayé comme un fétu et alla percuter les arbres proches. Il parut étonné de la violence de la riposte et resta un très court instant sans réaction. Sylve en profita pour faire ployer les branches des arbres qui, en craquant bruyamment, l'enserrèrent dans un étau végétal. Il réagit aussitôt et les arbres flambèrent instantanément, leur feuillage et leur bois se tordaient et explosaient sous la morsure des flammes. Le chant du pouvoir de Baulche éclatait, amplifié par la résonance de la cathédrale de feuillages tandis que, au milieu du foyer, le vieil homme riait, son vieux sexe à nouveau pris par une hideuse érection. Sa voix amplifiée, déformée, retentissait dans la clairière.

Il poursuivit Sylve de ses traits de feu, tandis qu'elle lui envoyait tout ce qui pouvait se trouver à sa portée : rochers, terre, troncs d'arbres morts. Un déluge de feu et de pierres enveloppa les deux combattants, les isolant du reste du monde. Sylve ne faiblissait pas. Sa colère augmentait, se transmuait en une rage d'une violence inouïe qu'elle cherchait de moins en moins à contrôler et les éléments dont elle bombardait le vieil homme se transformèrent progressivement en une matière que son esprit, lentement désinhibé, inventait. Il ne s'agissait pas de feu, comme celui qu'utilisait son adversaire, mais d'une sorte de plasma presque liquide, d'une teinte d'un bleu foncé changeant, qui se matérialisait juste devant elle et se précipitait vers sa cible en sifflant. Les quelques fragments qui retombaient creusaient un trou dans tout ce qu'ils touchaient, que ce soit végétal ou minéral, que ce soit de la terre ou de la roche.

Baulche ne riait plus. La terrible puissance de la matière qui se précipitait sur lui le terrifiait peu à peu. Il y voyait Sylve elle-même ; la couleur glacée de cette chose était celle de ses yeux ; la chaleur abominable du plasma était la matérialisation de sa volonté. Ce fut à cet instant qu'il s'aperçut qu'il aurait aimé la posséder comme il l'avait fait avec toutes les autres femmes qu'il avait violées et tuées. C'était elle qu'il recherchait depuis tout ce temps ; elle seule qui l'aurait pu contenter ; elle seule.

Il lui devint de plus en plus difficile de lui résister et d'attaquer en même temps, presque toute son énergie étant nécessaire pour assurer sa défense. Il sentit qu'il n'aurait pas le dessus, la fumelle était par trop puissante pour lui. Elle ne faiblissait pas, alors qu'il ressentait les prémices de l'épuisement envahir sa tête malade. Il changea de tactique et orienta son déluge igné vers Gault qu'il avait aperçu du coin de l'œil. De Matarne dut s'enfuir, poursuivi par des sphères pourpres rougeoyantes qui frappaient la terre à côté de lui, le suivaient dans ses détours…

— Non ! hurla Sylve.

Elle se détourna de Baulche et enveloppa Gault dans un champ d'énergie pure sur lequel vinrent s'écraser les projectiles enflammés.

— Je suis ton miroir Sylve, cria le vieil homme. Je me mire dans ton image et tu te modèles à la mienne. Rejoins-moi et nous serons alors les maîtres de ce monde. Je te connaîtrai et te chérirai, Sylve !

— Jamais ! rugit-t-elle.

Un jet de plasma plus puissant que tous les autres se rua vers le maître en déchirant l'air. Il n'atteignit que les arbres qui furent vaporisés sur plusieurs centaines de mètres, créant une tranchée fumante dans la forêt.

Elle n'avait pas eu le temps de le voir, mais, Baulche avait disparu. En une fraction de seconde, il ne fut plus là. Un dernier trait de feu frappa la sphère qui protégeait Gault et le silence retomba, seulement rompu par le vrombissement de la puissance de la jeune femme.

Elle ne relâcha pas immédiatement sa vigilance et le son de son pouvoir vibra encore quelque temps.

— J'accrois qu'il est réellement départi, Sylve, dit le duc.

La jeune femme ne répondit pas tout de suite et secoua la tête, les sourcils froncés. Gault se tut et attendit. Ce ne fut qu'après une grosse heure que le vrombissement décrut lentement pour disparaître tout à fait.

— Nous n'entendons point ce qui a pu survenir. Nous avons avisé ce vieil homme au bord de la route. Il ne semblait point ni fol ni méchant, juste malengroin. Il nous a dit aller vers le sud et a mandé notre compagnie. On est des gens honnêtes, on a accepté !

Celui qui parlait était un marchand ambulant qui vendait les produits achetés auprès des habiles peauciers des contrées méridionales. Il retournait acquérir des cuirs après avoir vendu son stock à la grande foire annuelle de Toural.

— … Et puis, un matin, une fumelle a disparu. Personne ne l'a vue départir. Ses parents l'ont cherchée partout en pleurant, mais rien. Pas une trace, pas un fragment de tissu, rien. Comme si elle avait été enlevée par quelque esprit malfaisant. Le lendemain, c'était un gars qui compagnait le frère Toine, celui qui est assis là-bas. Pareillement à la fumelle, j'opine qu'il a disparu sans laisser de traces nulle part. Personne l'a cherché, maugré les huchements et les pleurs du moine, on avait par trop peur de la forêt et quand la peur est là… On a accéléré pour quitter au plus vite les bois où d'anciennes légendes narrent que gîtaient par le passé des gobelins malfaisants ou des elfes malins. Le petit peuple semblait être revenu céans. Mais il apparaît à c't'heure que c'est cet homme qui était la cause de tout ce malheur. Ce jour d'hui en m'éveillant, j'avais dans l'esprit que tout ce malheur était survenu en même temps que l'homme. Je m'en suis défié toute la journée, l'espiant dans ses faits et gestes. Et voici qu'il m'est apparu qu'il marchait mieux que quiconque dans le convoi, ne mangeait point dans le même temps que nous autres et avait une mine encore plus renfrognée qu'à l'habitude. Au campement du soir, il est venu vers moi, et plus rien, ma doué, plus rien ! Je ne me ramentevois plus ce qui s'est passé. Je ne sais comment, mais ce méchant nous a tous endormis. Je ne me suis éveillé qu'au moment où la fumelle a posé sa main sur mon épaule. Et par tous les anciens dieux, que s'est-il déroulé céans ? Une route de feu a été tracée dans la forêt ! Par quel prodige ?

Sylve et Gault abandonnèrent le convoi, après avoir indiqué au moine où se trouvait le corps supplicié de son compagnon. La douleur du religieux fut telle que le duc dut le soutenir, faute de quoi il se serait effondré.

— Adelin, mon ami ! Adelin, je te chérissais tant…

— Ne dites point cela à haute voix, moine, lui conseilla de Matarne. Dominez votre dol, il vous fait déparler.

— Je ne déparle point, messire, dit doucement le moine en pleurs. Adelin était plus qu'un compagnon pour moi, ainsi que je l'étais pour lui. Son trépas me laisse seul sur cette terre où la vie va me devenir une géhenne sans fin. J'en ai de la vergogne, mais son souvenir mande que je reconnaisse ma bougrerie.

— Musèle ton bec, moine, mais n'éprouve point de vergogne à ces sentiments d'amour, intervint Sylve qui avait écouté. On ne choisit point qui l'on chérit, pas plus qu'on ne choisit où ni comment l'on naît. Pleure ton Adelin, mais dissimule ton amour, il te pourrait conduire au bûcher, en compagnie d'une sorcière ou d'une magicienne.

Le frère Toine lui avait pris les mains, les avait baisées, puis avait dit :

— Tu es une fumelle d'une grande bonté, je le sens jusque dedans mon âme en grand dol. Puisse Dieu t'accorder le pardon de tes fautes et puisse Son infinie bienveillance vous protéger toi, tes enfants et ceux que tu chéris jusqu'à la fin des temps.

Ils avaient marché pendant des jours en direction du sud, sans relever la moindre trace du passage du « maître », à tel point que Gault se demandait souvent s'ils étaient toujours sur sa piste. Sylve ne sentait rien physiquement, mais quelque chose en elle lui faisait penser qu'ils devaient toujours avancer vers le sud, toujours le sud.

— J'accrois que nous sommes sur le bon chemin, répondait-elle aux questions de son compagnon. Je ne sais comment te le prouver, mais je suis presque acertainée de dire vrai.

Puis, au fur et à mesure de leur progression vers ce sud, sur les hypothétiques traces de Baulche, le paysage changea. Subtilement d'abord ; forêt plus difficilement pénétrable, chemins en cul-de-sac qui les obligèrent plus d'une fois à faire demi-tour. Puis, un matin, le jour parut étrange à Sylve. C'était comme une de ces journées d'hiver où il semble que le soleil ne va pas réellement se lever. Pourtant, le ciel était dégagé. Il n'y avait que quelques nuages qui venaient vers eux, mollement poussés par le vent du sud. Malgré cela, toute la journée le bleu du ciel resta inhabituel ; sombre. Le lendemain, le phénomène s'accentua encore un peu plus. Le surlendemain, le doute n'était plus permis, la couleur du ciel changeait, se ternissait. Les deux chasseurs pouvaient aisément regarder le soleil en face sans être éblouis, tellement l'intensité de son éclat avait baissé. Les chevaux renâclaient souvent, s'effrayaient pour un rien et, oreilles baissées, muscles tremblant, refusaient obstinément de galoper. La vie elle-même semblait atteinte par ce phénomène. Les arbres devenaient de plus en plus tortueux. Les chênes, les hêtres, les épicéas et même les bouleaux poussant près des marécages s'assombrissaient, leurs troncs se courbaient comme soumis à d'indicibles souffrances, leurs branches descendaient jusqu'à terre et paraissaient ramper sur le sol, étalant leurs feuilles d'un vert malade vers un jour à la lumière blafarde.

— Qu'es-tu apensée, ma mie ? demanda Gault, alors qu'ils avalaient leur repas, accroupis près d'un feu dont les flammes refusaient de monter.

Sylve n'eut pas besoin de s'enquérir de ce dont il voulait parler.

— Baulche, répondit-elle.

— Adonc tu accrois qu'il serait capable de changer la face du monde ?

— Oui-da. Il est devenu fol dément. Son esprit ne trouve plus devant lui aucune barrière qui le puisse contenir et son pouvoir s'exprime sans entraves. Sa haine et sa folie s'accordent alors pour lui conférer des pouvoirs à nul autre pareil. J'accrois que nous approchons de son repaire. Il nous faut nous guider sur le tourment qu'il fait subir au monde. Plus elle sera intense, plus nous serons près de lui.

— Ne ressens-tu point la peur ?

— Si fait. Je trémule de tout mon corps, jusque par-dedans âme. J'ai peur jusque dans mon esprit. Cela dépasse tout ce que nous pouvons craindre, dit-elle en embrasant le lugubre paysage d'un geste du bras. J'ai l'envie de te dire de départir car je sais que la rencontre ne va point tarder, mais je n'en ai point le courage. Je vais en trémulant vers mon devoir et ne sais si j'en aurais la bravoure sans ta présence, mon duc.

— Je ne te vais point paraître vaillant, ma mie, mais je te dois confesser que je me sens comme un enfançon devant une porte noire qu'il doit franchir. Nonobstant, j'opine que c'est assurément ce que recherche le félon ; il nous faut nous ressaisir et ne pas trémuler plus avant, sans quoi notre entendement s'en trouvera émoussé. On ne va point au combat avec une épée au fil émoussé. Viens-t'en près de moi et rassemblons nos forces, nous ne pourrons alors que nous serons plus forts et vaillants.

Il l'enveloppa dans ses bras, tandis qu'elle lui délaçait lentement sa ceinture et lui ôtait sa chemise de cuir. Quand il fut torse nu, elle le caressa doucement, enfouissant ses doigts dans les poils de sa poitrine. De son côté, il lui enleva son bourgeron de lin, puis s'allongea sans la lâcher pour qu'elle accompagne son mouvement. Elle se plaqua contre lui. La pointe de ses seins frottant contre la peau du duc lui donnait envie de mordre et de crier. Elle l'aida à enlever ses braies et se débarrassa de sa jupe de laine. Nus l'un et l'autre, ils bougèrent lentement, puis de plus en plus rapidement. Le plaisir vint presque tout de suite et leur arracha un cri qui monta vers le ciel d'un noir de suie.

Le lendemain, l'obscurité ne semblait pas devoir laisser la place à la lumière du jour. Ce ne fut que vers midi qu'il fit un tout petit peu plus clair. Ils purent avancer dans une demi-pénombre, tenant par la bride les chevaux de moins en moins décidés à mettre un sabot devant l'autre.

Ils n'avaient plus besoin de se demander le chemin à suivre. Les arbres étaient tellement torturés qu'on ne parvenait plus à les reconnaître ; l'eau des ruisseaux coulait, sirupeuse et noire, charriant des cadavres de poissons, écrevisses et castors au ventre gonflé. L'air lui-même semblait plus épais, difficile à respirer, au point que Gault haletait, bouche ouverte. Sylve n'était pas atteinte par cette nouvelle difficulté et parvenait à fournir toujours autant d'efforts sans ressentir l'épuisement qui touchait le duc.

— Mon ami, lui dit-elle. Ne veux-tu point m'espérer céans ? J'accrois que nous ne sommes plus loin du but. Ta présence va m'entraver, si Baulche te prend à nouveau comme cible, j'ai grand peur qu'il ne nous échappe encore une fois, ou pire, qu'il te touche…

— Je ne…

— Je t'en prie, mon duc. Je ne pourrai me consacrer à détruire cet être malfaisant si je dois trémuler pour ta vie. Laisse la vergogne que tu éprouves à ne point compagner une fumelle qui va combattre et obéis-moi.

— Mais nenni ! Il ne peut être question de…

— Duc de Matarne ! Il me plairait que tu cesses d'attenter à diriger ma vie.

— Je n'attente point de diriger ta vie…

— Cesse ! cria Sylve, soudain hors d'elle.

Elle étendit brusquement le bras ; Gault se trouva projeté à plusieurs mètres et retomba lourdement sur le dos.

— Gault ! hurla la jeune femme. Mon ami, qu'ai-je fait ?

Elle se précipita vers lui qui s'asseyait difficilement.

— Pourquoi t'ai-je… ?

— Le félon, ma mie, répondit le duc en grimaçant de douleur. Assurément, il a détecté ta présence et s'emploie à manœuvrer ton entendement.

— Baulche ! cria Sylve en se relevant, je te hais ! Je te vais anéantir !

Elle partit dans la nuit en courant, abandonnant le duc qui se remit lentement sur ses pieds.

La jeune femme survola les arbres torturés, les ruisseaux empoisonnés. Portée par sa haine, son pouvoir vibrant de toute sa force, elle allait à une vitesse fulgurante, ses cheveux volant derrière elle. Il lui était simple de se diriger. Tout le décor lui indiquait la direction à suivre. Au bout de quelques minutes, une lueur qui brillait sombrement à l'horizon l'attira comme une lampe charme les phalènes.

Elle n'eut pas à aller très loin : au sommet d'une colline totalement dénudée, une large tour carrée remparée derrière une haute muraille crénelée, se dressait vers le ciel pourpre. Un chemin empierré montait vers le château, depuis une sombre forêt silencieuse. Les fenêtres, simples trous percés dans la muraille, brillaient comme autant d'yeux qui scrutaient l'horizon. Baulche l'attendait.

Elle toucha terre au pied de la tour et entra en faisant voler en éclats la lourde porte de bois et la herse baissée. Aucune vie dans la cour centrale. Personne ne passait, pas de chiens, pas de poules ou de porcs, rien.

Sylve avança vers la haute porte qui devait donner sur une salle de repas, mais une voix l'arrêta.

— Ne pénètre point dans mon domaine, fumelle impure. Ta présence le souillerait.

Elle se retourna. Baulche se tenait derrière elle. Assis sur les pavés de la cour, le menton posé dans ses mains, il paraissait plus jeune qu'auparavant.

Sans temps de latence, Sylve se jeta sur lui en hurlant. Le choc n'eut pas lieu, car le vieil homme disparut dans un éclat de rire aigu.

— Tu me crains tant, que tu te caches à ma vue, vieillard ? cria Sylve.

Elle se posa sur le sol et attendit. Ce laps de temps eut le mérite de la calmer un peu. Elle respira profondément et s'obligea à expirer posément.

Le chant du maître annonça son retour. Il se matérialisa tout près de la jeune femme, Gault à ses côtés. Sylve frémit, mais tenta de n'en rien laisser paraître.

— Que prétends-tu accomplir avec ce duc qui veut régenter mon existence ? demanda-t-elle, railleuse. N'accrois point que cela puisse m'empêcher de te détruire.

Elle allongea le bras dans sa direction et une masse d'air plus dense que le plomb vint le percuter au thorax. Il chancela et tournoya sur lui-même, mais ne tomba pas. Au contraire, il sembla qu'il profita de l'élan pour acquérir une vitesse folle et envoyer à son tour une boule d'énergie qui ne heurta pas Sylve, mais éclata avant de la toucher et s'étendit autour d'elle comme un écran opaque derrière lequel la jeune femme disparut.

Enfermée dans un nuage d'une absolue noirceur, elle ne voyait plus rien. Il ne lui était pas possible de bouger. Malgré l'apparente consistance vaporeuse de la matière qui la retenait prisonnière, ses efforts pour en sortir furent vains. Elle ne pouvait qu'entendre la voix de Baulche qui lui expliquait :

— Vois-tu, Sylve, depuis fort longtemps j'attends *la* fumelle. Pas celles que j'encontrais et que je connaissais quand les basses exigences de mon vit étaient par trop impérieuses, mais une fumelle avec qui j'eusse pu partager mes doutes, mes craintes et mes moments de liesse. Tu pourrais être celle-là que j'ai cherchée dans toutes les autres, si cela t'agréait. Ton pouvoir allié au mien nous autoriserait une vie heureuse et sans crainte de la colère de Dieu. Je sais que tu ne peux chérir des êtres faibles. Ce petit duc de bren ne t'est rien. N'entends-tu point que c'est moi que tu chéris à travers son enveloppe de chair ? Deviens mienne et je te promets un royaume de puissance où tout te sera permis. Qu'en es-tu apensée ?

L'écran qui l'aveuglait s'éclaircit lentement et devint totalement transparent. Elle y voyait à nouveau, mais ne pouvait pas bouger. Gault était debout à côté du maître, une arbalète à la main, il la visait. De son œil droit, Sylve ne voyait plus que le blanc. Son bandeau avait été retiré et son œil gauche brillait d'une sinistre lueur écarlate. La rigidité de sa posture indiqua à la jeune femme qu'il se trouvait sous l'emprise du vieil homme qui lui demanda à nouveau :

— Qu'en es-tu apensée ?

— Je ne sais. Cela est tellement soudain pour moi, que je ne puis répondre sans y songer un petit.

Baulche sourit d'un air mauvais.

— Tu te penses rusée, habile, alors que tu n'es que décevante. Vois-tu, m'eusses-tu agoni d'injures et eusses-tu tenté de m'occire, je t'aurais laissé la vie sauve pour venir tous les jours te poser cette question à laquelle tu eusses assurément fini par répondre comme je l'entendais. Mais voici que tu me veux leurrer, me faire accroire que tu y vas songer. Comme si j'allais tomber dans ce grossier piège et te traiter en princesse, pendant que tu fomenterais des plans dirigés contre ma personne !

Il s'échauffait. Son sourire avait disparu pour laisser la place à un rictus de colère.

— J'ai été bien fol de songer que tu aurais pu accepter ma sollicitation. Tu es par trop stupide, comme toutes les fumelles ! J'ai cru un instant que tu étais différente, mais voici que ta duplicité, ta fourberie m'est révélée dans toute son étendue. Dieu dit vrai quand Il proclame que la fumelle est impure et sujette aux accointances malignes ! Matarne ! cria-t-il soudain.

Gault se redressa comme piqué au vif. Il tourna la tête vers lui et coassa :

— Maître ?

— Laisse-le ! intervint Sylve. Il ne t'est rien. Ce n'est que moi qui t'enflamme. Laisse-le aller, il est par trop faible pour te meurtrir de quelque façon. Seule, moi, je…

— Il ne m'est rien, mais il te va occire et périra ensuite de remords et de tristesse pour l'avoir fait. Quant à assavoir si tu me peux surpasser, il te faut te ramentevoir que c'est moi qui t'ai enseigné comment user de ton pouvoir. Tu es venue vers moi en quémandant, comme une fumelle stupide. Je t'ai ouvert les yeux. Adonc je suis plus puissant que toi ! N'es-tu point présentement captive, prise dans mes rets ? Allons, cessons ce jeu qui ne me réjouit plus. Matarne !

— Maître ?

— Lâche ton trait. Qu'il s'aille ficher roidement dans le cap de cette fumelle maligne ! Exécute-toi !

Sylve vit avec horreur son compagnon manœuvrer la crémaillère de son arme, placer un carreau contre la corde dans l'encoche, la viser avec soin… Le duc cligna plusieurs fois des yeux, se mit à transpirer abondamment, à tel point qu'il dut abaisser son arme, s'essuyer l'œil droit et le front avant de se replacer.

— Matarne, qu'attends-tu ? s'impatienta Baulche, je t'ai donné un ordre !

— J'obéis, maître.

Sylve faillit hurler de joie. La voix du duc n'était plus cet horrible coassement d'avant, mais était redevenue claire. Il allait…

Avec un cri de douleur et de rage, Gault pivota sur lui-même lâcha le carreau qui alla frapper le vieillard à la poitrine avec un bruit mat. Aussitôt, Sylve sentit que ce qui la retenait prisonnière avait disparu. Elle se rua sur Baulche qui tentait de retirer le carreau de son torse, tandis que son pouvoir hurlait dans tout le château.

— Matarne ! vociféra-t-il, tu es mort !

Gault tomba comme une masse sur le pavé.

— Non ! Cela ne se peut ! Tu ne peux l'occire, je l'aime ! cria Sylve.

Elle se précipita vers le corps du duc et se pencha sur lui. Elle le prit dans ses bras en sanglotant.

— Non ! Gault, ne dévie point ! Ne dévie point, je t'en conjure ! Que ferai-je sans toi ?

Le duc ne réagissait plus. Simple corps dans les bras de la jeune femme, il était encore chaud, mais son cœur ne battait plus. Ses deux yeux ouverts ne regardaient plus qu'un autre monde…

Les cheveux de Sylve se dressèrent tous sur sa tête, formant une boule rouge au centre de laquelle son visage, déformé par la douleur et la haine, était terrifiant. Ses yeux bleus avaient pris la couleur de l'acier poli, la couleur de la mort. Ce fut ce que vit Baulche quand elle posa doucement le corps du duc sur les pavés avant d'aller lentement vers lui en écartant les bras.

Le vieillard était parvenu à retirer la pointe du carreau fichée dans sa poitrine et ne devait qu'à son pouvoir de ne pas succomber. Il sut en la regardant s'approcher qu'il vivait ses derniers instants. Elle ne marchait pas, mais se déplaçait à quelques centimètres du sol, droite, rigide, toute de douleur et de colère. Elle s'arrêta à peine à

un mètre de lui. Il eut peur. Elle inspira profondément. Il voulut saisir cet instant de fugace relâchement pour attaquer, mais comprit trop tard qu'il n'y avait eu aucun autre relâchement que celui qu'il avait voulu voir. Le déchaînement de Sylve fut total. Elle laissa aller tout son désespoir, tout son appétit de vengeance, toute la rage qu'elle ressentait à l'égard de ce monstre qu'elle tuait avec délectation. Elle ne fut plus femme, elle fut plus qu'énergie pure, libérée pour détruire, réduire à néant. Elle emporta Baulche dans une mortelle promenade. Son pouvoir grondait dans le château, le faisant trembler sur ses bases. Des blocs de pierres se détachaient de la tour et des murailles, et tombaient dans la cour avec fracas. Le ciel s'était couvert de nuages d'un bleu profond. Ils s'amoncelaient au-dessus de la tour, striés par des éclairs qui venaient frapper le corps du vieil homme qu'elle lançait, reprenait, lançait à nouveau. À chaque passe de cette danse de mort, il perdait un peu de son corps. Il fut écartelé, éviscéré, lacéré, dispersé. Quand il ne resta plus que des fragments de son corps, elle s'acharna encore à les faire disparaître en hurlant. Le chant du pouvoir du maître, qui subsista encore quelques instants après la mort de son corps physique, s'éteignit lentement. Quand il eut tout à fait disparu, le grondement de Sylve cessa soudainement. Les nuages se dissipèrent, laissant la place à un ciel fatigué, mais où brillait le soleil du soir. Aucune trace ne subsistait du maître. Rien de ce qui avait été son corps ou son esprit ne restait sur la terre. Il avait été annihilé.

Sylve, épuisée, alla vers Gault. Son corps n'avait pas bougé. Elle s'agenouilla à ses côtés et, prenant une de ses mains dans les siennes, elle la porta à son visage.

— Je veux que tu vives, articula-t-elle, d'une voix cassée d'avoir trop hurlé sa haine et secouée de sanglots. J'exige que tu vives. Je te l'ordonne, mon duc.

Elle psalmodia ces phrases comme une litanie monotone et désespérée pendant toute la nuit, et le jour suivant, et la nuit d'après ; sans cesse, sans arrêter une seule fois, répétant inlassablement les mêmes mots, les mêmes phrases, s'accrochant à la main du duc comme à sa propre vie. Enfin, n'en pouvant plus de fatigue et de douleur, elle s'évanouit sur le corps inerte de son compagnon.

– Épilogue –

— Ma mie…

Sylve rêvait. Elle se voyait allongée dans l'herbe. Une herbe haute et verte qui ondulait, doucement caressée par le vent du sud. Gault était penché sur elle. Un vilain tissu enroulé autour de la tête, il paraissait soucieux, mais il avait l'air drôle, avec cette espèce de turban qui pendouillait d'un côté de son front. Elle sourit.

— Ma mie, dit l'image de Gault, tu souris, tu reviens vers moi ! Encore, je t'en prie, souris encore.

— Mais, dit-elle faiblement, les larmes inondant ses yeux mi-clos, tu as passé, tu n'es plus…

— Je n'ai point passé, Sylve ! Éclata l'image. Je suis vif ! Grâce à toi, je suis vif ! Nous avons vaincu le félon !

— Tu n'as point passé ?

Avec la conscience, revint la douleur. Partout. Dans tout le corps, la tête, le dos, les muscles. Elle n'était qu'une seule et terrible douleur.

— Je suis à tes côtés. Envisage-moi, ma mie. Ouvre les yeux et envisage-moi ! demanda Gault.

Lentement, difficilement, les paupières de la jeune femme se soulevèrent. Éblouie par l'éclat du jour, elle ne vit d'abord rien. Puis une ombre se plaça entre elle et le soleil. Cette ombre avait une voix, des mains qui la prirent et la plaquèrent contre une poitrine solide, à l'odeur délicieuse.

— Gault ? demanda Sylve sans y croire.

— C'est moi, ma mie ! Je suis vif. Oh ! Comme j'ai eu peur que tu ne passes ! Tu ne bougeais mie, tu étais de plus en plus froide. Je t'ai sortie de ces pierres de malheur et portée, je ne sais comment, jusqu'ici. Je n'ai pu aller plus loin, le sang me masquait la vue.

— Gault ? répéta Sylve, hébétée.

— Si fait, mafumelle, c'est bien moi… ! riait-il en l'embrassant partout, sur les lèvres, les yeux, les cheveux, les oreilles.

— Gault, Gault, Gault, dit-elle en riant et pleurant à la fois.

Le grand cheval marchait d'un pas tranquille ; les rênes abandonnées sur son encolure ne le commandaient pas depuis le début du voyage. Il prenait son temps,

chipotait une brindille de-ci de-là, s'arrêtait parfois pour brouter un peu, chassait les mouches qui l'agaçaient et repartait, mollement sollicité par un talon distrait.

— Avise les arbres, dit Gault, ils sont normaux. On peut à nouveau reconnaître les chênes et les fayards. Accrois-tu que le pouvoir du félon disparu peut les avoir enfin libérés ?

— Oui-da, mon duc. Il les tenait depuis tant d'années qu'il était parvenu à les torturer.

— Comment ai-je pu ficher mon carreau dans la sienne poitrine ? Je n'entends point ce prodige, il semblait avoir atteint une telle maîtrise de son pouvoir…

— J'accrois qu'il mobilisait toute son énergie à me contenir. Il n'a pu prêter attention à l'effort que tu accomplissais et ton attitude figée l'a leurré. Moi, ce que je n'entends point, c'est où tu as pu puiser la force pour t'arracher à son ascendant.

— Je ne sais… Ce peut que ce soit le pouvoir que tu sens en moi. Petit pouvoir…

— Petit pouvoir qui nous a sauvés, mon duc.

— Oublions d'ores en avant cette période de peur et de tourments, ma mie. Dans quatre jours, nous serons rendus à la ville royale. Nous pourrons narrer toute la chasse à la reine et, veux-tu mon opinion ?

— Avec joie, dit Sylve en serrant ses bras autour de la taille du duc.

— Quand elle aura ouï ce récit, je suis acertainé qu'elle mandera un ménestrel pour en faire une chanson et qu'elle nous mariera dans la chapelle royale.

— Dans la chapelle royale ? Tu déraisonnes, mon duc.

— Que nenni ! Elle ne pourra qu'elle sera témoin de ton mariage, duchesse de Matarne.

— C'est ce que je disais, tu déparles. Allons, fais avancer cette bête qui flâne depuis tant de lieues qu'à peu qu'elle ne sache plus courir.

— Vraiment ?

Gault rassembla les rênes dans sa main droite. Le cheval redressa la tête et partit au galop, aiguillonné par les cris de dément que poussait le duc.

– FIN –

L'ILLUSTRATRICE

Née en 1969 à Quimper (Bretagne), **Sandrine Gestin** s'est toujours imprégnée de la culture et de l'imaginaire celtique. Cette inspiration se retrouve dans ses tableaux, au même titre que ses influences picturales : les préraphaélites, Vermeer...

Après des études à l'ESAG, elle se tourne vers le monde de la presse, la revue et le jeu vidéo ; mais c'est l'édition qui lui donne ses lettres de noblesse, lorsqu'elle réalise en 1994 sa première couverture de roman. En passant de l'acrylique à l'huile, sa carrière de peintre et d'illustratrice prend une tout autre ampleur et elle enchaîne les couvertures de romans.

Plus récemment, son travail s'étend aux livres d'art : *L'encyclopédie du merveilleux* (le Pré aux Clercs), *La Petite Faiseuse, Carnet de croquis, Rêveries de fées* pour lesquels elle est également auteur (Au bord des Continents). Chaque année, elle réalise agendas et calendriers.

Son premier artbook, *Le temps des Fées*, réunissant quinze années de travail, est sorti fin 2008 aux éditions Au bord des Continents.

Son site internet : www.sandrinegestin.com

L'AUTEUR

Chercheur et professeur de géologie à l'université de Dijon, **Didier Quesne** parcourt le monde à la recherche de strates (on ne sait pas trop si c'est du Cambrien ou du Trias...).

Ses passions sont nombreuses et vont du kendo (sabre en bois japonais) – qu'il pratique depuis plusieurs années – aux longues balades en forêt. Entre ses voyages en Afrique et les soutenances de thèse de ses étudiants, il écrit des romans de fantasy et de SF.

Ne se définissant pas comme un auteur, mais plutôt comme un conteur, Didier Quesne nous apprend qu'il est passé à l'écriture le jour où ses enfants sont devenus trop grands pour qu'il leur raconte des histoires, le soir à la veillée.

Lecteur invétéré, il aime lire de tout : du roman de SF et de polar, du pavé scientifique, de l'essai philosophique, des recettes de cuisine au mode d'emploi des grille-pains.

Pour élaborer ses histoires, il s'inspire autant de ses lectures et de ses voyages que de ses réflexions.

Auteur humaniste et passionné, il défend des thèmes comme la place de la femme dans la société, le rapport à l'autre ou la bestialité qui réside en chacun d'entre nous.

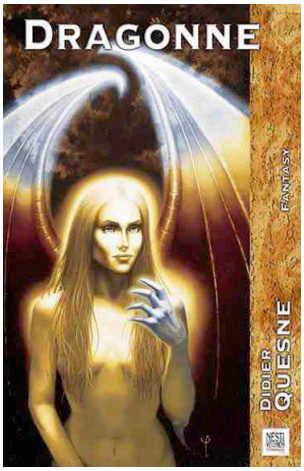
Il est (déjà) l'auteur d’une dizaine de romans, tous parus aux éditions Nestiveqnen.

MAGICIENNE

Le papier, c'est bien aussi…

Vous pouvez retrouver le roman de Didier Quesne en **livre papier**, paru en 2003, réédité en 2012, aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 324 pages – ISBN : 2-915653-44-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Découvrez les autres romans de Didier Quesne disponibles en livre papier et en version numérique :



DRAGONNE

de **Didier Quesne**

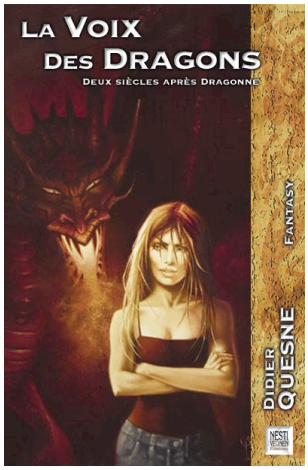
Enfant unique, Lilith de la Queyrie s'ennuie dans l'immense château de ses parents. Son caractère irascible et rebelle l'empêche d'apprécier les trop rares distractions que lui offre sa condition de jeune aristocrate. Même ses nombreux soupirants n'arrivent pas à la sortir de sa morosité permanente.

Mais le jour où elle se voit, en rêve, survoler des paysages grandioses et éventrer des bêtes sauvages pour s'en repaître, elle comprend que quelque chose de mystérieux l'appelle au fond d'elle-même.

Les anciennes légendes sur la race disparue des dragons s'imposent alors à son esprit…

• *Dragonne* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 288 pages – ISBN : 2-910899-53-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).

• *Dragonne* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



LA VOIX DES DRAGONS

de **Didier Quesne**

Deux cents ans après *Dragonne* et l'histoire de Lilith de la Queyrie, *La Voix des Dragons* :

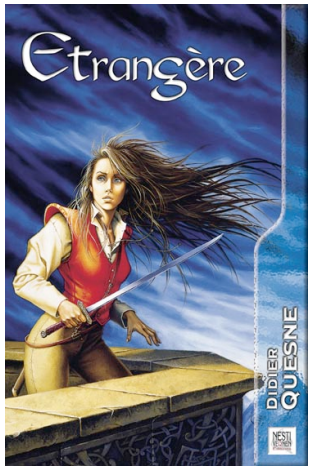
Lorsque Guivre se réveille un matin avec le désir impérieux de consommer de la viande fraîche, il ne fait que suivre la voix intérieure qui lui promet un grand avenir. Le contenu de son réfrigérateur n'y suffit pas et c'est ailleurs qu'il trouvera la viande nécessaire pour débuter sa lente transformation… S'il le faut, en consommant ses propres congénères.

Vigie Watcher sait au plus profond d'elle-même que l'humanité va connaître une nouvelle ère et que si elle ne fait rien, l'espèce humaine risque de disparaître au détriment d'une espèce beaucoup plus puissante, beaucoup plus sanguinaire. En interrogeant sa mère, elle apprend qu'elle fait partie d'une caste puissante, les vigilants, qui sont là pour arrêter l'éveil des dragons. Mais comment faire ? Puisque sa mère n'a jamais rien voulu lui dire à ce sujet, reléguant le réveil des dragons à de simples contes pour enfants…

Elle ne s'est pas trompée, l'éveil des dragons est proche, et comme il y a deux cents ans dans le château de Lilith de la Queyrie, ils revêtiront d'abord forme humaine…

• *La Voix des Dragons* est disponible en **livre papier**, paru en 2005 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 288 pages – ISBN : 2-915653-11-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

• *La Voix des Dragons* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



ÉTRANGÈRE

de **Didier Quesne**

Lirelle aurait pu rester « simplette » toute sa vie et continuer à garder ses chèvres, tout en ne comprenant rien au monde qui l'entoure. Mais un soir de printemps, elle va vivre le phénomène le plus exceptionnel de sa morne vie : Mèn-Gi, un haut mage venu d'un autre univers, va l'entraîner bien malgré lui dans son voyage « spatemporel » de retour, faisant d'elle une « perturbation ».

En se décorporalisant avec le Mèn, Lirelle va absorber ses nombreux pouvoirs et bénéficier de sa grande expérience dans de nombreux domaines et entre autres, dans le maniement du sabre. Mais, ce qui sera sans doute pour elle le plus bouleversant, c'est que pour la première fois de sa vie, sa conscience neuve va s'ouvrir sur un monde qui lui est complètement inconnu.

Toutefois, la découverte de ses nouvelles capacités va devoir se faire rapidement, car le monde sur lequel Lirelle s'éveille est loin d'être aussi paisible que celui qu'elle vient de quitter…

• *Étrangère* est disponible en **livre papier**, paru en 2001 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 336 pages – ISBN : 2-915653-40-2 – Moyen Format (13 x 20 cm).

• *Étrangère* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

LEH'CIM, L'OMBRE DES REMPARTS

de **Didier Quesne**

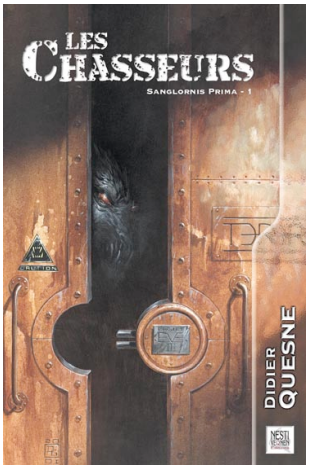
Lorsque les cloches de la ville se mettent à sonner d'elles-mêmes, les habitants de cette bourgade tranquille commencent à s'inquiéter. Et ils font bien, car le mal est déjà dans leur ville. Bientôt il prendra possession des femmes, pour les rendre folles et les laisser pantelantes. Puis il s'attaquera aux hommes, qui avant de mourir, ne parviendront à laisser échapper qu'un seul mot : Leh'cim…

Envoyés pour enquêter sur les crimes qui gagnent la ville entière, Jacques et Amo seront confrontés à une horreur indicible, insoupçonnable…

Mais déjà le mal gagne du terrain, il rongera bientôt la capitale.

• *Leh'cim, l'ombre des remparts* est disponible en **livre papier**, paru en 2004 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 224 pages – ISBN : 2-910899-98-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).

• *Leh'cim, l'ombre des remparts* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



LES CHASSEURS

Sanglornis prima – tome 1

de **Didier Quesne**

Laure est une étudiante en biologie qui s'inquiète des manipulations génétiques qui sont entreprises dans le laboratoire où elle fait son stage. Une nouvelle race hybride (les *Sanglornis prima*) est en train de prendre vie et se transforme bientôt en monstre dont l'intelligence égale la soif de sang.

Et lorsque les spécimens de laboratoire s'échappent, la chasse commence.

Mais qui est le gibier ? et qui sont les chasseurs ?

• *Les Chasseurs* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 272 pages – ISBN : 2-915653-42-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

• *Les Chasseurs* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

DANGEREUX ÉLEVAGE

Sanglornis prima – tome 2

de **Didier Quesne**

Après l'expansion des sanglornis – une nouvelle espèce de carnassiers particulièrement hostiles – les hommes ont dû s'adapter pour survivre. Regroupés dans des villages ou des fermes fortifiées pour échapper aux attaques incessantes des sanglornis, la vie s'organise tant bien que mal en autarcie.

Mais lorsque Marc Soters, apprenti sorcier à ses heures, parvient à créer dans son laboratoire de fortune une nouvelle espèce de cheval plus endurant et surtout plus rapide que les sanglornis, la découverte se répand rapidement et ne tarde pas à parvenir aux oreilles du pouvoir Impérial.

Voyant tout l'intérêt de cette nouvelle espèce, l'empereur et son bras armé, l'Inquisition, comptent bien s'approprier cette découverte et ce, à n'importe quel prix…

• *Dangereux Élevage* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 288 pages – ISBN : 2-910899-49-7 – Moyen Format (13 x 20 cm).

• *Dangereux Élevage* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

EMPIRE

Sanglornis prima – tome 3

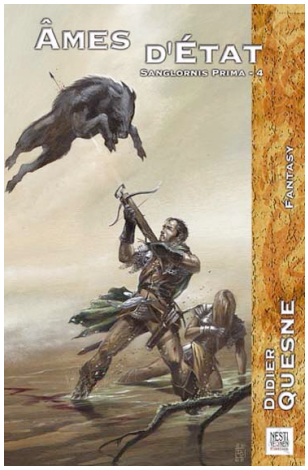
de **Didier Quesne**

Sentant que sa vie et celle de sa famille est mise en danger par de sombres complots, l'Empereur décide de confier son enfant unique âgé de deux ans à l'un de ses hommes de confiance.

Quinze ans plus tard, alors qu'elle travaille comme serveuse dans une auberge de la basse-ville, Janis voit un voyageur mystérieux faire son apparition. Dissimulé sous sa cape qu'il ne quitte jamais, celui-ci se contente d'observer la jeune fille sans rien dire. Et, étrangement, sans qu'il n'ait besoin de prononcer le moindre mot, Janis sait instinctivement ce qu'il ressent, comme si un lien télépathique existait entre eux…

• *Empire* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 336 pages – ISBN : 2-910899-55-1 – Moyen Format (13 x 20 cm).

• *Empire* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



ÂMES D'ÉTAT

Sanglornis prima – tome 4

de **Didier Quesne**

S'appuyant sur la légende de Janis d'Avroz qui avait réussi à domestiquer un sanglorni, l'Empereur décide de créer une nouvelle troupe d'élite composée de soldats et de ces prédateurs indomptés.

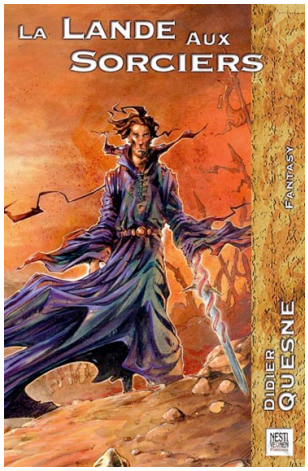
Mais personne n'a jusqu'à présent réussi à capturer un sanglorni et, hormis Janis, encore moins à le domestiquer. Il lui faut donc des hommes d'exception pour mener à bien son projet. Des hommes comme « les penseurs » qui, dit-on, seraient capables de lire dans la pensée des autres et de prévoir leurs réactions. Mais de tels hommes sont rares et ce qu'ils sont capables de faire sur un être humain pourront-ils le reproduire sur un sanglorni ?

Rien n'est moins sûr.

• *Âmes d'État* est disponible en **livre papier**, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 256 pages – ISBN : 2-910899-70-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).

• *Âmes d'État* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

Découvrez les autres romans de Didier Quesne, tous disponibles en livre papier :



LA LANDE AUX SORCIERS

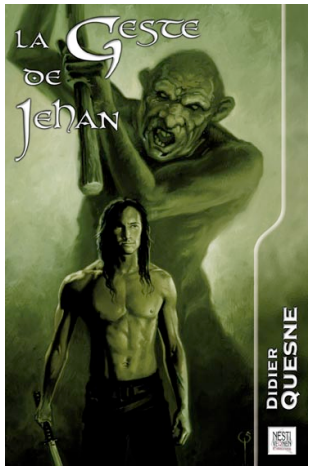
de **Didier Quesne**

Lorsqu'il reprend possession de son domaine familial, le comte de Trézel doit regagner la confiance de son peuple : voilà plusieurs dizaines d'années, avec la disparition de son grand-père, que plus aucun comte n'est revenu sur ce territoire de landes arides.

Très vite, il s'aperçoit que les magiciens du royaume voient d'un très mauvais œil qu'il refuse de s'entourer de leur aide pour la gestion de son domaine. Mais Trézel reste fermement campé sur ses positions : ce sont les mages qui sont à l'origine de la destitution de son domaine, et même s'il doit déplaire au roi, Trézel ne flanchera pas.

La confrontation est-elle inévitable ?

• *La Lande aux Sorciers* est disponible en **livre papier**, paru en 2006 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 240 pages – ISBN : 2-915653-27-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).



LA GESTE DE JEHAN

de **Didier Quesne**

Le jeune Jehan, fils de pêcheur, découvre un homme évanoui sur la plage, un Guerrier, issu d'une caste violente, souvent accompagnée d'animaux fabuleux et dangereux. Néanmoins, il le recueille, le soigne, veille à sa convalescence. Tiré d'affaire, le Guerrier révèle à Jehan ses rares qualités de combattant.

Le destin de Jehan est amorcé, et au-delà des périls qui l'attendent, des Guerriers sanguinaires, des Géants cruels et primaires, il devra se découvrir lui-même.

• *La geste de Jehan* est disponible en **livre papier**, paru en 2011 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 416 pages – ISBN : 2-915653-41-0 – Moyen Format (13 x 20 cm).

DE CHAIR ET D'OS

de **Didier Quesne**

Pour la première fois, Yves va participer à un GN, un jeu de rôle Grandeur Nature. Absolument insensible à la culture geek, il s'est toujours étonné de voir ses amis passer des heures autour d'une table à lancer des dés ou à jouer avec des figurines. Face à leur insistance, il a finalement accepté de s'inscrire à son premier GN : pouvoir incarner un personnage de fantasy sera une expérience inoubliable, lui assure-t-on.

Toutefois, lorsqu'il arrive devant l'immense mur qui délimite l'aire de jeu, Yves ressent un singulier malaise qui ne le quittera plus. Ce n'est pas de voir des adultes déguisés en guerrier ou en personnage de fantasy qui le dérange, c'est quelque chose de bien plus profond : une crainte primitive, comme s'il pressentait que sa vie allait basculer...

Il est loin de s'imaginer à quel point il ne s'est pas trompé...

• *De Chair et d'Os* est disponible en **livre papier** depuis juin 2013 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 372 pages – ISBN : 2-915653-46-1 – Moyen Format (13 x 20 cm).